RB239818

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARIES

The
Stillman Drake
Collection
in the
History
of Science

STILLMAN DRAKE

P. Bernard Lamy, de l'Oratoire

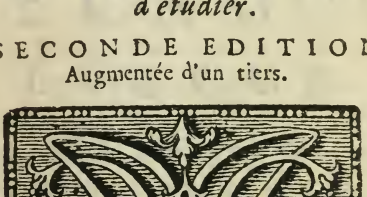
ENTRETIENS SUR LES SCIENCES,

DANS LESQUELS

On apprend comme l'on se doit servir des Sciences, pour se faire l'esprit juste, & le cœur droit.

AVEC LA METHODE d'étudier.

SECONDE EDITION,
Augmentée d'un tiers.



A LYON,
Chez JEAN CERTE, ruë Merciere, à la Trinité.

M. DC. LXXXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A

MONSEIGNEUR

L'EMINENTISSIME

CARDINAL LE CAMUS,

EVESQUE

ET PRINCE

DE GRENOBLE.

MONSEIGNEUR,

L'Ouvrage que j'ay l'honneur de presenter à Vôtre Eminence, n'est pas du nombre de ceux que la seu-

le ambition & le desir de faire des Livres font paroître. J'ai crû en le composant obéir à Dieu, qui m'a fait connoître l'importance d'un travail, qui pouvoit servir à la direction des premieres études de la Jeuneſſe. En éfet, MONSEIGNEUR, *avant que la raiſon ſe dévelope d'elle-même, les hommes errent long-temps, s'ils n'ont point de guide. Ils n'ouvrent les yeux pour entrer dans le bon chemin, que lors que la nuit s'aproche, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont prés de la mort. Cependant on ſait par experience, que de tant de jeunes Eccleſiaſtiques qui ſont inutiles à l'Egliſe, pluſieurs la ſerviroient utilement, s'ils étoient conduits, & s'ils avoient de l'amour pour l'étude, qui ſeule avec la priere peut les ſoûtenir dans le loiſir que leur donne leur condition.*

Il faut avoüer, MONSEI-

GNEUR, *qu'ils n'ont pas tous les ſecours neceſſaires, qu'on ne leur ouvre point le chemin par où ils pourroient arriver à la connoiſſance de ce qu'ils doivent ſavoir; & qu'on n'a pas ſoin de les exciter par des attraits qui leur feroient trouver l'étude & facile & agréable. J'en ai été touché; & c'eſt pour ſoulager ceux qui travaillent à ſe rendre capables de ſervir l'Egliſe que j'écris. Mais c'eſt en vain, ſi mon Ouvrage n'eſt diſtingué de la foule des Livres qui ne ſe liſent point; & ſi pour cela il ne porte quelque marque d'aprobation de* VÔTRE EMINENCE, *qui donne de la curioſité, & qui le rende conſiderable. Tout ce qui vient de Vous,* MONSEIGNEUR, *eſt conſideré. Vôtre Nom fait plus de bruit dans toutes les autres Provinces de la France que dans celle-cy. Ce n'eſt pas que les*

Etrangers ſachent mieux connoître le prix de ces grands dons de Dieu qui ſont en Vous ; mais c'eſt que nous ſommes ſi accoûtumez à Vous voir faire de grandes choſes, qu'à preſent rien ne nous peut paroître extraordinaire.

Sans cela, MONSEIGNEUR, *avec quelle ſurpriſe vous entendrions-nous faire ces ſavantes & éloquentes explications des Pſeaumes que* VÔTRE EMINENCE *fait depuis deux mois. Mais comment ſerions-nous étonnez de la Doctrine que Vous y faites paroître, & de vôtre éloquence, aprés Vous avoir entendu tant de fois ? Vous prêchez le Carême entier, ſans prendre aucun jour de repos. Vous parlez tous les jours dans vos Viſites, qui durent la plus grande partie de l'année. En ſuite faiſant faire une retraite à tous les Eccleſiaſtiques de vôtre Dioceſe, les uns aprés les autres, dans vô-*

tre Palais Epiſcopal, ce qui dure prés de deux mois, on Vous entend faire des Diſcours de deux heures le matin & le ſoir, toûjours ſur les mêmes matieres, ſans dire deux fois les mêmes choſes, & que tant de diſcours puiſſent épuiſer un fond auſſi riche que le vôtre.

Il paroît, MONSEIGNEUR, *en vôtre Perſonne, que rien n'eſt plus utile à l'Egliſe que la Doctrine jointe à la pieté & à l'éloquence, & que l'Ordre & la Penitence font trouver du tems pour acquerir ces riches qualitez. Pluſieurs qui Vous voïent toûjours en Chaire, gouvernant ſeul vôtre Dioceſe, ne conçoivent pas de quel treſor ou amas Vous tirez tant de belles choſes. Ils ſe ſouviennent que* VÔTRE EMINENCE *a été les delices de la Cour; & comment l'oublieroient-ils, voïant tous les jours des effets de l'eſti-*

me que nôtre Grand Monarque, qui ne fait rien que de grand, & qui ne peut estimer que ce qui est grand, fait de vôtre Personne? Effets si considerables, que VÔTRE EMINENCE *a dit souvent qu'elle est redevable de l'ordre qu'elle a établi dans son Dioceſe, à la pieté de Sa Majesté envers Dieu, à sa bonté en son endroit, & au zele de ses premiers Ministres. Ceux, dis-je, qui sont dans cet étonnement, ne savent pas,* MONSEIGNEUR, *que l'étude a toûjours fait vos plus doux plaisirs, & que la Cour n'a eu que vos heures les moins precieuses que vos emplois Vous obligeoient de lui donner.*

Il Vous a été facile, MONSEIGNEUR, *dans l'embarras même de la Charge Pastorale, de trouver du tems pour lire. Le pain, les legumes, les racines & l'eau qui ont fait tous vos repas, vous*

ont laiſſé à toute heure l'eſprit libre pour prier & pour mediter. Vous vous levez dés les deux heures du matin, étudiant cinq ou ſix heures avant que le reſte des hommes ſoient en état de Vous venir demander Audiance. Aprés quoi, MONSEIGNEUR, *je ne m'étonne pas que* VÔTRE EMINENCE *ne s'épuiſe point: Elle ſe remplit toûjours, ſuivant avec conſtance une même regle. Le cours de vos Viſites n'interrompt point l'ordre de vos études. Les Chryſoſtomes, les Auguſtins, les Gregoires Vous ſuivent par des rochers, où ſans doute ils n'avoient jamais été avant Vous.*

Ainſi, MONSEIGNEUR, *que peut-on faire de mieux, dans le deſſein qu'on a de renouveller l'amour pour les Lettres, & dans l'ardeur qu'on a de perſuader que pour y réüſſir il faut aimer l'ordre, & être penitent, que de propoſer Vô-*

TRE EMINENCE *pour exemple ? Et on a crû qu'elle ne déſaprouveroit pas un Ouvrage, quelque défaut qu'Elle y découvre, dans lequel Elle remarquera un zele ardent & ſincere pour former un eſprit qui aime & qui recherche la verité, & un cœur dont toutes les affections ſoient pour Dieu.*

J'oſe même eſperer, MONSEIGNEUR, *que Vous ne jugerez pas cet Ouvrage inutile à vôtre Dioceſe. Il eſt vrai qu'il n'avoit été conçu que pour quelques particuliers, mais ce qui ſembleroit ne regarder que peu de perſonnes eſt propre à pluſieurs. On y donne l'idée d'une ſainte Communauté d'Eccleſiaſtiques ; & n'eſt-il pas utile à tous les Clercs qui doivent ſe lier enſemble, autant que cela ſe peut, de ſavoir ce qui forme & entretient une ſocieté ſainte ? On y aprend*, MONSEIGNEUR, *comme il faut élever la*

Jeuneſſe. Et VÔTRE EMINENCE *n'a-t'elle pas ſouvent témoigné qu'elle deſireroit que chaque Prêtre ſe fit un point de Religion, de choiſir un enfant de bon eſprit & de bonnes mœurs, pour le rendre capable d'entrer dans le Seminaire des jeunes Clercs que* VÔTRE EMINENCE *vient d'établir ?*

C'eſt, MONSEIGNEUR, *le dernier de vos Ouvrages, mais ce n'eſt pas le moindre. Ce ſera celui qui conſervera les autres, & qui nous fait concevoir l'eſperance que les bons Prêtres à qui* VÔTRE EMINENCE *a impoſé les mains, auront des Succeſſeurs de leur pieté auſſi bien que de leurs Benefices. Ce deſſein d'élever les jeunes Clercs eſt auſſi difficile qu'il eſt important. Mais vôtre aplication*, MONSEIGNEUR, *fait que tous ceux qui travaillent ſous vos ordres réüſſiſſent. Quand ces Entretiens que j'offre à* VÔTRE EMINENCE, *ne ſe-*

roient utiles qu'à ceux à qui Elle a confié la conduite de ce Seminaire, Elle aura la bonté de les recevoir, comme une marque du respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

De VÔTRE EMINENCE,

Le tres humble & le tres-obéissant serviteur.
B. L. P. D. L. O.

De Grenoble ce 10. Fev. 1693.

PREFACE.

AFin que le Titre que porte cet Ouvrage *d'Entretiens sur les Sciences*, ne surprenne point en donnant cette idée qu'on y propose aux Sçavans des Secrets pour faire de nouvelles découvertes, je déclare d'abord qu'il n'a été fait que pour donner la methode d'aprendre ce qui est de plus commun & de plus necessaire dans les Lettres. On a consideré que les Sciences relevées ne sont qu'à la portée de peu de personnes ; que les affaires, les maladies, & la brieveté de la vie empêchent d'y atteindre, au lieu que celles dont on est obligé de s'instruire, sont faciles,

lors qu'on les étudie avec la méthode qu'on propose, & dont les esprits les plus mediocres seront capables. Ainsi qu'on n'attende rien de grand de cet Ouvrage. Ce n'est pas que l'on n'y jette de solides fondemens, sur lesquels on peut élever un édifice aussi haut qu'on le voudra faire. On y ouvre des chemins pour pénétrer dans les Sciences aussi avant qu'on y soit jamais allé ; mais enfin le but n'est que de regler les premieres études, & celles qui sont absolument necessaires.

Ce qu'il y a de particulier ici, c'est que l'on forme un Sçavant par raport à la Religion. On lui aprend à regarder Dieu dans ses études, & à n'étudier que pour le connoître & pour le servir. C'est pourquoi ces Entretiens ne sont pas seulement sur les Sciences. Le cinquiéme est tout

entier pour la maniere de vie que doivent mener ceux à qui on a eu deſſein de rendre utile cet ouvrage. Ne vous informez point ſi les rencontres dont on y parle ſont feintes ou veritables, & ſi l'on ne peut point dire de ce cinquiéme Entretien ce que l'on dit de la Cyropedie de Xenophon, *non ad Hiſtoriæ fidem, ſed ad effigiem veri Imperii ſcriptam eſſe.* Il importe peu à ceux qui le liront de rechercher ſi ce qu'on dit ſont de ſimples ſouhaits qu'on vécut ſelon les regles qu'on y propoſe. Il ſufit de ſe perſuader qu'on ne dit rien qui ne ſe puiſſe, & qui ne ſe dût faire. On ne doit pas prendre garde ſeulement à ce qui ſe fait, ou à ce qui ne ſe fait pas, puis qu'on n'eſt point en droit de ſuivre les mauvais exemples que l'on voit, & que nous ne ſommes pas excuſables de n'a-

voir pas fait ce que nous devrions, parce qu'aujourd'hui tout le monde manque à son devoir. Je ne crois pas qu'il y ait une verité, qu'il soit plus important de ne point perdre de vûë, que celle-cy, qui nous est repetée en cent endroits de l'Ecriture, qu'il y a peu de gens qui soient sauvez. Un homme qui est attentif à cette verité, & qui pese ce que c'est que l'Eternité, qui est vivement touché de la crainte des peines éternelles, & du desir de la felicité, ne pense point à ce qu'il voit sur la terre; il ne considere que la règle, c'est-à-dire, la volonté de Dieu.

C'est pour une personne qui est dans ces sentimens, & qui recherche Dieu avec simplicité de cœur, que ces Entretiens ont été recueillis. On s'est porté à le faire par un mouvement qu'on a

crû inſpiré de Dieu. Il n'y a perſonne qui ait tant ſoit peu de zele & de lumiere qui ne ſoit touché de l'abandon où l'on laiſſe la jeuneſſe. On ſait qu'elle n'eſt pas capable de ſe conduire elle-même ; & cependant on la laiſſe faire. Sans doute qu'il eſt difficile de la rêgler. Il faut même beaucoup de liberté dans l'étude, puiſqu'il eſt preſque impoſſible de réüſſir dans celles pour qui on n'a aucun atrait. Ainſi on ne doit pas gêner les eſprits. Mais au moins eſt-il bon de propoſer aux jeunes gens les routes qu'ils pourroient prendre pour rendre leurs études fructueuſes.

C'eſt cette conduite que tout le monde deſire qu'on donnât à ceux qui commencent d'étudier ou d'enſeigner. Mais à peine ceux qui en devroient faire leur affaire y penſent-ils. Les

uns parce qu'ayant étudié peu, ils ne connoiſſent pas les grands fruits d'une étude bien réglée, & qu'aïant l'eſprit trop borné, tout ce qu'on leur fait voir au de-là de leur connoiſſance, ne leur paroît que comme des eſpaces imaginaires ; ainſi ce qu'on leur peut dire, ne ſont, à leur jugement, que de vaines idées. Mais cette indifference pour donner une bonne conduite aux jeunes gens dans leurs études, ne vient pas tant d'un défaut de lumiere, que du peu de zele qu'on a pour ſe bien aquiter de ſon emploi ; alors on ne penſe qu'à en diminuër la peſanteur. Pour cela on fait à l'égard des jeunes gens de la conduite deſquels on eſt chargé, à peu prés ce que fait un mauvais cavalier, qui laiſſe aller ſon cheval comme il veut, pourveu qu'il ne le jette pas dans quelque precipice. On ſe con-

tente que le gros des obligations éclatantes se fassent ; que le mal, s'il y en a, ne paroisse point. On n'empêche pas le bien qui se peut faire ; mais s'il se fait, c'est par hazard ; & ceux qui devroient régler toutes choses, sçavent fort bien que ce n'est point un éfet de leur vigilance. Espere-t'on pouvoir guerir ce mal ? Non ; il n'y a qu'une autorité zélée & prudente qui le puisse ; car ce n'est pas assez de commander, il faut faire executer ce que l'on commande : Et comme il est impossible que tous s'assujetissent à une même régle, & qu'aucun particulier même le fasse entierement, il faut beaucoup de prudence pour soufrir ce qu'avec le tems l'on pourra corriger, & d'adresse pour faire aimer ce qu'on ne fait jamais bien que lorsqu'on s'y plaît.

Qui sait les desseins de Dieu ; &

ſi par ſa grace on ne fera point dans la ſuite ce qui ne s'eſt point fait encore. Il inſpirera ce qu'il lui plaît à ceux qu'il a mis ſur nos têtes ; contentons-nous de lui obéïr en ſuivant ſes mouvemens. Si l'on ne juge pas que la methode qu'on propoſe ſoit la meilleure ; on ſera ſatisfait ſi celle qu'on propoſe convainquoit qu'il en faut une ; & que cela obligeroit peut-être ſerieuſement à rechercher par la ſpeculation & par l'experience quelle ſeroit la plus utile. Ainſi quand ces Entretiens ne repondroient pas à l'idée qu'on peut avoir de tout ce qu'on devroit faire, ils ne ſeront pas entierement inutiles ; & ils pourront ſervir au moins en partie, au deſſein qu'on s'eſt propoſé. On n'auroit point penſé à rendre cet Ouvrage public par l'impreſſion, ſi on avoit pû le faire tomber autrement entre les

mains de ceux dont on déſire qu'il ſoit lû. On a même jugé que cela pourroit contribuër à le leur faire lire avec plus de ſoin, les piquant d'émulation afin qu'ils ne ſouffrent pas que ceux qui n'ont aucun droit ſur cet Ouvrage, en retirent plus d'avantages. Au reſte il n'eſt pas ſi propre à quelques Particuliers que pluſieurs n'en puiſſent profiter. Ainſi on s'eſt hazardé de donner à tout le monde ce qui peut ſervir à pluſieurs.

APROBATION.

NOUS soussigné Docteur en Theologie de la Maison & Societé de Sorbonne, Custode de Sainte Croix à Lyon, ay leu le livre intitulé *Entretiens sur les Sciences*. A Lyon ce premier Juillet 1683.

COHADE.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le 29. Janvier 1686. Signé JUNQUIERE: Il eſt permis à JEAN CERTE Marchand Libraire à Lyon, de faire Imprimer, vendre & debiter un Livre Intitulé, *Entretiens ſur les Sciences*, durant le tems de dix années, avec défences à tous Imprimeurs & Libraires, & autres perſonnes, de les faire imprimer, vendre & debiter, ſans le conſentement dudit Expoſant, à peine de trois mille livres d'amande, payable ſans dépôt, comme il eſt plus au long porté par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris ce 19. Février 1686. ſuivant l'Arreſt du Parlement du 8. Avril 1683. & celui du Conſeil du 25. Octobre 1663. & 27. Février 1665. à la charge de

fournir par ledit Sieur Certe un Exemplaire dudit Livre, à la Communauté des Libraires de Paris.

Signé, ANGOT, Sindic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 5. Mars 1686.

ENTRETIENS SUR LES SCIENCES.

PREMIER ENTRETIEN.

NOUS sommes faits pour connoître la verité ; mais le peché nous en a si fort éloigné en nous éloignant de Dieu, que nous ne pouvons l'atteindre qu'avec des difficultez ; d'autant plus grandes, que comme elle est le Soleil de nôtre ame, sans elle nous sommes dans d'épaisses tenebres, qui nous dérobent la vûë du chemin par où il faudroit marcher pour la trouver. Les hommes aiment mieux se repoſer dans leur ignorance, que de travailler pour en sortir. Ils se laissent aller au poids qui les porte vers les objets sensibles, dont la connoissance s'accommode mieux avec cette foiblesse qui vient du peché, & qui nous rend en quel-

que maniere incapables de nous élever à la contemplation des choſes ſpirituelles. De-là vient qu'il y a peu de perſonnes ſçavantes, ce qui eſt, comme S. Auguſtin le remarque, une preuve que nôtre nature eſt corrompuë, & un effet de ſa corruption.

Pluſieurs neanmoins gemiſſent dans les tenebres, dont nous naiſſons envelopez. Ils ſoûpirent aprés la verité : le travail ne les étonne point ; & il n'y a rien qu'ils ne fiſſent pour la recouvrer, mais perſonne ne leur en montre le chemin ; & comme ces voyageurs qui ſe ſont égarez, aprés avoir couru tout le jour, reviennent le ſoir dans le lieu d'où ils étoient partis le matin ; on voit qu'aprés pluſieurs années d'étude, ils n'en ſçavent guere plus, que lors qu'ils ont commencé.

Les Sçavans mêmes ſe plaignent à la fin de leur courſe, qu'ils ſeroient alé plus loin, s'ils avoient d'abord connu le veritable chemin. Ils diſent qu'en marchant ils ont découvert des ſentiers qui leur auroient épargné beaucoup de peines. Il eſt évident que ſi on avoit attrapé une fois la bonne methode on feroit d'admirables progrés dans les Sciences. Auſſi il n'y a perſonne qui ne cherche des guides fidelles & éclairez ; mais ces guides ſont rares. Ceux qui ſe mêlent de conduire, ne ſont ſouvent que des compagnons de leur erreur. Ils menent dans les mêmes voyes où ils ſe ſont égarez.

Nous avons neanmoins d'excellens Ouvrages touchant la conduite des études. Quelques Auteurs en ont compoſé des Traitez. On a fait imprimer differens Recüeils, où l'on trouve des diſcours de la maniere

d'étudier chaque Science. L'importance du sujet merite bien que ceux qui ont de l'amour pour les lettres contribuent à l'enrichir. C'est dans cette vûë que l'on publie ces Entretiens, dont voici l'Histoire.

Un homme de qualité nommé Synese s'étoit retiré dans une solitude fort écartée, où il passoit les jours & les nuits dans la Priere, à la reserve de quelques heures qu'il donnoit au travail des mains. Aminte attiré par l'odeur de la vertu de ce S. Homme avoit quitté le monde pour demeurer avec lui. Il y avoit trois ans qu'ils vivoient ensemble, lors que Theodose, intime ami d'Aminte, & compagnon autrefois de ses études, le vint voir dans cette solitude, au retour d'un grand voïage qu'il venoit de faire. Cette solitude n'étoit qu'à une journée du chemin qu'il avoit pris pour retourner d'Italie en France. Les chaleurs étoient excessives, ce qui l'obligea de demeurer prés d'un mois avec son ami.

Theodose avoit avec lui un jeune Gentilhomme nommé Eugene, qui avoit conçû un extrême aversion des lettres, que les mauvaises manieres de ses premiers Maîtres, lui avoient causée. Il est à present tres-studieux. Ce fut dans la solitude d'Aminte qu'il commença d'aimer les livres, & ce furent les entretiens de ces deux sçavans amis qui lui inspirerent cét amour. Aminte aïant demandé à Theodose des nouvelles des Sçavans qu'il avoit vû dans ses voïages, comme Theodose lui eut fait connoître que les habiles gens étoient rares en tout païs, cela leur donna lieu

& à l'un & à l'autre, de se plaindre que les lettres étoient peu cultivées. Synese témoigna de l'étonnement de leur plainte, & dit que l'étude n'étoit qu'un amusement dangereux. Theodose & Aminte pour lui faire voir le contraire, firent un excellent discours de l'utilité & de la necessité de la Science. Ce discours toucha Eugene, & le changea si subitement, qu'à l'heure même il leur demanda avec instance qu'ils lui découvrissent la maniere d'aquerir les connoissances dont ils lui avoient fait voir l'excellence.

Theodose & Aminte étoient des personnes de pieté, en qui l'amour pour les lettres n'avoit point refroidi la charité. Theodose prevenu qu'Eugene n'aimoit pas les lettres, ne s'étoit apliqué qu'à l'instruire des principaux devoirs de nôtre Religion. Il lui en avoit inspiré les plus pures maximes, de sorte que ce jeune homme avoit de grandes dispositions pour le bien. Theodose l'aimoit, ainsi aiant reconnu avec Aminte que le desir qu'il avoit d'étudier étoit sincere, & qu'il l'avoit conçû par raport à la Religion, ils lui acorderent ce qu'il demandoit.

Deux rencontres firent qu'il n'y eut point d'étude, à la reserve de la Medecine & du Droit, dont Aminte & Theodose ne parlassent; & que sans dessein, & comme par hazard, Eugene aprit dans leur entretien non seulement la maniere de regler ses études mais encore ses mœurs & sa vie. Aminte fit voir à Theodose quelques amis qu'il avoit dans une Communauté d'Ecclesiastiques pieux & sçavans, assez prés de sa solitude. Dans les entretiens qu'ils eurent en ce lieu-là, Eugene y aprit la maniere de vivre sainte-

ment dans la profession qu'il a depuis embrassée. Un Gentilhomme de ce voisinage avoit une tres-belle Biblioteque : Aminte y mena Theodose & Eugene. Là à l'occasion des livres & de l'ordre de cette Biblioteque, ces deux amis dirent plusieurs choses importantes touchant l'étude des Mathematiques, de la Philosophie & de la Theologie.

Eugene avoit soin de recüeillir ce qu'il aprenoit dans chaque entretien. L'Histoire que nous donnons est composée sur ses memoires ; c'est pourquoi comme il ne ramassoit que ce qui regardoit son dessein, & qu'il retranchoit de ces entretiens tout ce qui s'y disoit hors du principal sujet, plusieurs n'ont ni entrée ni sortie.

Un des premiers entretiens d'Aminte & de Theodose fut sur les lettres, comme nous l'avons dit. Aminte lui demanda des nouvelles des Sçavans qu'il avoit vû dans ses voïages : ce qu'ils avoient écrit ; & s'ils préparoient quelque ouvrage considerable. Theodose lui parla de plusieurs, mais enfin, dit-il, c'est un sujet d'étonnement de voir que de tant de personnes qui se donnent tout entiers à l'étude, il y en a si peu qui soient veritablement habiles, ce qui arrive sans doute parce qu'ils ne marchent pas par le bon chemin. Cependant une Science fausse ou mediocre est beaucoup plus dangereuse qu'une entiere ignorance. Les demi sçavans font beaucoup de mal par leur orgueil, & par la liberté qu'ils se donnent de juger de ce qu'ils ne sçavent pas. Un ignorant qui est sage se défie de lui-même, & n'osant parler de ce qu'il ignore, il ne s'expose point à tomber dans l'erreur

où ceux qui ne sçavent les choses qu'à demi, se precipitent par leur imprudence.

Ces deux amis marquerent le déplaisir qu'ils avoient que les lettres étoient ou negligées, ou mal cultivées : que peu de personnes aimoient assez la verité pour se mettre en peine de la trouver : qu'aussi tôt que la recherche en étoit difficile, on l'abandonnoit. Aujourd'hui, dirent ils, on neglige les Langues sans lesquelles on ne peut consulter les Originaux. Qu'un Historien conte des fables, s'il plaît, on est content. Si on lit un Philosophe on n'examine point s'il s'est trompé, on pense seulement à se remplir de ses opinions pour en parler dans l'occasion. On ne lit que pour le plaisir & pour passer le tems.

Synese fut surpris de ces plaintes. La Science, dit-il, seroit une bonne chose, si elle nous faisoit aimer Dieu en même tems qu'elle nous le fait connoître ; mais on ne le connoît & on ne l'aime pas. La Science en est facile ; le Ciel & la Terre nous instruisent mieux que les Livres, & sans une profonde connoissance de la Theologie, on peut aimer Dieu plus que ne font les plus Sçavans. En un moment on aprend ce qu'il faut sçavoir : la Foi fait le reste, & supplée aux connoissances qui s'acquierent par l'étude. Ainsi pourquoi se plaindre de la perte d'une chose, dont on peut se passer, & qui est pour l'ordinaire un empêchement au salut ; Car enfin ou la Science remplit l'esprit de vanité, ou elle le détourne de cette application que nous devons à Dieu. Le tems

nous eſt donné pour gagner le Ciel en ſervant Dieu. Quel ſervice rend à Dieu celui que l'ambition de ſçavoir cloüe ſur ſes Livres ? qui eſt toûjours brûlé d'une ſoif ardente de ſçavoir, qui ne s'éteint point. Auſſi-tôt qu'il a dévoré un Livre il court aprés un autre, ſans déſocuper ſon eſprit de toutes les bagatelles dont il eſt plein pour penſer à ſon ſalut. L'étude déſſeche ſon cœur & épuiſe tellement ſon eſprit qu'il eſt dans la Priere ſans onction & ſans aplication. Ce qui a obligé Dieu d'abandonner ſouvent les plus grands Docteurs à un ſens reprouvé, aprés quoi ils ſe ſont égarez en mille erreurs pernicieuſes & ridicules. Ce qui vous eſt un ſujet de plainte, m'eſt donc avec juſtice un ſujet d'action de graces envers la Divine Bonté ; qui retire les Hommes d'une ocupation qui eſt mauvaiſe ſelon que ſa Parole nous en aſſûre.

Theodoſe dit, que puiſque l'ordre demandoit qu'au moins on emploiât les premiéres années de la vie à l'étude, on pouvoit ſe plaindre de la confuſion avec laquelle on le fait ; vû qu'une perſonne habile peut rendre de grands ſervices à l'Egliſe & à l'Etat. Celui, ajoûta-t'il, qui vit ſeparé du reſte des Hommes & ſans vocation de Dieu pour ſe mêler de leurs affaires, ni de leur inſtruction, peut bien ſe paſſer de Sciences, & aquerir dans la lecture de quelques Livres de pieté, les connoiſſances neceſſaires pour vivre ſaintement & ſans dégoût ; Pourveu neanmoins qu'il ait quelque ocupation exterieure qui le retire d'avec lui-même, quand il n'eſt point avec Dieu dans la Priere ; car nôtre eſprit, ſe dévore lui-même quand il a trop de tems

pour faire atention à soi, & qu'il ne se presente aucune autre pensée à laquelle il s'atache.

Mais revenons à celui que nous supposons être engagé dans le monde par l'ordre de Dieu, & chargé de l'instruction du Public. On ne peut contester que les Sciences ne lui soient necessaires; & qu'il n'y en a aucune dont il ne puisse faire un excellent usage dans le commerce de la vie. Je le pourrois démontrer si je ne craignois pas de vous ennuier par un trop long discours sur des matiéres qui ne vous plaisent pas.

Ne craignez pas, dit Synese, j'estimerai la Science si vous me faites voir qu'elle n'est pas hors d'usage dans le Christianisme, & qu'il est de l'ordre de Dieu qu'il y ait des personnes qui étudient par profession.

Theodose fit voir que l'ignorance est une peine du peché originel. Qu'Adam lorsqu'il étoit innocent sçavoit toutes choses, qu'il connoissoit la Nature, dont la Science ne pouvoit être mauvaise, vû que dans l'état où nous sommes, nous ne pouvons nous élever à la connoissance du souverain Etre, qui est invisible, que par la consideration des objets visibles. Il fit voir combien il étoit important de connoître son ame, de sonder ses inclinations, qui font apercevoir son immortalité, & qu'elle est faite pour quelque chose de grand. Outre que la science que nous pouvons avoir de Dieu sur la terre, & de la Morale, étoit renfermée dans l'esprit & dans le cœur & qu'il ny avoit qu'à la développer. Ajoûtons, dit il, que nous avons tant de raport avec les Etres naturels, par le moïen du corps avec lequel nous sommes unis, que je ne connois point d'emploi dans la vie dont on ne s'a-

quite plus aisément & plus utilement pour ceux que l'on sert, quand on est un peu Phisicien, c'est-à dire, qu'on n'ignore pas la Nature.

Theodose avoüa que la connoissance de Dieu, qui est necessaire pour l'aimer & pour le servir, se pouvoit aquerir avec peu de travail; que la Foi étoit une excellente maîtresse, qui instruisoit en un moment de ce que l'on devoit sçavoir : que le *Je crois* des Chrétiens, étoit une clef pour entrer tout d'un coup dans la Science du salut; mais il parla d'une maniere extrêmement animée contre ceux qui ne se contentans pas de demeurer dans le rang des simples Fidelles, c'est-à-dire, de ceux qui croïent ce qu'ils ne peuvent sçavoir, s'élevent au dessus de ceux qui sçavent, & de disciples se font maîtres sans en avoir la Science. Il disoit qu'on ne pouvoit exprimer le desordre que causent dans l'Eglise ceux qui ont la temerité d'enseigner ce qu'ils ignorent, & de décider sur des points où ils ne voïent goute. Il descendit dans un grand détail, & montra combien il falloit avoir de science pour instruire les autres, soit dans les Ecoles, soit dans le Tribunal de la Penitence, soit dans les Chaires des Eglises. Qu'il ne s'agissoit pas de debiter ses propres pensées : Que le caractere d'un veritable Theologien étoit de ne proposer que les saintes Ecritures, & de ne les expliquer que dans le sens qu'elles ont été expliquées par les saints Peres ? Qu'il ne devoit rien enseigner qui fut nouveau, mais sur chaque question en remontant par tous les siecles, & en suivant le fil de la Tradition, raporter quelle a été la pensée des Peres, & quel est le consentement universel de l'Eglise. Sans cela, dit-il,

au lieu d'un remede on donne du poison. On remplit l'esprit des hommes d'opinions fausses & temeraires, ce qui est bon on l'apelle mauvais & mauvais ce qui est bon. Si l'Esprit de Dieu ne suscitoit des personnes studieuses, qui ont soin de fouiller dans les Tresors de l'Antiquité pour en tirer la verité, les faux Sçavans brouilleroient toute l'Eglise, & les Heretiques triompheroient.

Combien de mal font les Juges ecclesiastiques, & les Confesseurs qui ne sont pas instruits de la discipline. Qui jugent & qui décident de tout par leurs caprices, leurs préjugez, ou par la coûtume. Qui ne consultent point quelle a été la conduite de l'Eglise, s'en informant des saints Peres qui en sont les témoins & les observateurs. Les Empoisonneurs qui prennent la qualité de Medecins, sont-ils plus coûpables que les Predicateurs, qui au lieu de nous prêcher la morale de l'Evangile, ne nous raportent que leurs fantaisies, que des maximes corrompuës, & une doctrine opposée à celle que les Peres nous ont enseignée?

Synese répondit qu'il n'avoit point pretendu parler de ceux qui étoient dans ces grands emplois, dont personne ne devoit se charger qu'aprés s'être fortifié long tems dans l'étude des Ecritures, & de leurs Interprêtes. Mais, dit-il, tous les Sçavans ne bornent pas leur science à celle qui est necessaire aux Theologiens, aux Confesseurs & aux Predicateurs. Ils y mêlent des recherches curieuses, qui me semblent peu utiles. Je dis, qui me semblent, car je n'ai pas assez de connoissance des Lettres pour en Juger; & de la maniére que vous avez commencé, je ne doute point que vous ne me fassiez apercevoir qu'on peut fai-

re usage de ce qui me paroissoit inutile dans les Sciences. Je vous écoûte avec plaisir.

Ces deux sçavans amis se souvenoient de plusieurs Passages des Peres, qui ont loüé les Sciences humaines, faisant voir qu'on en peut faire un aussi saint usage que celui que Moïse fit de ce qui servoit à la vanité des Femmes d'Israël, qu'il emploïa pour les ornemens du Tabernacle. Ils raportérent quelques-uns de ces Passages où les Peres nous avertissent que comme les Israëlites avoient dépoüillé les Egyptiens des richesses qu'ils possedoient injustement, nous devions enlever aux Païens leur éloquence, & la connoissance qu'ils avoient des beaux Arts, & s'en servir contr'eux, ainsi que David coupa la tête à Goliath avec la propre épée de ce Geant. Aminte & Theodose montrérent ensuite, parcourant tous les siécles, que les grands Docteurs, que Dieu avoit mis dans l'Eglise comme des flambeaux pour éclairer les Fidelles, n'avoient point ignoré les Arts. Ils firent remarquer à Synese que l'Ecriture loüe Moïse *d'avoir été instruit dans toute la sagesse des Egyptiens.*

Dans l'état où nous nous trouvons, dit Theodose, la necessité nous oblige de donner une partie de la vie à l'étude. Nous ne sommes plus dans ce premier âge du monde, où tous les hommes ne faisoient qu'une famille, & ne parloient qu'une même Langue. La Terre est à present partagée en differentes Nations, qui depuis la confusion que Dieu mit entre ceux qui entreprirent d'élever la tour de Babel, ont leur Langue particuliére; de sorte que si l'on veut entretenir quelque commerce avec les Hommes de differente Na-

tion, il faut sçavoir les Langues étrangéres. Ceux qui trafiquent avec les Persans sont obligez pour bien faire leurs affaires d'entendre & de parler la Langue Persane. Chaque Profession a une Langue particuliére. La Langue de la Guerre dans l'Europe est l'Allemand. Celle de la Religion est le Latin, nos Priéres & nos Liturgies sont Latines. Celle des Sciences est le Grec, parcequ'elles viennent pour la plus grande partie de la Grece. Celle des Ecritures est l'Hebreu, dont les Theologiens ne peuvent se passer, puisque c'est dans cette Langue que le saint Esprit nous a parlé dans l'Ancien Testament, & que dans le Nouveau, les Ecrivains sacrez qui ont écrit en Grec, sont pleins d'Hebraïsmes, c'est-à-dire, de maniéres de parler qu'on ne peut bien démêler sans sçavoir l'Hebreu.

Qu'on ne dise point, dit Theodose, que les excellens Livres écrits dans des Langues étrangeres, ont été traduits en la nôtre; c'est tout autre chose de voir soi-même & de voir par les yeux d'autrui. La verité s'altere en s'éloignant de sa source, & se gâte, pour ainsi dire, en passant par tant de mains. Chaque Langue a un tour qui lui est particulier, & qu'on ne peut bien exprimer dans une autre langue. Ce qui fait que les plus belles versions sont, toûjours imparfaites. Outre cela quoi-qu'un Auteur soit exact & qu'il prenne soin de ne rien dire qui soit équivoque, il lui échape toûjours quelque expression capable de plusieurs sens. Le Traducteur ne s'atache qu'à un sens. Il représente l'Original par l'endroit par lequel il l'a vû. Il l'explique comme il l'a entendu. Ainsi il

détermine ce qui n'eſt point déterminé ; de ſorte qu'en liſant ſa verſion, on y voit ſes penſées plûtôt que celles de l'Auteur. Il n'y a guere de Traducteur qui conſerve entiérement le ſens de l'Original. Il le reſſerre, ou il l'étend : il l'explique ſelon qu'il l'a conçû, ou qu'il trouve des termes pour s'exprimer. Car ſouvent on eſt obligé de s'acommoder à la pauvreté de la Langue dans laquelle on parle. Ainſi la connoiſſance des Langues eſt abſolument neceſſaire à ceux qui aiment la verité, qui ne ſe contentent pas du raport qu'on leur en fait, & qui la veulent voir de leurs propres yeux.

Ajoûtons que la condition des Hommes étant bien differente de celle des Anges, qui ſe communiquent comme il leur plaît, leurs penſées ; nous ne pouvons nous faire entendre que par la parole. Il ne la faut donc pas negliger : Elle eſt le flambeau de nôtre ame. Quelque éclat qu'aïent nos penſées, elles ne peuvent paroître qu'à la faveur de la lumiére de l'éloquence. Tous nos illuſtres Docteurs ont été éloquens ; ſans quoi ils n'euſſent pas été capables d'inſtruire ou de vive voix, ou par leurs écrits qui nous ont conſervé leurs penſées.

Dans les premiers ſiécles, dirent Theodoſe & Aminte, on pouvoit ſans étude aprendre de ſa nourrice tout ce qui s'étoit fait depuis la naiſſance du monde. Depuis ce tems il y a une infinité de choſes qui ſe ſont paſſées qu'il faut neceſſairement aprendre de l'Hiſtoire. Ils firent une admirable peinture d'un Homme qui la poſſede, & qui étant par ſon moïen, de tous les ſiécles & de tous les Païs,

ſçait ce qui s'eſt fait, & ce qui s'eſt dit par toute la Terre & dans tous les tems, auſſi bien que ce qui ſe paſſe dans ſa famille. Ils firent voir l'uſage de ces connoiſſances. Ils montrerent, s'arrêtant particulierement à ce qui touche de plus prés la Religion, que les moindres petites connoiſſances que l'on a de quelque fait dans l'antiquité, ſervoient à l'éclairciſſement & à la déciſion de points tres-importans dans la Theologie. Dans les Annales ſacrées les Hiſtoires profanes y ſont miſes en uſage, auſſi bien que les ouvrages des Peres de l'Egliſe. Un homme, dirent ils, qui auroit vécu depuis Adam juſques à nous dans une égale vigueur & fermeté d'eſprit, aïant eu part à tout ce qui s'eſt fait, aïant été par tout, ne jugeroit-il pas mieux de toutes choſes ? Il ne ſe laiſſeroit pas ſurprendre comme nous le ſommes, par ces accidens qui ſont extraordinaires à nôtre égard, mais qui ſont arrivez mille & mille fois. Il développeroit ſans peine les choſes qui nous ſont obſcures, parce que leur principe eſt caché dans l'oubli des ſiécles paſſez. Une ſi longue experience lui donneroit des avantages admirables. L'Hiſtoire & la Geographie ſupléent à cela, & elles forment cét Homme, qui eſt de tous les ſiécles & de tous les Païs, ce que la Nature n'a pû faire.

Aminte dit des Mathematiques, qu'elles donnoient une entrée facile dans toutes les Sciences, qu'elles formoient l'eſprit, qu'elles l'accoûtumoient à raiſonner juſte, & à penetrer dans les choſes les plus cachées, lui fourniſſant des modeles de veritez claires, de demonſtrations exactes, & d'une parfaite methode. Il fit voir que ceux qui ſont

exercez dans la Geometrie sont beaucoup plus exacts, & plus capables d'une attention forte, & que sans parler des Arts, qui ne se peuvent passer du secours des Mathematiques, cette Science avoit été necessaire à la Religion pour celebrer les Fêtes, selon les apparences & les mouvemens des Astres, dans le tems que Dieu avoit ordonné.

Aussi les Peres l'ont loüée. L'Ecriture parle avec éloge de cette Science que Moïse avoit apprise des Egyptiens, & Daniël des Chaldéens. On sçait que ces peuples en sont les inventeurs, qu'ils sont les premiers qui ont étudié les Mathematiques. Vous voyez donc, dit Aminte à Synese, que l'on ne peut blâmer les Sciences sans faire tort à la gloire des Saints qui les ont loüées.

Je souhaiterois, dit Synese, que tout le monde fût sçavant, si on faisoit cét usage de la Science que vous marquez. Mais il en est de même que des viandes qui nourrissent ceux qui se portent bien, & qui chargent l'estomac des malades. La Science, qui seroit la nourriture de l'ame, si elle se portoit bien, l'enfle à present, saint Paul le dit : *Scientia inflat.* Cela n'étoit pas à craindre dans les Peres de l'Eglise, qui avoient encore plus de feu que de lumiere. La charité regloit en eux le desir de sçavoir, & le conduisoit vers le Ciel. Je n'ai jamais douté qu'une pieté éclairée ne puisse rendre de grands services à l'Eglise. Les Docteurs en sont les étoiles que Dieu lui a données ; comme il a mis au Ciel le Soleil & la Lune pour être la lumiere de la Terre.

Nous loüons la Science, dit Aminte, lors qu'elle est placée dans une ame qui aime

Dieu, qui eſt la verité, & par conſequent le veritable objet de la Science. La Philoſophie me paroît admirable dans les écrits d'un Philoſophe chrétien, comme dans ſaint Juſtin Martir; qui ſçait confondre la Philoſophie païenne. Je loüe la parfaite connoiſſance de l'Antiquité dans ſaint Clement Alexandrin, lors que je vois qu'il démontre ſi clairement aux Païens, l'antiquité & la verité de la Religion du Dieu vivant, & en même tems la vanité & la fauſſeté de leur Religion, par le témoignage de leurs Poëtes, de leurs Hiſtoriens & de leurs Philoſophes, qu'il avoit lûs avec plus de ſoin qu'il ne paroît qu'aucun Auteur païen ait jamais fait. Je loüe l'ardeur pour l'étude dans un Origene, lorſque je remarque que c'étoit le deſir qu'il avoit d'éclaircir l'Ecriture, qui lui avoit fait entreprendre de ſi grands travaux; & que ce n'étoit que pour combattre les Païens qu'il s'étoit inſtruit ſi profondement de tout ce qu'ils pouvoient ſçavoir. L'éloquence des Gregoires, des Baſiles, des Chryſoſtomes, eſt ſainte, quoiqu'il ſoit évident qu'ils ſe ſont formez ſur l'éloquence des anciens Orateurs Grecs; à l'étude deſquels ils avoient donné les premieres années de leur vie: parce que ce n'étoit que pour la décoration de l'Egliſe qu'ils emploïoient l'or d'une élocution ſi riche.

L'Egliſe Latine, a eu ſes Docteurs de qui nous pouvons apprendre quel uſage on peut faire de la Science. Tertullien n'ignoroit rien. Combien ſa Science a-t'elle été utile à l'Egliſe? ſaint Cyprien qui le liſoit aſſidûment, & qui l'appelloit ſon Maitre, y avoit pris cette éloquence forte, où l'Egli-

se trouve encore aujourd'hui des armes contre ceux qui violent sa discipline. Qui pourroit ignorer les grands avantages qu'elle a reçûs de l'érudition de saint Jerôme ? Elle remercie Dieu, le jour de la Fête de ce Saint, de le lui avoir donné pour lui expliquer les divines Ecritures. Les écrits de saint Augustin feront toûjours la consolation de tous ceux à qui la connoissance de la verité est un mets délicieux. Ces vives lumieres, qui brillent dans les ouvrages de ce saint Docteur, éclaireront toûjours l'Eglise, & dissiperont les tenebres que le pere du mensonge tâchera de répandre dans l'esprit des hommes. On sçait que des lumieres si pures ne peuvent partir que de celui qui en est la source ; mais comme Dieu fit, par sa providence, que Moïse & Daniel, qu'il destinoit pour conduire son peuple, furent instruits par les plus habiles Philosophes & les plus sçavans Mathematiciens de la terre ; aussi il conduisit Augustin de maniere, que dans le tems même qu'il ne pensoit point à Dieu, il étudia les Platoniciens, qui le rendirent capable de comprendre & de goûter les choses spirituelles, & lui donnerent cette élevation d'esprit qui lui est particuliere, & qui le fait regarder comme l'aigle des Theologiens.

Aminte, en pensant à ces grands Docteurs de l'Eglise, qui faisoient encore aujourd'hui sa force & sa gloire, entra dans un saint zele, & dit, en poussant un ardent soûpir ; Quoi, ne comprendra-t'on jamais que la solide pieté consiste à se donner à Dieu pour être l'instrument de ses volontez ; & que le principal devoir du Chrétien est de se mettre en état de travailler selon la mesure des for-

ces que Dieu lui donne aux ouvrages auſquels la Providence le deſtine ? Un Gentilhomme qui ſçait qu'il eſt né pour défendre l'Etat & ſervir à la gloire de ſon Prince, fait tous les exercices de la guerre dés ſa tendre jeuneſſe. Il n'oublie rien de ce qui peut faire un ſoldat genereux & adroit : Et parmi tant de perſonnes qui font profeſſion de ſe conſacrer au ſervice de l'Egliſe, à peine trouvera-t'on dans des Provinces entieres une perſonne qui travaille ſerieuſement à ſuivre de prés les exemples de ces illuſtres défenſeurs de l'Egliſe ; qui ſoûpire jour & nuit, comme un ſaint Auguſtin, brûlant d'amour pour la verité ; qui ſe plaigne de ſes tenebres, & qui demande à Dieu d'en être delivré ; qui n'épargne rien pour s'inſtruire ; qui paſſe les nuits entieres dans le travail ; qui entreprenne par un eſprit de penitence des études dificiles & rebutantes, comme eſt l'étude des Langues, à l'imitation d'un ſaint Jerôme qui étudia l'Hebreu, ainſi qu'il le témoigne, pour domter la revolte de ſa chair. Tant de jeunes gens perdent leur tems, qui pourroient être un jour des Chryſoſtomes, des Baſiles, des Gregoires ? Tant de tems s'écoule & ſe perd, qui pourroit être emploïé à la lecture de l'Ecriture, des Peres ! Et ſi ces études ſont trop difficiles pour les premieres années, au moins ſi on s'appliquoit aux Sciences profanes, on ſeroit enſuite capable d'en profiter, comme on fait Moïſe & Daniël, les Baſiles, les Gregoires, les Chryſoſtomes, les Auguſtins.

L'Egliſe auroit-elle été déſolée, comme elle le fut dans le ſiécle paſſé, lors que ſes propres enfans lui firent une ſi cruelle guer-

re, si ceux qui demeurerent fidelles eussent été capables de la défendre ? Elle se trouva attaquée pendant la nuit, lors que personne n'avoit les armes à la main, & qu'on ne sçavoit pas même où en trouver. Ceux qui demeurerent en son sein, firent ce que devoient faire de bons enfans ; mais si tous les Ecclesiastiques, au moins si le plus grand nombre, avoient été instruits de ses sentimens, s'ils avoient eu soin de lire ses titres, c'est à dire les pieces justificatives de sa doctrine, les témoignages que les anciens Peres rendent à la verité de ce qu'elle pratique aujourd'hui, qu'ils se fussent trouvez préparez pour leur faire voir que les erreurs qu'ils avançoient, avoient été condamnées depuis plusieurs siécles ; qu'ils eussent étudié avec plus de soin les Ecritures ; qu'ils eussent été plus habiles dans les Langues saintes ; que l'antiquité Ecclesiastique leur eût été plus connuë, le mensonge auroit-il osé paroître ? Et s'il avoit paru, la Science ne l'auroit-elle pas d'abord chassé par ses lumieres ? Mais helas ! l'Eglise étoit alors comme une bonne veuve dont les enfans étoient libertins & negligeans, n'aïant eu aucun soin de s'instruire des propres interêts de leur famille, de foüiller dans leurs papiers, d'apprendre à se défendre ; ainsi ils se laissoient enlever leur propre bien par de méchantes chicanes.

Aussi quand le Clergé se réveilla, qu'on eut reconnu le desordre qu'avoit causé l'ignorance, & combien il est important que l'Eglise ait des personnes d'un rare sçavoir ; on vit ensuite l'erreur, qui avoit pris naissance dans la nuit, se dissiper dans le

nouveau jour que l'étude rendit à l'Eglise. Les Peres du saint Concile de Trente crurent si bien que l'ignorance dans les Pasteurs & dans les Peuples étoit un des maux auquel il faloit le plus promtement remedier, que le premier Decret de la réformation qu'ils firent, fut pour r'animer l'étude. Ils n'oublierent rien pour cela.

On me dira peut-être, que l'Heresie est terrassée. Plût à Dieu que de cette hidre il n'en pût jamais renaître aucun nouveau monstre ! Il n'y a pas sujet de l'esperer. Les Heresies sont à l'Eglise, ce que Carthage a été aux anciens Romains. Il est à craindre que l'Heresie étant ruinée, l'on ne rentre dans le sommeil dont elle nous avoit fait sortir ; & que l'ennemi qui est maintenant en fuite, & erre par les deserts, enragé de se voir chassé de la maison dont il s'étoit rendu le maître, n'y retourne lors qu'il verra qu'on ne s'y met point en état de le repousser. Ce n'est point ici une crainte imaginaire. Je voi le panchant de presque tout le monde. Il y a encore, pour ainsi dire, une aparence d'étude qu'on garde. C'est encore la mode de faire une certaine course ; mais ce n'est qu'une aparence ou une feinte. On ne cherche que des titres d'honneur. Vous ne voïez presque personne qui étudie à fond les Ecritures, qui ait assez de connoissance des Langues pour cela ; qui entreprenne avec constance une lecture exacte de toute l'Antiquité ; qui suive les siecles de l'Eglise, & qui ne laisse pas échaper un fait sans l'examiner ;

qui lise les Peres de l'Eglise dans leur propre source ; qui tâche d'en penetrer la doctrine, d'en prendre l'esprit, pour voir dans toutes les matieres contestées, ce qu'en jugeroient aujourd'hui ces saints Docteurs, si Dieu les faisoit renaître parmi nous ; c'est à dire, pour s'accoûtumer à parler & à penser comme eux.

Qu'on ne me dise point que ces études sont trop fortes ; qu'elles sont trop pesantes. L'amour ne sent point le poids de ce qu'il prend plaisir de porter. Nous aurons des Augustins & des Jerômes dans l'Eglise, quand nous aurons des personnes qui auront le même amour pour la verité. Mais où trouver le tems qui est necessaire pour faire de si longues études ? Ces grands Docteurs l'ont bien trouvé parmi les rigueurs de la penitence, les grandes prieres, & les ocupations de la charité. Saint Augustin étoit continuellement ocupé à terminer des procés, à consoler les afligez, à regler son Dioceſe ; & cependant il a tant lû, il a tant medité, il a tant écrit. On a du tems quand on le regle, quand on en fait un bon usage. Si celui-là avoit donné à l'étude d'un Pere de l'Eglise, les momens qu'il a emploïez en des visites inutiles, sous pretexte de devotion ; à entendre trois fois la semaine des personnes faineantes qui lui viennent faire perdre le tems sous prétexte de demander pardon à Dieu, il se seroit rendu habile dans le Pere qu'il auroit choisi. Il en seroit plein, & nous aurions en sa personne un saint Augustin, si c'étoit ce Pere auquel il se fût apliqué.

Quelle seroit donc la consolation de l'Eglise si entre ses ministres châcun vouloit ménager le tems qu'il pourroit gagner ? Supposons qu'on n'ait pas assez de force de corps & d'esprit pour embrasser toutes les Sciences; celles même dont un Ecclesiastique pourroit faire usage. N'est-ce pas une chose facile, que les uns, suivants un attrait particulier, s'appliquassent à une étude particuliere, les autres à une autre ? que les uns se fissent une devotion de sçavoir exactement l'Hebreu pour lire l'Ancien Testament dans le texte original ; que les autres étudiassent le Grec pour lire les Peres Grecs ; que l'un se donnât à un Pere de l'Eglise, l'autre à un autre ; que les uns étudiassent un siécle de l'Eglise qu'un autre examinât à fond l'Histoire d'un autre siécle, & recherchât avec soin tout ce qui peut contribuer à l'éclaircissement de l'Histoire entiere de l'Eglise ; que châcun prît la vie de quelque Saint illustre à examiner ; qu'il y en eût qui appriſſent les Conciles parfaitement, que les autres étudiassent les Canons, les Decretales des Papes ; que quelques-uns s'appliquassent à bien écrire en Latin, les autres à traduire.

Quelle consolation, quelle gloire, quel avantage en tireroit l'Eglise, si châcun s'appliquoit à défricher & cultiver quelque partie de la Science Ecclesiastique ; de sorte que sur châque matiere on trouvât des personnes qu'on pût consulter, comme des Origenes, des Gregoires, des Basiles, des Jerômes, des Augustins, c'est à dire qui fussent pleins des veritables sentimens de ces saints Docteurs ; & qui dans châque point de la discipline pussent raporter tout ce qui

s'en est dit & fait dans l'Eglise ; & ce qu'on a resolu dans de semblables occasions ; qui pussent trouver la décision de châque cas dans les Peres, dans les Canons, dans les Decretales ; qui sçussent écrire en toutes sortes de Langues, soit pour repousser les insultes des Heretiques, soit pour reprendre fortement les desordres de leur siécle, & consoler les Fideles par des discours éloquens, qui eussent assez de charmes pour détourner de la lecture des méchans Livres.

Est-il possible que tant de gens de bien qui sont à la tête des Compagnies,& qui pourroiét procurer ce bien à l'Eglise, ne tournent point leur zele de ce côté-là ? Il n'y auroit qu'à donner un peu de mouvement, & ensuite châcun marcheroit. Quand ce ne seroit que lentement, pourveu que ce fût sur la même ligne, on avanceroit insensiblement. En peu d'années on verroit le fruit, qui ne consiste pas seulement dans la production de quelques ouvrages ; car c'est peu de chose qu'un Livre, & ce n'est pas pour être Auteur qu'il faut étudier. Il n'est point necessaire que tout le monde le soit ; mais il est certain que pour peu qu'on s'aplique à l'étude, & qu'on la prenne bien, on se distingue en peu de tems du reste des hommes. Il est impossible de converser souvent avec les Peres de l'Eglise, sans y prendre leur esprit. Comme l'on prend un air poli dans les conversations du grand monde, on se remplit des maximes des premiers siécles de l'Eglise, lors qu'on est continuellement occupé de ce qui s'y est fait ; au moins l'on ne se laisse pas corrompre si aisément par la contagion de ceux avec qui l'on vit dans le siécle present.

Il ne s'agit pas de force de bras pour servir l'Eglise ; c'est par l'esprit, & non par les mains qu'on peut travailler pour elle. Et qu'est-ce qui peut faire l'esprit que les Lettres lors que l'on les étudie en cette vûë ? Que, par exemple, on n'étudie pas la Geometrie pour tirer des lignes, mais pour s'acoûtumer à raisonner juste. A peine trouve-t'on un homme, c'est à dire une personne, dont le sens soit droit, qui sçache raisonner, qui conçoive les choses netement, qui en juge bien ; qui ait l'ame forte, qui mépriſe les bagatelles, qui ne s'étonne de rien, & qui par l'experience qu'il a aquise par lui-même, ou en lisant l'Histoire, aperçoive d'abord où les choses peuvent aller, & par consequent, qui puisse prendre des mesures justes, ou donner des conseils utiles.

On se plaint tous les jours qu'il n'y a rien de plus rare qu'un homme capable de gouverner. Qui est-ce qui donne cette capacité que la connoissance des maximes solides qu'on pourroit puiser dans plusieurs excellens ouvrages des Peres, pour ne point parler de ceux que des Païens judicieux ont écrit ? Les Superieurs ne devroient-ils pas avoir continuellement entre les mains les livres de saint Chrysostome du Sacerdoce, le Pastoral de saint Gregoire le grand, les livres de la consideration que saint Bernard a adressé au Pape Eugene. Ce qui fait encore plus que les livres c'est l'habitude de n'agir qu'avec raison, de sorte que l'on n'en soit que l'organe, c'est à dire que les Inferieurs aperçoivent que leur Superieur ne prescrit que ce que la raison ordonne. Comment pourroient-ils donc lui resister ; mais aussi

comment

comment se soumetre, quand la liberté n'est point contrainte à un homme qui n'a aucun principe : à qui pour obéïr aujourd'hui il faut faire tout le contraire de ce qu'il avoit ordonné deux jours auparavant : qui n'agit que par humeur ; & qui par consequent n'a aucune uniformité dans sa conduite. Un bon Superieur c'est la raison incarnée si je puis parler ainsi ; c'est-à-dire que ce doit être un homme qui ne dise à ceux qui sont sous sa conduite que ce que la raison leur dit interieurement sans qu'ils y fassent attention ; & dont les actions soient une expression fidelle de tout ce qu'elle veut qu'on fasse ; enforte que sa vie aussi bien que ses paroles puissent tenir lieu de la raison. Je veux dire qu'en écoutant ce qu'il dit se soit écouter la raison ; & le pratiquer que de suivre ses exemples. Ainsi de quelle importance est-il pour les compagnies, pour l'état, pour l'Eglise, que dans l'instruction de la jeunesse on s'aplique particuliérement à lui former le jugement, l'esprit & le cœur.

Aminte reprenant ce qui regardoit l'amour des Letres ajoûta, qu'il en étoit de l'Eglise & des Compagnies particuliéres comme des Etats. Lorsqu'un Empire est florissant, les Letres y fleurissent. Jamais Rome n'a été plus puissante & plus polie, que sous Auguste. Les Romains perdirent la gloire avec les bonnes Letres. Jamais la France n'a été plus forte que dans ce Siécle où elle a été la plus sçavante. Le vice est toûjours entré dans les Communautez avec l'ignorance ou lorsqu'on n'y a entretenu qu'une Science moins estimable que l'ignorance, une Science de mots, de vaines subtilitez, une Philosophie sans raison, une Theologie sans Ecriture, sans

Conciles, & sans Peres de l'Eglise.

Quand on feroit la moitié du jour dans un Chœur, à quoi passera-t'on le reste du tems ? Et si on n'a point d'amour pour la verité, qu'on ne trouve point de goût dans l'Ecriture, qu'aimera-t'on, & à quoi prendra-t'on plaisir sans violer les Loix de la Religion ? On voit bien ce qui doit arriver, & ce qui arrive éfectivement tous les jours. Aussi les Chefs des Compagnies ont toûjours reconnu l'importance d'ocuper ceux qu'ils gouvernent, & de leur inspirer de l'amour pour les Letres. Le secret de ceux qui veulent animer les Etudes, c'est d'y mettre quelque assaisonnement. Il faut du sel pour réveiller l'apetit. C'est pourquoi l'on a tort de condamner severement toutes les Etudes curieuses. Sans doute qu'il les faut régler ; mais c'est par elles qu'on est atiré à l'Etude, & qu'on commence d'aimer la Science. Pour moi je me souviens qu'étant jeune je n'aimois pas les Letres. Je ne trouvois point de goût dans de certaines Régles latines qu'on me forçoit d'aprendre par memoire. Je tombai aprés quelques années entre les mains d'un Maître qui n'étoit pas fort habile homme ; mais qui s'apliqua à m'aprendre l'Histoire romaine, & un peu de Geographie. Je concevois ce qu'il me disoit. Je commençai donc d'aimer l'Etude qui m'étoit auparavant tres-desagreable. Un de mes amis, qui passe avec sujet pour un des plus beaux esprits de ce Siécle, avoit été extraordinairement rebuté de l'Etude jusqu'à ce que par hazard le traité de l'homme de Descartes, qui est fort court, lui tomba entre les mains, & qu'il le lut l'esprit & la clarté de cet Auteur lui donnérent de la curiosité : Cette lecture fut pour

lui un sel qui lui fit aimer l'Etude, où depuis ce tems-là il a fait de si grands Progrés.

Ce discours changea tout d'un coup Eugene. Ses inclinations se tournérent plus fortement vers l'Etude qu'elles n'en avoient été éloignées. Il se plaignit de ses premiers Maîtres qui lui avoient donné de l'aversion pour les Letres, dans un tems où il n'étoit pas encore capable de les aimer. Il dit que la rigueur avec laquelle ils le traitoient, lui avoit rendu les Sciences odieuses, qu'il n'avoit rien conçû dans ce qu'on lui avoit voulu enseigner, qu'on lui acabloit l'esprit de mots barbares; de sorte, que je me regardois alors, disoit-il comme un esclave qu'on veut punir, qu'on aplique à des ouvrages qui n'ont point d'autre usage que de tourmenter celui qui les fait. L'on ne m'a donné aucune ouverture pour l'Histoire, pour la Geographie, pour les Mathematiques; ainsi, dit il, en s'adressant à Theodose, ne jugez pas de moi, parceque j'ai été. Les chaleurs de l'Eté vous obligeront de faire ici quelque sejour, soufrez que j'interrompe les conversations que vous devez avoir avec Aminte, & que dans certains momens je m'adresse à vous deux, pour aprendre les moïens d'aquerir ces connoissances dont vous m'avez fait voir la necessité.

II. ENTRETIEN.

THEODOSE craignant qu'une vaine curiosité n'inspirât à Eugene cette nouvelle passion pour les Lettres, qu'il faisoit paroître crut en devoir moderer l'ardeur. Il lui dit donc que l'Etude n'étoit pas utile à tout le monde, qu'elle avoit été dangereuse à plusieurs personnes à qui elle avoit enflé & gâté l'esprit : que la plus grande partie de ceux qui étudient, ne recherchoient les Sciences que pour en faire montre, qu'ainsi leurs travaux leur étoient inutiles ; car enfin quelque habile homme qu'on soit, l'on ne peut avoir qu'un petit nombre d'adorateurs ; & de quelle utilité sont ces adorations ? Un Homme que l'aplication trop violente à l'Etude a fait malade, & que le peu de soin qu'il a eu de ses affaires a reduit dans une grande pauvreté, parmi des personnes qui le négligent ou le mépriſent, ce qui est le sort ordinaire des Gens de lettres ; passera-t'il pour heureux ? Il est bien, je le veux, dans l'esprit de quelques sçavans Anglois, Alemans, Italiens, dont les uns parlent de lui avantageusement dans les Païs étrangers, les autres citent ses Ouvrages avec éloge : mais ces loüanges qui à peine viennent jusques à lui, le délivrent-elles de ses maladies ? lui donnent-elles de quoi diner ? & le peuvent-elles assûrer contre les rigueurs des jugemens de Dieu, qui ne donnera jamais une recompense aussi solide qu'est sa gloire à un esprit vain, qui n'a point eu d'autre fin dans ses travaux que d'être bien dans

l'esprit de quelques Sçavans, & de passer pour habile Geométre, pour Philosophe, ou pour Theologien ?

Aprouveriez-vous, repartit Eugene, que je passasse la vie dans de vains amusemens, & dans les divertissemens du monde ? c'est-à-dire, que je fusse le compagnon du desordre de la plus grande partie de ceux de mon âge & de ma condition. Je ne me sens pas atiré dans une Solitude où la seule priére fasse mon ocupation. Que puis-je donc faire de meilleur pour passer quelques années qui me restent de la jeunesse, que de m'emploïer à connoître ce que je dois sçavoir, & ce qui me rendra utile dans quelque condition où je me puisse trouver?

Ces sentimens sont justes, dit Aminte, & ils sont necessaires pour réüssir dans les Lettres. Plusieurs n'avancent point & se perdent en étudiant, parceque l'orgueil & la curiosité sont le seul motif qui les anime. Ceux qui sont esclaves de la vaine gloire, ne recherchent dans les Sciences que ce qui les peut élever au dessus des autres, & les faire remarquer. Ils n'étudient que les choses où les Hommes ont atachè de la gloire, ainsi ils négligent ce qui est necessaire. Il faut que par bienseance ils étudient cent choses éloignées de leur premier dessein, qu'ils sçachent tout, ou plûtôt qu'ils paroissent sçavoir tout pour entretenir leur reputation, comme les Droguistes ont des boëtes vuides qui n'ont que le nom de certaines marchandises rares & precieuses. S'ils entreprennent un ouvrage, l'ambition ne leur permet pas de le travailler dans le silence, elle le produit au dehors avant même, pour ainsi dire, qu'il soit germé. Ils ont

honte de recevoir des avis de leurs meilleurs amis, qui connoissant leur foiblesse, sont obligez pour conserver la paix avec eux d'admirer leur impertinence, & d'augmenter ainsi le mal qu'ils ne peuvent guerir. Il faut de l'humilité pour demeurer autant de tems dans l'état de Disciple qu'il est necessaire, avant que de faire le Maître ; & pour s'instruire à loisir quand on n'est point encore capable d'enseigner.

Outre cela un orgueilleux n'aquiert jamais une veritable Science qui ne consiste que dans la connoissance de la verité ; car lorsqu'une fois il a donné dans un sentiment faux, il faut de necessité que tout le monde se trompe avec lui. Il voudroit que son intelligence fût la regle de l'esprit des autres, que les choses fussent vraïes ou fausses, selon qu'elles conviennent, ou qu'elles sont contraires à ses opinions. Ce qu'il a dit doit être vrai il ne se retracte jamais, ainsi quand il a avancé une impertinence, bien loin de s'en dédire, il s'y enfonce davantage, il s'abîme dans des absurditez infinies. Quelquefois il se trompe de dessein premedité, aimant mieux s'égarer que de marcher modestement par le grand chemin.

Aminte ajoûta, que la curiosité aussi-bien que l'orgueil étoit un grand obstacle. Le desir de sçavoir, dit-il, est bon & necessaire, puisqu'on ne peut devenir sçavant si on ne le desire fortement ; mais ce desir est corrompu par la curiosité qui le détourne de sa fin. Il y a peu de gens qui étudient avec régle, & qui s'apliquent serieusement à sçavoir ce qu'ils ne doivent pas ignorer. Or quand la raison ne conduit pas, que l'on est entraîné par la cu-

riosité, c'est à-dire, par une folle passion de sçavoir, l'on ne peut faire d'Etude reglée. On veut toûjours sçavoir; mais le déreglement de la curiosité ne permet pas qu'on poursuive avec constance la recherche d'une verité. Aussi-tôt qu'on l'a envisagée de loin, on s'en détourne pour courir aprés une autre. On commence le matin un livre, aprés midi, on en prend un autre. On se laisse emporter par diferentes Sciences, où l'on ne s'arrête point tout le tems qui seroit necessaire pour en profiter.

On sçait tout, & on ne sçait rien. On a des idées de toutes choses, mais confuses. Il n'est pas necessaire de s'atacher servilement à un Auteur. Il n'est pas absolument vrai qu'il ne faille lire qu'un Livre, comme on le dit assez souvent: Mais il est certain que si on veut ne point s'embrouiller l'esprit, il faut entreprendre peu à la fois, lire sur la matiére qu'on étudie, ce qu'il y a de plus excellent dans les livres, sans vouloir tout voir, & ne point passer à d'autres Etudes, que les choses qu'on a premiérement étudiées ne soient si fortement imprimées dans la memoire, qu'on les ait toûjours presentes à l'esprit, & qu'on en puisse parler avec cette netteté avec laquelle on parle des choses qui frapent vivement les sens.

L'ordre est necessaire par tout. Il est évident que nos premiéres Etudes doivent être de ce qui nous peut rendre agreables à Dieu. N'est-ce pas une chose honteuse & digne de compassion, disoit, Aminte, de voir que les plus sçavans sont les plus ignorans dans la Science du salut? Combien y a-t'il de personnes qui étudient avec soin ce qui est de leur profession, & qui ne l'apliquent point

volontiers à des choſes qui en ſont entiérement éloignées ? Ce n'eſt pas que les Sciences ſoient opoſées les unes aux autres, qu'on ſoit moins Theologien pour exceller dans les Mathematiques ; mais comme la vie eſt courte, & que la capacité de nôtre eſprit n'eſt pas infinie, à moins que de s'y être pris de bonne heure, d'avoir beaucoup d'aquis, & de s'être rendu l'eſprit ouvert & facile pour toutes choſes, on doit ſe borner ; & quand par ſes propres lumiéres, ou par le conſeil de ſes amis, on s'eſt une fois formé un deſſein d'Etude par raport à l'état où l'on ſe trouve, il faut de la fermeté, & prendre garde que la curioſité n'écarte du droit chemin que l'on a pris. On ne reſiſte point ſans peine à cette paſſion. Ceux qui ne ſçavent ce que c'eſt que de faire éfort contre la corruption de leurs inclinations, changent d'Etude à tous momens, jettant preſque en même tems dans leur eſprit une infinité de diferentes ſemences, qui s'empêchent les unes les autres de germer & de prendre racine.

Aminte dit à Eugene qu'il devoit joindre aux motifs qui le portoient à l'Etude, un deſir ſincere de faire penitence ; qu'étant déchû d'une condition où l'on ſçavoit toutes choſes ſans étudier. L'Etude bien priſe étoit une penitence, outre que ceux qui aimoient leurs plaiſirs n'étoient guére propres pour en ſuporter le travail, & par conſequent pour y reüſsir. Car enfin pour étudier avec ordre, il faut dans les commencemens, faire des Etudes ameres, qui n'ont rien qui plaiſe, & qui ait de l'aparence, comme les fondemens des bâtimens ne paroiſſent point. Qu'on vante tant qu'on voudra le genie & le ſçavoir de

certains débauchez, pour moi, dit Aminte, je n'ai jamais pû me persuader qu'ils eussent aquis une Science profonde chez les Traiteurs, dans le jeu où ils passent les jours & les nuits, & que des esprits noiez dans les ordures de la sensualité fussent capables de grandes speculations; qu'ils eussent du goût pour la verité qui est spirituelle; qu'ils l'écoutassent parmi le desordre de leurs débauches; qu'ils la pussent apercevoir dans le trouble de leurs passions. Pour avancer dans les Lettres il faut aimer la retraite, se priver des divertissemens, resister à la legerete de nôtre esprit qui demande du changement, s'astreindre à une certaine régle pour se lever, pour se coucher, pour prendre ses repas & ses recreations, afin de régler les heures de l'Etude, & de trouver le tems qu'il y faut emploïer.

Il est vrai que l'ambition de paroître Sçavant peut faire qu'on porte patiemment le travail de l'Etude; mais l'esprit de penitence le fait faire plus facilement, l'amertume de cette penitence étant quelque tems aprés temperée par de grandes douceurs; car aprés avoir surmonté la peine qui se rencontre d'abord, l'on goûte ensuite des plaisirs spirituels, aussi doux que les plaisirs du corps. Ils ne remuent pas l'ame avec tant de violence, mais ils durent plus long-tems, & il n'y a pas de vie plus douce que celle d'une personne de lettres dont la Religion fait la principale Etude. Les plaisirs purs qu'il goute lui donnent du mépris pour toutes les voluptez des sens. Il aprend dans les divines Ecritures à connoître le neant des Créatures, à mépriser les richesses & les honneurs, dont le desir cause tant d'inquietudes. Il y conçoit de l'estime

pour la pauvreté, pour les perſecutions que les Hommes apellent un mal, qui les rend éfectivement malheureux, parceque quelque reſiſtance qu'ils faſſent, ils ne peuvent s'en exemter; mais que ceux qui liſent les Ouvrages des Saints, regardent comme un bien, parceque ces choſes, en les détachant de la Terre, leurs facilitent le chemin du Ciel. Vivant ainſi ſans deſirs & ſans crainte au regard des Creatures, leur ame joüit d'une parfaite tranquillité.

Ne prétendez pas, dit Eugene, pouvoir éteindre le feu que vous avez alumé; ce n'eſt point la curioſité ni l'orgueil qui ont fait naître dans mon cœur cette nouvelle ardeur. Vous pouvez donc m'aprendre la méthode qu'il faut ſuivre en étudiant: Elle ne vous peut être inconnuë aprés une ſi longue experience.

Ce que vous demandez, repartit Theodoſe, n'eſt pas aiſé. Ceux qui en refléchiſſant ſur ce qui leur avoit été utile dans l'Etude ont voulu compoſer un Art de leurs reflexions, & en faire des régles generales pour la maniére d'étudier, n'ont pas conſideré que tous les Hommes n'étoient pas faits comme eux, & que ce qui ſervoit aux uns, étoit ou inutile, ou dangereux aux autres. Il n'y a, peut-être, pas deux eſprits faits de la même maniére. Je n'examine pas ſi cette difference vient ſeulement de la diverſité du temperament, mais il eſt conſtant que les uns ont l'eſprit ouvert, les autres l'ont fermé. Tel fera dans un jour ce que pluſieurs ne feroient pas dans un mois; c'eſt donc ſe moquer que de preſcrire pour tout le monde qu'en tel & tel eſpace de tems, on doit lire tel & tel Auteur; tous ne mar-

chent pas d'un pas égal. Outre cela les méthodes ne se donnent guere que pour ceux qui ont de grands desseins dont peu de gens sont capables. A peine trouve-t'on dans tout un Siécle trois ou quatre personnes qui puissent prendre un vol si élevé, qu'ils entreprennent de sçavoir tout ce que ne peut ignorer un sçavant Homme; c'est-à-dire, les Langues, l'Antiquité, l'Histoire les Mathematiques, la Philosophie, la Theologie. On ne peut aquerir toutes ces grandes connoissances que par une Etude réglée & assiduë pendant le cours de plusieurs années. Il faut faire de grands preparatifs pour un si grand dessein; cependant les emplois dont on est chargé, obligent de s'instruire de plusieurs choses, que s'il falloit aprendre méthodiquement, & les étudier selon l'ordre qu'il faut garder dans un cours réglé, on s'oublieroit de son devoir.

Rien ne m'oblige, dit Eugene, à faire une Etude opposée à l'ordre qu'une méthode exacte peut prescrire. J'ai du loisir & je suis jeune. Je n'aspire pas à cette haute reputation de Sçavant, dont vous faites un Phenix, mais je ne doute point qu'il n'y ait une méthode d'étudier reguliérement pour tout le monde, dans laquelle chacun avance plus ou moins selon les qualitez naturelles de son esprit & le loisir qu'il a. Tous peuvent marcher dans un même chemin, où ceux qui ont plus de vigueur & de force vont plus loin.

Aminte dit qu'on ne pouvoit faire trop de reflexion sur la necessité d'étudier par raport à ses emplois, & sur les defauts de ceux qui négligent de s'instruire de ce qu'ils ne peuvent ignorer sans faire de grandes fautes; mais enfin, il est question d'une personne

libre ; voilà ma penſée touchant la méthode qu'il pourroit ſuivre. Quelque difference que mette la diverſité du temperament entre les eſprits, il eſt conſtant qu'ils ont une même nature. Dieu a mis dans les Hommes des ſemences de doctrine, c'eſt-à-dire, des veritez premiéres, dont les autres coulent comme les ruiſſeaux de leurs ſources. L'art d'aprendre ne conſiſte qu'à faire une atention particuliére à ces premiéres veritez, & à remarquer enſuite les conſequences que l'on en peut tirer les unes aprés les autres. Les Maîtres habiles ne travaillent qu'à faire obſerver ces deux choſes à leurs Diſciples. A proprement parler, ils ne leur donnent aucune nouvelle connoiſſance, ils dévelopent ſeulement ce qu'ils ſçavent. Socrate diſoit agréablement qu'il ne ſervoit que de ſage femme, qu'il tiroit de l'eſprit de ſes Diſciples ce qu'ils concevoient, ou plûtôt ce que la Nature avoit formé dans leur eſprit. Cet illuſtre Maître leur propoſoit d'abord la définition de la choſe dont il s'agiſſoit, afin qu'ils y fiſſent atention, comme pour faire connoître une nouvelle Etoile on avertit ceux qui ne l'ont point encore vûë, de tourner les yeux vers cette partie du Ciel où elle eſt. On n'en forme par l'image : on la fait ſeulement apercevoir. Voilà, dit-on, l'Etoile dont on parle. Aprés que la choſe étoit connuë, c'eſt-à-dire, que les Diſciples apercevoient la choſe dont il étoit queſtion, pour leur faire connoître tout ce qu'elle étoit, Socrate faiſoit des interrogations qu'il diſpoſoit de maniére, que par la premiére il demandoit ce qui ſuivoit plus immediatement de la claire vûë de cette choſe qu'il avoit fait apercevoir. Enſuite il faiſoit

une seconde proposition, dont la resolution ne dépendoit que de ce que ses Disciples montroient par leur réponse qu'ils sçavoient tresbien.

C'est de cette maniére que le grand saint Augustin, avant que d'avoir rien enseigné à son fils Adeodat, tire des choses admirables de la bouche de cet enfant par le seul ordre de ses interrogations, dans le dialogue *du Maitre*, dont il dit dans ses confessions qu'il n'y a mis que les propres sentimens d'Adeodat. * Je sçai par experience combien cette méthode est utile. Un de mes amis enseignant la Geométrie à de jeunes Gentilshommes, s'en servoit avec un succés admirable. Il les acoûtumoit à ne point donner leur consentement, qu'aprés qu'ils se sentoient frapez aussi vivement de la verité de ce qu'il leur disoit, que leurs yeux l'étoient de la lumiére du Soleil. Il leur proposoit des choses extrêmement simples, dont ils apercevoient facilement la verité ou la fausseté; il leur en faisoit tirer eux-mêmes toutes les consequences. De ces veritez, leur disoit-il, que vous venez de découvrir, que suit-il? Que pensez-vous de cette proposition? Ce qu'il leur proposoit en dernier lieu avoit tant de liaison avec ce qu'ils venoient d'aprendre, qu'ils en jugeoient sans peine, & en apercevoient d'abord la verité ou la fausseté. De sorte que les interrogeant avec méthode il les faisoit parler de la Geométrie, comme s'ils l'eussent aprise autresfois.

* *Tu scis*, Domine, *illius esse sensa omnia quæ inferuntur ibi ex persona collocutoris mei.*

Cette méthode eſt plus neceſſaire qu'on ne le penſe, dit Theodoſe, interrompant Aminte. Il faut acoûtumer les Hommes à voir eux-mêmes la verité. Lorſque pour leur rendre les Sciences faciles, on ne les oblige point de la chercher eux-mêmes, de la découvrir, de la conſulter, il ſe peut bien faire qu'à force de leur rebatre les choſes, on les faſſe entrer dans leur memoire. On diroit même à les entendre parler qu'ils les ſçavent; mais la fuite fait voir le contraire; outre que ce qui n'eſt que dans la memoire ſe perd aiſement, comme on le voit dans les perſonnes de grande naiſſance qu'on a voulu exemter de la peine d'aquerir les Sciences. Ils ne conſervent pas longtems ce qu'ils ont apris; au lieu que quand on s'eſt exercé ſoi-même dans la recherche de la verité, on a toûjours ſon cœur où l'on trouve le fond de toutes les Sciences.

C'eſt à quoi il faut s'acoûtumer, réprit Pamphile. L'experience fait connoître que Dieu aïant donné à l'ame les principes des Sciences, & de l'eſprit pour les comprendre, il n'eſt queſtion que de faire un bon uſage de ce ſecours, & de faire atention à ces premiéres veritez dont toutes les autres découlent comme de leur ſource. Il ne s'agit donc que de régler ce qu'on apelle les operations de l'eſprit, apercevoir, juger, raiſonner, ranger nos penſées, nos jugemens & nos raiſonnemens. C'eſt ce qu'enſeigne la Logique quand elle eſt faite comme il faut. C'eſt donc par une bonne Logique qu'il faut commencer d'étudier.

Eugene en aïant paru ſurpris. Quelle fin penſez-vous, lui dit Aminte, devons nous avoir dans nos Etudes? Eſt-ce de nous rem-

plir la tête de Latin, de Grec & d'Hebreu, d'Hiſtoires, de Lignes, de figures de Geometrie ? Nôtre eſprit n'eſt pas fait pour l'érudition, mais l'érudition pour l'eſprit ; c'eſt-à-dire, qu'on doit s'en ſervir pour le régler & le perfectionner. Or ſa perfection ne conſiſte qu'en deux choſes ; que comme il a deux principales facultez, qui ſont l'intelligence & la volonté, que dans l'une & dans l'autre il ne ſe trompe point : que par la premiére il ſçache diſtinguer le vrai d'avec le faux, & que par ſa volonté il ſuive le veritable bien, qui eſt Dieu ; qu'il fuïe l'erreur & le mal : que ſes jugemens ſoient droits & ſes affections réglées. En un mot, que ſon eſprit & le cœur ſoient droits. C'eſt-là ce qui fait qu'on eſt Homme ; car ce n'eſt que par là que nous ſommes diſtinguez des brutes, & qu'on dit de nous que nous ſommes raiſonnables. Qu'eſt-ce qu'un Homme qui ſçait toutes les Langues orientales, & qui eſt ſi ſçavant dans l'Antiquité, qu'il n'ignore pas même comme étoit faite la chauſſure d'Alexandre le Grand, quand il n'a point de jugement. Quand dans ſes diſcours, on n'y voit aucune liaiſon, qu'il tombe à chaque pas qu'il fait dans quelque faux raiſonnement, qu'il n'aperçoit jamais les choſes comme elles ſont, & en juge toujours de travers : dont toutes les affections ſont déréglées, dont le cœur, pour ainſi dire, eſt auſſi faux que l'eſprit. Qu'on en penſe ce qu'on voudra, pour moi je ne le regarderai jamais que comme une bête de charge qui porte des caiſſes remplies d'excellens Livres. Je ne conçois pas comment des gens de bon eſprit en compoſant des Traitez ſur les Etudes ſe mettent ſeulement en peine d'indiquer tous les Livres

qu'on peut lire sur chaque matiére; car quoique ces Traitez aïent leur utilité lorsqu'ils sont faits par des personnes qui ne parlent que des matiéres qu'ils ont aprofondies : qui ne conseillent la lecture d'un Livre qu'apres qu'ils l'on lû eux-mémes ; cependant communément parlant, ces sortes de Traitez sont dangereux. Car c'est comme si à une personne qui est obligé de faire diette, c'est-à dire, de vivre avec regime, on proposoit toutes les viandes qui par elles-mêmes ne sont pas mauvaises. C'est le tenter. Je suis persuadé qu'une personne avide de sçavoir, qui n'auroit point d'autre méthode n'aquereroit qu'une Science mal digerée ; & souvent pire que l'ignorance.

Eugene en interrompant Aminte, je vous prie, dit-il, de m'instruire sur cet article ; car je n'ai nullement envie de m'acabler en étudiant sous un tas de differentes lectures. J'ai trop conçû de mépris pour ceux qui ont une fausse érudition, & il n'y a point de Science qui me paroisse comparable au bon sens, à cette justesse d'esprit & droiture de cœur dont vous me parlez ; mais aussi il me semble que la Logique est peu propre pour cela, & j'ai connu par experience qu'elle gâtoit plâtôt l'esprit qu'elle ne le redressoit.

Je ne parle pas, dit Aminte, de ce que l'on vous a enseigné. Vous trouverez en nôtre Langue d'excellens Livres sur cette matiére, qui vous feront changer de sentimens quand vous les aurez lû. L'art de penser, & la recherche de la verité vous feront connoître l'utilité & l'excellence de ces sortes d'ouvrage. Néanmoins je ne pretends pas que la Logique seule suffise ; c'est-à-dire, qu'on se fasse

l'esprit juste en concevant les régles qu'elle donne. Il y a bien de la diference entre sçavoir & faire. Cette justesse s'aquiert par l'exercice & par la pratique.

Comment, dit Eugene, l'entendez-vous ?

De cette maniére, repartit Aminte. Comme les Marchands jugent mieux de la bonté des étofes lorsqu'ils en voïent souvent d'excellentes, aussi celui qui s'est apliqué souvent à considerer des veritez claires, sçait mieux faire le discernement du vrai & du faux. Si outre cela il s'est exercé à tirer de ces veritez toutes les consequences qu'on en peut déduire, il aquiert par cet exercice une penetration d'esprit qui fait qu'il s'insinuë facilement dans les choses, qu'il en connoit tous les replis, c'est-à-dire, tout ce qu'elles renferment.

Il n'y a point d'Etude plus propre pour ces exercices que la Geometrie & les autres parties de Mathematique. Les veritez qu'elles enseignent sont simples & claires. Les Mathematiciens aportent incomparablement plus de soin & d'exactitude pour déduire des premiéres veritez, toutes leurs suites, & leurs consequences ; de sorte que la Geometrie fournit des modéles de clarté & d'ordre, & que sans donner des régles du raisonnement, ce qui apartient à la Logique, elle acoûtume l'esprit insensiblement à bien raisonner. Presque tout autre Etude gâte un esprit qui a déja quelque foible ; car premiérement les Langues ne rempliſſent la memoire que de sons, & ceux qui en font leur principale Etude, prennent insensiblement l'habitude de ne s'atacher qu'à des termes, & de se contenter de mots. Cette grande diversité de choses qu'un Homme docte ramasse dans sa tête, le rend distrait,

Il ne peut se donner tout entier à la vûë d'une verité : mille choses se presentent en foule, qui le confondent. Aussi vous voïez ordinairement qu'il s'égare dans ses ouvrages, qu'il quite le fil de son raisonnement pour faire quelque remarque sçavante, qui le jette lui & son Lecteur hors du sujet. L'Histoire est un ramas des sotises des Hommes aussi bien que de leurs vertus. Qu'arrive-t'il donc à une personne qui s'en remplit, sans digerer toutes ces choses par une solidité de jugement qu'il n'a point encore aquis ? Elles causent dans son esprit comme des indigestions & des mauvaises humeurs qui le corrompent. Ces connoissances ne lui donnent aucune juste idée du bien & du mal. Tout lui paroit bon ou mauvais, selon que sa memoire lui fournit des exemples de diferens faits que les Historiens raportent, sans en examiner le bien ou le mal.

Il est donc plus à propos dans les premiers commencemens, dit Aminte, d'étudier des choses claires où l'on ne se trompe pas, comme sont les Mathematiques & plusieurs parties de la Phisique, telles que l'Anatomie. Est-ce, me direz-vous, que l'on ne conçoit rien dans les autres Etudes? Cela paroit étrange, cependant il n'y a rien de plus vrai ; la plus grande partie de ceux qui étudient ne conçoivent rien : leurs idées ne sont jamais claires. Ils n'aperçoivent point la verité ou la fausseté de ce qu'ils disent, ils ne parlent que par imagination L'esprit pur n'agit point chez eux, c'est-à-dire, qu'ils parlent selon que leur imagination leur presente diferentes images. La raison n'y a presque point de part. Il est plus facile de sentir ce défaut que de l'exprimer. Les gens de negoce ont un sens

naturel admirablement bon, parcequ'ils ne s'ocupent que de choſes faciles à concevoir, comme ſont leurs marchandiſes, & qu'ils ne parlent que de ce qu'ils entendent. Ainſi ils ſe font une grande juſteſſe dans ce qui regarde leur état, que nous aquererions de la même maniére dans les letres, ſi dans nos premiéres Etudes nous ne nous ocupions que de veritez claires; ſi nous ne liſions que des Livres exacts où les choſes ſont dites clairement, où tout eſt en ordre, dont les Auteurs jugent & raiſonnent parfaitement.

Theodoſe dit qu'il étoit ſurpris qu'Aminte en parlant des Livres exacts, & propres pour rendre l'eſprit juſte, il oublioit l'Evangile, dont la lecture ſert incomparablement plus à cette fin que la Geometrie. Il ſemble que l'Evangile nous aveugle en demandant une foi ſimple; mais outre qu'il eſt tres-raiſonnable de nous ſoûmetre à l'autorité que Jeſus-Chriſt s'eſt aquiſe par des miracles ſi évidens, qu'il faut avoir perdu la raiſon pour ne les pas croire, il n'y a rien de plus conforme à la raiſon que ce que diſent les Evangeliſtes. A parler proprement, l'Evangile n'eſt qu'un diſcours ſenſible de ce que la raiſon nous dicte interieurement, avec cette diference, que ce langage interieur n'eſt entendu que de ceux qui y donnent une atention forte, dont preſque perſonne n'eſt capable, au lieu que tout le monde peut entendre celui de l'Evangile. De ſorte que puis qu'avoir l'eſprit & le cœur droit, n'eſt autre choſe que d'être raiſonnable; & qu'être raiſonnable, c'eſt régler ſes jugemens & ſes mouvemens ſelon la raiſon, il eſt évident que pour aquerir cette droiture d'ame qu'Aminte a ſi judicieuſement établie,

comme la fin de l'Etude, il faut lire l'Evangile avec respect, & avec cette attention que doit un Disciple à un Maître aussi grand que Jesus-Christ.

Nous ne devons regarder la justesse de l'esprit que par raport au salut, les erreurs où l'on peut tomber dans les Sciences ne sont d'aucune consideration au regard de celles qui sont suivies des tenebres éternelles, ainsi la justesse de l'esprit n'est principalement necessaire que pour régler nos mœurs. Jesus Christ qui étoit venu pour guerir les Hommes, n'a point voulu entretenir leur maladie, c'est à-dire, leur curiosité, qui est un desir ardent de sçavoir ce qu'on peut ignorer sans danger. Il pouvoit leur découvrir les secrets de la Nature qui ne lui sont pas cachez, puisqu'il est auteur de toutes choses. Il n'a voulu nous aprendre que ce qui étoit important pour nôtre salut, & il l'a fait d'une maniére facile & sûre. On peut se tromper consultant la raison, & prendre ce que disent de faux préjugez & des sentimens corrompus pour ses réponses. Il n'en est pas de même de l'Evangile, il n'y a aucun danger de s'y tromper. C'est pourquoi on dit fort bien, que l'Evangile est à present la raison des Hommes. Qu'il faut par consequent pour être raisonnable le lire continuellement, & prendre en le lisant l'habitude de ne pas agir impetueusement par boutade, par humeur, avant que d'apercevoir ce qu'on doit faire. C'est à-dire, qu'avant que de rien entreprendre il faut considerer dans chaque occasion ce que l'Evangile nous ordonne; & si les circonstances particuliéres de l'action qu'on va commencer ne nous y sont point marquées, tirer des consequences des principes que l'E-

vangile établit; de sorte que nous nous réglions en toutes choses sur ce qu'il nous enseigne.

Ce n'est pas être raisonnable & avoir l'esprit fort juste que d'être exact dans une demonstration de Geometrie, & de suivre pour en venir à bout les régles du bon sens, lorsque l'on ne sçait ce que c'est que d'écouter la raison dans la conduite de ses mœurs. C'est peu de chose de se prevenir l'esprit de principes justes qui sont le fondement des Sciences, si en même-tems l'on ne le munit de maximes saintes & raisonnables pour le fortifier contre la corruption du Siécle. L'on trouve encore des Sçavans qui raisonnent assez juste dans les Sciences, mais il n'y a presque personne qui ait des idées raisonnables des choses du monde, qui en fasse l'estime ou le mépris qu'elles méritent, qui sçache l'usage que l'on doit faire des Creatures, & comment il faut régler les mouvemens de nôtre ame à leur égard. Comme dans la Geometrie & dans toutes les autres Sciences, on ne peut y avancer si l'on n'en possede les principes, aussi dans la vie on s'égare necessairement lorsque l'on n'est point guidé par les maximes qui sont les principes d'une vie réglée. Or c'est dans les Livres saints que se trouvent ces maximes. Elles n'y sont point envelopées sous des voiles misterieux, comme les autres veritez qui sont de speculation. Ce qui regarde la Morale de l'Evangile est à la portée de tout le monde. Les esprits les plus foibles y peuvent atteindre. Je n'aperçois point d'Etude plus pressante, ni plus utile, ni plus facile que celle de l'Ecriture. Je n'entends pas un examen des difficultez qu'elle contient, mais une simple lecture attentive & respectueuse.

Theodose parla fortement de la necessité que nous avons de bien emploïer le tems. Il déclama fortement contre les Etudes inutiles. Il fit néanmoins remarquer, que lorsqu'on avoit satisfait à son devoir, on pouvoit, selon les ouvertures d'esprit qu'on avoit reçûës de Dieu, cultiver certaines parties des Sciences qui ne sont pas dans l'usage commun, lorsqu'on y envisageoit quelque utilité. Je sçais, dit-il, par experience qu'il n'y a point de veritez steriles, mais pour l'ordinaire il ne faut aller qu'aux endroits où la Providence nous presse de marcher. La vie est courte, les Sciences dont nous avons besoin demandent beaucoup de tems. Il faut donc ménager celui qu'on a, ce qui se fait en étudiant avec ordre; car une bonne méthode abrege beaucoup: elle ne laisse point faire de pas inutiles, elle évite de faire plusieurs fois une même chose. Ceux qui étudient avec régle considerent d'abord où ils veulent aller, ils en prennent le chemin, & ils y marchent sans s'arrêter ni se détourner à droit ou à gauche. Nôtre but à tous est de nous rendre capables de nos emplois. Les chemins écartez & les détours sont les Etudes qui nous éloignent de celles dont nous avons besoin. Peu de personnes ont une si grande facilité & de si grandes avances, qu'ils puissent embrasser toutes les Sciences sans partager la capacité de leur esprit & l'afoiblir par ce partage. C'est pourquoi si j'avois à tracer un plan d'Etude, je ne choisirois que les plus pressantes, & à celles-là mêmes je donnerois des bornes étroites.

C'est ce qu'on doit faire, reprit Pamphile. Les méthodes ne sont que pour ceux qui commencent. Les commencemens doivent être

simples. Les premiéres productions de la nature sont grossiéres. Il ne faut pas s'imaginer que dans les premiéres Etudes qu'on fait on puisse épuiser les Sciences. Ce n'est qu'une premiére ébauche qu'on perfectionne dans la suite. Toutes les lectures qu'on fait dans la jeunesse, ne servent qu'à former l'esprit, & à le rendre capable de faire un jour les mêmes lectures avec plus de fruit. J'ai lû il y a vingt ans les Historiens Grecs. J'y ay apris le Grec ; mais je n'y ay pas vû ce que j'y vois lorsque je les relis. On donne des avis pour examiner ce qu'il y a de considerable dans les Auteurs ; c'est-à-dire, qui sont dans le rang des plus considerables : sans doute que ces avis ne sont pas inutiles ; mais chacun fait ses remarques par raport aux désseins qu'il se propose en étudiant. J'ai des vûës qu'un autre n'a pas ; & plusieurs, en lisant un Auteur, n'ont pas crû devoir faire atention à des choses dont j'ai tiré de grandes lumiéres. Ainsi tout ce qu'on peut faire dans les premiéres Etudes, c'est de se metre en état d'étudier. S'il y a donc une méthode à preserire, c'est de marquer seulement les premiéres Etudes qu'on doit faire, aprés lesquelles on ait de lumiére pour voir ce que l'on doit faire de plus pour sçavoir à fond les choses.

Aminte se plaignit en cet entretien que l'on n'avoit point d'amour pour la verité. Il dit que c'étoit une des principales causes du peu de progrés qu'on faisoit dans les Sciences. On aime mieux, disoit il, se reposer dans ses anciennes opinions, dans lesquelles on est entré par hazard, que de se donner la peine de les examiner. On conçoit temerairement de l'estime pour un Auteur, ensuite, tout ce

qu'il dit eſt une verité, & l'on condamne comme une erreur ce qui eſt opoſé à ſon ſentiment. Si parcequ'il y a eu de grands Hommes dans l'Antiquité, on a une fois preferé ce qui eſt ancien à ce qui ſe fait en nos jours, tout ce qui eſt nouveau paroît enſuite mépriſable; l'on ne peut ſoufrir ceux qui tâchent de voir ce que les Anciens n'ont point aperçû; & ſi parceque toute nouveauté en matiére de Religion eſt dangereuſe, on a conçû de l'horreur pour ce qui eſt nouveau, on regarde enſuite comme une hereſie toute opinion de Philoſophie, qui eſt nouvelle. Ce n'eſt jamais que le vrai-ſemblable qui détermine les Hommes en leurs jugemens, c'eſt-à-dire, qu'ils ne conſidérent que l'aparence, ſans diſtinguer ſi elle eſt fauſſe, ou trompeuſe. Ils ne jugent que par caprice & ſelon les premiéres impreſſions que les choſes font ſur eux. Leurs afections ſont auſſi déréglées que leurs jugemens, ils eſtiment des bagatelles, ils en réievent le prix, & mépriſent celles qui ſont d'une grande conſideration. Combien trouve-t'on peu de perſonnes qui ſe défaſſent de leurs premiers ſentimens pour être capables de la verité; qui travaillent à ſa recherche; qui s'en faſſent une afaire; qui n'épargnent aucun travail; qui conſultent ceux de qui ils peuvent recevoir des inſtructions. Qui par amour qu'ils ont pour elle, ſoient auſſi contens quand on les détrompe, que lorſqu'on les felicite de leurs découvertes. Qui n'aïent point honte de retourner ſur leurs pas pour la reprendre quand ils l'ont laiſſée, c'eſt-à-dire, qui ſe retractent. Qui ne lui ferment point les yeux, lorſqu'elle leur reproche quelque défaut, & qui l'aiment dans la bouche & dans les écrits

de

de leurs ennemis. Qui prennent la peine de la développer quand elle eſt embarraſſée avec l'erreur, & tâchent d'en faire le diſcernement. Qui ſuſpendent leur jugement lorſqu'elle ne ſe déclare pour aucun parti, confeſſant qu'ils ne voïent pas aſſez clair ; car la Science conſiſte ſouvent à ſçavoir que l'on ne ſçait pas.

Perſonne, continua Aminte, ne recherche la verité par elle-même. C'eſt pour quelque bas interêt, ou par une vaine curioſité. Tout ce qui paroît extraordinaire, on le veut voir. Ainſi quand un Livre eſt défendu, on le veut lire. On s'en fait un honneur & un plaiſir quand on y voit combatre & humilié ce qu'on n'aime pas. On ſe laiſſe auſſi éblouïr par un Auteur qui promet beaucoup, qui eſt hardi. Un bon Livre qui n'a rien de tout cela ; qui ne fait point de bruit, qu'on peut lire tranquillement ; où il n'y a point de médiſance ; qui inſtruit, & qui ne ſurprend point par de grandes promeſſes ; qui dit les choſes comme elles ſont, ſans les alterer pour les faire paroître miraculeuſes : Ce Livre, dis-je, eſt inſipide à la plûpart du monde ; il eſt ſans ſel ; on en a du dégoût. C'eſt de là que les Libraires gagnent plus à imprimer de méchans Livres, qu'ils apellent bons dans leur langage, parcequ'éfectivement ils leur font gagner du bien.

Ce que je dis de l'amour de la verité n'eſt pas hors de propos, ajoûta Aminte, car puiſque la connoiſſance de la verité eſt la fin des Sciences, & que le deſir de la Science eſt une des principales diſpoſitions pour l'aquerir, ſans doute que l'amour de la verité eſt neceſſaire, & l'on peut dire que c'eſt elle qui

anime l'Etude, qui lui donne le mouvement, & qui en même-tems la régle & la conduit vers sa fin.

Eugene témoigna être satisfait de ce qu'il venoit d'entendre, mais, dit-il, ceux qui n'ont point encor étudié, sont-ils capables de commencer par des études aussi épineuses que celles que vous ordonnez. La Logique, les Mathématiques & l'Ecriture sainte sont au dessus de la portée d'un homme qui n'auroit encore rien apris. Ceux mêmes qui ont du sçavoir sont rebutez de l'Etude lorsqu'elle a des dificultez. Il semble que la raison ne permet pas qu'on propose d'abord des choses si embarrassantes, contre l'ordre qui veut qu'on commence parcequi est de plus aisé.

Aminte fit voir que tout ce que lui & Theodose avoient proposé, étoit d'une facile execution, & qu'il n'étoit pas même au dessus de la portée des enfans que je supose, dit-il, être élevez par des Maîtres sages & éclairez, qui sçavent proportionner leurs Leçons à la capacité de leurs petits Disciples. Car si les enfans ne peuvent pas étudier les Livres sacrez, & ceux qui traitent de l'Art de conduire l'esprit dans la recherche des Sciences, les Maîtres leur tiennent lieu de ces Livres, & les instruisent de vive voix de ce qu'ils ne peuvent pas encore aprendre par la lecture. Ils les acoûtument à concevoir les choses clairement, en leur dévelopant les idées de celles qu'ils leur proposent, & ne leur parlant que de ce qu'ils peuvent concevoir. Par exemple, s'il est question de leur faire entendre la force d'un mot Latin, ils leur font voir entre les choses qu'ils connoissent, celle qui sera sem-

blable, ou qui aura du raport avec celle que ce mot signifie. Je ne m'étonne point si les Hommes ne sçavent ce que c'est que de concevoir les choses clairement, s'ils s'occupent volontiers de ce qu'ils n'entendent point, c'est une mauvaise habitude contractée depuis long-tems. S'ils jugent mal de toutes choses, & suivent les impressions que font les corps sur leurs sens, c'est la continuation de la maniére qu'ils ont vécu étant jeunes. Un Maître sage, empêche son Disciple de prendre de mauvaises habitudes. Il le conduit où il faut qu'il marche, il le détourne des lieux où il ne faut pas aller, il modere ses passions, il le r'apelle quand il s'est échapé. En un mot les instructions du Maître sont la raison du Disciple; & les principes qu'il lui enseigne, tiennent lieu de ces notions, qui sont les semences des Sciences & les régles de la Morale. Ainsi ce que nous avons dit est aussi-bien pour les enfans que pour ceux qui sont âgez; avec cette diference que ces derniers aquiérent la droiture d'esprit & de cœur par leur Etude, au lieu que c'est le Maître qui la forme dans l'ame de ses jeunes Disciples.

Si on ne juge pas à-propos d'apliquer les jeunes gens aux Mathematiques, quoique les commencemens n'en soient pas si difficiles que l'on s'imagine; car on peut commencer par les premiéres régles de l'Arithmetique, par les premiers Livres de Geometrie. Mais enfin si l'on le juge autrement, on peut, verser dans ces petites Ames plusieurs autres connoissances claires & exactes, & par des exemples animez les prevenir de tous les sentimens qu'ils doivent avoir de la Religion & de la

Morale de l'Evangile. On peut leur faire aprendre par cœur des Sentences tirées des Livres sacrez. Nous avons dans nôtre Langue les plus belles maximes de la Religion misés en vers par Monsieur Godeau, Monsieur d'Andilli & l'Abé d'Heauville. Il faut leur faire aimer par de petites caresses ce qui est bien fait, les loüant par exemple d'une sage réponse, les blâmant lorsqu'ils font paroître de la passion, qu'ils répondent sans concevoir ce qu'on leur demande, & qu'ils font de méchans raisonnemens. Je sçai ce que peuvent faire les enfans, & je ne dis rien qu'un Maître habile ne puisse reduire en pratique.

Pour ceux qui sont dans un âge où ils peuvent se passer de Maîtres, ils peuvent lire le Nouveau Testament, les Proverbes de Salomon, l'Ecclesiastique, plusieurs Livres de Morale que nous avons en nôtre Langue, tresbien écrits. Je ne crois pas que la lecture d'une Logique bien faite, comme nous en avons, les rebute. Peut-être qu'il s'y trouvera des endroits dificiles, mais ces endroits sont, pour ainsi dire, hors du principal sujet. Ce ne sont que des exemples tirez des autres Sciences pour rendre les preceptes plus intelligibles, ainsi on peut les passer. Nous avons des traitez de Mathematique faits exprés pour ceux qui commencent. On pourra avec cette premiére Etude qui ne regarde que la justesse de l'esprit, faire quelqu'autre Etude qui ait un raport étroit avec ses obligations : ce sera même à celle-là qu'il faudra donner le tems le plus precieux ; mais aussi pour aquerir ou conserver cette justesse, on ne doit passer aucun jour sans étudier

quelque Livre exact qui serve à former l'esprit ; comme Apellés disoit qu'un Peintre habile devoit au moins former chaque jour quelque trait.

AVERTISSEMENT.

Comme il se peut faire que l'on n'ait pas l'Art de penser ; ou qu'on n'ait pas le loisir de le lire, ou assez d'ouverture pour l'entendre sans Maître : on a crû devoir inserer ici le discours suivant , où l'on donne une Idée de la Logique.

IDE'E DE LA LOGIQUE.

CHAPITRE I.

Ce que c'eſt que la Logique. Elle aprend la maniére de conduire les operations de l'eſprit.

I.

NOUS ſommes l'Ouvrage de Dieu, nous n'avons donc pas ſujet de croire que nôtre nature ſoit mauvaiſe : nous pouvons en abuſer ; mais lorſque nous ſuivons ſes veritables mouvemens, s'il y avoit du mal, elle en ſeroit elle-même la cauſe ; ainſi comme l'erreur eſt un mal, nous ne pouvons pas nous tromper en ne conſentant que lorſqu'elle nous y oblige ; car elle ſeroit la cauſe de cette erreur, ce qui ne peut pas être.

Quand une choſe ſe propoſe à nous avec vne entiére clarté, il n'eſt pas en nôtre pouvoir de croire qu'elle ne ſoit pas ce qu'elle nous paroît. Nous ſommes portez à juger d'elle ſelon ce que nous en voïons clairement. Par exemple, lorſque nous faiſons cette reflexion que nous penſons, nous ne pouvons pas douter que nous n'exiſtions. Je voi clairement cet arbre devant moi, je le touche; je ne puis douter qu'il ne ſoit là; parceque cette Idée de nous-même, & de cet arbre que je touche, enferme l'Idée d'une exiſtence actuelle.

Les Hommes ſont donc faits de maniére que comme le bien les atire, une connoiſſance claire les entraîne, & les oblige de conſentir. Et alors ils ne ſont point trompez; la nature, qui eſt bonne, ne pouvant les obliger à conſentir à ce qui ſeroit faux. J'entends ici par la nature, ou l'Auteur de toutes choſes, ou les choſes mêmes telles qu'il les a faites: ce qu'elles ſont, ou ce qu'il fait qu'elles ſoient.

II.

POUR ne ſe point tromper, il n'eſt ainſi queſtion que de ne point prévenir la nature, c'eſt-à-dire, de ne point conſentir que lorſqu'elle nous oblige de le faire. Ce qui arrive lorſque nous ne pouvons point douter que les choſes qui ſont propoſées, ne ſoient ce que nous voïons qu'elles ſont.

La nature, comme nous l'avons dit, nous fait conſentir à ce que nous voïons clairement. De même que le bien nous remuë par le plaiſir, la verité nous atire par la clarté. L'on ne ſe trompe donc point dans ce que

l'on aperçoit, pourveu qu'on ne consente, ou qu'on ne croïe apercevoir que ce qu'on aperçoit en éfet.

On peut considerer une chose en elle-même, ou par raport à une autre. Juger, c'est consentir qu'une chose a un tel raport, ou qu'elle ne l'a pas. Juger que ces deux murs sont égaux, c'est consentir qu'ils ont un raport d'égalité.

Ce jugement est vrai & certain lorsque le raport paroît si clairement, qu'on n'en peut pas douter: Ainsi pour ne se point tromper en jugeant, il faut examiner la clarté du raport qu'on considére.

Il y a des choses qui sont tellement liées les unes avec les autres, qu'elles ne sont qu'une même chose. Raisonner, c'est dire d'une chose qu'elle a une certaine liaison avec un autre; comme dans ce raisonnement: Ce tout n'est pas plus grand que ses parties, il leur est égal: donc les trois angles d'un triangle, étant les parties de deux angles droits, il faut qu'ils soient égaux à deux angles droits.

Par consequent pour ne se point tromper en raisonnant, on doit examiner si les choses qu'on supose liées ou être les mêmes, ont effectivement cette liaison, c'est-à-dire, si on l'aperçoit si clairement, qu'on n'en puisse douter.

Comme les choses sont ainsi dépendantes les unes des autres, & qu'une verité en fait connoître une autre; il est évident que si on suivoit la liaison & la dépendance que toutes les choses ont ensemble, les premiéres connoissances seroient comme le commencement d'un fil qu'il n'y auroit qu'à suivre pour devenir sçavant.

Suivre la liaiſon & la dépendance des choſes, les conſiderer les unes aprés les autres comme elles ſe ſuivent naturellement, c'eſt ce qui s'apelle agir avec méthode.

Voilà tout ce qu'il y a à obſerver pour éviter l'erreur dans la recherche de la verité. Il ne s'agit que de bien apercevoir ce que ſont les choſes, d'en bien juger, de bien raiſonner, d'agir avec méthode. C'eſt en quoi conſiſte ce qu'on apelle la Logique qu'on étudie pour ſe préparer l'eſprit à comprendre les Sciences.

CHAPITRE II.

De la premiére operation de l'eſprit & de la maniére d'apercevoir les choſes ſans s'y tromper.

I.

IL n'y a proprement que deux diferentes operations de l'Eſprit. Par la premiére l'on aperçoit; par la ſeconde l'on conſent. Dans un jugement, dans un raiſonnement l'eſprit aperçoit un raport, une liaiſon, & enſuite il conſent. Tout dépend de bien apercevoir, ou de faire reflexion ſur ce qu'on aperçoit puiſqu'on ne ſe trompe point lorſqu'on ne conſent qu'à ce qui eſt clair. Mais ſouvent on ſupoſe avoir vû ce qu'on n'a point vû; & c'eſt là le principe de nos erreurs. Un exemple fera comprendre comment cela arrive.

J'ai vû dans la ruë un homme qui marchoit devant moi de la taille de Metius, habillé

comme lui. Je l'ai pris pour lui sans autre examen. On vient à dire dans une compagnie, où je me trouve, que Metius est absent. Je soûtiens le contraire, & je croi que je ne me trompe pas. Pourquoi ? parceque je n'envisage que ma supoſition, que puisque je l'ai vû il n'est pas absent ; mais je n'éxamine point si je l'ai si bien vû, que je n'en puisse pas douter.

L'aplication d'un homme qui aime la verité, & qui craint de se tromper, est de refléchir s'il ne raisonne point sur quelque faux principe, comme en cette ocasion, auquel il a consenti temerairement. Je pouvois bien douter si celui qui par derriére me paroissoit être Metius, n'étoit point une autre personne.

Nous ne pechons que lorsque nous n'usons pas bien de nôtre nature, que nous ne la suivons pas ; car nous sommes libres de le faire. Dans le tems que la clarté d'une verité frape nôtre esprit, nous n'en pouvons pas douter ; mais aussi nous pouvons tourner nôtre esprit ailleurs, l'atacher à quelque autre objet : Et c'est ainsi, en usant mal de nôtre esprit, que nous rejetons les veritez les plus claires, & que nous suivons des erreurs grossieres & ridicules, quoique nôtre nature ne nous porte qu'à la verité.

Pour bien user de ce pouvoir que nous avons, il faut tourner nôtre esprit comme il le faut, en faisant ces quatre choses.

1. Il faut tourner l'esprit vers ce qu'il est necessaire de considerer pour apercevoir la verité.

2. Il le faut tenir atachè autant qu'il est necessaire à la consideration de l'objet qu'on doit éxaminer.

3. Il faut distinguer ce qu'on y voit clairement, d'avec ce qu'on n'y voit que confusément.

4. Il ne faut point aquiescer, ou donner son consentement, que quand la clarté frape si fortement, qu'il n'est pas possible de resister.

Il y a des régles pour bien faire ces quatre choses.

I I.

POUR tourner son esprit sur ce qu'on doit considerer, on a besoin d'avis. Un Voïageur s'instruit de ce qu'il y a à voir dans les lieux où il passe; autrement il n'y prendroit pas garde s'il n'étoit averti. L'Histoire sert pour cela, parcequ'elle nous instruit de ce que les Hommes ont dit & pensé, aussi bien que de leurs actions; ce qui nous fait faire des reflexions que nous n'aurions point fait. Ainsi afin qu'il ne nous échape rien, & que nous voyions dans un sujet tout ce qu'il peut renfermer; il faut, par le moïen de l'Histoire, rechercher ce que les Hommes y ont trouvé, ce qu'ils en ont dit. Plusieurs yeux, dit-on, découvrent ce qu'un seul œil n'aperçoit pas.

Les experiences sont aussi necessaires. Car en travaillant longtems sur un sujet, l'on y découvre ce qu'on n'auroit pas vû si l'on ne l'avoit consideré qu'en passant. Lorsque l'on n'a pas le loisir ni la commodité de faire des experiences; il faut consulter ceux qui les ont faites, & qui s'apliquent ordinairement à considerer le sujet dont il est question.

Jamais un Homme ne considérera tout ce qu'il faut considerer pour faire une Histoire raisonnable des Cieux lorsqu'il ne sçaura point

ce que l'Hiſtoire des obſervations aſtronomiques aprend ; & il ne verra point ce qu'il faudroit voir pour bien parler des Metéores, s'il n'a été dans les hautes montagnes, où ſouvent ils ſe forment.

Pour être aſſûré qu'on tourne ſon eſprit ſur tout ce qu'on doit conſiderer, il faut faire des dénombremens exacts, à quoi ſert l'Art de combinaiſons. Par leur moïen on peut être aſſûré qu'on n'a rien oublié.

III.

Ce n'eſt pas aſſez de porter ſes yeux ſur tout ce qu'on doit voir dans un ſujet ; il faut qu'ils s'y arrêtent quelque tems. On ſçait par experience qu'on voit mal, ou qu'on n'aperçoit qu'à demi les choſes, quand on ne les voit qu'en paſſant. Cependant, comme nous avons vû, nos erreurs ne viennent que de ce que nous croïons avoir vû ce que nous n'avons pas vû.

Ce n'eſt pas une choſe auſſi facile qu'on ſe l'imagine que de fixer les yeux de ſon eſprit à la conſideration d'un ſeul objet pendant un tems conſiderable. L'eſprit va vite : il juge d'abord, ou il laiſſe-là les choſes.

L'atention fait la principale partie de la Sageſſe. Le caractére de la Folie c'eſt de parler ſans conſideration, de juger d'abord. Celui, au contraire, de la Sageſſe eſt de ſuſpendre ſon jugement. C'eſt cette ſuſpenſion que les Grecs apelloient ἐποχὴ, & qui conſiſte principalement dans l'atention qu'on doit donner aux choſes avant que d'en juger.

Ce qui empêche que les hommes n'aïent cette atention, c'eſt premiérement l'eſclavage

où l'ame eſt à-preſent. Elle dépend de ſon corps, le mouvement des eſprits animaux ne lui eſt pas ſoûmis. Si elle fait trop d'éfort pour les arrêter, elle ſe fatigue, & le corps en ſoufre. Elle trouve donc ſon repos à les ſuivre : ainſi elle ne s'atache à rien. Les images que ces eſprits animaux lui repreſentent dans l'imagination, la tournent de tout côtez en un inſtant.

On pourroit remedier à ce mal en conſiderant à pluſieurs repriſes le ſujet auquel on ne ſe peut pas aplíquer long-tems ; mais les Hommes aiment la diſſipation. Ils s'ennuïent de toutes choſes : d'abord l'inquietude les prend quand ils n'ont qu'à penſer à eux. C'eſt ce qui fait qu'ils trouvent du plaiſir à s'acabler d'une multitude de diferentes afaires qui les diſſipent, & ne leur permetent point d'être atentifs à la verité.

Lorſqu'on a commencé d'aimer la verité, il faut commencer à combatre le libertinage de l'eſprit qui s'abandonne aux premiéres penſées qui lui viennent, & ne fait aucun éfort pour reſiſter aux diſtractions.

Un eſprit atentif eſt capable de tout. Ce qui diſtingue les Hommes veritablement Sçavans du commun, ce n'eſt que l'atention. La plûpart de ceux qui étudient, liſent les livres ſans y rien voir, ſans y rien remarquer, parcequ'ils ſont diſtraits. Si quelqu'un découvre ce qu'un autre n'avoit pas vû, c'eſt que celuilà a fait atention à ce que l'autre n'avoit pas conſideré.

IV.

APRE'S qu'on s'eſt arrêté à un ſujet tout le tems neceſſaire, il faut diſtinguer avec

soin ce qu'on y a vû, d'avec ce qu'on n'y a pas vû ; ce qui est clair, d'avec ce qui est obscur.

C'est parcequ'on ne fait pas ce discernement qu'on se trompe. Pourquoi dans l'exemple ci-dessus proposé, soûtenois-je que Metius n'étoit pas absent de la ville ? C'étoit parceque je me trompois croïant l'avoir vû. Et pourquoi croïois-je l'avoir vû ? C'est parceque je n'avois pas bien distingué ce que j'avois vû, d'avec ce que je n'avois pas vû. J'avois vû par derriére un homme fait comme Metius, mais je ne lui avois pas vû le visage pour juger si c'étoit veritablement Metius.

C'est par cette distinction que nous nous délivrons de nos préventions. Les opinions dont nous nous prévenons ne sont jamais entiérement fausses. Nous ne nous y serions point atachez. C'est l'aparence de la verité qui nous trompe ; & il n'y a point d'aparence de verité sans qu'il y ait quelque chose de vrai, avec laquelle nous confondons une chose qui est fausse.

Ainsi quand un Heretique croit voir ; que sa Religion est bonne, c'est parcequ'il s'imagine qu'il ne suit point d'autre régle que l'Ecriture dont tout le monde convient. C'est une verité que l'Ecriture est nôtre régle. Il est certain que tout Homme qui suit l'Ecriture, ne peut être dans l'erreur ; mais il se trompe, parcequ'il ne distingue pas dans le principe sur lequel il s'apuïe ; ce qui est vrai, d'avec ce qui est incertain. Il est certain que l'Ecriture est nôtre régle ; mais il n'est pas certain à cet Heretique qu'il suive le sens de l'Ecriture. Il la veut bien suivre, & il connoît clairement qu'il a une telle volonté ;

mais il ne voit pas avec la même clarté qu'il ne se puisse faire qu'aïant cette bonne intention il ne se trompe, en prenant mal le sens de l'Ecriture ; au contraire pour peu d'atention qu'il fasse à ce qu'il voit devant ses yeux, il n'y a rien de plus clair que les hommes la peuvent mal interpreter.

La grande régle pour cette distinction dont nous parlons, est de ne pas croire legérement qu'on voit. Il faut éxaminer si on voit aussi clairement ce qu'on croit voir, qu'on voit qu'un & deux sont trois. Quand on a cette évidence, il est facile de faire le discernement dont nous parlons.

Pour ne pas croire voir ce qu'on ne voit pas, il faut commencer par douter. D'abord qu'on s'imagine aller voir dans les nuées des batailles rangées, on y en voit. Le doute nous met dans une disposition, où il n'est pas facile de nous tromper ; car nous nous tenons sur nos gardes. Pour peu que j'eusse douté si celui qui me sembloit être Metius, l'étoit ponctuellement, je ne me serois pas préocupé que ce l'étoit. Aprés qu'on a pris une ferme resolution de douter de toutes choses jusques à ce que l'évidence de la verité fasse cesser de douter, on se délivre par là de toutes les fausses préventions. Celui qui doute de tout ce que la Nature & la Religion ne l'obligent pas de croire, ne croit rien de faux.

V.

ENFIN pour bien apercevoir il faut atendre la clarté avant que de consentir : on ne le doit point faire qu'aprés qu'on s'y sent forcé par l'evidence de la verité. Ce n'est pas la

premiére operation de l'eſprit qui conſent ; tout conſentement eſt une eſpece de jugement ; néanmoins quoiqu'on ne parle encore que de la premiére operation ; il faut chercher ici les régles dont on a beſoin pour ne pas conſentir mal-à-propos.

Si l'on ſe trompoit lorſque la clarté nous porte vivement à conſentir, ce ſeroit la nature qui nous tromperoit, comme on l'a dit, puiſqu'elle ne nous permet pas de douter en cette ocaſion. Or pour nous aſſûrer que c'eſt bien la nature qui nous oblige de conſentir, il faut faire tous les éforts poſſibles pour retenir ſon conſentement, & chercher toutes les raiſons bonnes & mauvaiſes que nous pouvons avoir de douter. Car alors ſi malgré nos reſiſtances nous ſommes portez à conſentir ; c'eſt une marque que c'eſt l'évidence de la verité qui nous emporte.

Comme dans cette queſtion : j'examine ſi éfectivement je ſuis. Je me repreſente tout ce que je puis m'imaginer pour me faire douter de mon exiſtence. Je me dis à moi-même, que parceque je m'imagine être, il ne s'enſuit pas que je ſois ; que toutes les chiméres que j'imagine, ne ſont pas parceque je m'imagine qu'elles ſont : que je me ſuis autrefois imaginé dans le ſommeil voir des aîles, que je ne ſçai point ſi je dors, ou ſi je veille ; mais aprés tout cela, quand je conſidere, que ſoit que je veille, ou que je dorme ; que je ſois trompé ou que je ne le ſois pas ; que j'aïe des aîles, ou que je n'en aïe point. *Je ſuis* ; il faut que je conſente que je ſuis un. être qui exiſte.

Il eſt évident que tout homme qui ſuſpendra ſon conſentement juſques à ce qu'il ſoit

forcé de cette maniére, ne pourra être trompé. C'eſt preſque le ſeul moïen d'éviter l'erreur. Il y a peu d'ocaſions où les choſes ſoient ſi bien connuës, que la verité, ou la fauſſeté ſe manifeſte tout d'un coup avec aſſez de clarté pour donner nôtre conſentement avec aſſûrance; le parti qu'on doit donc prendre, c'eſt de douter, & de n'aller pas vite.

Lorſqu'on examine ſi la nature nous porte à conſentir, il faut bien diſtinguer les mouvemens de nos paſſions d'avec celui de la nature. Nous croïons facilement tout ce qui s'acommode avec nos paſſions. On eſt porté à conſentir auſſi-tôt qu'il s'agit de quelque choſe qui les flate. Cependant il eſt facile de diſtinguer le mouvement de nos paſſions, d'avec celui de la nature. Nous pouvons reſiſter à ce qui ne vient pas de la nature; & pour peu qu'on conſulte la raiſon, on voit qu'on le doit faire, au lieu que nous ſommes contrains de ceder aux mouvemens qui viennent éfectivement de la nature; & qu'il n'eſt pas poſſible de reſiſter à la clarté dans le tems qu'on y eſt atentif.

V I.

En parlant de ce qu'il faut faire pour bien apercevoir, il ſeroit neceſſaire d'éxaminer comment nous apercevons les choſes; mais c'eſt aux Phiſiciens à faire cet éxamen. Néanmoins il eſt neceſſaire de voir ici ce qu'on doit faire pour éviter l'erreur. Je n'éxaminerai point de quelle maniére nous apercevons ce qui eſt hors de nous, & ce qui eſt au dedans de nous. Je ne m'arrêterai qu'à ce qui eſt inconteſtable, ou à ce qui eſt

I évident, qu'on n'en peut point douter.

Nous ne pouvons pas douter qu'à l'ocasion des impressions que font les corps exterieurs sur nos sens, nous n'apercevions plusieurs choses; le Ciel, la Terre, les Animaux, les Arbres, les Pierres, &c.

Il faut distinguer ici ce qui est clair, d'avec ce qui est obscur. Il est évident qu'en ces ocasions nous avons dans l'esprit des pensées qui ont diferentes formes, que nous nommons des Idées; mais nous ne voïons pas avec la même clarté s'il faut que ces Idées soient entiérement conformes aux choses à l'ocasion desquelles nous les avons.

Je ne puis point éxaminer ici si les sens sont trompeurs ou non; en atendant cet examen, il suffit, pour ne se pas tromper, de consentir seulement, que selon telles & telles ocasions nous avons de telles idées & de tels sentimens: Et comme il n'y a que cela de clair; il ne faut convenir que de cela

C'est aussi aux Phisiciens d'éxaminer si toutes nos connoissances viennent des sens, ou s'il y en a quelqu'une qui n'en vienne point; mais il est important de ne pas croire qu'il ne soit besoin que des yeux pour voir. On voit même par experience que dans les figures de Geométrie c'est l'esprit qui voit une infinité de proprietez, de raports, & de proportions qui ne sont point sensibles, & que les sens ne peuvent faire connoître.

L'importance de cette remarque est, que de quelque endroit que nous viennent nos idées, il y en a plusieurs purement spirituelles que nous trouvons en nous. Celui qui est donc toûjours hors de lui même, qui ne pense qu'aux choses qu'il trouve dans les corps,

n'eſt pas capable d'apercevoir tout ce que la nature l'oblige de recevoir comme vrai. Elle nous parle dans l'interieur ; ainſi tout homme qui n'eſt apliqué qu'à ſentir les impreſſions des ſens, n'écoute pas toutes celles de la nature.

Celui qui aime la verité, doit donc rentrer ſouvent en lui-même, s'acoûtumant à mediter ; c'eſt-à dire, à ne pas voir ſeulement par les yeux du corps, & entendre par les oreilles de la chair.

L'experience fait voir que nous avons en nous les ſemences de toutes les veritez & les principes de toutes les Sciences : de ſorte qu'il n'y a point de plus riche Bibliotheque & où il y auroit plus à lire & à aprendre, que le cœur de l'homme, c'eſt-à-dire ce qu'il a en lui même.

VII.

Nous ne jugeons des choſes que par leurs idées : ainſi il eſt neceſſaire dans la Logique de bien examiner ce qui regarde les idées.

On apelle idée ou notion, ce qui ſe preſente à l'eſprit lorſqu'on aperçoit quelque choſe. C'eſt la forme de la penſée qu'on a pour lors. Ce n'eſt pas ici le lieu de rechercher la nature des idées ; ce que c'eſt, par exemple, que j'aperçois devant les yeux de mon eſprit à-preſent que je me repreſente la ville de Rome.

Il me ſuffit de conſiderer ici que j'ai de telles idées ; ſi je voi un arbre, que j'en ai une idée qui me reſte même aprés que cet arbre n'eſt plus. Ce n'eſt pas des ſeuls corps que j'ai des idées ; mais encore des choſes ſpirituelles dans leſquelles je voi des propre-

tez toutes diferentes de celles que je voi dans les corps.

Quand je considere, par exemple, qu'il est juste de rendre à un chacun ce qui lui apartient, j'ai une notion tres-claire de cela dans mon esprit, dans laquelle je ne voi ni couleur ni figures, ni rien qui soit corporel; ce qui m'aprend qu'il y a d'autres idées que celles qui representent des corps. On dit de ces idées qu'elles sont spirituelles.

L'experience ne nous permet pas de douter qu'entre nos idées il y en a que nous ne formons point, & d'autres qui dépendent de nous. Je me forme des idées de Châteaux, de Palais, de Temples que j'acommode comme je veux.

Il est clair que nous ne pouvons pas juger des choses que nous apercevons par les idées que nous en avons formées nous-mêmes comme il nous a plû. Alexandre n'a pas cent bras, parceque je m'en forme une idée qui me represente un homme avec cent bras.

De quelque maniére que se forment les idées, lorsque c'est la nature qui me les donne, je n'ai aucun sujet de croire que ce soit pour me tromper, en me representant les choses autres qu'elles ne sont pas.

Ainsi voila un principe certain, que lorsque je jugerai des choses par les idées que la nature m'a données elle-même, & que je n'en croirai que ce que ces idées me feront voir clairement, je ne me tromperai point, puisque ma nature est bonne.

Mais la question est de bien remarquer dans ces idées ce qu'elles representent comme au déhors de nous. Je voi un arbre devant moi qui me paroît avoir des feüilles vertes. Je

sens bien que je ne forme point cette idée ; que Je veüille ou que je ne veüille pas l'avoir, je l'ai, & que c'est à l'ocasion de cet arbre que je touche, que je voi, que j'ai cette idée. De sorte que si éfectivement il n'y avoit rien, & que cet arbre ne fût point, il faudroit que Dieu prît plaisir à me tromper, ce qu'on ne peut pas concevoir.

Je suis donc assuré qu'il y a là un arbre je n'en puis pas douter ; mais quant à la couleur, quant à l'odeur de ses feüilles, quant à la fraîcheur que je sens, je voi bien qu'il y a quelque chose qui me fait avoir ces sentimens, mais je n'en sçai pas davantage.

Je dois donc suspendre mon jugement jusqu'à ce que par des raisonnemens, ou par des experiences, j'aperçoive ce qu'il en faut penser. Je ne dois me rendre qu'à la clarté. Or je ne voi point clairement qu'il n'en soit pas de toutes les qualitez sensibles comme du son. L'experience fait voir qu'il n'y a dans les choses qui le produisent, qu'un mouvement qui se communique à l'air, qui ensuite entre dans mes oreilles.

VIII.

Pour ne se point tromper dans la connoissance des choses que nous ne pouvons connoître que par les idées ; il faut en premier lieu, comme on a dit, distinguer les idées qui nous viennent de la nature, & bien observer si nous ne les avons point alterées ; c'est-à-dire, si nous n'y avons rien ajoûté, ou si nous n'en avons rien retranché.

J'ai l'idée d'un arbre, ce n'est pas moi qui me la donne, je l'ai euë qu'and j'ai ouvert les

yeux en étant proche ; quand je me suis retiré, j'ai conservée cette idée : je la puis, pour ainsi dire, enfler, & étendre me representant cet arbre grand comme une montagne, petit comme une petite herbe. Comme nous changeons donc les idées, nous ne pouvons juger par elles des choses qu'aprés que nous les avons rétablies dans leur état naturel ; c'est-à-dire, que nous avons observé ce qu'elles sont lorsque la nature nous les donne.

Aprés qu'on a une idée nette & naturelle des choses qu'on éxamine, puisqu'on est assûré qu'elles ont ce que cette idée nous represente ; il faut en second lieu, bien considerer ce qu'enferme une idée.

C'est cette idée ou notion, qu'on apelle l'essence des choses, en tant qu'elles sont connuës. L'éssence d'un triangle, c'est cette idée ou notion que j'ai d'un triangle. Par le principe que nous venons de poser, puisqu'il faut que tout ce que je voi clairement soit vrai ; je puis assurer d'une chose sans erreur, tout ce que son idée renferme clairement.

Tout dépend donc, encore une fois, de bien éxaminer ce que renferme une idée. L'unique régle c'est de bien marquer ce qu'on y voit clairement, sans rien ajoûter ni diminuer.

Il faut considerer des idées claires qui puissent servir de modelle de clarté. La Geométrie est bonne pour cela. Il n'y a rien de plus clair que les idées des lignes droites, des triangles, des quarrez, des raisons, des proportions. Il est facile de voir dans ces idées ce qu'elles ont, ou ce qu'elles n'ont pas.

Si j'assûre d'une chose ce que son idée ne me represente pas clairement, ce n'est pas la

nature qui me trompe, c'eſt moi-même qui fais un mauvais uſage de ma liberté.

En conſiderant une idée, on peut penſer à tout ce qu'elle nous repreſente, ou à une partie. En conſiderant, par exemple, une ligne, je puis faire atention à ſa ſeule longueur, comme quand en conſiderant les chemins, on ne penſe point à leur largeur.

Quand on conçoit une choſe, faiſant atention à tout ce qu'elle eſt; l'idée qu'on a, eſt ce qu'on apelle *Conceptus adæquatus*. Si l'on ne penſe pas à tout ce qu'elle eſt, c'eſt une conception qu'on nomme *Conceptus inadæquatus*.

C'eſt en ne faiſant atention qu'à une partie de ce qu'on peut voir dans une idée, qu'on fait ce qu'on nomme des abſtractions, des préciſions mentales, des êtres de raiſon. L'idée d'une Ligne mathematique eſt une abſtraction, une préciſion, un être de raiſon. Car je ne me puis répreſenter l'idée d'une ligne que je n'aperçoive une largeur quand je l'éxamine bien, c'eſt-à-dire, que je penſe bien à tout ce qu'elle eſt.

IX.

SOUVENT nous ne connoiſſons les choſes que ſur le raport qu'on nous en fait. En parlant nous nous communiquons les idées que nous avons; ce qui nous oblige d'éxaminer comme on peut apercevoir les veritables idées qu'ont eut ceux dont on lit les écrits.

La parole eſt compoſée de ſons que les hommes ont établis pour être les ſignes de leurs penſées. Comme les hommes ſe ſervent de

de quelque sorte de caractére qu'il leur plaît pour marquer les sons, aussi ils peuvent établir le son qu'il leur plaît pour être le signe de leurs pensées.

D'où il est évident que le Philosophe qui ne cherche que la verité, ne dispute point sur les noms ; il laisse à un chacun la liberté de se servir des termes qu'il voudra choisir, pourveu qu'il marque une fois la force qu'il leur donne, & qu'on en convienne. Il n'y a point de son qui ne puisse être le signe de tout ce qu'on voudra qu'il signifie. Mais il en faut donner une définition, c'est-à-dire, qu'il faut marquer précisément ce qu'on veut que ce son signifie.

Néanmoins la raison dicte qu'on ne doit se servir des termes d'une langue, que selon leur proprieté, les emploïant seulement pour marquer les choses ausquelles l'usage les a apliqué ; si on leur donne donc d'autres idées, il en faut avertir, & en convenir avec celui avec qui on dispute. Il n'y a rien de plus necessaire ; car il n'arrive que trop souvent que l'on ne s'entend point parcequ'on n'entend pas les mêmes choses par les noms dont on se sert également. Les Geometres sont exacts à définir les termes dont ils se servent ; aussi rarement disputent-ils entr'eux. Ce qui oblige d'expliquer la plûpart des mots dont on se sert, c'est parceque le langage n'a pas été fait par les Philosophes, le peuple y a part, qui pensant & parlant selon les préventions de l'enfance ; les termes qui sont en usage, ont pour l'ordinaire des idées confuses ; ce mot *chaud*, par exemple, n'a pas une idée claire, car il se donne à ce qui peut-être ocasion de chaleur en nous, & en même-tems

à ce que nous sentons. Lorsque le peuple dit que le feu est chaud, il ne prétend pas seulement dire que le feu échaufe, mais qu'il a en lui cette qualité que nous sentons.

Il n'est pas juste de croire ce qu'en dit le peuple avant que de l'avoir examiné. Comme il faut distinguer dans les idées que nous avons à l'ocasion des qualitez sensibles ce qu'elles ont de clair, & ce qu'elles ont d'obscur, il faut de même marquer dans les noms dont se sert le peuple, tout ce qu'ils peuvent signifier, afin d'observer ce que le peuple croit avec fondement d'avec ce qu'il croit sans raison.

Il n'y a rien de plus honteux, que de le païer de paroles ; qui ne sont que du vent, lorsq'u elles ne signifient rien. Je dis qu'un mot ne signifie rien, lorsqu'on nous le donne pour raison, & qu'il ne nous aprend que ce que nous sçavons. Par exemple, lorsque je demande pourquoi le Séné purge, & qu'on ne me répond sinon que c'est parcequ'il a une vertu purgative ; c'est me dire qu'il peut purger parcequ'il peut purger. Ce mot *vertu* ne signifie que pouvoir ; avoir donc une vertu purgative, c'est pouvoir purger.

Cela oblige un esprit solide qui aime la verité, de faire une étude particuliére des mots, non en Grammairien, mais en Philosophe, recherchant les veritables idées qu'ils peuvent avoir. On en trouve une infinité qui n'ont que des idées vagues & confuses, dont les hommes se contentent quand on les leur donne pour raison.

Cette étude est necessaire par tout, aussi bien en Theologie qu'en Philosophie. Les Geométres ne tombent point dans le défaut

que nous censurons, parcequ'ils l'évitent, définissant avec soins tous les termes qu'ils emploïent, comme on le vient de dire. On le devroit faire en traitant toutes les Sciences : ce qui aporteroit un grand jour.

X.

Si je prétendois traiter ici la Logique dans toute son étendnë ; je parlerois plus au long que je ne le ferai pas des noms qu'on apelle *Termes*, parceque'ils terminent & définissent les idées des choses.

Ces Termes reçoivent leur nom des idées qu'ils signifient. Un Terme est apellé *absolu*, quand il est le signe d'une chose qu'on regarde en elle-même ; comme ce mot *Terre*, est un terme absolu.

Lorsque l'idée d'un terme enferme un raport de la chose signifiée avec une autre chose, il est apellé *Connotatif*, comme ce mot *Grand*, marque une chose qu'on compare avec une autre chose au regard de laquelle elle est plus grande.

Un terme *abstrait*, c'est celui dont l'idée est une abstraction, c'est-à-dire, que la chose dont il marque l'idée, n'est pas considerée selon tout ce qu'elle est. Nous avons dit qu'on peut considerer une chose sans faire attention à tout ce qu'elle est ; ce qui forme une notion qui est une précision ou une abstraction.

Ces sortes de notions qui se font par abstraction, sont fort generales. Car, par exemple, en considerant un homme particulier sans faire attention à tout ce qu'il est & à ce qui le distingue
me un

universelle, parcequ'elle convient à tous les hommes.

Une notion est d'autant plus universelle, qu'on fait attention à moins de choses. Les noms qui marquent ces notions, sont ce qu'on apelle *les Universaux*, *genre*, *espece*, selon que ces notions sont plus universelles. *L'espece* est un nom dont la notion est universelle; mais *le genre* marque une idée encore plus universelle.

Les Logiciens expliquent tout cela avec étenduë. Ce n'est rien dans le fond, & cependant c'est presque la seule chose à quoi on s'aplique dans les écoles.

CHAPITRE III.

De la seconde operation de l'Esprit ou de la maniére de bien juger.

I.

CE que nous avons dit touchant la conduite de la premiére operation de l'Esprit, suffit pour régler la seconde operation, qui est le jugement. Car puisque juger, ce n'est, comme nous l'avons dit, que consentir qu'une chose a un tel raport avec une autre, ou ne pas consentir, si on craint de se tromper; il ne s'agit que de bien apercevoir ce raport, & ne consentir que selon que la clarté nous obligera de le faire.

Quand on considére les choses avec soin; qu'on fait atention à tout ce qu'elles sont, on

découvre facilement leur raport. En considerant la Terre, & ce qu'elle doit être au regard des Cieux, il eſt impoſſible qu'on n'aperçoive pas qu'elle eſt ronde, & qu'ainſi elle a un raport avec la rondeur.

Quand je voi clairement que la choſe que j'examine a un tel raport, je ſuis aſſûré qu'elle-l'a par ce principe qu'on a établi, qu'on ne ſe trompe point quand on ne croit que ce qui eſt clair. Ainſi ſi dans cette ocaſion je parle ſelon ma connoiſſance, j'aſſure de cette choſe qu'elle a un tel raport.

L'expreſſion d'un jugement que nous faiſons, eſt une afirmation. Juger que la terre eſt ronde, c'eſt conſentir qu'elle eſt ronde ; & ſi on marque par ſes paroles ce conſentement, on afirme ou on aſſûre que la Terre eſt ronde.

Ainſi comme l'on ne doit rien dire d'une choſe que ce qu'on voit qu'elle eſt veritablement, pour en bien juger, il n'en faut rien aſſurer, que ce que l'idée que nous en avons, nous repreſente clairement ; & alors le jugement qu'on en fait, ne peut être faux.

L'expreſſion d'un jugement s'apelle une propoſition qui a pour le moins trois termes. Le premier marque la choſe dont on parle, ou dont on juge ; c'eſt pourquoi il eſt apellé *le ſujet*. Le dernier terme marque ce qu'on aſſure, ou ce qu'on atribuë au ſujet ; & c'eſt pour cela qu'on le nomme *l'attribut*.

Le Terme qui marque l'action de l'eſprit qui afirme l'atribut du ſujet, eſt le verbe, qui lie l'atribut avec le ſujet. Dans cette propoſition ; *la terre eſt ronde* ; *terre* eſt le ſujet : *ronde* eſt l'atribut, & *eſt* marque l'afirmation.

Un ſeul verbe en latin peut faire une propoſition, parcequ'il ſignifie le ſujet & l'atri-

but, & l'action & l'esprit qui juge. Ce verbe, *Lego* à la force de ces trois termes ou de cette proposition, *je fais la lecture*.

Une proposition est ou universelle, ou particuliére, selon que l'idée du sujet est ou universelle ou particuliére. Afirmative ou negative, selon que l'atribut est afirmé ou nié du sujet. Ce qui n'a pas besoin d'une grande explication : outre que cela se trouve dans toutes les Logiques.

CHAPITRE IV.

De la troisiéme operation, ou de la maniére de bien raisonner.

I.

NOus trouvons au-dedans de nous-mêmes plusieurs veritez dont la clarté est si grande, que nous n'en pouvons pas douter un moment. La nature nous les a données pour être comme la semence de toutes les Sciences.

Personne, par exemple, n'ignore qu'une chose ne peut pas être, & n'être pas en même-tems. D'où l'on conclut que lorsque deux choses sont une même chose, ou qu'elles conviennent ; il faut que si l'une est vraïe, l'autre le soit, & que ce qui se dit de l'une, se puisse dire de l'autre.

C'est la nature qui nous fait consentir à des propositions si claires ; ainsi elles sons veritables, puisque la nature ne nous trompe pas.

Raisonner, c'est voir que deux choses étant liées l'une avec l'autre, on peut conclure que l'une est ce qu'est l'autre, ou que l'une étant vraie, il faut que l'autre le soit. On raisonne lorsque ne voïant pas clairement la verité ou la fausseté d'une proposition, on cherche une chose qui soit la même que celle qu'on éxamine, dont la verité on la fausseté étant évidemment connuë, fasse connoître ce qu'est celle qu'on ne connoissoit pas bien.

Ainsi pour raisonner il faut avoir la tête remplie de maximes incontestables : de sorte qu'aussi-tôt qu'il se presente une chose qu'on ne connoît pas clairement, on aperçoive celles dont elle est dépendante, ou ausquelles elle est manifestement opposée ; pour conclure ce qu'elle est, ou ce qu'elle ne peut pas être.

L'importance de cette remarque paroit dans la Geométrie, où un petit nombre d'axiomes, c'est-à-dire, de veritez sensibles & connuës, sert à éclaircir tout ce qu'on peut proposer dans cette Science.

Chaque Science, chaque Art a ses maximes. La Theologie tire ses maximes de l'Ecriture & de la Tradition, ou du consentement unanime de tous les Peres. Dans la Phisique les experiences reïterées & toûjours confirmées servent de maximes. Dans la Morale, c'est la Loi de l'Evangile, & ce que la conscience nous dicte, qui nous doivent éclairer.

Un homme est capable de raisonner selon qu'il a plus de maximes ; mais aussi il est évident que si ces maximes ne sont claires & certaines, elles ne servent qu'à l'écarter de la verité. Il les faut donc éxaminer, & pour cela se servir des régles que nous avons proposées ci-dessus pour ne se pas tromper dans le dis-

cernement de ce qui eſt clair, d'avec ce qui ne l'eſt pas.

Il en eſt de même de la liaiſon & de l'union qu'ont deux choſes enſemble, ſur quoi eſt fondé le raiſonnement. Car raiſonner encore une fois, c'eſt conclure qu'une choſe eſt vraïe parcequ'elle eſt liée avec une autre dont la verité eſt évidente. Tout ce qu'on a dit pour ne ſe pas tromper en jugeant de la clarté, ſert ici pour juger s'il y a une veritable liaiſon entre deux choſes, c'eſt-à-dire, ſi cette liaiſon eſt claire, puiſque ce qui eſt clair eſt vrai.

II.

Le raiſonnement eſt fondé particuliérement ſur ce principe, que deux choſes qui ſont égales à une troiſiéme, ou qui ſont la même qu'une troiſiéme, ſont égales entre elles, ou ne ſont qu'une même choſe. Il n'y a point d'erreur à craindre dans ce principe : ſa clarté eſt trop grande.

Comme nous l'avons dit, on a recours au raiſonnement, lorſqu'on ne voit pas ce qu'eſt une choſe. Par exemple, ne ſçachant pas ſi B eſt égal à D. Connoiſſant que B eſt égal à C, j'éxamine ſi D eſt pareillement égal à C. Car ſi cela eſt, je dois conclure que B & D ſont égaux ; ſur ce principe que deux choſes égales à une troiſiéme, ſont égales entre elles.

Ce qu'il y a donc ici à faire, c'eſt de bien éxaminer ſi éfectivement B eſt égal à C, & ſi D eſt auſſi certainement égal à C. Voilà en quoi conſiſte tout le ſecret du raiſonnement. Il n'en faudroit pas dire davantage. Mais comme je veux donner une entrée dans ce qu'ont enſeigné les Philoſophes touchant le

raisonnement, j'ajoûterai ici quelque chose qui sera plus curieux qu'utile ; car il faut avoüer qu'on n'a point besoin de toutes les régles que proposent les Logiciens : les Geométres, qui raisonnent si bien, s'en passent.

Une proposition est douteuse, lorsqu'on ne voit pas clairement, si l'idée de l'attribut est renfermée dans le sujet. Cette proposition ; B est égal à D, est douteuse si je ne voi pas la verité ou la fausseté de cette égalité.

Alors on a recours à C une troisiéme chose qu'on apelle *Moïen*, parceque c'est par son moïen qu'on connoît la verité. Or pour cela il faut que je compare C, qui est ce moïen, avec les deux termes de la proposition douteuse, en disant, C est égal à B, & D est égal à C ; ce qui demande deux propositions, aprés lesquelles je conclus que B est égal à D, ce qui fait une troisiéme proposition. Ainsi un *raisonnement* a toûjours trois propositions sous-entenduës ou exprimées. On apelle *sillogisme*, un raisonnement parfait qui a ses trois propositions exprimées. Vous trouverez dans l'Art de penser tout ce qu'on peut dire touchant la disposition du raisonnement, l'artifice des sillogismes y est traité avec une solidité qui ne se rencontre point dans les autres Logiques.

Pour vous donner entrée dans cet excellent livre, remarquez qu'on peut disposer ainsi ce raisonnement précedent, par lequel nous avons conclu que B est égal à D. Prenez garde à cette disposition,

C. B.
D. C.
B. D.

La premiére propoſition eſt C. B. la ſeconde D. C. & la troiſiéme B. D. où vous voïez que c'eſt le moïen. Or ſelon que ce moïen C ſe trouve diſpoſé ou placé dans les deux premiéres propoſitions, on apelle cela figure de l'argument, & comme il ſe peut placer en quatre differentes maniéres que vous voïez; cela fait qu'on compte quatre figures, c'eſt-à-dire, quatre maniéres de diſpoſer ou de placer le terme moïen.

1. *figure.*	2. *figure.*	3. *figure.*	4. *figuro.*
C. B.	B. C	C. B.	B. C.
D. C.	C. D.	C. D.	D. C.
B. D.	B. D.	B. D.	B. D.

Vous voïez que dans la premiére le moïen eſt le ſujet dans la premiére propoſition, & l'atribut dans la ſeconde. Au contraire dans la ſeconde Figure, il eſt l'atribut dans la premiére propoſition & le ſujet dans la ſeconde. Dans la troiſiéme Figure il eſt le ſujet dans les deux premiéres propoſitions, & dans la quatriéme Figure il eſt l'atribut dans l'une & l'autre propoſition.

Les trois propoſitions d'un raiſonnement ou ſillogiſme peuvent être ou univerſelles, ou particuliéres, ou afirmatives ou negatives; & c'eſt cette univerſalité ou particularité, afirmation ou negation, qui fait ce qu'on nomme *Mode* dans le ſillogiſme. On marque ces quatre choſes par les quatre voïelles, A, E, I, O. La premiére A, marque une propoſition univerſelle, afirmative. La ſeconde E, une propoſition univerſelle negative. La troiſiéme I, une propoſition afirmative particuliére. La quatriéme O, une propoſition negative parti-

culiére. Mode d'un sillogisme, c'est la maniére dont il est fait de propositions universelles ou particuliéres, afirmatives ou negatives.

III.

Lors donc qu'on veut exprimer le mode ou la qualité des trois propositions d'un sillogisme, on le fait avec trois de ces voïelles : ainsi si elles sont toutes trois afirmatives & universelles, on met trois A ; si elles sont toutes negatives & universelles, on met trois E ; si elles sont particuliéres ou negatives, on met trois O, & trois I, si elles sont particuliéres & afirmatives.

Or il est évident qu'on ne peut concevoir qu'autant de ses Modes qu'on peut combiner en diferentes maniéres ces quatre voïelles, les prenant trois à trois, comme vous le voïez dans cette Table qui vous les represente tous. Il ne peut y avoir que soixante & quatre Modes : ainsi tous les Sillogismes, bons ou mauvais, qu'on peut faire, se reduiront à quelqu'un de ces soixante-quatre Modes.

Table des ſoixante-quatre Modes.

1. Aaa. †	17. Eee. *	33. Iii. *	49. Ooo. *
2. Aea. *	18. Eae. †	34. Iai. †	50. Oao. †
3. Aia. *	19. Eie. *	35. Iei. *	51. Oeo. *
4. Aoa. *	20. Eoe. *	36. Ioi. *	52. Oio. *
5. Aee. †	21. Eaa. *	37. Iaa. *	53. Oaa. *
6. Aii. †	22. Eii. *	38. Iee. *	54. Oee. *
7. Aoo. †	23. Eoo. *	39. Ioo. *	55. Oii. *
8. Aae. *	24. Eea. *	40. Iia. *	56. Ooa. *
9. Aai. †	25. Eei. *	41. Iie. *	57. Ooe. *
10. Aao. *	26. Eeo. *	42. Iio. *	58. Ooi. *
11. Aei. *	27. Eai. *	43. Iae. *	59. Oae. *
12. Aco. *	28. Eao. †	44. Iao. *	60. Oai. *
13. Aie. *	29. Eia. *	45. Iea. *	61. Oea. *
14. Aio. *	30. Eio. †	46. Ieo. *	62. Oei. *
15. Aoe. *	31. Eoa. *	47. Ioa. *	63. Oia. *
16. Aoi. *	32. Eoi. *	48. Ioe. *	64. Oie. *

Tous ces Modes ne peuvent pas être bons, c'eſt-à-dire, que tout Sillogiſme qui ſe reduit à un de ces Modes, ne peut pas être concluant. Dans l'Art de penſer on examine en general certaines régles comme celle-ci, que de deux propoſitions negatives l'on n'en peut rien conclure. Car de ce que B & D ne ſont pas une même choſe avec C, il ne s'enſuit pas qu'ils ſoient une même choſe; ni auſſi qu'ils ne ſoient pas une même choſe ſe pouvant faire qu'il y ait un autre moïen qui les uniſſe. Suivant cette régle en parcourant des yeux la Table des Modes, on en trouve quatorze qui ne peuvent conclure, c'eſt-à-dire, qu'un Sillogiſme qui ſeroit en l'un de ces Modes ne ſeroit pas bon. EOA, EEA, OOA, &c. où les deux premiéres propoſitions ſont negatives, ſont des modes qui ne peuvent conclure.

Il eſt auſſi évident qu'on ne peut pas conclure du particulier le general : par exemple, conclure de ce qu'il y a quelqu'un qui fait une choſe, que tout le monde la faſſe. Ainſi vous voïez dans la Table que tous les Modes où la derniére letre eſt A ou E, quand les deux premiéres ſont I ou O, ne ſont pas bons. Ainſi par ces régles, & par d'autres également claires, on fait voir que de ſoixante-quatre Modes qu'il peut y avoir, il n'y en a que dix qui ſoient concluans. Ils ſont marquez dans la Table avec une Croix Dans l'Art de penſer vous trouvez des régles qui font connoître quels de ces dix Modes ſont concluans dans chaque Figure; car ils ne le ſont pas tous indiferemment dans chacune. On donne des noms aux Modes de chaque Figure, afin que les jeunes Ecoliers les

aprennent par cœur. Par exemple, on nomme *Barbara* le premier Mode de la premiére Figure, dont les trois propoſitions ſont univerſelles afirmatives ; *Celarent*, le Mode dont la premiére propoſition & la concluſion ſont negatives univerſelles, & la ſeconde afirmative univerſelle. Dans les Ecoles on ne s'amuſe qu'à des chicanes. On donne bien ces noms aux jeunes gens ; mais on ne leur en fait point comprendre l'artifice qui eſt tres-beau, comme on en peut juger parceque nous venons de dire.

CHAPITRE V.

De la quatriéme operation, ou de la Méthode.

I.

IL ne reſte plus qu'à dire un mot de cette quatriéme operation de l'eſprit, qui diſpoſe & ordonne les connoiſſances qu'on a aquiſes ou qu'on a reçû de la nature, de maniére qu'on découvre les veritez qu'on recherchoit, & qu'on les puiſſe faire connoître : Ce qui s'apelle agir avec Méthode.

La Méthode conſiſte premiérement à ſçavoir bien ce que l'on cherche. Car on ne trouve point quand on ne ſçait pas bien ce qu'on veut trouver. *Pars inventionis eſt ſcire quid quæras.* Il faut donc ſe remplir l'eſprit de ſon ſujet, le débarraſſer autant qu'on le peut, afin de l'enviſager netement, d'en

avoir une notion claire & nette.

Enſuite il faut conſiderer tous les raports de ce ſujet, le conſiderer par toutes ſes faces pour connoître par où l'on le peut ataquer, c'eſt-à-dire, qui ſont les choſes avec qui il eſt lié ; qui étant bien connuës peuvent le faire connoître.

On examine toutes les conſequences qui ſe peuvent tirer de ce qu'on connoit ſe ſervant de ſes premiéres connoiſſances comme d'échellons pour monter plus haut.

La quatriéme partie de l'Art de penſer, où l'on traite de la Méthode, donne des avis excellens ; mais ces avis ne ſont guéres utiles que lorſqu'on y joint des exemples ; ce que nous avons fait à la fin du traité de la grandeur & dans les Elemens de Geométrie. On y donne une idée de la Méthode & l'on montre ce qu'on doit faire dans toutes les Sciences, quoiqu'on ne parle dans ce lieu que des Mathematiques.

I I.

Tout conſiſte preſque à faire atention à la choſe qu'on veut connoître ; c'eſt-à-dire, à bien connoître ſon idée.

Toutes les connoiſſances que nous aquerons, quand ce n'eſt point par hazard, ne viennent que de ce que nous avons aperçû dans la choſe que nous avons étudiée.

On nomme *définition*, le diſcours qui exprime l'idée de la choſe que l'on définit ; c'eſt pourquoi ſi une definition eſt bonne, il faut que d'elle ſeule on puiſſe déduire tout ce qu'on peut connoître de cette choſe.

Ainſi un des grands principes de la Méthode, c'eſt la definition. Il y a des definitions

de mots, où il ne s'agit que d'expliquer ce que signifie un mot. Nous avons vû qu'il étoit necessaire de définir ce qu'on entend par les mots dont on se sert, lorsqu'ils sont équivoques ou obscurs.

Les raisonnemens que nous faisons, par lesquels nous étendons nos connoissances, sont fondez, comme nous avons vû, sur quelque verité qui est déja connuë, qui sert de marque pour connoître ce qu'on ne connoit pas.

Pour se conduire avec Méthode il faut examiner toutes les veritez qui sont connuës, & qui ont quelque raport avec le sujet qu'on examine.

Une verité connuë, & qu'on n'est point obligé de démontrer, s'apelle *principe* ou *axiome*. Il ne faut pas prendre pour axiome, une proposition, si elle n'est fort évidente; car, comme on l'a remarqué, toutes nos erreurs ne viennent que de ce qu'on supose pour constant ce qui ne l'est pas.

Raisonnement exact, & *démonstration*, est la même chose. On ne doit emploïer dans une démonstration que les définitions dont on est convenu, & les axiomes qui sont incontestables, ou les propositions qu'on a déja démontrées.

Toute autre matiére de démontrer est imparfaite: je le redis encore, il n'y a point d'autre maniére d'aquerir naturellement une connoissance, qu'en la tirant de l'idée ou de la définition de la chose qu'on examine. Ces seules démonstrations éclairent l'esprit; car celle qu'on emploïe en montrant que l'on ne peut contester ce que l'on propose, qu'il ne s'ensuive une grande absurdité; ces dé-

monſtrations, dis-je, convainquent l'eſprit, mais elles ne l'éclairent pas. Auſſi je ne les emploïe point dans les Mathématiques, que lorſque j'y ſuis contraint pour éviter la longueur.

III.

Ce diſcours que j'ai fait ici, n'eſt que pour donner une entrée dans l'Art de penſer. j'ajoûterai donc ici ſeulement, que la recherche de la verité ne demande pas tant un eſprit penetrant, qu'un eſprit laborieux & atentif. Il ne faut pas eſperer qu'on trouve tout d'un coup ce qui a été caché long-tems. Il faut ataquer un ſujet pluſieurs fois; & lorſqu'on voit que la verité ne luit point encore, ſe retirer pour quelque tems. Cependant comme ce n'eſt jamais en vain qu'on s'aplique à la rechercher; & qu'on découvre toûjours quelque choſe, il faut marquer ſoigneuſement toutes ſes découvertes.

Il arrive ſouvent que ce n'eſt qu'aprés pluſieurs tentatives qu'on connoît bien ce qu'il faut chercher. Enſuite aprés pluſieurs reflexions & meditations reïterées on vient à entrevoir quelque raport qui ouvre le chemin par où il faut marcher. Aujourd'hui une verité connuë nous en fait découvrir une autre. Cependant on lit, on conſulte tous ceux qui peuvent avoir connoiſſance du ſujet qu'on traite. On parcourt au moins les livres de ceux qui en ont écrit, afin de ne rien oublier qui eût pû nous aider.

Aprés les découvertes qu'on a déja pû faire: que l'on a apris pluſieurs choſes dans les livres, qu'on les a experimentées, ou qu'on eſt bien informé des experiences qui ſe ſont

faites ; on reprend la meditation de son sujet comme si on n'y avoit jamais pensé. Alors on a plus de disposition pour bien régler ses meditations. Ainsi on peut réüssir, & recevoir enfin le fruit d'un si penible travail.

Comme on se lasse, & qu'on se dégoûte, il est bon de partager le travail ; & c'est là un des grands secrets de la Méthode. Dans l'Arithmetique lorsqu'on a plusieurs sommes à ajoûter ou à multiplier, on le fait par parties. Il est facile de s'apliquer lorsque l'aplication dure peu, & que le sujet est simple. Pour ménager donc la capacité de l'esprit, & faire qu'il soit atentif à ce qu'il doit considerer, il faut faire dans toutes les Sciences ce qu'on fait dans l'Arithmetique ; c'est à-dire, qu'il faut partager son sujet en plusieurs parties fort simples, pour faire par parties & avec ordre, ce qu'on n'auroit pû faire tout à la fois.

Ma principale vûë dans la nouvelle Edition qui s'est faite du traité de la grandeur, a été de faire ensorte que cet ouvrage pû servir de Logique ; c'est-à dire, qu'on y pût aprendre la maniére de se conduire dans la recherche de la verité. Je recherche avec mon Lecteur la Méthode que je dois tenir en traitant cette matiére, & je lui fais remarquer que toutes les connoissances qu'il aquere, sont le fruit de cette Méthode.

Ie ne veux point dissimuler ici que ce que l'on peut dire de la Logique étant general, ne fait pas toute l'impression qui seroit necessaire pour en rendre l'Etude utile. Les livres où l'on décend dans le détail, où l'on aplique l'esprit à des choses particuliéres, font plus d'éfet quand ces livres sont éxacts : qu'ils ont été composez par des personnes d'esprit & de jugemens.

III. ENTRETIEN.

CE premier Entretien montre l'utilité des Lettres ; & le second donne un avis general pour régler son esprit & son cœur en étudiant. C'est la Logique qui régle l'esprit. On en vient de donner une idée. Voilà à-present la Méthode pour aprendre les Sciences. Ce qu'on a dit, n'est qu'une disposition pour les aquerir. L'ordre ordinaire demandoit que d'abord on eût parlé de l'Etude des Langues, & par consequent de la Grammaire par où l'on fait commencer les enfans : Mais outre que cela ne convenoit pas à Eugene, ni à aucun de ceux entre les mains de qui ces Entretiens devoient tomber ; il étoit plus à-propos de commencer par les choses dont l'Etude est en même-tems & plus facile & plus necessaire. Ces Entretiens sont faits pour ceux qui ont déja quelque avance, c'est-à-dire, qui ont fait les Etudes ordinaires qu'on fait dans les Colleges.

Theodose & Aminte parlérent dans ce troisiéme Entretien de l'Histoire, de la Géographie & de la Chronologie. Lorsque l'on n'a aucune idée de ces Sciences, on est, dirent-ils, comme un Etranger ; incapable d'avoir commerce avec les livres. Theodose dit à la loüange de l'Histoire, que par elle un homme étoit de tout païs & de tous les siécles, autant instruit de ce qui s'est fait dans tout le monde qu'un particulier l'est de ce qui est arrivé dans sa famille & dans le lieu de sa naissance, comme on l'avoit déja remarqué.

L'Etude en eſt dificile, dit Eugene, puiſqu'elle comprend tant de choſes.

Elle eſt aiſée, repartit Theodoſe, quand on la fait avec la Méthode qui ſera le ſujet de cet Entretien.

Premiérement, comme les Peintres préparent une toile pour y peindre ce qu'ils y veulent repreſenter, on doit former dans ſa tête l'image de la Terre, où toutes les choſes dont parle l'Hiſtoire, ſe ſont paſſées. Cette image eſt comme la toile où l'on place en ſon lieu ce que l'on aprend. La Geographie qui ordonne cette image eſt une Science facile, & dont les enfans ſont capables, parcequ'il ne faut que des yeux & un peu de mémoire. J'ai vû un enfant de quatre ans qui ne ſçavoit pas lire, qui dans quelque lieu qu'on lui portât le doigt ſur une Carte, ne manquoit point de dire quelle Ville y étoit marquée. On lui avoit apris toute l'Hiſtoire de la Bible, en lui faiſant voir les Figures où elle eſt répreſentée. Il avoit apris de la même maniére les Fables. C'étoit un jeu pour lui. Il y prenoit plaiſir. Il ſçavoit tout cela, avant même qu'on penſât à lui aprendre à lire.

Je ne demande d'abord qu'une connoiſſance generale de la Géographie qui ſe peut aquerir en tres-peu de tems. Il ſufit qu'on ſçache par exemple, que la Terre eſt ronde, & qu'ainſi elle peut être repreſentée par un globe qu'on diviſe par des cercles, par le moïen deſquels on détermine quelle eſt la ſituation de chaque lieu, & ſa diſpoſition ſur la Terre au regard des autres lieux. Il ſufit, dis-je, dans les premiéres Etudes que l'on fera, de conſiderer la diſpoſition des principales parties du Monde, des grandes Provinces & des Villes les plus

considerables. Cette premiére connoissance se perfectionne dans la suite, sans qu'il en coûte presque rien. Lorsqu'on lit une Histoire, on aprend une partie de ce qui regarde la description du lieu, où les choses qui en sont le sujet se sont passées ; ainsi en apliquant ces connoissances à la Carte, c'est-à-dire, en y cherchant les Villes, les Provinces dont on entend parler, on acheve par l'usage cette premiére image de la description de la Terre, dont on avoit tiré les premiers traits.

Les Cartes qui sont necessaires, c'est premiérement une Mape-monde ou Carte qui represente le Globe de la Terre. Il seroit à souhaiter qu'on fit cette premiére Etude de la Géographie sur un Globe de la Terre. Le plus gros seroit le meilleur. La disposition des parties de la Terre se dispose dans l'esprit avec plus d'ordre. Au défaut d'un Globe, il faut avoir une Mape-monde, les quatre Parties du monde ; & les Cartes des contrées dont on veut sçavoir l'Histoire plus éxactement. Pour les Livres dont on se doit servir, je trouve l'introduction de Cluvere fort nete & fort courte. Sanson a fait plusieurs discours sur la Géographie, qui peuvent servir d'introduction.

Aprés cette prémiére Etude de la Géographie, il faut venir à la Chronologie, & par son moien se former une image de l'étenduë du tems, c'est-à dire, des années qui se sont écoulées depuis la Création du Monde jusques à nos jours, de la même maniére qu'on l'a fait de l'étenduë de la Terre, afin de placer dans cette image chaque chose selon son rang. Je crois, Eugene, que vous apercevez assez, sans que je vous y fasse prendre garde, que par ce

moïen on ôte la confusion de ses connoissances, qu'on leur donne de l'ordre, & qu'on les rend distinctes.

Je le vois, dit Eugene, mais comment se former cette image de l'étenduë du tems qu'on ne peut pas répresenter comme la Terre.

On dispose par ordre sur des tables, dit Theodose, la suite des années du Monde, & on raporte à chaque année ce qui s'y est fait. Il n'est pas necessaire de forcer sa mémoire à comprendre ces tables. Il sufit de remarquer les parties les plus considerables du tems, que l'on apelle des *Epoques*, par exemple, qu'il y a dix-sept siécles que Jesus-Christ est né; que le Monde avoit été creé quatre mille ans avant sa naissance; que le Déluge arriva l'an mil six-cens cinquante-six de la Creation du Monde; que Moïse sortit de l'Egypte vers l'an du Monde 2500; que Salomon bâtit le Temple cinq-cens ans aprés; que Rome fut bâtie sept-cens cinquante-trois ans avant la Naissance de Jesus-Christ, ainsi des autres *Epoques*. Ces premiers commencemens se perfectionnent si on a soin de sçavoir de tout ce que l'on aprend, quel en est l'âge & la situation dans l'ordre des tems; si par exemple en lisant un Auteur on recherche en quel tems il vivoit, quand il a écrit, quand il est mort, & qu'on raporte aux tables de Chronologie tout ce qu'il dit.

J'ai souvent souhaité, ajoûta Theodose, que des personnes d'esprit & judicieuses nous eussent donné des tables méthodiques de Géographie & de Chronologie, telles que dans les premiéres on y vît une description generale & courte de l'étenduë du tems & de la Terre, & que dans les suivantes cette description

se trouvât plus exacte ; car il semble que si on faisoit aprendre ces tables aux jeunes gens par ordre à mesure qu'ils avancent, commençant dés les premiéres classes, ils sortiroient du College avec une connoissance parfaite de ce qui s'est fait depuis le commencement du Monde jusques à leur tems. Ils aprennent bien quelque bout d'Histoire, mais c'est avec une étrange confusion.

Aminte dit que c'étoit une grande négligence des Maitres. Que Samson avoit dressé des tables de Geographie telles que le souhaitoit Théodose, dans lesquelles il commençoit par une description generale qu'il rendoit plus exacte dans la suite ; qu'il y avoit plusieurs tables de Chronologie, dont les unes ne représentoient que le tems des principales parties de l'Histoire, & les autres marquoient toutes choses, la suite des Souverains Pontifes, & des Princes du Monde, & ce qui s'étoit fait de plus considerable dans chaque tems. Il seroit facile de dresser ces tables, si l'on n'en trouvoit point de propres pour ce dessein. Le Pere Pelam a compris toute la Chronologie en deux Tables. Celles du Pere de Sainte Catherine sont plus étenduës. Il y en a de Monsieur Marcel, & de plusieurs autres. Mais dit-il, toutes ces Tables ne sufisent pas pour sçavoir l'Histoire ; elles ne font qu'indiquer les choses qu'il faut chercher dans les Historiens.

Eugene demanda quel ordre on pourroit gardes parmi cette foule d'Histoires obscures incertaines.

Il faut dit Aminte, ici, comme en toute autre chose se servir de ce qui est certain & connu, pour aprendre, ce qui est obscur & em-

barrassé. Il n'y a rien de plus constant ni de plus connu, que ce que nous disent nos Histoires sacrées depuis la Creation du Monde jusques à la Naissance de Jesus-Christ. L'Histoire des Gentils est obscure, incertaine & confuse, comme ils l'avoüent eux-mêmes. Ils distinguent tout ce tems qui a precedé Auguste, sous l'Empire duquel Nôtre-Seigneur est né, en trois tems, dont ils apellent le premier, *le tems obscur*, parcequ'ils n'en avoient aucune connoissance, ils nommoient le second *fabuleux*, parceque la verité des Histoires qui sont arrivées pendant ce tems-là, étoit alterée par des contes; & le troisiéme tems *historique*, de sorte que la necessité, aussi-bien que la Religion oblige d'aprendre d'abord l'Histoire sainte, & ensuite par raport à celle-là, l'Histoire des Nations.

Je desirerois, ajoûta-t'il, que des personnes judicieuses fissent une Histoire de ces premiers tems des Païens, soit du tems obscur, soit du fabuleux. Grotius dans son Livre de la vraïe Religion, Vossius dans son Ouvrage de l'Idolatrie, Bochart dans son Phaleg, ou Geographie sainte, Seldenus dans ce qu'il a écrit des Divinitez de la Syrie, Marsham dans son *Canon Ægyptiacus*, Monsieur Huët dans sa Démonstration de l'Evangile, & le Pere Thomasin dans sa Méthode de lire les Poetes, & plusieurs autres Sçavans, ont fait voir clairement que les Grecs, & tous les Peuples sont venus des Enfans de Noé, que leurs fables sont des Histoires véritables de l'Ancien Testament, qu'ils sçavoient par Tradition, & qu'ils ont alterées par plusieurs mensonges. Il y a d'ingenieux essais d'un Ouvrage semblable dans la Bibliotheque Universelle de Monsieur

le

le Clerc. Si on se servoit des remarques de ces Sçavans, on pourroit joindre l'Histoire profane avec l'Histoire sainte, & par ce moïen donner de l'ordre à ce que nous disent les Païens avec une confusion prodigieuse. La Chronologie d'Eusebe serviroit beaucoup à cela. Herodote, Diodore de Sicile, & plusieurs autres Auteurs. Un tel Ouvrage seroit utile à la jeunesse qui commenceroit à connoître l'excellence des Ecritures & leur antiquité; car il me semble, qu'il est dangereux de repaître l'esprit des jeunes gens de Fables, si on ne tâche de leur faire entrevoir quelques veritez parmi tous ces mensonges. Il faut leur découvrir, autant que cela se peut, ce qui a donné lieu à toutes ces extravagances: comment on a pû croire ces métamorphoses d'hommes en bêtes, & que de ces bêtes on en a fait des Dieux. Aprés ce que j'ai lû dans Herodote touchant les anciens Rois d'Egypte, je croi que la maniére dont ces Rois étoient honorez aprés leur mort, a donné lieu à la plûpart des opinions des Païens. On sçait avec quel soin, les Egyptiens ensevelissoient leurs morts. Ils les metoient dans des biéres à qui ils donnoient de diferentes formes, comme on voit dans les Mumies qui viennent d'Egypte. Conservant ces biéres dans des Mosolées qui étoient des Palais. Ils leurs rendirent des honneurs excessifs: ils en firent des Divinitez, & passérent jusques à adorer les animaux dont les biéres de leurs Rois avoient la forme, comme si ces Rois eussent été changez en ces animaux. Voilà une nouvelle conjecture touchant l'origine des Métamorphoses. On sçait que les Grecs ont pris toute leur Religion des Egyptiens.

Pour l'Hiſtoire de la Bible on la peut aprendre en premier lieu dans l'Ecriture. Une infinité d'Auteurs en on fait des abregez. Les diſcours ſur les Figures de la Bible ſont excellent. Sulpice Severe, Turſelin ſont d'excellens abregez. Aprés l'Hiſtoire de la Bible il n'y en a pas de plus belle & de plus utile que l'Hiſtoire de l'ancienne Rome. C'eſt une neceſſité comme on l'a dit d'avoir une idée de l'Hiſtoire Univerſelle, qui comprend celle de Rome, des Perſes, des Grecs. Je ſçai que la meilleure maniére ſeroit de lire les Auteurs originaux, mais cela ne ſe peut faire qu'en pluſieurs années, & lorſqu'on en fait le principal ſujet de ſon Etude. Ainſi je conſeille à ceux qui commencent; & qui ont d'autres vûës de ſe contenter de l'excellent Abregé que le Pere Petau a compoſé ſous le titre de *Rationarium temporum.* Vous y trouverez dans un fort beau ſtile l'Hiſtoire Univerſelle digerée ſelon l'ordre des tems. Ce Livre eſt petit. En le liſant il faut, autant qu'on le peut, avoir devant les yeux les Tables Chronologiques que ce Pere y a jointes : afin de ſe former une image des tems, auſſi-bien que de l'étenduë de la terre, comme nous l'avons dit. Je ne prétends pas que ce Livre puiſſe ſufire pour faire connoître l'Hiſtoire. Les Annales d'Uſſerius dépuis la Creation juſqu'au renverſement de Jeruſalem, donnent une idée plus entiére de l'Hiſtoire. Cet Auteur ſe ſert des paroles mêmes des Auteurs; de ſorte qu'on y trouve toute l'Hiſtoire Univerſelle dans une étenduë raiſonnable. C'eſt ainſi une Bibliotheque entiére & comme on n'a pas le loiſir de lire tous les anciens Hiſtoriens, je croi qu'il faut avoir recours à cet

Auteur; ne se contentant pas de le lire, mais tachant de l'imprimer en sa memoire. C'est un Livre in folio. Si cela paroît trop gros qu'on se contente du *rationarium* du Pere Petau : outre que ce Pere a conduit son Ouvrage jusqu'au siécle où nous vivons & qu'Usserius ne passe pas le tems des Apôtres. La derniére partie de cet Ouvrage où ce Pere explique les Principes de la Chronologie, supose qu'on n'ignore pas entiérement les Mathematiques dont la Chronologie est une partie; ainsi on doit diferer de lire cette partie jusqu'à ce qu'on ait étudié les Mathematiques.

Tous les Roïaumes de l'Europe se sont établis sur les ruines de l'Empire Romain. L'Ordre demande qu'on ne s'aplique aux Histoires particuliéres de ces Roïaumes. Le Pere Petau comprend l'Histoire de tout le Monde. On perfectionne l'idée qu'il en donne en lisant les Auteurs particuliers à mesure qu'on en a le loisir. On est obligé de lire de bonne heure les Auteurs de l'Histoire romaine : pour aprendre la Langue latine. On doit lire avec plus de reflection les Auteurs. Il y faut faire atention à toutes choses : remarquer les maniéres particuliéres de bâtir, de combatre, de se marier, de rendre les derniers devoirs aux Morts, ce qu'ils ont fait, ce qui leur est arrivé.

L'esprit pourroit-il sufire à tant de choses, dit Eugene.

Il le peut, repliqua Aminte, & ce qui vous paroît un travail penible, peut être apris en se joüant. Si les Maîtres faisoient voir à leurs Disciples les Figures qui sont dans les Ouvrages de Lipse, dans les Commentaires de

Vigenere sur Cesar, dans du Choul de la Religion des Romains, & dans quelques autres Livres semblables, ils les instruiroient agréablement de toutes les anciennes maniéres de combatre, des diferentes sortes d'armes qui étoient en usage, des machines, des habits de guerre & de paix. Ils leur aprendroient comment les Romains & les Peuples d'Orient étoient assis à table, & mille autres choses qu'il est bon de ne pas ignorer. Ils leur feroient connoître en la même maniére sans aucune aplication pénible, jusqu'à la forme des meubles, des vases dont on se servoit autrefois. On a des recuëils d'estampe où l'on trouve des images de toutes ces choses. On en trouve aussi des descriptions dans les Commentaires sur les anciens Auteurs que le Maître a soin de consulter, pour ensuite communiquer à ses Disciples ce qu'il y a vû. Quand on a le bonheur d'étudier sous un Maître habile & soigneux, toutes ces connoissances s'aquérent sans travail : comme nous connoissons ce qui se fait aujourd'hui, les mœurs & les coûtumes de ceux avec qui nous vivons, sans Etude, & sans que cela partage l'attention que nous devons à des choses plus serieuses.

Vous me faites la chose bien facile, dit Eugene.

Nous ne pretendons, dit Aminte, que tracer les premiers traits des Sciences. Cette connoissance de l'Histoire Universelle, de la Bible, de la Grece & de l'ancienne Rome est necessaire pour quelque profession qu'on embrasse, ainsi c'est par là qu'il faut commencer les premiéres Etudes qui se font dans les Ecoles publiques ; mais ensuite, selon les emplois & les ocasions, on se donne à quelque partie

de l'Histoire, qu'on cultive avec plus de soin. Il y en a qui ont de l'inclination pour étudier l'Antiquité ; & si d'ailleurs ils satisfont à leurs obligations, cette inclination n'est point mauvaise. Comme dans la Republique il faut qu'il y ait de toute sorte d'Artisans, & des gens pour habiter les montagnes & les lieux ingrats, aussi dans les Lettres il est avantageux qu'il y ait des personnes qui en veüillent cultiver les terres qui sont moins fertiles. Un Homme ne doit pas embrasser toutes choses, il se doit borner à ce qui a plus de raport avec son emploi, & cultiver les Sciences qui lui seront fructueuses ; mais aussi il est de l'ordre de la Providence, qu'il y ait des personnes qui s'apliquent avec soin à traiter de certaines matiéres qui n'ont que des épines. Un Homme qui regarde comme une grande chose de sçavoir quel étoit l'ordre des mois des Macedoniens est mépriſable; mais celui qui recueille cet ordre de ce qui nous reste de l'Antiquité, afin que si on a besoin de le sçavoir, comme il arrive en certains points de Chronologie importans, on en trouve l'éclaircissement dans ses Livres ; cet Homme, dis je, merite d'autant plus de loüange que son travail est pénible. Il ne faut pas que tous s'apliquent à ces recherches.

Aprés avoir jetté les premiers fondemens des Sciences, chacun éleve le bâtiment qu'il juge lui être propre ; c'est-à-dire, que selon que l'état où il se trouve, demande des connoissances plus particuliéres d'un Art, il s'y aplique. Une personne qui enseigne, est par exemple obligé de faire une Etude plus éxacte, & de voir lui même ; au lieu que pour les autres il sufit en plusieurs ocasions d'être

instruits par un Maître, par les yeux duquel ils voïent. On ne se peut se passer de l'Histoire romaine, comme il a été dit, mais il suffit de ne pas ignorer quels ont été les Perses. On doit sçavoir l'Histoire de son Païs. Il y a encore diferens degrez dans cette Science. Ceux qui sont pressez de faire d'autres Etudes peuvent aprendre l'Histoire romaine & celle de leur Païs, dans un ou deux Historiens où elle se trouve ramassée, au lieu que ceux qui en ont le loisir, & à qui cela est utile, peuvent consulter les Originaux, & lire tous ceux qui ont écrit sur chacune de ses parties. Tres peu de personnes le peuvent faire. Il faut sonder ses forces, & quand on se sent foible, il faut s'atacher aux forts, & joüir, par exemple, du travail de ceux qui ont pris la peine de chercher dans les Auteurs originaux les diferentes parties d'une Histoire, pour en faire un corps qui est dispersé ailleurs.

Ce que je dis de l'Histoire s'aplique aux autres Sciences. Combien y a t'il de personnes qui soient capables d'aprendre la Theologie dans sa source, c'est-à dire, dans les Ecritures & dans tous les Peres, ce qui demande deux ou trois vies. Il faut donc choisir, & aïant apris qui sont ceux qui ont traité avec plus de penetration & d'exactitude les diferentes parties des Sciences, on doit s'en raporter à eux. C'est une grande sagesse de faire le discernement de ce qu'on doit étudier par raport à la fin qu'on s'est proposé. Etant pressez autant que nous le sommes, nous avons besoin de chercher les voïes abregées. Mais aussi comme en plusieurs rencontres il est bon de voir les choses par soi-même, & de ne s'en pas fier aux autres, il faut sçavoir comment

on peut s'instruire de la verité : comment, par exemple, puisque nous parlons de l'Histoire, on peut découvrir la verité ou la fausseté d'un fait Historique.

Remarquez donc, dit Aminte à Eugene, qu'en lisant les Historiens, ou l'on veut seulement sçavoir ce qu'ils disent, & alors on se repose sur leur foi sans former aucun jugement de la verité ou de la fausseté de ce qu'ils avancent ; car on ne doit jamais se laisser persuader sans raison. Ou l'on veut s'assurer si ce qu'ils avancent est vrai ; & en cette occasion il faut mettre en usage cette penetration & cette justesse d'esprit qu'on a tâché d'acquerir. Il y a des régles pour l'éxamen d'un fait. Ce n'est pas ici le lieu de les proposer, cela appartient à une Logique exacte. Les questions de faits sont tres-dificiles. Le cœur des Hommes est caché, & retirant le bras aprés avoir donné le coup, ils font qu'on n'aperçoit pas leur conduite. Ainsi il n'y a que Dieu qui voit ce que sont les choses. Il y a néanmoins un certain déhors qui paroit, dont on se peut assûrer ; des circonstances éclatantes, où il n'y a pas sujet de croire que les Historiens se soient trompez ; & ce n'est guere que sur cela qu'il faut fonder sa certitude. Qu'une telle Ville a été assiegée, qu'un tel Prince y est entré victorieux ; qu'il s'est livré un combat, & autres faits semblables. Il faut considerer si les Auteurs qu'on consulte ont vû les choses dont ils parlent ; si ce sont des personnes d'honneur qui n'ont pas voulu se faire mépriser, débitant comme une verité une chose manifestement fausse : s'ils n'ont point écrit par passion ou par flaterie ; s'ils n'étoient point interessez. Un homme est hors

de tout soupçon quand on tire de ce qu'il raporte une consequence qui lui est manifestement contraire. On voit dans les tables de Chronologie qui sont les Hommes celebres par leur sçavoir qui ont écrit en chaque siécle ; ainsi lorsqu'on veut éclaircir un fait, on sçait à peu prés qui sont ceux qui en ont parlé.

Ce n'est pas seulement dans les Historiens qu'on trouve les vestiges de la verité ; ce sera dans une letre, comme il arrive assez souvent, qu'on écrit à ses amis ce qui se passe. Ce sera dans le recoin, pour ainsi dire, d'un gros Livre, dont l'Auteur par ocasion avance une chose hors de son sujet, qui donne d'admirables ouvertures. Un Homme d'esprit fait usage de tout, d'une medaille, d'une vieille inscription ; & c'est un plaisir de voir comme il déterre la verité avec une sagacité admirable; qui n'est pas tant le fruit de ses lectures, que de ce soin avec lequel il s'est rendu l'esprit juste & perçant. Un de nos amis a travaillé depuis peu sur un point tres important de nôtre Histoire de France ; il n'en avoit point lû les originaux, cependant emploïant dans la discussion de ce point les mêmes régles que la bonne méthode prescrit dans l'éxamen de toute question, il en est venu à bout heureusement. L'Histoire est un ramas de faits faux & veritables. Comme on ne peut donc pas les examiner tous, afin de ne se point laisser occuper d'opinions fausses, il faut seulement se persuader que l'Auteur qu'on lit, dit telle chose, sans se déterminer à croire ou à rejeter comme faux ce qu'il avance.

Comme c'est par raport à l'Histoire du Vieux Testament qu'on a dû étudier l'Histoire des

Nations, auſſi ſi l'on veut ranger dans ſon eſprit tout ce qui s'eſt paſſé depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, il faut raporter toutes choſes à l'Hiſtoire de l'Egliſe qui eſt la plus éclatante & la plus connuë. Le Pere Petau le joint avec l'Hiſtoire Perſane. Ce qui pourra ſufire pour les premiers commencemens, pourveu comme je l'ai dit qu'on ne ſe contente pas de lire, mais qu'on tâche de retenir. Nous vous facilitons les choſes, dirent Theodoſe & Aminte, mais auſſi Eugene ne vous croïez pas fort habile homme quand vous ne ſçaurez que cela. Nous ne vous traçons que les premiers traits d'un Homme ſçavant. Si la providence vous engage dans des emplois qui demandent une connoiſſance plus particuliére de l'Hiſtoire, aprés avoir lû l'Hiſtoire generale dans des abregez, vous lirez les Originaux. On ne peut ſe diſpenſer d'en voir quelques-uns, à cauſe de leur grande reputation & pour aprendre leur Langue & l'Eloquence. Cependant quoiqu'on les liſe principalement pour leur ſtile, les premiers traits de l'Hiſtoire du Monde ſe groſſiſſent inſenſiblement : & l'on perfectionne les premiéres connoiſſances qu'on en a aquiſes. Il n'eſt pas neceſſaire de vous marquer en détail les Auteurs de chaque Hiſtoire. Pour les principaux Hiſtoriens Grecs & Latins, vous en trouverez le jugement dans un Ouvrage de la Mothe le Vayer, qu'il a tiré en partie de Voſſius. Celui-ci parle de tous les Hiſtoriens Grecs & Latins. Il faut avoir un Bibliothecaire, c'eſt-à-dire un Auteur où l'on trouve un Catalogue exact de tous les Livres qui ont été faits ſur chaque matiére : On y trouve, par exemple, quels ſont les Auteurs de l'Hiſtoire

de France, ce qu'ils ont écrit, où ils ont été imprimez. On a le Catalogue des plus celebres Bibliotheques du Monde. Tous les jours on imprime de nouveaux Bibliothecaires. Les plus recens sont toûjours les meilleurs ; car on y trouve plus de Livres. J'ai oüi dire à un sçavant Homme qui avoit fait toute son Etude de nôtre Histoire sur laquelle il a écrit, qu'il n'auroit pas paié avec deux mille pistoles les Livres dont il avoit eu besoin. Aprés une si longue Etude il ne lui eut resté guere de tems pour étudier d'autres choses s'il l'avoit voulu faire.

Vous me faites plaisir, dit Eugene, de me rendre court & facile le chemin des Sciences ; Mais quoi voulez-vous que je coure par toutes ces Histoires generales & particuliéres, comme un voïageur qui est pressé, & que je ne m'informe de rien.

Nous ne vous disons pas cela, repliqua Theodose, il en est de l'Etude comme des Viandes qui ne nourrissent qu'aprés qu'on les a digerées. Il faut que les Etudes se changent en nôtre substance ; & que par des reflexions sur ce que nous avons lû, ou entendu, nous nourrissions nôtre esprit de maximes solides, de veritez claires, qui le fassent, pour ainsi dire, croître à mesure que nous étudions. Le tems est mal emploié lorsqu'on lit les Historiens comme des Romans pour se divertir. Car enfin pourquoi s'amuser à sçavoir les sotises des Hommes, ou des choses qui ne nous touchent point. C'est faire comme le petit Peuple qui prend plaisir de sçavoir les nouvelles de ville, ce qui s'y fait, les mariages, les querelles. Un Homme raisonnable ne peut s'ocuper de bagatelles.

La connoiſſance de l'Hiſtoire eſt neceſſaire pour n'être pas étranger dans le Monde. Tous les Auteurs dans quelque Science que ce ſoit, ſupoſent toûjours qu'on ſçait le gros des grandes Hiſtoires ; & que l'on n'eſt pas un Homme venu du Ciel, qui ignore tout ce qui s'eſt fait ici bas. Ainſi pour les entendre & entrer dans le commerce de la Science, il faut ſçavoir ce qu'ils ſupoſent connu. Ce n'eſt pas néanmoins la principale utilité de l'Hiſtoire. Chacun a ſes vûës en l'étudiant. Un Theologien éxamine avec ſoin dans les Hiſtoriens, quels ſentimens les Hommes ont eu de Dieu, de quelle maniére ils l'ont ſervi, les diferentes coûtumes de Religion, les changemens qui s'y ſont faits, la diſcipline qui a été gardée, qui ſont ceux qu'on a conſideré pour leur doctrine & pour leur pieté, les perſecutions de l'Egliſe, les Schiſmes, les Hereſies. Les Politiques recherchent dans l'Hiſtoire la maniére dont les Hommes ſe ſont gouvernez, comment les Etats ſe ſont maintenus, ce qui a été la cauſe de leur renverſement, par quel art les Princes s'élevent, ou ce qui les fait tomber, quels ſont les droits de chaque Republique, quels en ſont les interêts. Chacun s'aplique ainſi à conſiderer de plus prés ce qui le regarde, & fait les reflexions qui lui conviennent.

Il y a des vûës generales que tout homme doit avoir, qui ſervent merveilleuſement à former l'eſprit. Il n'y a rien à quoi l'on doive plus travailler qu'à ſe connoître. Or nôtre eſprit eſt comme l'œil qui voit tout, & qui ne ſe voit point, ſi ce n'eſt par reflexion, lorſqu'il ſe regarde dans un miroir. Le ſecret pour ſe connoître & pour bien juger de nous,

c'eſt de nous voir dans les autres. L'Hiſtoire eſt un grand miroir où nous nous voïons tout entiers. Un Homme ne fait rien qu'un autre ne faſſe ou ne puiſſe faire. En faiſant donc atention aux grands exemples de cruautez, de déreglemens, d'impudicitez, & de ſemblables crimes, nous apercevons où nous peut porter la corruption de nôtre cœur quand nous ne travaillons pas à la guerir. La pratique du monde enſeigne l'art de vivre, dans lequel ceux-là excellent, qui ont voïagé, & qui ont eu commerce avec des Perſonnes de diferens Païs & de diferente humeur. L'Hiſtoire ſuplée à cette pratique du monde, à ces pénibles voïages, que peu de Perſonnes peuvent faire. On y voit de quelle maniére les Hommes ont toûjours vécu. On aprend à ſuporter les acidens de la vie, à n'en être pas ſurpris, ni ſe plaindre de ſon ſiécle, comme ſi nos plaintes pouvoient empêcher des maux dont aucun âge n'a été exemt. On ſe convainc de la malignité & de la miſere des Hommes, de leur vanité, du mépris qu'il faut faire des richeſſes, que les grandes fortunes ont ſouvent de terribles cataſtrophes: de ſorte que l'Etude de l'hiſtoire étant bien faite, c'eſt une Philoſophie qui fait d'autant plus d'impreſſion qu'elle nous parle par des exemples ſenſibles, dont il eſt bon de tenir regître, afin de ſe les repreſenter & à ſoi, & aux autres dans les ocaſions.

Aminte ajoûta que pour aprendre la Morale il ſufiſoit de faire atention à ce qu'on voit dans l'Hiſtoire. La Morale eſt l'Art de vivre heureux. Nous avons tous un deſir ardent pour un bien infini. D'où il eſt évident que nôtre cœur eſt fait pour Dieu, & que lui ſeul

peut remplir sa capacité. Et c'est ce que nous remarquons dans l'Histoire, quand nous y faisons atention. Toutes nos inquietudes viennent de ce que nous sentons que nous sommes faits pour quelque chose de grand, sans bien comprendre quelle est cette grandeur. Le desir que nous en avons, est aveugle. Nous courons aprés tout ce qui nous paroît grand dans le monde. En même-tems comme nous sentons que tout ce que nous rencontrons est petit, nous ne sommes point contens, nous nous dégoûtons de ce que nous avons, nous voulons quelque autre chose. C'est ce qui nous fait aimer le changement, & c'est la cause de toutes ces grandes revolutions qu'on lit dans les Histoires, où l'on voit les traits de l'ambition & des inquietudes des hommes. On s'y pourroit donc convaincre que de quelque côté qu'on se tourne toutes choses seront dures, & qu'on ne peut trouver de repos qu'en Dieu seul, pour qui nous sommes faits, comme la pierre ne se repose que lorsqu'elle est sur la Terre dans son centre.

Quand on a bien connu le raport de l'homme avec Dieu; c'est-à-dire, que nous sommes faits pour Dieu, qui est nôtre bien, il faut étudier les moïens de s'unir avec lui. Personne ne peut esperer cette union qui doit faire toute nôtre felicité, s'il ne lui est agréable; & on ne lui peut être agréable qu'en faisant sa volonté. Il est trop puissant pour qu'on emporte malgré lui la souveraine felicité. Elle d'épend de lui, & il ne la donne qu'à ceux qui sont dans l'ordre, c'est-à-dire, à ceux qui vivent selon les Loix qu'il a voulu établir. Or quand on est atentif aux inclinations de la nature, l'on ne peut ignorer ce que Dieu de-

mande de nous. Parmi la corruption de l'homme on y aperçoit l'excellence de la nature. On voit dans les ames les plus corrompuës des sentimens admirables. L'Histoire nous fournit mille exemples que le vice fait horreur, & qu'on ne peut s'empêcher de loüer & d'aimer la vertu, qu'on a honte du mal, & qu'on a une secrete joïe lorsqu'on a fait son devoir. Ainsi en considerant comme les hommes ont agi, ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont loüé, ce qu'ils ont blâmé, on aperçoit le mal que Dieu nous défend, & le bien qu'il nous commande ; Car tout les sentimens qui sont veritablement de la nature, viennent de Dieu, qui nous a fait ce que nous sommes. Une preuve qu'il y a une loi naturelle dans le cœur, que Dieu n'a fait qu'exprimer par des caractéres visibles quand il a donné l'Ecriture ; c'est que l'Histoire nous aprend que tous les Legislateurs ont fait des Loix qui sont peu diferentes de celles que l'Ecriture nous propose.

L'Histoire même nous convainc que les hommes ont connu qu'ils étoient faits pour l'éternité, qu'ils n'étoient pas nez pour la Terre, qu'ils ne devoient agir que pour le Ciel. Toutes les Ames nobles n'ont consideré que le jugement de la posterité. Les grands Hommes ont toûjours mépriſé ce qui n'étoit que passager. Il est vrai que pour cela ils n'ont pas été exemts d'erreur, parcequ'ils n'ont fait consister cette éternité, que nôtre nature nous fait désirer, que dans des statuës de marbre & de bronze que le tems ruine, ou dans la memoire des hommes qui sont mortels comme eux. Mais enfin en voïant dans l'Histoire, comme tous les hommes pensent à s'im-

mortaliſer, on a ſujet de faire cette reflexion, que ſi nous ſuivions l'excellente pante de nôtre nature, nous ne travaillerons que pour l'éternité.

Il eſt impoſſible qu'en liſant l'Hiſtoire on ignore ce que devroient être les hommes, que le vice eſt contre la nature, & qu'elle en donne de l'horreur ; que vivre vertueuſement, c'eſt vivre conformément à la raiſon. Que naturellement on eſtime ce qui eſt bien fait. Aprés quoi en remarquant ce que font les hommes, il eſt facile de ſe convaincre de leur corruption. On voit clairement qu'ils ne ſont pas ce qu'ils devroient être. Leur vanité eſt ſenſible. Ils ſe laiſſent tromper ; ils eſtiment ce qui eſt digne de mépris : Ils courent aprés des phantômes, aprés des honneurs chimeriques, des plaiſirs imaginaires. On voit que c'eſt l'ambition, la vanité qui les remuent. Ce n'eſt jamais l'amour de la vertu qui les détermine. Ils connoiſſent le bien, mais ils ne font jamais le bien pour le bien. Quand on conſidere de prés dans une Hiſtoire quelque grande intrigue qui ait eu de grands évenemens, ce n'eſt pour l'ordinaire que quelque vanité ou malignité qui en a été le reſſort. Ainſi on voit que le cœur de l'homme eſt entiérement gâté, qui eſt la choſe qu'il eſt le plus important de bien remarquer. Ce qu'on voit faire aux autres, on le fait ſoi-même, mais l'amour propre ſe déguiſe, & nous nous cachons à nous-mêmes ce que nous ſommes ; c'eſt pourquoi, comme on l'a déja dit, on ſe voit mieux dans une Hiſtoire. Qu'on y prenne bien garde, tous les défauts que l'Hiſtorien fait apercevoir dans ceux dont il parle, ſont autant de reproches pour nous. Nous

sommes coupables de mêmes défauts.

L'Histoire nous fait voir en même-tems que les hommes ne se peuvent point guerir eux-mêmes. Tous ces Heros des Grecs & des Romains ont eu d'étranges foiblesses & des vices honteux. C'est par l'Histoire que nous aprenons qu'il n'y a que ceux que la grace de Jesus Christ a gueri qui aïent possedé une veritable sagesse, qui aïent agi par des principes vraiment raisonnables, qui aïant eu l'ame élevée, qui aïent mépriſé ce qui est mépriſable & estimé ce qui est seul digne de l'estime des hommes : qui n'aïent agi que pour l'Eternité.

En un mot l'Histoire nous découvre qu'il n'y a rien de plus raisonnable que les conseils de l'Evangile. On voit par des exemples funestes que la vertu consiſte principalement à fuïr les ocasions du vice ; qu'être chaste, ce n'est pas seulement se tenir ferme sans tomber dans les ordures, mais que c'est aimer cette vertu jusques à avoir en horreur tout ce qui la pourroit blesser ; que ceux qui n'ont point fuï le danger, y sont peris. On trouve à chaque page quelque Histoire qu'on liſe, des preuves évidentes qu'il n'y a rien de plus grand, de plus sage, que ce que l'Evangile conseille & ordonne.

Aminte dit qu'on seroit heureux ſi ceux qui écrivent l'histoire animez de l'esprit de Jesus-Christ, réfléchiſſoient avec pieté sur ce qu'ils raportoient, & prenoient ocasion d'inſpirer des Maximes chrétiennes, afin que la lecture de leurs Ouvrages fût utile pour l'Eternité : mais ils en sont bien éloignez. Ils ne sondent point l'équité ou l'injuſtice des faits qu'ils racontent : ce qui est d'une pernicieuſe conſequence

pour la plûpart des Hommes, qui croïent faire avec justice ce qui s'est fait quelquefois. Les exemples peuvent beaucoup sur nôtre esprit. C'est pourquoi il est tres-dangereux de voir de méchantes actions, si par une reflexion judicieuse nous n'en concevons de l'horreur. Un Maître sage doit supléer au défaut de l'Historien qu'il fait lire à ses Disciples. Il acompagne ses leçons de quelque instruction utile, il leur fait voir par le bon côté ce que l'Auteur propose. Il leur donne de l'amour pour la vertu, de l'aversion pour la lâcheté & pour le mal, il leur fait apercevoir les précipices où sont emportez tôt ou tard ceux qui lâchent la bride à leurs passions. Un jeune Homme est un aveugle qui ne voit rien, qui sent en lui une passion violente pour le plaisir, & qui court aprés tout ce qui lui paroît agréable, sans voir si ce qui lui plaît est sur le bord d'un précipice, dont il est dangereux de s'aprocher. Comme il ignore la suite & les éfets des passions, il n'y resiste point, il s'y abandonne, il se met en colere facilement, il irrite sans consideration ceux qui s'opofent à ses inclinations. Il ne craint point les maux qui peuvent un jour le surprendre, parcequ'il ne les prevoit point, & que l'experience ne lui a point encore fait connoître que la vie est sujete à une infinité d'accidens fâcheux. Heureux celui qui devient sage aux dépens d'autrui. On aquiert cette sagesse sans aucune experience perilleuse en refléchissant sur l'Histoire, ou en écoutant les réflexions d'un habile Maître.

C'est un bonheur rare que d'avoir des Maîtres dont les leçons soient si utiles, dit Eugene, je ne l'espere point, c'est pourquoi je vous prie de me marquer les Historiens qui previennent

leurs Lecteurs, & font eux-mêmes les reflexions neceſſaires ſur ce qu'ils raportent.

Ils ſont rares, dit Theodoſe. Les reflexions que fait Ceſar dans ſes Commentaires peuvent ſervir à un Capitaine Tacite n'avance rien ſans dire ce qu'il croit qu'il en faut penſer. Il eſt merveilleux pour faire un Politique; mais ce n'eſt pas ce que nous cherchons. Nous ſouhaiterions qu'un Auteur fit apercevoir les choſes qu'il raporte par un endroit qui inſpirât les penſées qu'un Chrétien devroit avoir en les liſant. Monſieur Boſſuët Evêque de Méaux a fait dans ſon diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle des reflexions propres à donner une haute idée de la Religion chrétienne. Celui qui a fait des diſcours ſur les Figures de la Bible joint à chaque diſcours une Reflexion chrétienne tirée des Peres, qui pourroit ſervir de modelle. Les Sages du monde ne s'accommoderoient pas de ces reflexions. Tous n'ont pas la vûë que nous avons de régler les Etudes par raport à l'Eternité, de former un Chrétien, & de faire que l'Etude lui ſerve à ſe perfectionner dans la vertu. Ordinairement on n'étudie que pour contenter ſa curioſité, ou pour s'élever aux honneurs, ainſi les Hommes étant tournez d'un autre côté ils ont d'autres vûës.

N'oublions pas, dit Theodoſe, que parmi les Hiſtoriens on doit choiſir ceux qui nous font des peintures naturelles de ceux de qui ils parlent. Les Hiſtoriens modernes alterent la verité. Ils tâchent de rendre ſemblable ce qui s'eſt fait autrefois, à ce qui ſe fait aujourd'hui par un eſprit de flaterie, ou crainte de choquer ceux qui ſe verroient condamnez dans une peinture naïve de l'antiquité. Nous

avons vû combien il eſt important de connoître les hommes, & pour cela de les voir comme ils ſont. C'eſt par là qu'on ſe connoît ſoi-même; car chaque homme ne fait pas une eſpece particuliére. En voïant donc ce que ſont les hommes, on ſe voit. Pour cela il faut remarquer en chaque ſiécle, en chaque païs ce qu'ils ont été, diſtinguant judicieuſement ce qui vient des coûtumes particuliéres, d'avec ce qui vient de la nature. Le petit peuple s'étonne quand il voit un homme qui n'eſt pas vétu comme lui. Tout le monde eſt peuple en ce point. Car qui eſt ce qui n'eſt pas ſurpris quand il lit l'Hiſtoire des peuples qui ont d'autres maniéres que les nôtres? Cette prévention eſt ridicule. Pour s'en défaire, il faut lire les Auteurs qui nous repreſentent les mœurs de chaque peuple, tels qu'ils ont été; qui ne les tournent point à nos maniéres, comme font les faiſeurs de Romans, où l'on ne peut jamais prendre de juſtes idées de l'homme. Nous ſommes obligez à Monſieur Fleuri de la peinture qu'il nous fait des mœurs des Iſraëlites, tels qu'ils étoient. Il ne les habille point à nôtre mode. On voit comme la nature les faiſoit agir. Nos maniéres aujourd'hui ne ſont point ſi ſimples & ſi naturelles, & par conſequent ſi raiſonnables. Il faut étudier en toutes choſes la nature. C'eſt pour cela que je croi que la lecture d'Homere n'eſt pas inutile; parcequ'il nous fait une peinture des Hommes des premiers tems; où l'on étoit plus naturel. L'opinion qu'on avoit pour lors d'une vertu heroïque, eſt bien éloignée de nos idées. On s'imagine, par exemple, que pour être honnête homme, il faut ſçavoir ſe faire ſervir; les anciens Heros faiſoient eux mêmes ce qui

leur étoit neceſſaire. Ils metoient la grandeur dans l'adreſſe & dans la force. En conſiderant les diferentes maniéres dont on a vécu en diferens tems, on peut juger quelles ſont les plus raiſonnables. Sans doute que ce ſont celles qui ſemblent plus conformes à la raiſon. Il faut donc choiſir avec ſoin les hiſtoires qui nous decouvrent mieux le naturel de ceux dont ils font l'hiſtoire.

IV. ENTRETIEN.

CEux qui ont vieilli dans les Letres, reconnoiſſent que quelque ſoin qu'ils aïent eu d'étudier les Langues, ils devoient l'avoir fait avec encore plus d'aplication. C'eſt preſque le ſeul fruit qu'on retire des premiéres Etudes. On aprend mal tout le reſte. La jeuneſſe n'eſt guére capable d'autre choſe que de retenir des mots; & c'eſt preſque dans ce ſeul âge qu'on en eſt capable. Ainſi ſelon les vûës qu'on a ſur eux il faudroit leur faire aprendre les Langues dont ils auroient beſoin un jour; au moins autant qu'il eſt neceſſaire pour ſe ſervir des Livres. Une connoiſſance imparfaite des Langues fait faire des fautes quand on veut faire le Docteur; mais il y a bien de la diference entre s'ériger en Auteur & profiter des remarques des Sçavans. Quand on n'a aucune teinture des Langues, on eſt privé de la lecture de pluſieurs excellens Livres. Cet Entretien donnera des ouvertures pour les étudier. L'ocaſion de cet Entretien ne ſe preſenta que pluſieurs jours aprés le precedent. Il n'y avoit

pas moïen d'arracher Theodose de la compagnie de Synese.

Il me semble, disoit Theodose en parlant de ce saint Vieillard, qu'aprés avoir couru tout le Monde je n'ai vû qu'un seul Homme, c'est-à-dire un Homme qui fut ce que la raison dit que nous devrions être. Etant fait pour quelque chose de grand, puisque nous sommes faits pour Dieu, nous ne devrions occuper nôtre esprit de rien moindre que Dieu. La premiére verité devroit être l'objet de toutes nos pensées, & le souverain bien celui des mouvemens de nôtre cœur. Mais qui est ce qui soit fait aujourd'hui de la sorte? qui ait toûjours Dieu present. A peine dans les Temples pensons nous à lui. Tout le monde étoit un temple à Synese. Par tout on le voïoit dans un profond respect envers la divine Majesté. Aussi cette aplication à ne perdre jamais Dieu de vûë, lui qui est la lumiére interieure de la raison, faisoit qu'il n'y avoit rien de si raisonnable que ses entretiens. Ce qu'il avançoit étoit apuïé sur des maximes pures, telles qu'une raison dégagée du trouble des passions les aperçoit. Il parloit peu, & il ne le faisoit qu'aprés avoir vû ce qu'il falloit dire, ainsi ses expressions étoient nettes. Il apliquoit avec tant de choix ses paroles aux choses, qu'il les representoit avec une naïveté admirable. La crainte des Hommes ou le désir de leur plaire n'étoient pas capables de le porter au moindre deguisement; c'est pourquoi on ne trouvoit jamais de contradiction dans ses discours. Ses maximes étoient liés & toutes fondées sur la verité, qui étoit l'unique régle de ses juge-

mens & de ſes paroles. Son ame étoit réglée toûjours au deſſous de Dieu, à qui il étoit parfaitement ſoûmis ; au deſſus des corps dont il étoit détaché ; & entre les Créatures ſpirituelles, ſans ambition de s'élever au deſſus d'elles. Aucune paſſion ne lui eût fait quiter cette ſituation. Dans tous ſes jugemens l'Eternel, l'infini, l'immuable l'emportoit au deſſus de ce qui eſt fini & paſſager. Il parloit des richeſſes & des autres biens ſenſibles, d'une maniére qui faiſoit bien voir qu'il étoit au deſſus de tout ce qui n'eſt que materiel. On lui auroit fait une extrême peine ſi on lui eût donné quelque marque qu'on ſe metoit au deſſous de lui, mais auſſi il étoit incapable d'une baſſe complaiſance, qui l'abaiſſât au deſſous de ce que nous devons être.

C'eſt là être Homme, diſoit Theodoſe : il n'y a preſque plus de veſtiges d'humanité parmi les Hommes, la raiſon eſt éteinte en eux. Ils n'ont plus de ſentimens de Religion ; au moins ils parlent comme s'il n'y avoit point de Dieu : que la Religion fût une chimere ; qu'il fût indiferent de mépriſer ce qui eſt eſtimable, de parler des bagatelles avec eſtime, de les relever, & de rabaiſſer ce qui eſt veritablement grands, qu'il fût permis de confondre l'innocence avec le crime : flater les uns & médire des autres, par le ſeul mouvement d'une afection déreglée, qui leur fait haïr les innocens & aimer les coupables : comme ſi la raiſon n'étoit plus nôtre régle : qu'on ne fût plus obligé de la conſulter : qu'il n'y eût point d'autre loi que nôtre volonté & nôtre pouvoir ; & que tout ce qui ſe peut faire ou dire impunément fût permis. Vous voïez au travers des diſcours des Hommes un

esprit que la raison ne conduit plus, une volonté détournée de sa fin, qui ne craint point Dieu, qui ne l'aime point, qui n'a de l'afection que pour ce qui est perissable. La felicité éternelle est un bien imaginaire à leur égard : les biens réels & solides sont ceux qui passent en un moment. Ils se sont tellement retressi l'esprit en ne pensant qu'aux Creatures qui sont toutes bornées, qu'ils ne sont plus capables d'enviſager ce qui est grand. Ils n'aperçoivent l'Eternité que comme on fait les choses éloignées, & envelopées de nuages obscurs. Ils ne sçavent ce que c'est que de raisonner sur des principes assurez : ils s'abandonnent à leurs passions, qui changeant selon les diferens objets, qui se presentent à eux, ils ne sont plus à la fin d'une conversation ce qu'ils étoient à l'entrée. Ils ne craignent point de blesser la verité. Ils ne sçavent ce que c'est que de peser ce qu'ils doivent dire. Des paroles flateuses ou malignes sortent de leur bouche, selon qu'ils veulent plaire ou choquer, & cette vûë seule les détermine. S'ils veulent plaire, leur aplication est d'entasser toutes les loüanges imaginables, sans examiner si elles sont proportionnées au merite. Si la conversation se tourne par hazard du côté de la médisance, car souvent ils parlent sans sçavoir ce qui les obl ge de parler, alors ils n'ont point d'autre fin que d'encherir par dessus les médisances les plus noires ; & ils calomnient avec la même facilité que si c'étoit une chose indiferente de dire du bien ou du mal de son prochain. Voilà comme tout le monde est fait, c'est pourquoi, disoit Theodose, trouvant dans Synese ce qui n'est plus ailleurs que dans les Livres & en

idée je ne pouvois me separer de lui, je l'étudiois & je tâchois de l'aprendre.

Eugene souhaitoit ardemment que Theodose & Aminte reprissent leurs conversations sur les Etudes, l'occasion s'en presenta enfin de cette maniére. Un jour Theodose & Aminte aprés le repas s'étant mis à parler de quelques Sçavans de leur connoissance, Syneſe tournant la conversation vers Dieu, témoigna, comme il l'avoit déja fait, de l'étonnement, de ce que tant de gens d'esprit passoient leur vie dans l'Etude de choses qui portoient peu à Dieu, s'il en falloit juger par leur conduite. C'est qu'ils ont le cœur corrompu d'ailleurs, dit Aminte: il n'y a point d'Etude qui ne porte à Dieu. Il donna pour exemple la lecture des Poëtes, qui étant faite avec les réflexions necessaires découvre sensiblement la corruption de l'Homme, qu'il est tres important de bien connoître, comme un de ses amis l'avoit fait voir dans les réflexions qu'il avoit faites sur l'Art poëtique. Aminte fit voir cet ouvrage à Theodose, ce qui leur donna lieu de parler de la Poësie. Syneſe dit, qu'elle avoit gâté l'esprit & corrompu le cœur à plusieurs personnes de sa connoissance, qui étoient plus occupez de Jupiter, de Mars & de Venus que de Jesus-Christ; & qui n'eussent pas crû donner un beau tour à leurs Ouvrages, s'ils ne les eussent fait semblables à ceux de l'Antiquité païenne, où l'Idolatrie regne avec les crimes qui en sont une suite. En verité, dit-il, l'experience montre que ceux qui courent toute une journée aprés une rime, & qui s'apliquent serieusement à ranger des mots pour en faire des cadences agréables, n'ont guere de justesse d'esprit. Ils se l'apetissent tellement qu'ils

ne sont plus capables d'aucun emploi qui demande de l'aplication.

Aminte avoüa que la Poësie étoit dangereuse pour ceux qui ont peu de jugement, & qui ne travaillent point à se former un bon sens par des études plus serieuses. La raison dit-il, en est évidente. Nous ne sommes sages & raisonnables qu'en écoutant les avis de ces veritez que Dieu a gravées dans nôtre cœur pour être la régle de nos actions & de nos paroles. Ces veritez qui sont spirituelles ne peuvent être aperçûës que par ceux qui ont les yeux de l'esprit ouverts. Elles sont au dedans de nous; ceux donc qui se répandent au déhors & qui ne pensent qu'aux choses sensibles ne les voïent point. Leur ame devient en quelque façon chair, en s'assujetissant aux corps: aprés quoi elle ne peut concevoir que ce qui est grossier. Il semble que la lumiére de la verité soit entiérement éteinte en elle. Comme les Poëtes ne prennent pour sujet de leurs Vers que des choses sensibles, ils ne cultivent ordinairement que leur imagination: Ils tâchent de la rendre vive & délicate, car c'est elle qui fait les bons Poëtes. L'imagination n'est pas l'esprit, qui juge & raisonne; ce n'est qu'une faculté que l'ame a de se representer dans la substance du cerveau les images des choses sensibles; ainsi ceux qui ne font usage que de cette seule faculté sont toûjours hors d'eux-mêmes. Ils ne voïent point ce qui est dans leur ame. Outre cela l'imagination n'est pas toûjours reglée, ni ces images qu'elle presente à l'esprit toûjours fidelles; car selon que les esprits animaux sont échauffez, qu'ils sont abondans, ou en petite quantité, & selon les autres dispositions qui sui-

vent le temperament, ces images sont ou plus petites ou plus grandes qu'elles ne doivent être. Aussi ceux-là ne sont sujets à aucune régle constante, qui suivent leur imagination, dont une vie pleine de desordre & des discours mal sensez; peignent les égaremens. Ce qui se dit de la Poësie s'entend de l'Eloquence, lorsqu'elle n'est apliquée qu'à ce qu'on apelle galanterie; mais, dit Aminte, ne jugeons point ni de l'une ni de l'autre par le mauvais usage qu'on en peut faire.

Theodose dit que pour reconnoître l'utilité de l'Eloquence, il falloit considerer que peu de personnes sont capables d'aprendre par eux-mêmes ce que la verité nous dit dans l'interieur de l'ame. Que le Peuple étoit heureux quand il avoit des Sages qui pensoient sagement pour lui, mais que quelques judicieuses que fussent les reflexions des Sages, elles lui étoient inutiles, si elles n'étoient incarnées par la parole. Une sagesse muette ne sert de rien. L'Eloquence est donc necessaire, puisque c'est par son moïen que ceux qui ont des pensées & des sentimens raisonnables, forment dans l'esprit de ceux qui les écoutent les mêmes pensées, & inspirent les mêmes sentimens. Ce n'est pas un art mépriſable de sçavoir s'exprimer avec tant de clarté & de neteté, que ceux à qui on parle semblent voir devant leurs yeux une peinture sensible de ce qu'on leur dit, & qu'ils ne voïent que ce qu'ils doivent voir, sans en être détournez par la vûë de choses inutiles, qui éfaceroient les principaux traits de cette peinture. Il n'y a point de verité obscure qu'un homme veritablement éloquent n'éclairciſſe, dévelopant avec ordre tous ses replis, metant chacune de

ſes parties dans ſon jour, & les faiſant paroître ſous tant de faces diferentes qu'il eſt impoſſible que cette verité ne ſoit aperçûë. Il frape l'eſprit ſi vivement & le tourne de ſon côté ſi entiérement, qu'il l'oblige de voir ce qu'il lui propoſe. Il l'y engage par le plaiſir qu'il lui donne, & par le ſoin qu'il prend de lui épargner toutes les peines que lui pourroit cauſer l'obſcurité de ce qu'il expoſe.

Si le commun des hommes eſt peu capable de concevoir les veritez un peu éloignés des ſens, à moins que l'eloquence ne les aproche & ne les mette à ſa portée, le nombre de ceux qui enviſagent les choſes comme il faut, qui s'en forment des idées raiſonnables, & qui conçoivent des ſentimens juſtes pour elles, eſt encore plus petit. Or par le ſecours de l'Eloquence un homme ſage ſuplée à ce défaut. Il peut faire paroître les choſes qu'il propoſe dignes d'eſtime, ou mépriſables, ſelon qu'elles le meritent, & inſpirer pour elles les ſentimens qu'on en doit avoir, en choiſiſſant dans l'uſage de la langue dans laquelle il parle, les mots & les tours qui réveillent les idées & les mouvemens qu'il veut donner. Il repreſente les choſes telles qu'elles doivent paroître. Ainſi il fait que le Peuple en juge raiſonnablement.

Ceux qui cultivent les belles Lettres doivent regarder comme la fin de leur Etude la clarté dans le diſcours, & cet art d'acommoder ſes paroles aux choſes ſelon qu'on en veut donner une telle idée ou un tel ſentiment. Je ne borne pas l'Eloquence à ces diſcours étudiez qui ſe font en public; je l'étends par toute la vie, dans les Entretiens où il eſt beſoin de donner conſeil, d'inſtruire, de traiter une afaire, dans les Sciences abſtraites, auſſi-

bien que dans celles qui entrent dans le commerce de la vie. L'Art de parler est d'usage par tout. Mais je vous prie de prendre garde en quoi je fais consister l'Eloquence ; car bien loin d'estimer ces faux brillans qui aquiérent parmi le peuple la reputation d'homme disert, je les regarde comme un défaut. Toutes ces afectations, ces grands mots, ces cadences trop étudiées ne valent rien, parcequ'ils empêchent l'efet de l'Eloquence, qui est de faire apercevoir les choses dont on parle. Elles ocupent si fort l'esprit des Auditeurs, qu'elles le détournent & l'empêchent de considerer les choses ; aussi tant s'en faut qu'elles ornent un discours qu'au contraire elles le gâtent.

Celui-là est éloquent qui enchante ses Auditeurs, de sorte qu'ils ne s'aperçoivent pas, pour ainsi dire, qu'ils écoutent des paroles, mais qu'ils s'imaginent voir ce qu'il leur dit, tant l'image qu'il se forme dans leur esprit est vive. Il n'y a point de plus riche talent que celui-là & d'une plus grande utilité dans les principaux emplois de la Republique ; pourveu que celui qui le posséde soit sage, c'est-à-dire, qu'il juge sainement des choses, & qu'il ne donne entrée dans son cœur qu'à des mouvemens justes. Les Orateurs dont l'esprit & le cœur sont corrompus empoisonnent le peuple & le rempliſſent d'opinions fausses & de passions déréglées.

Quant à la Poësie, dit Theodose, outre qu'elle est d'usage en plusieurs ocasions, pour chanter les loüanges de Dieu & celles des grands Hommes ; que par sa cadence elle fait entrer agréablement la verité dans l'esprit, & que cet enchaînement de paroles qui composent les Vers, sert à faire retenir les bonnes

choſes qu'ils expriment ; outre cela, dis-je, les Poëtes s'apliquent à faire des peintures ſenſibles de ce qu'ils racontent, à rendre leur diſcours expreſſif & animé, ils ſont plus propres pour les premiers exercices qu'on fait pour aquerir l'Eloquence.

Eugene en interrompant Theodoſe, l'Eloquence, dit-il, eſt quelque choſe de trop relevé pour moi, je ſuis obligé de begaïer avec les enfans, & de commencer comme eux par les premiers élemens. N'avez-vous point quelque méthode qui abrege ce travail, & tempere l'amertume de cet Etude ?

Pour aprendre une Langue étrangere facilement, dit Theodoſe, il faut emploïer les moïens naturels, c'eſt-à-dire, ceux par leſquels les enfans aprennent la Langue de leurs parens, ce qui ſe fait de la ſorte. En même-tems que certains objets ſe preſentent à leurs yeux, comme le pain, le lait, un chien, l'eau, le feu, & les autres choſes qui ſont ordinaires, ils en entendent prononcer le nom par leurs parens. L'idée de ces objets ſe lie ainſi avec celles de leurs noms ; de ſorte que toutes les fois que ces objets ſe preſentent l'idée de leur nom les acompagne ; & comme l'homme ſe porte par ſa nature à imiter, & faire ce qu'il voit faire, un enfant à l'ocaſion de ces objets prononce les noms qu'il a entendu pluſieurs fois, & parle comme ſon pere & ſa mere ; ainſi ſi ceux qui aprochent de lui ont un langage pur, il parle tres-purement.

Les Langues étrangeres s'aprennent de la même maniére, lorſque l'on converſe avec ceux qui les parlent, & cela ſe fait plus facilement par l'uſage que par l'Etude qui eſt pénible & déſagreable ; au lieu qu'en traitant

d'une afaire, où en se divertissant avec les Hommes, on s'acoûtume sans travail à parler leur Langue. C'est pour cette raison que plusieurs ne pouvant aprouver cette voïe longue & ennuïeuse, par laquelle on fait marcher les enfans une douzaine d'années pour sçavoir le Latin, ont désiré souvent qu'il y eut des lieux où l'on rendit la Langue latine comme populaire & naturelle. Ils ont crû que dans une année les Enfans emporteroient plus de Latin que ceux qui ont été douze années dans les Colleges. Montaigne avoit été élevé de la sorte par son pere qui lui avoit donné des Maîtres & des Serviteurs qui ne lui parloient que Latin tres-purement. Ce desir est raisonnable, mais ce que l'on souhaite est dificile. Montaigne avouë que son pere fut enfin obligé aprés quelques années de l'envoïer dans les Ecoles publiques. Tous ces beaux projets d'Academie où l'on ne parle que Latin ont eu peu de succés. Il est impossible de trouver des personnes utiles aux jeunes gens qui sçachent assez de Latin; ainsi on ne peut leur ôter tout commerce avec les François, ce qui seroit necessaire; car autrement les Enfans confondent les deux Langues qu'ils aprennent en mêmetems, ou plûtôt ils n'en aprennent aucune qu'imparfaitement.

Néanmoins cela n'empêche pas que l'usage ne doive être le grand Maître dans l'Etude des Langues, avec cette seule diference entre la maniére dont on aprend la Langue d'un païs où l'on se trouve, & celle dont on étudie une Langue morte, qu'en s'instruisant d'une Langue vivante, les idées des objets que l'on voit se lient immediatement avec les idées des noms qu'on entend apliquer à ces objets, au

lieu qu'en étudiant une Langue dans un cabinet, l'idée du nom de la Langue étrangere se lie par l'usage avec celle du nom de la Langue que l'on sçait ; & voilà comment cette liaison se fait par l'usage. Un Maître acommode à nos mots François les mots Latins, qui signifient la même chose, ou bien on a une Traduction françoise d'un Auteur Latin, disposée d'une telle maniére que le Latin réponde au François. En conferant souvent ces deux Langues, enfin aprés un long éxercice la Langue latine se lie avec la françoise, & par cet usage on l'aprend.

Quoi ! dit Eugene, vous ne me parlez point de ces miserables Grammaires qui m'ont fait tant de peines & qui rebutent tous les jeunes Gens.

Il est inconteſtable, repartit Theodose, qu'absolument parlant, on pourroit s'en passer, & aprendre parfaitement une Langue par le seul usage, soit en écoutant un Maître, ou en se servant de Traductions. Les Grammaires ne sont composées que de certaines reflexions generales que l'on a fait sur une Langue. On a reconnu dans l'usage que les noms se terminent de telle & telle maniére, qu'ils ont certaines inflexions, & que selon certaines dispositions ils ont des significations diferentes. Les premiers qui ont écrit sur les Langues aiant fait des remarques de ces choses, ont donné des régles generales qui sont utiles (en ce qu'on aquiert avec facilité & en peu de tems les connoissances qu'un long & penible usage auroit donné ; ainsi les Grammaires sont utiles, & je ne pretendois pas, Eugene, vous éxemter de ce travail, qui n'est pas si grand que vous le pensez, quand on l'entreprend

comme il faut. Les Grammaires sont difficiles, parcequ'on ne sçait pas ce que c'est. Pour en trouver la clef il faut d'abord se former une notion de toutes les Grammaires en general; c'est-à-dire, éxaminer quels sont les fondemens de l'Art de parler, ce qui a été fait dans un Livre qui explique cet Art. En peu d'heures vous y aprendrez la Grammaire generale de toutes les Langues. Les enfans ne sont pas capables de cet éxamen, mais ceux qui les enseignent le doivent faire, pour leur rendre raison des régles de Grammaire qu'ils leur aprennent, à proportion qu'ils en sont capables.

Les Grammaires qu'on met entre les mains des Enfans doivent être dans la Langue qui leur est connuë, c'est-à-dire, en François pour les Colleges de France: car enfin c'est entreprendre de chasser les tenebres par les tenebres, que de se servir de Grammaires latines pour leur faire aprendre le Latin. Un Allemand qui ne sçauroit point le François, & avec qui je ne pourrois avoir de commerce que par des signes, pourroit-il m'instruire de sa Langue? Peut-être qu'en conversant longtems avec lui je dévinerois ce qu'il me voudroit dire, mais enfin si je ne prenois plaisir à perdre mon tems, je lui prefererois ceux qui pourroient m'instruire plus facilement en se servant de la Langue françoise que je connois pour m'aprendre l'Aleman que je ne sçai pas.

Je crois même qu'on devroit commencer les premiéres Etudes des enfans, ce que je vous prie de remarquer, par leur enseigner une Grammaire françoise, qui fut courte. La Grammaire de leur Langue ne leur donnant aucune peine les disposeroit à une Etude plus

obscure & plus pénible. Je souhaiterois outre cela que dans toutes les Grammaires, soit françoises, soit latines, l'on ne comprit d'abord que ce qui est de plus general. Qu'elles eussent deux parties, & qu'on rejetât dans la seconde tout ce qui est moins ordinaire; car par ce moïen on faciliteroit l'Etude de la Grammaire; il est bon que les régles soient en Vers qui soient clairs & simples comme de la prose. Les rimes servent à se ressouvenir plus éxactement de ces régles, & empêchent qu'on ne les confonde.

Aprés qu'on auroit donné aux Enfans les premiers élemens de la Grammaire dans la Langue qui leur est connuë, on pourroit metre en Latin la seconde partie de la Grammaire, supoſant qu'ils entendent déja un peu le Latin. C'est pour cette raison qu'on peut metre en Latin cette partie de la Grammaire latine, qui traite de l'Art poëtique, puisqu'on ne l'étudie qu'aprés avoir sçû un peu de Latin & que ce n'est pas une necessité que les Grammaires grecques soient françoises, puisque lorsqu'on commence l'Etude du Grec on n'ignore pas le Latin. On a d'excellentes Grammaires. Despautere est tres-beau & tres-bon pour ceux qui ont déja quelque connoissance de la Langue latine. Ainsi on pourroit en prendre une partie. Tout ce qu'a fait Vossius sur cette matiére est excellent. Monsieur Lancelot a ramassé dans ses Méthodes latine & grecque, tout ce qu'il y a de bon dans les Grammairiens qui ont écrit avant lui.

Il faut joindre à la Grammaire l'usage. On peut d'abord faire aprendre aux Enfans les termes Latins des choses qui se presentent communément à eux, ce qui ne demande point de

Grammaire. Il faudroit leur donner des Livres, dont les premiéres pages ne fuſſent qu'une ſuite de mots Latins, comme ils ſont rangez dans le *Janua Linguarum*, & que dans les ſuivantes à proportion qu'ils commenceroient à étudier la Grammaire, les dificultez s'y trouvaſſent ſelon qu'elle les explique, pour leur faire apliquer les régles qu'ils aprennent. Il ſeroit avantageux pour cela que des Perſonnes judicieuſes préparaſſent des diſcours Latins où les difficultez ſe rencontraſſent de ſuite, où il n'y eut aucune expreſſion figurée, ni alluſion à des choſes que les jeunes gens ne connoiſſent point encore. Le premier devoir des Diſciples ſeroit de mettre par écrit la ſignification des mots Latins, & de rendre raiſon de leur ordre, c'eſt-à-dire, d'apliquer leurs régles. Par ce moïen on joindroit dés les premiers jours l'uſage avec la Grammaire. Et pour leur faciliter encore cette premiére Etude, il ſeroit bon qu'ils trouvaſſent les mots Latins expliquez dans une Verſion françoiſe qui ſeroit à côté des ſeules premiéres pages latines; car il faut qu'ils s'acoûtument à chercher dans les Dictionnaires la ſignification des termes qu'ils rencontrent.

Les Dictionnaires qu'on donne aux Enfans ne doivent être que de petits Vocabulaires pour les premiers Auteurs, qu'on leur fait voir. Aprés quelques jours ils doivent commencer par le ſecours de ces Vocabulaires de rendre en François leur Auteur Latin, & enſuite à traduire en Latin quelques maniéres de parler Françoiſes qu'un Maître doit choiſir, afin qu'ils puiſſent trouver dans leurs Auteurs Latins des expreſſions qui y conviennent. Car il ne me ſemble pas raiſonnable

qu'on oblige un Enfant de dire en Latin ce qu'il ne peut ſçavoir. On ne devine pas les Langues, mais quand on a remarqué une certaine expreſſion, on l'aplique dans l'ocaſion.

Aprés ces premiers exercices il faut continuër de leur faire lire les Auteurs Latins, qui ont parlé purement, avec cet ordre, qu'on ne leur propoſe d'abord que ceux dont le diſcours eſt ſans figures; car les figures étant des maniéres de parler éloignées de celles qui ſont ordinaires, elles n'expriment pas les choſes naturellement; ce qu'un enfant ne diſtinguant pas, il ne peut aprendre quelle eſt l'idée naturelle des termes, dont celui qui écrit a renverſé l'uſage. Outre cela les tours figurez ſont embarraſſans : c'eſt pourquoi les Livres Latins où les figures ſont frequentes, doivent être acompagnez dans les lieux difficiles de quelques éclairciſſemens, c'eſt-à-dire, d'expreſſions ſimples & naturelles de ce que l'Auteur avoit dit avec art, & d'une maniére qui n'eſt pas ordinaire, ce qu'on a fait dans les Auteurs Latins qui ont été imprimez pour l'uſage de Monſeigneur le Dauphin.

Ce que vous me dites me fait regreter, dit Eugene, le tems que l'on m'a fait perdre. Quand je me ſouviens de la maniére qu'on m'a enſeigné, il me ſemble qu'on me metoit alors la tête dans un ſac, & qu'on me faiſoit marcher à coups de foüets, me châtiant cruellement toutes les fois que n'y voïant point, j'allois de travers. Car en verité je n'y voïois goute, & la même choſe m'arrivoit que ſi on m'eût fermé éfectivement les yeux. Vous me faites connoître qu'il y a une méthode encore plus aiſée que celle-ci qui n'eſt que pour les enfans, je vous la demande. Vous rerez

plaisir à plusieurs personnes qui sont dans le même état que moi. Aprés avoir demeuré dans un College une dixaine d'années ils ne sont pas plus avancez que s'ils n'avoient point marché.

Par le moïen d'une Grammaire bien faite, dit Theodose, on aprend en un mois, comme nous l'avons remarqué, ce qu'on ne découvriroit qu'aprés une Etude de plusieurs années; ainsi, quoique la lecture d'une Grammaire soit désagréable, il la faut faire, mais les personnes avancées dans l'âge ne sont pas obligées d'en aprendre les régles par memoire: la connoissance s'en aquiert par jugement & par l'usage. Aprés qu'on sçait lire une Langue on jette les yeux sur une table, qui en represente la Grammaire d'une maniére abregée. Comme sont les Tables qui se trouvent dans la Méthode grecque de Monsieur Lancelot. Il sufit d'abord de comprendre grossiérement la diference qui est entre les Noms & les Verbes, & de sçavoir qu'à peu prés les Tems & les Modes se forment de telle & telle maniére. Il faut venir à l'usage aprés les deux ou trois premiers jours qu'on commence d'étudier une Langue, & prendre un de ces Livres, par lesquels nous avons dit que se faisoient les premiers éssais des enfans. Si l'on n'a point de Maitre il faut choisir des Auteurs faciles où il y ait une version qui soit interlineaire dans les premiéres pages, & qui ait outre cela l'explication Grammaticale avec un Vocabulaire à la fin, où tous les mots soient expliquez. Ces secours tiennent lieu de Maître. On doit relire tant de fois ces premiéres pages, qu'on sçache & la signification de tous les mots & les observations de Grammaire que l'on trouve

dans les Scholies. Cela ne donne aucune peine ; car toutes choſes y ſont digerées ; cependant cette idée groſſiére & generale qu'on s'étoit formée de la Grammaire ſe perfectionne. On en lit une plus étenduë que les tables; entreprenant auſſi la lecture de quelque Auteur plus dificile, avec le ſeul ſecours d'une verſion qui ne ſoit pas interlineaire, mais hors du Livre ou à côté. Car ce qui a été utile dans le commencement ſeroit nuiſible, rendant l'eſprit pareſſeux.

Ce que je vous dis, Eugene, regarde toutes les Langues. Cependant je ſçai que cela ne vous eſt neceſſaire que pour le Grec ; car le deſordre n'eſt pas ſi grand dans les Ecoles publiques, que lorſqu'on en ſort, on ſoit obligé de recommencer les premiers élemens de la Langue latine. On en ſçait aſſez pour ſe mettre dans la lecture des bons Auteurs. Si vous n'étes chargé d'un emploi qui vous engage dans quelque autre Etude plus preſſée, je vous conſeille de joindre l'Etude du Grec avec celle du Latin.

Vous ſouvenez-vous, dit Theodoſe à Aminte, que lorſque nous étudions le Grec enſemble, nous écrivions les Noms & les Verbes que nous aprenions chaque jour : que le ſoir nous les repetions, & que par maniére de jeu nous nous interrogions de leur ſignification : que nous aprenions cette Langue par racines, que nous reduiſions à un petit nombre, faiſant venir celles qui ſe trouvent dans le Treſor d'Etienne, d'autres premiéres racines. Eugene doit faire la même choſe. Aminte dit qu'il s'en ſouvenoit, & que quoiqu'il eût négligé cette Langue, quelque Auteur qu'il prit, il n'avoit preſ-

que jamais besoin de consulter les Dictionnaires, tant cette Etude avoit enraciné dans sa memoire la signification des mots Grecs.

Aprés une ou deux années d'Etude du Grec, dit Theodose à Eugene, aprennez un peu d'Hébreu. Toutes ces Etudes que nous vous proposons ne sont pas si embarrassantes que vous le pourriez croire ; car, aprés avoir aquis cette premiére idée generale de l'Histoire, & ces premiéres connoissances de la Langue grecque & latine, ce que vous pouvez faire dans une premiére année, si vous êtes studieux, l'Histoire, les Langues, & l'Eloquence ne seront plus des Etudes diferentes. Vous lirez les Historiens dans leur Langue, ainsi vous aprendrez en même-tems les choses qu'ils racontent, & la force & les proprietez de la Langue dans laquelle ils écrivent, & vous remarquerez le tour & la maniére dont ils s'expriment ; de sorte que vous ferez trois choses à la fois, vous vous instruirez de l'Histoire, vous deviendrez habile dans la Grammaire, & tres-éloquent, ce qu'on apelle sçavoir les belles Letres. Pour l'Hebreu on entretient ce qu'on en sçait, sans faire, pour ainsi dire, de dépense extraordinaire. On est obligé de lire tous les jours l'Ecriture sainte, ce qui se peut faire dans la Langue originale avec facilité ; car on peut se servir de la version de Santes Pagninus revûë par Arias Montanus. Cette version est interlineaire & acompagnée de Scholies qui démêlent les dificultez de Grammaire.

Quant aux autres Langues, à moins qu'on n'en veüille faire profession, & qu'on ne s'y trouve engagé par un attrait particulier, ou par quelque ordre superieur, l'on ne doit pas

y penſer. On en peut avoir les Grammaires, les feüilleter en peu de tems, afin que dans l'ocaſion on puiſſe avec un Dictionnaire trouver la ſignification de quelqu'un de leurs termes qui ſe rencontre par hazard. Il faut entendre & parler exactement le Latin & la Langue naturelle. Il ſufit d'entendre bien le Grec. Pour avoir une parfaite intelligence de quelque Langue que ce ſoit, il ne faut pas ſe fier entiérement aux Dictionnaires ni au Verſions. C'eſt par la conference de pluſieurs Paſſages qu'on connoît la force d'un mot & la proprieté d'une expreſſion. Les diferens lieux où l'on trouve qu'ils ont été emploïez font connoître le ſens que les Auteurs leur ont donné. Un habile Homme ſe fait lui-même ſon Dictionnaire. Pour cela les Concordances que l'on trouve des bons Auteurs ſont d'une grande utilité, car par leur moïen on trouve en un moment tous les endroits où ſe trouve le terme dont on cherche la propre ſignification. On a pour l'Ecriture ſainte, des Concordances latines, grecques & hebraïques. On peut dire que le Treſor grec & latin des Etiennes eſt comme une Concordance generale pour les Auteurs Grecs & Latins. Vous trouverez les Concordances des Auteurs particuliers dans les Editions qu'on a faites pour Monſeigneur le Dauphin.

Aminte fit pluſieurs reflexions ſur l'utilité de l'éloquence, il montra qu'elle étoit neceſſaire non ſeulement pour paroître dans la Chaire ou dans le Barreau, mais pour traiter les Sciences; qu'un Ouvrage de Mathematique, de Philoſophie, de Theologie compoſé par une Perſonne qui ſçait écrire, éclairciſſoit l'eſprit tout d'une autre maniére que ces Livres

l'Eloquence ne répand point sa lumiére. Car enfin on peut dire que l'élocution est dans les Sciences ce que le Soleil est dans le Monde. Sans la lumiére de cet Astre aucun objet ne paroît, aussi sans l'élocution, les veritez les plus brillantes demeurent ensevelies dans les tenebres. Je ne parle pas d'une certaine élocution fardée qui ne consiste que dans des jeux de mots, & des tours extraordinaires, qui n'ont point d'autre fin que de surprendre par une fausse aparence. Plusieurs néanmoins aiment cette fausse élocution, ce qui est une marque que leur esprit est petit, car ceux qui sont solides ne se laissent point ebloüir par un faux éclat : ils aiment les choses & non les paroles, ils ne regardent que la verité, & ils n'estiment l'Eloquence que pour ses belles maniéres de la faire connoitre, de l'éclaircir, de donner des idées justes des choses, & d'inspirer pour elles des sentimens & des mouvemens raisonnables ; ce qui ne dépend pas seulement des paroles, mais de la matiére que l'on traite & de la disposition & de la forme qu'on lui donne. C'est pourquoi quand on recherche ce riche talent de sçavoir mettre en ordre & dans un jour lumineux les bonnes choses que l'on veut exposer, je supose qu'on n'est pas du nombre de ces discoureurs de rien, dont l'Eloquence n'est qu'un badinage ; pour, dis-je, aquerir l'art de disposer ce qu'on veut dire, de sorte que le Lecteur soit conduit comme par degrez de ce qu'il sçait à ce qu'il ne connoit pas, il faut étudier ceux qui ont excellé dans cet Art. Nous avons d'excellens modelles pour cela dans nôtre Langue. Nous avons des Traitez de Mathematique, de Phisique & de Morale faits

avec cette exactitude. Quand vous lirez ces Livres qui sont tres-propres pour faire l'esprit, vous ferez atention à cet ordre & à cette neteté avec laquelle ils écrivent ; particuliérement à l'art avec lequel ils ramassent les choses & en font le portrait en peu de paroles, n'oubliant aucun trait de ce qu'ils veulent marquer, & retranchant tout ce qui seroit superflu ; car on ne conçoit clairement une verité qu'aprés que l'esprit a suplée ce que celui qui l'a proposé a omis, & qu'il n'ait rejeté ce qui est inutile. Un homme qui sçait écrire épargne bien de la peine à ses Lecteurs. Il ne leur laisse rien à faire. Ils n'ont qu'à ouvrir les yeux pour apercevoir la verité, qu'il leur a dévelopée.

Ceux qui écrivent avec négligence peuvent dire de bonnes choses, mais ils les laissent entassées les unes sur les autres dans une si grande confusion qu'on ne peut les débroüiller, ni voir ce qu'elles sont. Il y a cent paroles pour une, qui sont comme de méchantes herbes qui empêchent de croître celles qui sont bonnes. L'esprit s'égare dans ces grandes campagnes : il est étourdi par tant de diferentes voix, qu'il ne peut écouter celle qui l'instruit. Encore une fois l'Eloquence consiste principalemens dans la disposition de la matiére, dans une éxactitude à ne rien ometre qui soit necessaire & à retrancher ce qui est inutile. Le reste est facile, car quand le fonds est bon, quoique celui qui écrit ou parle ne soit pas assez exact dans ses expressions, il y a toûjours une certaine Eloquence de choses, qui est admirable.

Ce n'est pas qu'il faille négliger l'élegance ou le choix des paroles. En étudiant une Lan-

gue il faut rechercher avec soin les idées propres de chaque mot. Nous aprenons dans la conversation les propres significations de nos termes François : celles des mots Latins & la pureté de leur Langue, en lisant avec soin les Auteurs qui ont parlé purement, & qu'on sçait avoir emploïé les termes dont ils se servent, dans leur signification propre, en quoi Terence a excellé dans la Langue latine au jugement de toute l'Antiquité. Pour aquerir cette connoissance de la propre signification des termes d'une Langue, il faut distinguer avec soin les expressions figurées de celles qui sont naturelles, & pour ne s'y pas tromper, ne choisir dans les premiéres Etudes que les Auteurs qui ont parlé plus simplement, comme Cesar dans ses Commentaires, Ciceron dans ses Epîtres, Virgile dans ses Eglogues, dans ses Georgiques, & Horace dans ses Satires & Epîtres.

Dans les premiers essais que l'on fait faire aux jeunes gens, l'on ne doit pas permetre qu'ils emploïent aucun terme que dans sa signification propre & naturelle. Ils doivent reserver à un autre tems ces expressions figurées qui donnent de la grace & de la couleur au discours. Les Peintres éxercent leurs Eleves à déssigner avec le craïon simplement, & ils ne prennent point eux-mêmes le pinceau que premiérement ils n'aïent marqué avec le craïon les traits propres & naturels de ce qu'ils veulent representer. Aprés cette premiére Etude, on peut colorer son discours, & l'enrichir avec l'azur, le vermillon, & les autres couleurs precieuses, c'est-à-dire, avec les tropes & les figures qu'on aprend des Orateurs & des Poëtes. On remarque en les lisant

comme ils embelliſſent les choſes, & comme aprés avoir arrangé, pour ainſi dire, les os, les avoir liez de nerfs, de muſcles, & revétus de chair, enfin ils les couvrent d'une belle peau.

La lecture des Poëtes contribuë beaucoup à l'éloquence, elle donne un certain air gai & agréable. On y trouve une grande fecondité de mots, de figures & de Metaphores. Ils ont de grands mouvemens, des deſcriptions vives, de ſorte qu'outre le plaiſir de la cadence de leurs Vers, qui ſoulage le travail de la lecture, & le change en divertiſſement, l'on en peut tirer beaucoup de profit; mais il eſt bon auparavant que de les lire de s'y diſpoſer par les reflexions qui ont donné ſujet à cet Entretien, ils ſont dangereux ou utiles, ſelon la diſpoſition avec laquelle on les lit. Il y a pluſieurs choſes à remarquer dans les Poëtes pour la conduite de leurs pieces, & pour leur maniére que l'Auteur des reflexions de l'Art poëtique fait apercevoir. Il faut joindre à la lecture des Poëtes celle des Orateurs, & de tous les Ouvrages de Ciceron, car je n'en excepte aucun. Il n'y a point d'Auteur dans l'Antiquité païenne, dont l'Etude ſoit plus utile pour la ſolidité des penſées, pour les maximes admirables, pour la latinité & la belle maniére de metre une verité en ſon jour, & de la faire connoître avec tant de varieté & de fecondité, que les eſprits les plus diſtraits ſoient contraints de l'apercevoir.

Je ne veux point, dit Aminte à Eugene, vous acabler par une diverſité de lectures: faites choix d'un petit nombre d'Auteurs. Dans le Latin je ne vous marque que Terence, Ceſar, Saluſte, Ciceron, Virgile & Horace,

avec lesquels vous conversiez si familiérement, que sans y penser vous preniez toutes leurs maniéres. Ne pensez à aucun autre Auteur que vous n'aïez formé vôtre stile, mais prenez garde qu'il ne sufit pas pour cela de ramasser des phrases de Ciceron & des autres pour les coudre ensemble ; cela ne vaut rien. Il faut faire de toutes vos lectures ce que les abeilles font des diferens sucs qu'elles recueillent sur plusieurs fleurs ; elles en composent un miel dont la nature est simple. On doit digerer ce qu'on lit, & en faire comme une liqueur pure.

Pour prendre un stile uniforme, qui ait de la ressemblance avec ces modelles parfaits dont nous avons parlé, envisagez-les souvent sans porter vôtre vûë ailleurs. Vous pourrez voir dans la suite les Ouvrages des autres Auteurs anciens & nouveaux, mais que ce soit comme en passant sans vous y arrêter. Jetez seulement les yeux sur ceux d'entre les Poëtes & d'entre les Orateurs, qu'on ne méprise pas, si vous voulez éviter la honte qu'il y a, selon l'imagination des hommes, de les ignorer : & cependant observez les excellentes qualitez qui leur sont propres. Il faut separer le mal d'avec le bien. Quand on peut être court & être clair, c'est une qualité admirable, ainsi remarquez, par exemple, en lisant Tacite, comme il renferme en peut de paroles des reflexions judicieuses, & imitez cette brieveté autant qu'elle est compatible avec la pureté & la netteté du stile.

Je ne crois pas vous devoir parler de la Rhetorique, dont l'art de parler vous donnera une sufisante connoissance. Lorsque vous lirez les Ouvrages de Ciceron, dont plusieurs sont de

Rhetorique, en y cherchant l'Eloquence vous en aprendrez les régles. Si vous êtes un jour dans un emploi qui vous oblige de ſçavoir cet Art plus parfaitement, vous lirez Quintilien, & ce que Voſſius a fait ſur cette matiére. Vous trouverez dans ce dernier tout ce qu'il y a de doctrine dans les Auteurs. Mais cela n'eſt utile que pour les Maitres. On a compris dans l'Art de parler ce qui étoit neceſſaire ; outre pluſieurs reflexions propres à former l'eſprit, comme on croit qu'on ne ſera pas dégouté de ce livre parcequ'il eſt court, on ne parlera pas ici plus au long de l'élocution. Je dirai ſeulement que pour y réüſſir la ſpeculation ne ſufit pas. Il y faut joindre l'exercice avec d'autant plus d'aplication qu'il n'y a point de talent d'un plus grand uſage que de ſçavoir parler & écrire. Dans ces exercices n'entreprenez que de petits Ouvrages que vous puiſſiez polir à loiſir & retoucher pluſieurs fois. Quand on aprend à écrire, le Maitre qui conduit la main fait former mille fois le même trait. Un Maitre de Chant fait repeter pluſieurs fois la même Note. Auſſi en compoſant une piéce il faut la refaire cent & cent fois, juſques à ce qu'on ait atrapé ce qu'on veut ſignifier. Il eſt bon de faire voir vos compoſitions à un ami qui juge ſi vous avez exprimé ce que vous avez voulu dire. Un de nos illuſtres Academiciens liſoit ſes Vers devant ſes Domeſtiques, & retouchoit ce qu'ils n'entendoient pas. C'eſt à quoi l'on doit travailler d'être entendu de tout le monde.

Pour les exercices de la jeuneſſe qui ſe font dans les Ecoles publiques, on devroit choiſir tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Antiquité

pour en composer un petit ouvrage où l'on trouvât des exemples, soit en Prose soit en Vers, d'Exordes, de Narrations, de Raisonnemens bien poussez, de Passions bien exprimées, de Comparaisons justes, de Descriptions exactes, de Figures animées, d'Allegories riches. Les jeunes Gens aprendroient par memoire ces exemples, & l'on les leur feroit imiter en leur proposant des sujets conformes, ainsi que les Peintres dans leurs premiéres Etudes copient les Ouvrages des excellens Maitres.

On peut reduire tous les stiles au stile Didactique ou de doctrine, à l'Historique & à l'Oratoire Les jeunes Gens ne peuvent guere s'exercer dans le premier, parcequ'il demande trop de sagesse & de doctrine. On pourroit néanmoins les obliger quelque fois d'écrire les preceptes qu'ils auroient apris de la bouche de leur Maitre. En fait de doctrine le principal soin est celui de la matiére & de sa disposition. Nous avons en nôtre Langue des Traitez de Mathematique, de Phisique, de Morale, de Theologie, qui sont tres-bien écrits, qu'on peut prendre pour de parfaits modelles du stile Didactique. Pour exercer la Jeunesse dans le stile Historique; qui est d'un tres-grand usage, le Maitre fait de vive voix un recit; il l'oblige ses Disciples de le coucher par écrit, & d'imiter le stile de l'Historien qu'il leur a proposé pour modelle.

Le stile Oratoire est pour le Barreau ou pour la Predication. Il y a néanmoins plusieurs autres ocasions où l'Eloquence n'est pas inutile, j'entends celle qui sçait dissiper les tenebres dont la verité est couverte. Qui acommode avec un Art admirable les pensées les plus relevées à la capacité du petit Peuple.

Qui rend dociles les plus farouches : qui tient dans une aplication admirable à ce qu'elle propose les esprits les plus legers & les plus distraits. Qui instruit les ignorans ; qui convainc & persuade les opiniâtres, excite les paresseux & échaufe les plus froids C'est cette Eloquence que je regarde comme le plus beau fruit de l'Etude des belles Letres.

Les jeunes Gens se plaisent davantage à ce stile, parcequ'il a plus de mouvemens, & par consequent plus de raport avec leurs inclinations ; ainsi le sujet ordinaire de leurs exercices doit être des harangues. Dans ces compositions il faut les abandonner un peu à eux-mêmes, & donner de la liberté à leur feu, crainte de l'étoufer en le resserrant trop. L'âge & le jugement feront les retranchemens necessaires. Cependant il leur faut proposer de bons modelles comme Ciceron & Demosthene, & les éloigner tant qu'on le peut des Déclamateurs, où l'on prend une mauvaise Eloquence, qui n'a pour but que de plaire & ne produit aucun fruit. Elle est ridicule lorsqu'on l'emploïe devant des Juges qui ne se laissent point surprendre par des Figures de Rhetorique, qui les avertissent de se défier du Déclamateur. Elle est criminelle quand on s'en sert dans les Chaires de nos Eglises, dont elle fait un Théatre. Ceux qu'elle y atire ne cherchent que le plaisir passager qu'elle donne ; aprés quoi ils se retirent pleins d'admiration pour l'Orateur & vuides de l'amour de Dieu, qu'on avoit fait semblant de leur vouloir inspirer.

Pour vous en dire davantage, dit Aminte à Eugene, il faudroit sçavoir quelle route vous devez suivre dans le reste de vôtre vie. Voilà

par où il faut commencer quelque profession que vous embrassiez. Ces premiéres Etudes sont le fondement de toutes les Sciences. Nous avons tâché de les rendre aisées & courtes. Si vous n'aviez point perdu une partie de vôtre jeunesse, vous devriez avoir déja parcouru cette carriére que nous vous avons ouverte, aprés quoi on vous auroit conseillé jusques à ce que vous eussiez ateint un âge plus avancé de lire avec quelque soin toute l'Antiquité, les Poëtes, les Orateurs & leurs Scholiastes, les Historiens, les Philosophes & leurs Commentateurs, dans leur propre Langue, au moins leurs Ouvrages les plus considerables. Mais le tems vous manque & vous êtes pressé. Allez donc par ces sentiers que nous vous avons marqué, parcourant les Auteurs communs, & ne vous atachant qu'à ceux qui ont excellé, que vous lirez toute vôtre vie; car puisque l'Art de parler & d'écrire est si necessaire, il faut sans interruption entretenir commerce avec ceux qui écrivent bien.

Pour satisfaire ceux qui ont souhaité qu'on entrât dans un plus grand détail, on met ici un excellent discours touchant l'Etude des Humanitez. Il est d'une personne d'esprit & de pieté, qui animée du même esprit qui a porté à faire ces Entretiens, écrivit la Lettre suivante à un de ses amis qui lui avoit demandé les avis touchant l'Etude des Humanitez; où sa vocation l'engageoit.

LETRE

LETTRE
DU R. P.....
TOUCHANT L'ETUDE DES HUMANITE'S.

IE commence par où je croi que vous devez commencer vous-même, c'eſt-à-dire, par l'Etude des Langues. Il faut que vous ſçachiez la Latine & la Grecque, autant qu'il eſt neceſſaire l'une avec politeſſe, & d'entendre l'autre avec facilité, & avec le goût & le ſentiment des beautez dont elle eſt remplie. Comme ces deux choſes demandent de l'aplication, & du travail, & qu'elles ne ſont cependant qu'une diſpoſition à une Etude plus ſolide, il faut s'y atacher avec ardeur dans les premiéres années, & reſerver les autres à des ocupations plus importantes ; évitant en cela le peu de conduite de pluſieurs de ceux qui s'apliquent aux belles Letres, qui ſont contraints d'aprendre toute leur vie à parler & à écrire purement, parcequ'ils n'y ont pas

donné le tems necessaire dans le commencement ; ou qu'ils l'ont fait sans ordre & sans méthode. La plus naturelle, à mon sens, est de s'atacher d'abord à la connoissance des principes & des régles de la Grammaire ; & si on y trouve de la satisfaction, ou qu'on en ait le loisir d'en éxaminer les raisons, le raport, & la dépendance. Car il y a, selon les plus habiles, beaucoup de choses dignes de remarque dans cette sorte d'Etude. Pourveu néanmoins qu'on ne la fasse pas dégenerer en une recherche inutile de mots & d'étimologies.

Aprés ce premier degré où il ne faut être long-tems, parceque l'usage est le meilleur maître en matiére de Langues, on doit passer à la lecture des Auteurs qui ont écrit lorsque le Latin étoit dans sa plus grande pureté, c'est-à-dire, pendant la vie d'Auguste & quelque-tems aprés sa mort. Les Fables de Phedre, les Lettres de Ciceron à ses amis, avec les petits traitez de l'amitié & de la vieillesse qui sont les plus travaillez de cet Auteur ; Salluste, Cesar, Terence, doivent être lûs les premiers & preferez à tous les autres.

Mais afin que cette lecture soit utile, il ne faut s'atacher au commencement qu'à la proprieté, c'est-à-dire, à la veritable signification des mots, à leur regime, & à leur liaison, à la maniére aisée & naturelle dont ils écrivent, & à la liberté & au tour des phrases, à l'air noble & délicat des expresions, à la douceur & à l'harmonie, c'est à-dire, à l'arrangement des mots, à leur mélange sans embarras & sans obscurité, enfin aux beautez particulieres, à la Langue latine, & aux ornemens qui lui sont propres. Mais les refle-

xions que l'on feroit sur toutes ces choſes ſeroient inutiles ſans l'uſage & ſans l'exercice ; & il ſeroit même dificile qu'on fit ces reflexions avec jugement & à propos, ſi la neceſſité de mettre en François ce qu'on a lû en Latin, n'apliquoit l'eſprit à remarquer les diferences des deux Langues, & ſi celle qu'on s'impoſe à ſoi-même de traduire ſa Verſion dans un autre Latin que celui de l'Original, ne rendoit ſenſible l'inegalité d'un bon modelle & d'une mauvaiſe copie. Ainſi le plus important avis qu'on puiſſe donner en cette matiére, eſt de traduire tous les jours quelque choſe qui nous ait fort plû ou dans Ciceron ou dans Saluſte, ou dans Ceſar ; & un jour aprés de traduire ce François en Latin ſans ſe laiſſer la liberté de conſulter celui de l'Auteur, qu'aprés que l'Ouvrage eſt fini ; car il eſt tres-bon alors de conſulter l'Original, & de voir combien on s'eſt éloigné, quelque éfort qu'on ait fait pour s'en ſouvenir, & pour le ſuivre. Je croi auſſi que ce ſeroit une pratique d'une grande utilité, de choiſir un Auteur déja traduit en François par un homme habile dans les deux Langues, comme Phedre & Terence, dont les Verſions ſont tres-pures & tres-éxactes, & de ne conſulter la Verſion françoiſe qu'aprés avoir tâché d'en faire une ſur le Latin pour remarquer ſon embarras, ſes maniéres génées & peu naturelles, & ſouvent même ſes fautes contre le François & le Latin.

Inſenſiblement on ſe forme le goût par cette voïe, & on n'aprendra pas ſeulement ce que c'eſt qu'une pure latinité ; mais encore ce que peu de gens ſont capables de diſcerner, les caractéres & les régles de chaque ſtile parti-

culier. Je ſçai qu'on peut arriver à ce diſcernement par des routes diferentes. Mais voici la maniére de toutes qui me paroît la plus aiſée. Il faut commencer par la lecture des Epîtres de Ciceron, & on peut y joindre ſi l'on veut celles de Pline le Jeune, quoiqu'elles ſoient infiniment au deſſous ſelon le goût des bons Critiques. De cette maniére on aprend à écrire, & on l'aprend d'autant plus aiſément, que ce ſtile ne demande pas neceſſairement de la ſuite & de la liaiſon, qu'il a la commodité de pluſieurs repos & de pluſieurs changemens; qu'il ne ſoufre ni élevation, ni parure, & qu'étant content de la clarté & de la pureté, il peut être apris auſſi-tôt qu'on ſçait parler.

Le ſtile des Dialogues eſt un peu plus orné, quoiqu'il ſoit encore moins ſoûtenu, & les changemens de perſonnes qui ſervent à l'interrompre, le rendent plus vif, plus ſpirituel, & par conſequent plus dificile. On ne peut en trouver de meilleur modelle que dans les Dialogues de Ciceron, où il a mis toute l'élegance & toute la beauté de ſes autres ouvrages, avec une douceur, une facilité & un agrément qui ne ſe trouvent point ailleurs. Les Comedies de Terence, & celles de Plaute ſont des Dialogues, mais dont les premiers ont bien plus d'eſprit & de bon ſens que les ſeconds. Et les petites Fables de Phedre ſont ſi ſouvent mêlées de Dialogues, & elles ſont toûjours ſi courtes, qu'on peut les conſiderer comme autant de piéces achevées en ce genre.

Pour le ſtile des Memoires ou d'une Hiſtoire peu étenduë, on ne peut rien avoir de plus parfait que les Commentaires de Ceſar, &

l'Hiſtoire de Saluſte. Il faut les lire ſouvent ; & comme tout le monde convient que le premier parloit le mieux des Romains, & que le ſecond eſt le premier des Hiſtoriens, il ne faut pas aprehender de ſe mouler ſur eux, & de former ſon jugement ſur le leur.

Il faut cependant avoüer que le ſtile de Ceſar & de Saluſte n'eſt pas aſſez plein & aſſez majeſtueux pour une Hiſtoire étenduë. Celui de Tite Live eſt grand & digne de la majeſté de l'Empire Romain, mais il eſt moins pur & moins exact. A Tite Live il faut joindre Quinte Curce, Tacite, Juſtin, pour ſe faire une idée du ſtile hiſtorique, quoique le dernier ſoit déja un peu barbare. Dans nos derniers tems pluſieurs ont écrit avec beaucoup de pureté, Ange Politien, Paul Emile, Maffée, Strada, Grotius, Saumaiſe, le Pere Petau, & beaucoup d'autres. Les Grecs ſont meilleurs Hiſtoriens.

Pour le ſtile des harangues & des diſcours étudiez, on a peu de choſes aprés Ciceron, exceptez quelques diſcours dans l'Hiſtoire de Tite Live, & dans celle de Quinte Curce, qui ſont dans le genre ſublime. Les Grecs ſont en cela beaucoup plus riches que lés Latins.

Il eſt tems de venir à eux. Je croi que vous devez vous apliquer fortement à en aprendre la Langue, & que vous devez vous ſervir de la Grammaire d'Anteſignan c'eſt-à-dire, de celle de Clenard avec les Aditions de cet Auteur. Je vous conſeillerois celle de Monſieur Lancelot, ſi vous n'étiez pas obligé de vous régler ſur l'uſage des Colleges, parceque l'ordre en eſt meilleur, la maniére plus aiſée, & les remarques plus ſolides. Mais celle d'Antéſignan eſt tres-bonne, & elle contient un recueil

de tous les Verbes Grecs dans tous les tems & dans tous les changemens, reguliers ou irreguliers, soit par leur état, ou par quelque licence, qu'on ne peut assez estimer. Car non seulement on y trouve sans peine ce qu'on chercheroit ailleurs avec un grand travail; mais on y aprend encore l'usage de la Grammaire par des renvois aux preceptes & aux régles dont dépendent les éclaircissemens.

La maniére d'étudier la Grammaire grecque, est d'aprendre parfaitement les noms, sans se mettre en peine des diferens dialectes; & à conjuguer les Verbes communs ou barytons, dont toutes les conjugaisons peuvent aisément se reduire à une; les circonflexes ou les Verbes en μι, sans s'atacher de même aux dialectes, se contentant de sçavoir où l'on peut les chercher. Aprés cela il faut parcourir d'un coup d'œil toutes les autres parties de la Grammaire, seulement pour les reconnoître & sçavoir y chercher, évitant tout le traité de l'investigation du Theme, auquel on donne tres-inutilement le tems qu'il faut donner à l'explication.

C'est d'elle qu'on doit atendre la connoissance parfaite du Grec, & aprés quinze jours qui sufisent aux premiéres preparations, il faut commencer avec sa Grammaire & un Lexicon de Scapula l'explication de quelque Auteur. Je croi vous avoir parlé autrefois de ce Lexicon, & vous sçavez que son ordre est de raporter tous les dévriez à leur racine. C'est au commencement un fort grand embarras, parcequ'on n'est pas assez habile pour sçavoir ce que les composez ou les derivez ajoûtent à leur racine pour les separer & les chercher dans leur origine. Mais cette peine est avan-

tageusement recompensée par la connoissance d'un grand nombre de mots, qui dépendent tous d'un principe commun. Et au cas qu'on ne fût pas ou assez habile ou assez heureux pour trouver la racine, on n'a qu'à chercher le mot tel qu'il est dans une Table qui est à la fin du Lexicon, où on aprend d'où il vient, & où il faut le chercher.

Pour l'Auteur qu'on doit choisir, il faut qu'il soit aisé, ses phrases courtes, sa construction naturelle, c'est-à-dire, conforme à l'ordre naturel; ce qui est assez le caractére du Nouveau-Testament. Je sçai néanmoins que des personnes de pieté souhaiteroient qu'on commençât par un Livre moins saint, & je loüe leur Religion, quoique je n'en comprenne pas le motif. Plusieurs conseillent les Dialogues de Lucien, & ils ont raison. D'autres veulent qu'on commence par Homere, mais c'est trop entreprendre d'abord, à cause des licences & des diferens dialectes inseparables de la Poësie. Suivez en cela vôtre goût particulier, mais ne changez pas aisément, & ne quitez un Livre, que lorsqu'il ne peut plus vous instruire.

En lisant & en expliquant vous devez remarquer les diferences de la Syntaxe grecque, & les maniéres qui sont particuliéres à la Langue grecque; mais vous ne devez vous apliquer à traduire & à composer que peu de chose. L'important est d'entendre le Grec. On ne le parle, & on ne l'écrit presque jamais. Ce qui fait que j'admire la conduite d'une grande partie des Professeurs qui ne font expliquer à leurs Ecoliers qu'une ligne ou deux de Grec, & leur font composer des pages entiéres, quoiqu'ils sçachent par leur experience qu'il est

absolument necessaire d'entendre le Grec, & qu'il est inutile de l'écrire.

Cette Langue est d'une si prodigieuse étenduë, que presque tous les Auteurs Grecs sont diferens, & qu'on a de la peine à en entendre un, quoiqu'on entende les autres. Le langage des Poëtes est tout-à-fait éloigné de celui des Historiens, & fait une Langue à part. Ainsi il faut tout lire, mais avec méthode, & sans se hâter, passant d'un Livre à un autre, non par curiosité & avec empressement, mais par necessité & pour s'aquiter de son devoir.

C'est ici l'écueil le plus dangereux, & je connois peu de personnes qui aïent scû l'éviter, même de celles qui avoient demandé des avis, & qui avoient aprehendé de se conduire par leurs lumiéres. Je suis tres-éloigné de penser que j'en aïe assez pour éclairer les autres. Mais vous me forcez à vous écrire, & ce que je vous écris, ne vous engage à rien.

Je croi que la fin qu'un homme de bien, & sur tout un Ecclesiastique, doit se proposer dans l'Etude des belles Letres aprés la gloire de Dieu & la charité du prochain, est de s'instruire de tout ce qui peut être utile à la Religion & aux Sciences chrétiennes, dont vous avez vû dans vôtre sejour dans cette maison, que quelques unes supofent la connoissance de plusieurs choses ou prophanes, ou indiferentes; mais que l'usage doit rendre Saintes.

L'une de ces choses, & sans doute la principale est l'Histoire de tous les tems avant Jesus-Christ. Celle du peuple Hebreu fait une partie de l'Ecriture, & on doit la lire avant toutes, non seulement parcequ'elle est essentielle à la Religion, mais parcequ'elle est la

plus ancienne, & qu'elle doit être comme une mesure à laquelle on raporte toutes les autres. Ainsi vous ferez bien de lire Joseph jusques au tems de la guerre des Romains ; ou si vous n'en avez pas le loisir, le petit Abregé que Severe Sulpice a fait de l'ancien Testament avec beaucoup d'esprit, & de pureté pour le langage ; mais avec peu d'éxactitude pour la Chronologie. Aprés cela vous lirez l'abregé que Justin a fait de l'Histoire generale du monde ; & vous le lirez même plus d'une fois, parcequ'il donne une idée de toutes les Monarchies, & de tous les principaux évenemens connus des Païens, quoiqu'il soit trop court pour contenter la juste curiosité de ceux qui lisent.

Je vous conseille aussi de lire le *Rationarium temporum* du Pere Petau, afin d'avoir une plus grande & plus distincte connoissance de tout ce qui s'est fait avant l'Incarnation de nôtre Seigneur, & afin d'aprendre ce qui est contesté, ce qui est certain, ce qui est fabuleux, & comment il faut faire des remarques sur les Historiens originaux. Mais je ne vous conseille pas de lire cet Abregé depuis Jesus-Christ jusques à nous, quoique je désirasse beaucoup que vous lûssiez la seconde partie de cet abregé apellé τεκμικὴ par l'Auteur, & qui en de certaines Editions est la premiére, parcequ'elle contient diverses choses tres-importantes à la Chronologie. Mais je parlerai ailleurs de cet article.

Aprés ces éssais vous pouvez vous mettre à lire Herodote le plus ancien Historien, & peut-être le plus pur. On l'acuse d'aimer la fable ; mais il y a des Sçavans qui le justifient ; & s'il n'est pas sincere en tout

il eſt au moins tres-agréable.

L'Hiſtoire de Xenophon commence où finit celle de Thucydide. Il eſt d'une probité & d'une ſincerité reconnuë, & tout le monde convient qu'on ne peut écrire plus poliment, avec plus d'Art, de bon ſens, ni plus de conduite. Ainſi vous devez en le liſant tâcher de découvrir ce qu'on admire en lui; car ceux qui ne ſont pas bons Juges, ne le trouvent pas auſſi grand qu'il eſt. Quand j'ai parlé de ſa ſincerité, je n'ai prétendu parler que de ſon Hiſtoire des Grecs; car on croit aprés Ciceron, que les Livres qu'il a compoſez de l'Education de Cyrus, contiennent plûtôt l'idée d'un grand Prince, qu'un Hiſtoire.

Thucydide commence où finit Herodote. Il eſt ſi exact qu'il en eſt quelquefois ennuïeux; mais il écrit ce qu'il a vû, & il l'écrit en Athenien, c'eſt-à-dire, en homme conſommé dans l'Art de bien écrire & de bien parler.

Vous paſſerez aprés Thucydide à Diodore le Sicilien, dont on a dit qu'il avoit été le premier des Grecs, qui avoit ceſſé d'écrire des Fables, & commencé à faire une Hiſtoire. Mais peut-être qu'il ne merite pas cette loüange, comme il eſt certain que les autres ne meritent pas cette injure.

Afin de rendre l'Hiſtoire grecque & barbare plus complete, il faut joindre à ces Auteurs les Vies des Hommes Illuſtres de Grece par Plutarque, qui ſont fort eſtimées, & les recherches de Pauſanias Auteur ancien ſur les Atheniens, les Corinthiens, Lacedemoniens, &c. où l'on aprend beaucoup de choſes qu'on ne trouve point ailleurs.

Pour l'Hiſtoire romaine on l'aprend mieux

des Grecs que des Romains. Il faut lire Polybe pour aprendre le détail de leur discipline dans la guerre, de leur usage dans le domestique, & de leurs loix publiques. Comme il faut lire Denis d'Halicarnasse pour aprendre parfaitement les Antiquitez romaines, les Sacrifices, les Magistratures, les Distinctions de la Noblesse & du peuple, les diverses sortes d'assemblées, le pouvoir du Senat, & celui du Peuple, enfin toute la police de la Religion & de l'Etat. Il faut lire Appien Alexandrin pour être bien instruit de la guerre contre Mithridate & de la guerre civile de Cesar & de Pompée. On aprend mieux dans Joseph que dans tous les Auteurs Latins les circonstances étonnantes de la guerre des Romains contre les Juifs, & de la destruction de Jerusalem. Les succés des Hommes Illustres Romains sont mieux écrits par Plutarque, que par aucun de leur Nation. Sans l'Histoire de Dion Cassius & d'Herodien, nous ne sçaurions que peu de choses du regne de plusieurs Empereurs. Enfin ce sont les Grecs qui nous aprennent la vie & les actions des premiers Empereurs chrétiens, & c'est aux Grecs qu'on doit l'Histoire de l'Eglise pendant plus de cinq-cens ans.

Mais afin de vous marquer les sources de l'Histoire romaine d'une maniére plus distincte; Florus, Tite Live, Eutrope, Velleïus Paterculus, Plutarque & Denis d'Halicarnasse commencent leur Histoire au commencement de la Monarchie; & de tous ces Auteurs le dernier est le plus ancien & le plus fidelle.

Polybe le plus ancien de tous les Historiens romains commence son Histoire à la

premiére guerre Punique. Elle eſt imparfaite, parcequ'il nous en manque pluſieurs Livres ; mais elle eſt écrite avec une fidelité, une pureté, une ſageſſe, une élevation digne d'un homme excellent dans les Lettres & dans la guerre, comme il étoit.

Appien Alexandrin, les Mémoires de Ceſar, Lucain dans ſa Pharſale, où il n'eſt guere moins Hiſtorien que Poëte, & les autres Auteurs dont j'ai parlé, nous aprennent les mouvemens & les troubles des Guerres civiles, comme Saluſte nous inſtruit de la guerre d'Afrique & de la Conjuration de Catilina.

Pour la connoiſſance de l'Hiſtoire romaine aprés l'opreſſion de la liberté commune, & l'établiſſement de la Suprême-Puiſſance dans un ſeul, il faut lire Dion Caſſius, c'eſt-à-dire, ce qui nous reſte de ces Ouvrages. Suetone, Tacite, Herodien, Ammien Marcellin, Zozime, & les Auteurs apellez de l'Hiſtoire Auguſte, qui ſont tous imprimez dans un Volume in folio. L'Edition de Gruterus eſt la meilleure. Il en manque pluſieurs dans celle où ſont les Nôtes de Saumaiſe & de Caſaubon. Ces Auteurs ne ſont pas étendus ; & comme on les trouve tous dans un même corps, je croi qu'il eſt inutile de vous en marquer les noms. Ils ſont tous Païens, & par conſequent tous de vôtre reſſort, quoiqu'ils parlent de choſes arrivées dans les premiers ſiécles de l'Egliſe.

Je me ſuis abſtenu pour ne pas vous acabler de pluſieurs choſes dites ſans ordre, de vous marquer ce qu'il eſt neceſſaire de ſçavoir pour profiter de l'Hiſtoire. C'eſt ici le lieu de le faire. Premiérement, il faut avoir quelque teinture de Chronologie, ſçavoir quelles étoient les années des Anciens, les commence-

mens des plus celebres Epoques, comme des Olympiades, de la fondation de Rome, des années des Grecs, &c. quel eſt le commencement des années Juliennes, ou de la correction de l'Année romaine par les ſoins de Jules Ceſar, la diſpoſition de l'ancien Calendrier avant cette correction, l'abus qui s'y étoit gliſſé, la neceſſité où l'on fut de le reformer ſous Gregoire XIII. ce que c'eſt que Periode julienne, Cycles du Soleil, de la Lune, des Indictions, en quoi conſiſte la dificulté de la ſuputation des années du Monde, quels ſont les évenemens liez à des années inconteſtables & acordées par tous les Auteurs. Vous pouvez vous informer de ce détail dans le ſeconde partie du *Rationarium* du Pere Petau, dans une Chronologie françoiſe du Pere l'Abbe, dans le commencement de la Chronologie de Calviſius, dans celle de Grandamy, & dans beaucoup d'autres. Les Faſtes d'Onuphre ſont d'un grand ſecours pour la Chronologie de l'Hiſtoire romaine. Mais l'important ſeroit d'avoir les Annalles d'Uſſerius, dont la Chronologie eſt tres-exacte. Vous pourriez vous en raporter à lui, & il faut néanmoins vous en raporter au Pere Petau. Les Tables chronologiques qui ſont à la fin de la grande Bible de Vitré, & à la fin de celle qui eſt imprimée in quarto mais plus abregées, peuvent auſſi vous être tres-utiles pour l'Hiſtoire de l'Ancien-Teſtament, & pour raporter les évenemens prophanes au tems des Juges, des Rois & des Prophetes du Peuple Hebreu.

La Geographie eſt auſsi abſolument neceſſaire. On ne peut entendre les Hiſtoriens, ni profiter de ce qu'on entend ſans ce ſecours.

Mais elle s'aprend insensiblement, & en s'acoûtumant à chercher dans la Carte, les Provinces & les Villes dont il est parlé dans les Historiens. Il faut avoir pour cela des Cartes qui nous representent les anciennes divisions des Provinces, & les anciens noms des Villes. Et il seroit même tres-utile d'en avoir qui marquassent les bornes de chaque Empire; celui des Assyriens, des Perses, d'Alexandre, des Romains, comme je sçai qu'on en a faites. Mais outre cela il faut avoir des Cartes de la Geographie nouvelle pour la comparer avec l'ancienne, & aprendre par cette comparaison où est aujourd'hui telle Ville, sous quel Prince, en quel département, & quel est son nom. A quoi il faut joindre les Lumiéres que Ferrarius & Beaudran peuvent nous donner dans leurs Léxicons géographiques, & principalement le dernier, qui est fort habile. Vous feriez bien aussi d'avoir quelque abregé de Géographie, où l'ancienne & la nouvelle se trouvassent. Celui de Cluvere me paroit assez bon, quoiqu'il soit trop court, & je vous le conseille.

Une derniére chose necessaire à l'Histoire est la Genéalogie. C'est une afaire plus aisée, mais qui charge fort la memoire. Ainsi à mesure qu'on avance dans l'Histoire, il faut metre avec ordre sur le papier tout ce qui a raport à ce point. Il n'a pas besoin de plus d'éclaircissement.

Avant que de sortir de l'Histoire, il est bon de vous dire qu'il est à propos, outre les Auteurs dont on a parlé, de lire Sotin Polyhistor, Ælien dans son Traité *Variarum Historiarum*; Pline le Jeune, des Hommes Illustres; Valere Maxime dans le choix qu'il a

fait des exemples remarquables ; Athenée dans son Repas des Sages, excepté le Livre intitulé περὶ τῶν Ἐρωτικῶν, parcequ'il est contraire à l'honnêteté ; *Alexander ab Alexandro*, dans ses jours de relâche, *geniales dies*, où il mêle beaucoup de choses qui servent à ce que les Grecs apellent πολυμαθεία, & quelques autres Auteurs qui ne me viennent pas maintenant dans l'esprit. Pline l'Ancien, ou l'Oncle, est tres-utile, & Plutarque en plusieurs Traitez aprend beaucoup de choses tres-importantes.

Je n'ai point parlé de Quinte Curce parmi les Historiens Latins, parcequ'il ne parle que des Conquêtes d'Alexandrie. Mais si son Ouvrage est tout Grec pour les choses, il est bien Latin pour les expressions, & il répond bien à la grandeur de son sujet.

Je ne sçai si vous aurez autant de passion pour la Poësie que pour l'Histoire. Si cela est, je vous plains ; car il s'en faut étrangement que l'une soit aussi utile que l'autre. Mais il est encore plus necessaire en ce cas que vous sçachiez en profiter. Vous connoissez les noms des meilleurs Poëtes Latins, & vous en avez peut-être déja lû une partie. Virgile est sans comparaison le plus raisonnable de tous. Il le faut presque tout sçavoir par cœur, & sur tout ses Georgiques & ses Bucoliques qui sont les plus purs & les plus limez de ses Ouvrages. Sa douceur, son air grand & néanmoins aisé & naturel, & son bonheur à s'énoncer toûjours de la maniére la plus riche & la plus exacte, le rendent inimitable en le rendant le modelle de tous les bons Poëtes ; son Latin, à quelques expressions prés, est aussi pur, [malgré la contrainte des

Vers, que celui de Cesar ou de Ciceron & il est semblable à cela à Lucrece, dont il a souvent imité les pensées & les termes de sorte qu'en ôtant à ses Vers la cadence, on les reduit à une excellente Prose. Ce Lucrece dont je parle, est un Epicurien, & par consequent un impie, qui explique la nature, & qui met en Vers la Philosophie de son maître. Mais outre qu'on peut aprendre beaucoup de choses curieuses de ce méchant homme, je croi que vous êtes trop éclairé pour vous laisser surprendre par ses faux raisonnemens en matiére de Religion. Plaute & Terence sont les meilleurs Poëtes Comiques. Mais le premier est un mauvais plaisant assez souvent, & ses mots sont tirez quelquefois du Langage vulgaire; au lieu que le second badine toûjours avec esprit, & qu'il instruit agréablement lorsqu'il semble n'avoir dessein que de plaire. Je souhaiterois seulement que ses pensées fussent toûjours aussi pures que son Latin est éxact. Horace est le desespoir de tous ceux qui veulent imiter son caractere dans les Vers liriques. Ce n'est pas la néanmoins où il parle plus purement. Ses Satires & ses Epîtres sont de la plus belle Latinité, & je n'en éstime pas moins les Vers, quoiqu'ils paroissent négligez & languissans. Sa Poëtique est un chef d'œuvre, & les preceptes qu'il y donne, & dans quelques-unes de ses Epîtres, sont tres-propres à former le jugement, & à donner un goût rare & exquis des bonnes choses. Mais il faut éviter les écueils qu'on trouve quelquefois dans ses Odes, & dans quelques-unes de ses Satires, où il publie qu'il est obligé de cacher ses vices à la vertu de ses Lecteurs. Ovide est plein de ces sortes de perils,

& ſes meilleurs Ouvrages ſont ceux qu'on ne doit jamais lire. Les Epitres des Dames Illuſtres me paroiſſent être de ce nombre ; elles ſont trop touchantes & trop tendres, & je n'ai pas été d'avis qu'on les mît entre les mains des jeunes gens. Ses Faſtes contiennent beaucoup de choſes utiles à la connoiſſance de la Religion des Romains, & les Métamorphoſes, exceptez quelques endroits dangereux, pour ne contenir que des fables & des chimeres ſont un bel Ouvrage. Vous ſçavez par vous-même & pour l'avoir ouï dire, qu'il eſt de tous les Poëtes le plus naturel & le moins gêné ; mais il ſe néglige trop quelquefois, & ſes expreſſions ne ſont pas toûjours bien latines. Pour Catule & Tibule (vous pouvez y ajoûter Properce) ils aiment trop, & leur paſſion eſt trop contagieuſe pour s'attacher à leur Poëſie. Elle peut allumer dans le cœur d'un jeune homme un feu qu'il ne pourra peut-être jamais éteindre. Et je ne ſçai ſi l'on peut permettre à quique ce ſoit de les lire ; car on ne doit le faire que par neceſſité ; & cette neceſſité ne me paroît point. Lucain eſt plein de grandes choſes, & il les dit d'une maniére encore plus grande. Mais au jugement des connoiſſeurs il eſt trop magnifique, & il aime trop l'éclat & la pompe. Stace l'aime encore bien plus que lui ; mais il n'a ni ſa beauté, ni ſon eſprit, ni ſa ſolidité, quoiqu'il n'en manque pas. Ses obſcuritez & ſes alluſions le rendent incommode dans ſa Thebaïde. Mais il eſt plus clair & plus aiſé dans ſes Sylves, où il y a des piéces qui me paroiſſent incomparables. Claudien a toûjours eu beaucoup d'admirateurs, & bien des gens ſont encore aujourd'hui ſes par-

tisans. Voilà les bons modelles.

Parmi les Grecs Homere est le plus ancien, & personne ne lui conteste la qualité d'être le meilleur de tous les Poëtes. Son Iliade est néanmoins plus estimée que son Odyssée, & c'est avec justice. Hesiode, selon quelques-uns, lui est contemporain, & selon d'autres lui est posterieur. Les Habiles trouvent dans leurs Fables, une infinité de choses tres-précieuses & tres-importantes, non seulement parceque ces Auteurs sont les sources de ce qu'ont dit les autres Poëtes; mais aussi parcequ'on découvre dans la simplicité de leurs expressions, dans les Sacrifices, la maniére de faire la guerre, la conduite des hommes de ce tems-là, leur Philosophie, leur police, leur commerce, bien des raports avec l'Histoire sainte écrite par Moïse. Nous avons quelques Ouvrages d'Orphée, & du Poëte Musée, l'un & l'autre tres-anciens. Pindare est chez les Grecs, ce qu'Horace est parmi les Latins. Theocrite & Anacreon sont de ces Poëtes tendres qu'on ne peut lire sans quelque émotion, & dont la lecture est par consequent dangereuse. Les Tragiques qui ont plus de reputation, sont Euripide & Sophocle, dont nous avons les piéces de Theatre, & les Grecs ont cet avantage au dessus des Latins, que les Tragedies de ceux-ci comparées à celles de ces Auteurs ne sont que des piéces de Colleges. On peut lire Aristophane avec utilité, & des gens ont crû que saint Jean Chrysostome y avoit bien fait son profit, quoiqu'à mon avis, il ne l'eût peut-être pas lû.

Je croi que si j'entrois dans un plus grand détail, je vous deviendrois incommode au lieu de vous être utile. Mais il est à propos

que je vous dise sur cette matiére, une chose que j'ai eu souvent dans l'esprit. On perd ordinairement beaucoup de tems à faire des Vers dans les Colleges, & l'on se pique aisément d'en sçavoir faire. Cependant à peine sçait-on du Latin, & à peine sçait-on ce que c'est qu'une Poësie fine & délicate. Il vaut bien mieux ne faire que peu de Vers, & ne les jamais faire de son cru dans le commencement; mais de déranger certain nombre de Vers de Virgile & des plus beaux, & ensuite tâcher de mettre ce Latin; qui est excellent en un nombre de Vers égal. Ou si l'on veut être Auteur, je conseillerois à un jeune homme de ne jamais prendre un sujet étendu, mais divers sujets agréables, sur l'un desquels il pourroit faire une Ode, sur un autre une Elegie, sur un troisiéme des Vers phaleuques selon son goût, sa facilité & son tems. Je lui conseillerois encore de préparer avec loisir des Vers pour diverses ocasions, où l'on ne peut pas se dispenser d'en faire, & de tâcher de les rendre excellens. Enfin je lui conseillerois d'éviter de tout son pouvoir les engagemens à faire des piéces de Theatre; car outre qu'elles sont ordinairement pitoïables, qu'elles emportent un tres-grand tems, qu'elles dissipent l'esprit, renversent l'ordre des Etudes, échauffent & cassent la tête, elles sont de plus contraires à l'Evangile & à nos Statuts.

Il ne me reste plus qu'à vous parler de la maniére dont vous devez faire vos recueils. Mais c'est une chose qui doit être tres-libre. Car, selon la remarque de Scaliger les lieux communs, & la maniére de recueillir d'une personne, rarement en acommodent un autre. Ainsi pour vous laisser toute vôtre liberté, je

me contenterai de vous dire ce que je penſe, & vous choiſirez ce qui vous paroîtra de meilleur.

Il y a quatre maniéres de compoſer des recueils, ou par ordre Alphabetique, ou par Matieres, ou par Auteurs, ou ſelon l'ordre des tems. Peut-être que vous aurez beſoin de vous ſervir de ces quatre méthodes. Car on ne peut recueillir l'Hiſtoire, ni faire des Notes ſur la Chronologie qu'en faiſant une eſpece d'Annales. Les reflexions qu'on fait ſur la Geographie, ſur la ſituation des Villes, des bornes des Empires, les peuplades des Contrées, les colonies, les mœurs & les coûtumes de certains Peuples; les noms des Magiſtrats Atheniens, Lacedemoniens, Corinthiens, Macedoniens, Romains; la police des Monarchies & des Republiques, & ſur quelques autres matiéres ſemblables, ne peuvent avoir d'autre ordre que celui de l'Alphabet. Si vous faites un recueil des plus belles actions des Hommes Illuſtres, & un abregé de leur vie, comme je vous le conſeille, vous ne pouvez guere ſuivre d'autre méthode. Car de les ſeparer ſelon les tems où ils ont vécu, ou de les prendre ſelon les Nations où ils ont paru, c'eſt une peine inutile, & qui eſt plus propre à faire de l'embarras, qu'à l'éviter. Je vous conſeille de faire la critique de tous les Auteurs que vous lirez, de marquer leur âge, leur deſſein, leur ſtile, leur utilité, leur force ou leur foibleſſe. Et vous pouvez dans ce recueil ſuivre l'ordre méme des Auteurs, au cas que vous les liſiez ſelon l'ordre des tems; ce que je ne croi pas que vous puiſſiez toûjours faire, ni même que vous le deviez. Ainſi ce recueil doit être encore ſelon l'Alphabet.

Je penſe que vous devez ſuivre l'ordre des matiéres dans les obſervations qui ſeront diferentes de celles dont j'ai déja parlé. Mais quel ordre ? Celui que vous vous ferez à vous-même. Mais c'eſt mon embarras, direz-vous. Et c'eſt auſſi ce qui fait le mien ; car le moien que je puiſſe penetrer vos ſentimens & vos deſſeins, & que je puiſſe prévoir ce que vous ferez un jour, & ce que vous voudriez avoir fait. Cependant pour ne pas vous laiſſer en inquietude, je croi qu'il eſt à propos que vous diviſiez vos matiéres en trois parties. Que vous mettiez ce qui regarde la doctrine des Païens dans la premiére, ce qui regarde leur diſcipline & leurs uſages dans la ſeconde, & ce qui a raport dans la morale dans la troiſiéme. Cet ordre eſt naturel & il comprend tout.

Dans la premiére partie vous devez remarquer ce qu'ils ont penſé de Dieu, de ſon unité, de ſa fecondité, de ſa bonté, de ſa juſtice, de ſa providence, de ſa puiſſance, volonté, connoiſſance, enfin de ce qu'il eſt en lui-même, & de ce qu'il eſt par raport à nous. La Genealogie des Dieux, le partage du Monde entre eux. La multiplication d'un même Dieu ſous divers noms parmi des Nations diferentes, ce qui eſt tres-important, l'origine de l'Idolatrie. Les traces de la vraïe Religion dans l'Idolatrie même. Les tenebres que la licence des Poëtes, & la multitude de leurs fables ont répanduës dans l'eſprit du peuple, & enſuite des plus ſçavans, beaucoup moins éloignez, avant cette foule de menſonges & de fictions, de la connoiſſance de Dieu. Ce qu'il y a de vrai ou de vrai-ſemblable dans les Fables des

Païens, ce qu'ils ont pris de l'Ecriture, ou du commerce des Hebreux. Quels sont les Heros qu'ils ont revétus de la Divinité, où ils ont vécu, & en quel tems. L'extrême difference entre la certitude, l'antiquité, & la sainteté, de l'Histoire sainte, & le tems fabuleux des plus anciennes fictions des Grecs. On ne peut s'imaginer combien cette matiére est vaste, & combien elle est riche. Vous pourrez un jour, quand vous aurez plus de loisir, consulter les doctes Ouvrages de Vossius, *de Idololatria*; de Selden, *de Diis Syris*; de Bochard dans son *Phaleg*, & de Monsieur Huet dans la premiére partie de la *Démonstration Evangelique*. Dans cette premiére partie il faut aussi remarquer ce que les Païens ont crû de la creation du Monde, de la formation de l'Homme, de sa corruption; de ses forces pour le bien; de sa liberté, du destin, de la fortune, du bonheur. Ce qu'ils ont pensé des Anges, des Demons, de la Religion, de la Politique, &c. Mais pour rendre cette partie complete, vous devez lire les Apologies de Tertulien, de Minutius Felix, d'Athenagore, de Theophile d'Antioche, & d'Origene contre Celse pour la Religion chrétienne, parcequ'elles sont remplies d'une grande érudition, & d'une grande connoissance de la Theologie des Idolatres, sur tout celles de Tertullien & d'Origene. Mais celle de saint Augustin dans les Livres de la Cité de Dieu, est incomparable. Il faudra que vous la lisiez avant que de sortir du College; aussi bien que les admirables discours de Theodoret, *De curatione affectionum Græcarum*, & les Tapisseries στωματεῖς de saint Clement d'Alexandrie, où toute l'érudition & toute la sagesse des Grecs

ſont jointes à la ſageſſe de l'Evangile.

Dans la ſeconde partie vous remarquerez tous les uſages & toute la diſcipline des Païens, leurs ſacrifices, leurs expiations, leurs ceremonies, leurs miſteres, leurs temples, leur maniére de ſe loger, de s'habiller, d'aller à la guerre, de voïager, d'aller ſur mer, de vivre dans leur domeſtique, de converſer avec leurs amis, de negocier avec les Etrangers. Leurs ſpectacles, leurs jeux, leurs ſolemnitez, leur maniére de compter leurs années, leurs mois, leurs teſtamens, leurs ſepultures, leurs buchers, leurs apotheoſes, enfin tout ce qui peut toucher un homme raiſonnablement curieux, & avoir quelque raport ou de contrarieté, ou de reſſemblance avec les uſages & la diſcipline des Juifs & des Chrétiens.

Pour la troiſiéme partie elle doit être riche en belles remarques ſur la Morale, en exemples, en maximes, en raiſonnemens. Je ſçai que quelques perſonnes on dit qu'on pourroit faire honte à la morale corrompuë de quelques Chrétiens, en leur opoſant la Morale païenne, qui excepté le vice contraire à l'honnêteté, paroît en beaucoup de points plus ſincere, plus droite, & plus exacte, que celle de quelques Caſuites. Et je croi que ces perſonnes avoient raiſon. Il eſt bon néanmoins de remarquer le doute & l'incertitude continuelle des plus grands Hommes, que la veritable Religion n'avoit pas afermis dans la connoiſſance du bien. Car il y en a peu qui ne ſe contrediſent ſouvent ſur l'immortalité de l'Ame, ſur les recompenſes de l'autre vie, & ſur la preference qu'on doit faire de la vertu à la volupté. Les Auteurs qui ont le plus de probité, ou qui en font plus paroître, ſont

Epictete dans son *Enchiridion*, Seneque dans ses Oeuvres & dans ses Epîtres à Lucilius, Ciceron dans les Ofices, & dans le Traité *de Finibus*, Plutarque dans les Traitez de Morale tres-sublimes à la verité, mais dérobez aux Chrétiens, dont il aimoit la lumiére, & dont il haïssoit l'humilité. Il y a aussi beaucoup à profiter dans le Socrate de Xenophon, & dans quelques Traitez de Platon, que je ne puis m'empêcher de metre au rang des Auteurs que vous devez lire, mais ce doit être un peu tard. Je ne dis rien de l'ordre que vous devez metre entre les matiéres de cette troisiéme partie, parcequ'il faut vous laisser quelque chose à régler; que les vertus & les vices se distribuent aisément en certaines Classes à l'égard de Dieu, de nous-mêmes, du prochain dans la misere comme les pauvres; dans l'égalité comme nos amis; dans un état de superiorité comme nos Peres & nos Souverains; & qu'enfin on peut se mouler sur la 2. 2. de saint Thomas, qui est un traité assez exact & assez étendus des Vertus & des Vices.

REFLEXIONS SUR LA PRECEDENTE LETTRE.

PEU *sont capables de lire tous les Auteurs qui sont marquez dans ce projet. Le tems qu'on emploïe dans l'Etude des belles Letres est trop court. On est obligé de passer à des emplois qui supoſent d'autres* Etudes, *qu'on ne pourroit pas faire si on entreprenoit de lire tous ces Livres. C'est une necessité d'étudier les Langues ; ce qui demandant un tems consíderable, je conseillerois pour l'Histoire ancienne de se contenter des Annales d'Usserius, qui couteroit infiniment s'il la fallois aprendre dans tous les Auteurs originaux. On trouve tout ramassé ce qu'on peut aprendre d'eux touchant les coûtumes des Anciens en plusieurs Livres ; comme dans les Antiquitez de Rozin, dans Lipse, dans le Traité de Baif de* re vestiaria, *& autres. Ce sont des Livres qu'il faut lire ou du moins parcourir, comme aussi* Adagia Erasmi, *la Mithologie de Noel le Comte, qui sont des*

repertoires de tout ce qu'on pourroit remarquer dans les anciens Poëtes, & leurs Scholiastes, dans les Orateurs & dans les Historiens. Pour la Morale des Païens, & leurs sentimens touchant la Divinité. On en trouve des recueils dans les Ouvrages de Grotius, dans son Livre de la vraïe Religion, dans celui De jure belli & pacis, *& dans tous ses autres Traitez.*

Personne n'est plus convaincu que moi de l'utilité des Humanitez. Je ne parle pas seulement des avantages qu'on en reçoit pour sçavoir parler & écrire qui sont des choses d'un prix infini. Il n'y a presque point d'ancien Auteur Grec & Latin qui ne m'ait servi à éclaircir plusieurs obscuritez de l'Ecriture sainte. On en verra des preuves, si jamais je puis mettre au jour ce que je prepare depuis long-tems. J'en puis donc parler aprés l'avoir experimenté. J'avois lû la plus grande partie de ces Auteurs étant assez jeune, c'est-à-dire, lorsque j'étois apliqué à l'Etude des Humanitez; mais je n'avois tiré aucun autre fruit que la connoissance de leur Langue, & quelque goût pour ce qui peut passer pour bien écrit. Lorsque j'ai travaillé sur des matiéres où ces Auteurs me pouvoient servir, j'ai été obligé de les relire; & ç'a été alors avec profit; car prevenu de ce que j'y devois chercher, rien ne m'a échapé de ce qui pouvoit servir au dessein qui m'obligeoit de les lire une seconde fois. C'est en vain qu'on dit, qu'on pourroit avertir les jeunes gens de tout ce qu'il faudroit remarquer. Ces avis sont bons mais il est impossible qu'on s'atache à des choses qui paroissent des riens à moins qu'on n'envisage certaines questions dont on

cherche l'éclairciſſement. Ainſi je pourrois dire que c'eſt une veritable perte de tems pour un jeune homme de lire tous les anciens Auteurs Grecs & Latins avant qu'il ſe ſoit déterminé à une Etude particuliére pour le reſte de la vie, où cette lecture ſoit neceſſaire pour ſçavoir le Grec & le Latin. On n'a pas beſoin de lire abſolument tout ce qu'il y a de Grec & de Latin. L'Hiſtoire, la Chronologie & Geographie, la connoiſſance des Matematiques, au moins de ſes premiers Elemens, la Philoſophie ſont des choſes qu'il faut faire étant jeune auſquelles par conſequent il faut donner une partie de ſon tems.

Nous avons dit qu'il faut entretenir commerce avec ceux qui écrivent bien. On peut donc dans les heures moins precieuſes achever de lire les Ouvrages des Anciens qui ſont ſans doute nos modelles pour l'Art d'écrire, & dont on eſt plus capable de découvrir les beautez quand on a quelque âge. C'a été la pratique de tous nos Sçavans de n'abandonner jamais entiérement l'Etude des belles Letres, & d'en faire leur divertiſſement. Le Pere Thomaſſin qui a été la perſonne la plus ſtudieuſe, & plus ocupée des Auteurs Eccleſiaſtiques ne liſoit dans le tems des vacations que des Auteurs d'Humanité. Je connois des perſonnes qui ont autant de pieté que de ſçavoir qui ont ſouvent entre les mains, Ciceron, Virgile, Horace; c'eſt une neceſſité puiſqu'ils écrivent en Latin. Le Pere Thomaſſin avant que de mettre en Latin la Diſcipline qu'il avoit fait en François relut Ciceron entiérement.

AVERTISSEMENT
sur le cinquiéme Entretien.

CEux qui auront compris le deſſein de ces Entretiens, apercevront facilement que l'Entretien ſuivant n'eſt pas un éloge, mais l'image d'une ſainte Communauté, laquelle image on a formée ſur ce qu'on a crû de plus ſaint & de plus pratiquable. L'on a jugé qu'il n'y avoit point de maniére plus courte & plus vive, d'inſtruire ceux pour qui cet Ouvrage étoit deſtiné, que de leur faire voir comme dans un tableau, ce qu'ils doivent & ce qu'ils peuvent être.

V. ENTRETIEN.

PROCHE de la solitude d'Aminte il y avoit une Communauté d'Ecclesiastiques vertüeux & sçavans, qui ne sont liez les uns avec les autres que par la charité & par l'union d'un même dessein qu'ils ont de conspirer ensemble au service de l'Eglise. Cependant lorsqu'ils se sont une fois unis pour l'execution de l'œuvre de Dieu, auquel ils travaillent, ils se croïent obligez de demeurer unis, aussi bien que ceux qui ont prêté l'épaule pour soûtenir un fardeau, doivent faire ferme, pour ne pas causer par leur retraite l'acablement de leurs Compagnons. Ils croïent, dis-je, que ce ne peut être une petite faute que de troubler l'ordre & l'harmonie d'un Corps utile à l'Eglise; ainsi par cette consideration & par un zele qui ne s'éteint jamais ils demeurent fortement atachez les uns aux autres. Il n'y a pas de compagnie dans l'Eglise qui étudie plus son esprit, & qui tâche de suivre avec plus de fidelité ses maximes. Ceux qui la composent sont studieux. Ils vivent dans un grand éloignement du monde, & mépris de ce qu'on y apelle grand & agréable. Ils n'ont de commerce qu'avec leurs Livres qui sont leur plaisir. Par tout ailleurs que dans leurs exercices de pieté & de charité, & dans leurs Etudes, ils sont dans un état violent; & aussi-tôt que l'obstacle qui les en détachoit est ôté, ils retournent ou à leur Eglise, ou dans leurs cabinets comme dans leur propre centre. Ce qui fait que dans

le petit nombre de ces Ecclesiastiques, on en trouve plusieurs qui excellent en toutes les Sciences, mais particuliérement dans la Science des Ecritures, des Peres de l'Eglise, de l'Histoire Ecclesiastique & des Conciles.

Aminte étoit tres-étroitement lié avec ces Ecclesiastiques. Il en avoit dit tant de bien à son ami qu'il le pria de les lui faire connoître. Le jour étant donc pris, ils les alérent voir. Aussi-tôt que Theodose eut jetté les yeux sur leur Maison, & sur le bon ordre qu'il y aperceevoit, il fut surpris, & en se tournant vers Aminte, je n'ai rien vû, dit-il, dans tous tous ces celebres Monasteres d'Italie qui m'ait autant charmé. Ce peu de proportion que je trouvois entre ces grands & magnifiques bâtimens avec la profession de ceux qui les habitent me paroissoit un défaut plus choquant qu'aucune faute contre l'Architecture. Cette simplicité chrétienne que j'aperçois dans cette Maison me ravit. Je n'y vois rien qu'on puisse dire être inutile ou afecté ; mais aussi ce bel ordre me marque que ceux qui demeurent ici sont des Personnes réglées & spirituelles ; car si les corps inanimez font paroître tant d'espris, il faut que les Hommes y soient bien spirituels.

Un Prêtre de cette Maison ami d'Aminte parut. Aprés les premiers complimens il les conduisit dans l'Eglise qui étoit embaumée d'une odeur de pieté. Il n'y avoit ni marbre, ni or, ni azur, ni rien de tout ce qui peut arrêter les yeux & détourner l'esprit de l'aplication qu'il doit à la Priere. Il n'y avoit aucun de ces ornemens que la vanité a nouvellement inventez, & qui rendent la Maison de Dieu semblable à celle des gens du monde, où

le luxe regne. Theodose qui sçait l'Eglise & en aime les regles, étoit ravi que toutes choses y fussent observées, selon que les Canons l'ont prescrit. Ce bon Prêtre leur disoit qu'ils avoient un saint respect pour toutes les régles de l'Eglise, qu'ils sçavoient qu'il falloit rendre à Dieu le culte qui lui est dû, en la maniére qu'il l'a ordonné. Que lorsque Moïse bâtit le Tabernacle, il se servit bien des richesses de l'Egypte, & des ornemens qui avoient servi à la vanité des Femmes, mais qu'il les fit fondre & en changea la forme pour leur donner celle que Dieu lui avoit montré sur la montagne. Ainsi, disoit-il, nous sommes fort éloignez d'orner nos Autels de nouvelles inventions, qui, à proprement parler, sont des décorations de Theatre. Par tout & en tout nous suivons ce qui est marqué dans les Livres saints touchant la forme, la grandeur des Autels, la qualité des Ornemens: car dit-il, il n'y a rien qui n'ait été réglé; non par caprice ou par superstition, mais par des raisons misterieuses.

Ils entrerent dans la Maison où regnoit le même esprit d'ordre & de simplicité. Il n'y avoit rien qui fut riche par sa matiére: la seule disposition en faisoit la beauté. Le réglement de ceux qui composoient cette Maison réjallissoit & se répandoit sur toutes choses; de sorte que dans l'arrengement des meubles, & dans la propreté qui y étoit gardée, on y voïoit comme des vestiges de l'innocence, & de l'ordre des mœurs de ces Ecclesiastiques.

Theodose portoit les yeux par tout; il s'informoit avec soin de l'usage de tout ce qu'on lui faisoit voir, dans la cuisine, dans

les infirmeries, dans les chambres & dans tous les lieux. Sa curiosité étoit merveilleusement satisfaite par les réponses qu'on lui faisoit, qui lui découvroient de plus en plus le bon ordre de cette Maison, & l'esprit de ceux qui la gouvernoient.

Theodose écouta avec joïe la priére qu'on fit à Aminte de demeurer quelques jours dans cette Maison. Ils y demeurérent trois jours, pendant lesquels Theodose comme un espion, ou plûtôt comme admirateur, ne laissoit rien échaper à sa consideration, jusqu'à étudier la conduite des Serviteurs. Tous ceux de la Maison avoient un visage qui marquoit la tranquillité de leur ame, & cette douceur que cause le repos d'une conscience réglée. Il s'informoit de tout. Il sçût d'un des Serviteurs que l'on ne les reprenoit presque jamais que des fautes qui regardent leur salut. Une personne qui s'est donnée à cette Maison, fort intelligente en tout ce qui regarde le ménage montre à un chacun ce qu'il doit faire. Il fait lui-même en nôtre presence une ou deux fois, ce qu'il ordonne, & s'il arrive que nous l'aïons oublié, il nous instruit derechef sans aigreur, plûtôt par son exemple que par ses paroles. On ne nous commande jàmais, dit ce Serviteur à qui il parloit, mais on nous fait faire; & l'on nous traite comme si nous étions les enfans de la Maison. Je n'ai jamais entendu ici une parole d'impatience. Ceux qui sont nos Maîtres font eux-mêmes ce qui est de plus bas, & ils ne se servent de nous que lorsque la bienseance, ou leurs ocupations ne leur permetent pas de faire ce que par nôtre état nous leur devons.

Theodose trouvoit tous ces Ecclesiastiques

fervens & exacts. Il remarquoit néanmoins qu'ils ne faiſoient pas conſiſter la pieté dans une exactitude ſcrupuleuſe de quelques obſervances exterieures. Ils ſont perſuadez qu'une perſonne pieuſe n'agit que dans l'ordre, & que lorſqu'il ne ſe preſente rien de meilleur à faire, elle s'aſſujetit aux régles qui ont été établies, afin que ce ſoit toûjours un principe de vertu & de ſageſſe qui la détermine. C'eſt là ce qui les atache à leurs réglemens ; car enfin ils vivent dans une liberté honête, & on voit aſſez que c'eſt l'amour qui les porte à toutes leurs actions.

Celui qui avoit pour lors la conduite de la Maiſon s'apliquoit particuliérement à entretenir la Communauté dans une ſainte joïe. Il découvrit ce ſecret à Theodoſe, en lui diſant que ceux qui gouvernent des Hommes, en même-tems qu'ils ſont participans de l'autorité de Dieu, ils ſont obligez d'imiter ſa divine Sageſſe, qui les conduit à leur devoir par les reſſorts qui les font agir naturellement, c'eſt-à-dire, par la douceur & par le plaiſir. Il faut, dit-il, faire aimer à ceux que l'on conduit les emplois dont on les charge. Perſonne ne néglige ſon devoir pendant qu'il s'y plaît. Les Hommes les plus ſages & les plus vertueux ſont ſujets à des chagrins : les plus forts ſe laiſſent abatre. Un Superieur s'inquiéte, diſoit-il, quand il voit un de ſes Inferieurs malade. Il craint déja que le fardeau de ſa Maiſon n'étant plus ſoûtenu, tombe ſur lui. Pour moi les maladies ne m'étonnent point tant que les mélancolies & les triſteſſes, & il n'y a rien à quoi j'aporte plus de remede. Je les préviens, j'étudie ce qui peut faire plaiſir à un chacun. Mon eſprit

eſt dans un parfait repos quand je ſçai que tout le monde eſt content : tous font leur devoir quand leur eſprit eſt calme.

C'eſt pour cela que nous ne ſoufrons point parmi nous, ajoûta-t'il, ces eſprits qui ne ſont ſatisfaits ny d'eux ni des autres, qui ſe plaignent ſans ceſſe, qui trouvent à redire à tout, qui ſont ravis lorſqu'ils ont une mauvaiſe nouvelle à débiter, & qui par des raports entretiennent de faux ſoupçons, & cauſent de la triſteſſe. Nous ne nous diſons les uns aux autres que ce qui nous peut être agréable, ou ce qu'il eſt bon que nous ſçachions. Comme éfectivement nous nous aimons, & que nous n'avons point deſſein de nous piquer, quand nous venons à découvrir que nous avons été un ſujet de peine à quelqu'un de nos Confreres. Hé quoi, mon cher ami, lui diſons-nous, eſt-ce cette parole que j'ai dite ſans reflexion qui vous a fâché ? Voilà quelle étoit ma penſée : je ne penſois pas à vous, & je ſuis fâché de n'avoir pas éloigné avec prudence ce mauvais ſens que vous lui avez donné. Ainſi on diſipe ſon chagrin. On ne fait point une reconciliation en forme, on tourne la choſe, s'il ſe peut, en raillerie, & on épargne la honte à ſon Confrere, de s'être laiſſé aller à un ſoupçon temeraire.

Nous entretenons de cette maniére parmi nous la charité & la joïe qui en eſt une fille. Ceux qui ont établi cette Maiſon ne ſe ſont point apuïez ſur la prudence humaine, ils ne ſe ſont point apliquez à prevoir par un grand nombre de réglemens le mal qui pourroit arriver. Ils ont crû que cela ne reſpiroit point l'eſprit de l'Evangile, qui donnoit peu de preceptes, mais qui inſpiroit beaucoup d'amour

pour Dieu & pour le prochain, aprés quoi il n'eſt point beſoin de tant de régles. La Loi ne fait que des prevaricateurs, comme dit l'Apôtre, & ſi elle empêche le mal, ce n'eſt qu'en aparence.

Il n'y avoit rien de plus agréable & de plus utile que les converſations de ces Eccleſiaſtiques. Ils y traîtent quelque point de doctrine, ils ont le bon goût en ce qui eſt de la Science, ils connoiſſent les excelleus Livres, ce qui vient, comme le remarqua Theodoſe, de ce que l'on ne lit dans leurs aſſemblées que les Ouvrages des bons Auteurs, qu'ils parlent ſouvent de ceux qui ont excellé dans les Sciences, & que ceux qui commencent à étudier prennent inſenſiblement dans ces converſations un goût & une eſtime des bonnes choſes. On y propoſe quelque paſſage de l'Ecriture ou quelque cas de conſcience. Les Jeunes dans la deciſion de ces cas ſe forment l'eſprit & le cœur, parceque comme je l'apérçois, la verité eſt depuis long tems dans cette Maiſon, elle s'y conſerve comme par une tradition, & elle s'y aprend d'une maniére naturelle. Par la ſeule converſation on y devient pieux & ſçavant.

Je ne doute point, dit Theodoſe à Aminte, que ce que nous ne voïons point ne ſoit encore incomparablement plus beau, car il y a ici du ſolide. Ce qui nous paroît n'eſt pas une ſimple ſurface. Que je m'eſtimerois heureux, Aminte, ſi j'obtenois de celui qui vous aime, un entretien ſur l'eſprit de leur Maiſon : je m'imagine que les reſſorts qui font tant d'éfets, ſont admirables. Cela ne ſera pas difficile, repartit Aminte, car ces Meſſieurs ne ſont point miſterieux, ni entêtez de la gloire de

leur Maiſon, ils vous en diront eux-mêmes le bien & le mal. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que d'uſer d'artifice pour en couvrir les défauts. Vous l'allez experimenter: cherchons Monſieur ..... mon bon ami. Ils le trouvérent en ſa chambre.

Aminte en l'abordant lui dit, Monſieur, je vous amene un Politique, qui n'eſt pas content de ce qu'il vient d'aprendre en Italie: il vous demande des leçons: il veut ſçavoir ſur quels principes roule la conduite de vôtre Compagnie.

Il ſera bien facile de ſatisfaire Monſieur en peu de paroles, dit ce bon Eccleſiaſtique. Nôtre Politique eſt de n'en avoir point, & il n'y a rien de plus éloigné de nôtre eſprit que d'établir & d'afermir cette Maiſon par des moïens humains. Nôtre vûë eſt de ſervir l'Egliſe. Nous ne nous uniſſons point enſemble pour faire un Corps qui éclate, & qui ſe faſſe diſtinguer d'avec les autres Membres de l'Egliſe. Nous joignons ſeulement nos forces, nos Etudes & nos priéres pour faire les uns avec les autres ce que nous ne pourrions faire que tres-dificilement étans ſeparez; ainſi il nous importe peu que nôtre Corps ſubſiſte, pourveu que l'Egliſe triomphe; & ſi en combatant pour elle nous étions tous défaits, ſans qu'il en reſtât un ſeul, nos eſperances & nos ſouhaits ſeroient parfaitement acomplis.

Ce ſont les ſentimens que nous devons avoir; car, Meſſieurs, je vous repreſente nôtre Compagnie ſelon ce qu'elle devroit être, par raport à l'eſprit que Dieu a inſpiré à nos premiers Peres. Leur grande maxime a été qu'on ne doit agir que pour l'Eternité, qu'il n'eſt pas permis de borner ſes afections à ce

qui est mortel. Il n'y a, disoient-ils, que l'Eglise d'immortelle : les Compagnies autrefois les plus florissantes ou ont perdu leur éclat, ou elles ne sont plus. Il n'y a pas à present de Maisons plus saintes que celles qui étoient habitées par les Antoines & par les Hilarions : dont il ne paroit rien. *Spiritus ubi vult spirat* ; ce seroit donc une estime & un amour déréglé, puisqu'on n'auroit pour derniére fin qu'une chose perissable, si l'on n'aimoit le Corps où l'on est par raport à l'estime & à l'amour que l'on doit avoir pour l'Eglise, qui est le Roïaume de Jesus-Christ qui ne finira jamais, c'est-à-dire, si l'on ne l'estimoit & l'aimoit à proportion qu'on voit qu'il sert l'Eglise.

Les plus éclairez parmi nous ne peuvent soufrir ces empressemens que nous avons, si nous n'y prenons garde pour l'établissement temporel & pour la gloire de nôtre Maison. Ils pensent que comme Jesus-Christ veut que l'Eglise son Epouse ait part sur la Terre aux humiliations qu'il y a soufert, qu'aussi les Compagnies Ecclesiastiques pour entrer dans l'esprit de ce divin Epoux & ressembler à son Epouse, doivent porter avec joïe les humiliations qui sont le caractere de ceux qui apartiennent à Jesus-Christ, qui a dit à la Compagnie la plus illustre qui ait jamais été, je parle du College des Apôtres, qu'elle seroit en bute à toute la Terre.

Ce qui paroît grand est souvent un sujet d'abomination devant Dieu, & ces Grandeurs où les Corps particuliers de l'Eglise sont élevez en certains tems, sont regardées par les Anges comme des tumeurs, qui en rendant une partie plus grosse que son état naturel

ne le demande, font que le tout qu'elles composent, eſt diforme. Nous avons beſoin dans les Communautez, de faire de ſemblables reflexions, car l'amour propre cherche toûjours des apuis naturels. Aprés que nous avons quité la maiſon de nos parens, nous nous apuïons ſur nôtre Communauté, nous nous y uniſſons; & nous concevons pour elle les mêmes afections baſſes & charnelles que nous avions pour nos familles Si nous n'y reſiſtons, nous ſommes toûjours prêts de ſacrifier l'honneur de l'Egliſe pour conſerver nôtre Maiſon, au lieu que comme elle n'en eſt qu'un Membre, nous devriens l'expoſer pour le ſalut de ſon Chef. Aprés quoi je ne m'étonne point de ce que j'ai entendu dire à un ſaint Evêque, qu'il n'arrivoit que trop ſouvent que les Communautez aprés avoir ſervi l'Egliſe quelque tems, lui faiſoient enſuite la guerre. Que d'abord elles étoient ferventes & animées par la pieté, qu'aprés elles perdoient leur premiére ferveur: qu'elles n'agiſſoient plus que par les reſſorts d'une conduite toute humaine, comme les os d'un corps mort ne peuvent être liez les uns avec les autres que par artifice, lorſqu'ils n'ont plus de liaiſon naturelle. Ne vaudroit-il pas mieux, diſoit-il, qu'aprés que l'eſprit de Dieu, qui eſt la vie des ſaintes Communautez, s'eſt retiré, on en cachât les os, c'eſt-à-dire, qu'il n'en parut plus rien, comme on enterre les corps morts avant qu'ils ſoient pourris.

Chaque Compagnie a une excellence qui lui eſt propre. Pour la nôtre elle a cet avantage, que quand par nos tiédeurs & nos pechez nous obligerons Dieu de ſe retirer d'avec nous, elle ſe diſſipera tout d'un coup, il

n'en restera rien. Il n'y a que le lien de la charité qui nous lie, ce lien étant tompu nous ne serons plus. Il est avantageux pour la santé de nôtre corps que ceux qui en sont les mauvaises humeurs sortent librement, & qu'ils ne soient point contraints d'y rester. Cela nous purge. Cette liberté qu'on a de sortir d'avec nous separe le bon grain d'avec la paille, ainsi pendant que l'esprit de Dieu demeurera avec nous, nôtre corps sera sain.

Comme nous ne subsistons que par la pieté, le premier soin de celui qu'on choisit pour nous gouverner est de l'y entretenir. Il se repose de ce qui regarde le temporel sur ceux qu'on lui donne pour assistans, mais pour la pieté il a toûjours les yeux ouverts. Il porte en son cœur tous les Particuliers, comme le Grand-Prêtre de l'ancienne Loi portoit les douze Tribus d'Israël sur sa poitrine, dans cet ornement qu'on apelloit *Rational*. Il nous connoît, il sçait nos foiblesses, ce qui nous convient pour nôtre salut, les emplois qui nous peuvent être dangereux; & lorsqu'il s'agit de nous envoïer en quelque lieu, aprés qu'il en a reçû l'ordre de Dieu, avant que de nous signifier celui qu'il nous donne, il ne nous destine à aucun service qui ne nous soit utile; de sorte que ce n'est pas tant pour remplir les places vuides de sa Compagnie que pour nos propres besoins qu'il nous place dans nos emplois. Tous étans donc convaincus de sa charité & de sa prudence, on lui obeït non comme à un Homme, mais comme à Dieu; & on se rend d'autant plus volontiers à ses ordres, qu'en les executant avec fidelité, on ne fait pas tant l'afaire des autres, que la sienne propre.

Le saint Homme dont Dieu s'est servi pour jetter les premiers fondemens de cette Maison, nous a laissé plusieurs memoires où l'on peut connoître de quel esprit il étoit animé, & quel est celui qu'il a inspiré à ses enfans. Toute sa doctrine se reduit à n'agir que par l'esprit de Jesus-Christ, qu'il soit le principe de nos actions, que nous soïons étroitement unis avec lui par une imitation fidelle de ses vertus. Pour cela il nous represente sa vie par diferens endroits. Il n'oublie aucune de ses actions, afin que dans les diferens états où nous nous trouvons, nous aïons un modelle de ce que nous devons faire, & quelque action que nous entreprenions, nous la puissions commencer & achever dans l'esprit de Jesus-Christ, & pour honorer ses actions avec qui elle ait du raport.

Ce saint Homme ne nous découvre pas seulement la vie que Jesus-Christ a menée sur la Terre, mais il nous éleve jusqu'à la connoissance de celle qu'il a euë dans le sein de son Pere depuis l'Eternité. Il nous dit des choses admirables de la tres sainte & adorable Trinité, qu'il nous propose pour modelle : en quoi l'on ne doit point aprehender l'illusion. L'Homme a été creé à l'image & à la ressemblance des trois Personnes divines, ce qui nous oblige indispensablement de les imiter, & de leur être semblables par une parfaite sagesse, une justice entiére, & par la sainteté d'une vie toute pure. Cette imitation auroit fait toute l'Etude de l'Homme innocent. Le peché la rendu incapable de se conformer à un modelle si spirituel & si grand, c'est pourquoi le Verbe divin s'est incarné, & s'est fait petit pour se proportionner à nôtre foiblesse,

afin qu'en pratiquant les vertus dont il nous a donné l'exemple, nous retracions en nous l'Image de Dieu, que le peché a éfacée.

Nous nous y sommes engagez lorsque nous avons été baptisez au nom des trois Personnes de la tres-sainte Trinité. Le Baptême est une profession publique que nous voulons imiter, ce que nous contemplons dans ce grand mistere de l'Unité de la divine Essence en trois Personnes. Jesus-Christ souhaite que tous les Chrétiens soient unis ensemble comme il l'est avec son Pere ; & son Disciple bien aimé dit que nôtre liaison doit être si parfaite avec la sainte Trinité, que nous entrions dans une sainte familiarité avec le Pere & le Fils. *Societas nostra sit cum Patre & Filio ejus Jesu Christo.* Nôtre tres-honoré Instituteur n'a rien oublié pour nous faire entrer dans ces sentimens. Il a établi des exercices propres pour nous lier à Jesus Christ & à la tres-sainte Trinité. Il a destiné des tems & des jours à l'adoration de chaque Mistere, comme le Vendredi pour honorer la Passion ; & il nous a enseigné par plusieurs écrits comment nous pouvons faire toutes nos actions dans les dispositions de Jesus-Christ adorant son Pere. Il nous a obligé d'honorer d'une maniere particuliere les Saints, qui ont un raport special avec Jesus-Christ ; & parceque personne sur la Terre n'a été plus étroitement lié avec lui que sa sainte Mere qui l'a porté dans ses chastes entrailles, il nous a ordonné que comme Marie avoit été inseparable de son Fils, qu'elle l'avoit suivi jusques au pied de la Croix, que l'on ne la separât pas du culte que nous ren-

dons à Jesus-Christ, qu'elle eût ses Fêtes & ses devotions parmi nous selon les régles de l'Eglise.

Voilà, Messieurs, quel est l'esprit de cette Maison, qui vient de Jesus-Christ, & qui porte à Jesus-Christ. Nos réglemens sont en petit nombre. Ils ne sont faits que pour entretenir l'uniformité parmi nous. Comme nôtre esprit est celui de Jesus Christ, les pensées, les maximes de Jesus-Christ qui sont dans l'Evangile, sont nôtre régle. Ainsi la lecture de ce divin Livre nous est fort recommandée. Nous le devons porter avec nous, comme la Relique la plus precieuse, & la marque la plus belle de nôtre Religion. Nous en devons lire un chapitre tous les jours à genoux & tête nuë. On instruit ceux qui entrent parmi nous à regarder l'Evangile qui nous peint la vie de Jesus-Christ, & nous raporte ses actions & ses paroles, comme le modelle sur lequel nous devons nous former, en exprimant dans nos mœurs & dans nos conversations ce que nous y voïons.

Nous avons beaucoup d'estime pour les Ordres religieux : pour leur esprit de penitence, de retraite ; & si nous ne nous assujetissons pas à toutes leurs régles saintes qui les metent dans une heureuse necessité de pratiquer l'Evangile, ce n'est pas que nous n'aïons l'idée de ces régles qu'en doivent avoir tous les Chrétiens. L'Eglise est une armée où il doit y avoir diferens corps. Etant Prêtres & par consequent obligé de servir le public en la maniére que le faisoient les Apôtres & les Disciples de nôtre Seigneur, nous tâchons de suivre leur exemple, & de pratiquer comme eux l'Evangile avec une sainte liberté. Si

nous ne faisons donc point les trois vœux de religion, de pauvreté, de chasteté, & d'obeïssance, nous tâchons de les pratiquer. On nous inspire un amour tout particulier pour la pauvreté. L'on ne permet pas qu'on se serve d'étofes riches & éclatantes, de toile fine, de souliers propres. Les meubles de nos chambres doivent être simples, de bois & l'on en bannit tout ce qui pourroit ressentir en quelque maniére le luxe des riches. On ne sert point de viandes qui coûtent beaucoup, la quantité est sufisante, & ceux qui veulent suivre l'esprit qui doit animer nôtre Maison, s'habituent à manger peu, à choisir dans ce qu'on leur donne ce qu'il y a de plus grossier, & à se faire l'estomach aux viandes les plus dificiles, qui sont la nourriture des Pauvres. L'on nous aprend que c'est une mortification plus agréable à Dieu de manger sans se plaindre de ce qu'on nous donne, de quelque façon qu'il ait été aprêté, que de faire des jeûnes extraordinaires, que Dieu ni l'Eglise n'ordonnent point.

On nous dit souvent qu'il faut s'éxercer à se passer des Creatures. Ceux dont le temperament est fort, rejetent les soulagemens dont les foibles ont besoin. Nous ne renonçons point à nôtre patrimoine, mais chacun se sert de son bien comme s'il l'avoit reçû en aumône. Il y en a qui donnent volontairement leurs revenus, & les metent en commun comme on le faisoit dans les tems heureux des Apôtres. Ils les confondent pour ne se point distinguer de ceux qui sont pauvres, & faire que nôtre Communauté soit une image de celle que les Apôtres formérent avec les premiers Chrétiens dans les commencemens de l'Eglise.

L'on n'a aucune indulgence chez nous pour les vices opofez à la chasteté ; chacun en est si bien persuadé, que long-tems avant que sa conduite puisse être suspecte, il use de la liberté qu'il a de sortir de nôtre Compagnie. Ceux qui ne peuvent être utiles aux Personnes de sexe diferent, ne leur parlent jamais, quand mêmes elles seroient consacrées à Dieu. On ne voit que rarement hors le Tribunal de la Penitence celles que l'on confesse. Les converfations que l'on a avec elles sont courtes, jamais la nuit, ni dans des recoins, mais en des lieux découverts, autant qu'on le peut, & en presence de témoins. Par ce moïen on évite les scandales ; & les soupçons étans punis rigoureusement, le crime ne se commet pas.

L'obéïssance qui se pratique ici surprend ceux qui ont peine de comprendre que des Personnes libres se soûmetent si facilement aux ordres d'un Superieur, qui n'a point d'autre pouvoir sur elles que celui qu'elles lui donnent; mais celui de l'amour est bien grand, & tout Homme qui obéït par un principe de pieté, se rend à ce qu'on lui ordonne avec une exactitude qui n'est pas commune. Outre cela ce n'est point à des Hommes qu'on nous oblige d'obeïr. Les Superieurs ont soin de nous mettre devant les yeux les Regles ecclesiastiques. Nous les étudions comme les Religieux la Regle de leur Patriarche. Or il n'y a rien qui ne soit reglé dans les Conciles, dans les Sinodes, dans les Bulles des Papes, ainsi chacun suit ces Regles qu'il connoit, & il n'a aucune repugnance de s'assujettir à des Ordonnances qu'il ne pourroit rejeter, sans se revolter contre l'Eglise.

Pour Cloître on nous donne l'amour de la

solitude. C'est une infamie chez nous que d'aimer le Monde, de sortir de la Maison lorsque nous n'y sommes points contraints par la charité. Nous ne mangeons que rarement hors de nôtre Maison. C'est une maxime que nous tâchons de suivre, de ne faire aucune action humaine devant les Hommes, comme sont celles de boire, de manger de joüer de rire ; de sorte que le Peuple ne nous puisse voir qu'à l'Autel, & dans les exercices de nôtre Ministere. Cette solitude n'est ni dificile, ni penible. Nous aimons la verité, les jours ne sufisent point pour la consulter autant de tems que nous le souhaiterions, ou pour mieux dire, on ne s'ennuïe jamais de la douceur qu'il y a de l'étudier.

On a toûjours eu cet amour pour les Letres en cette Maison. Ceux qui l'ont gouvernée ont tâché de l'entretenir. On a pour cela un soin tout particulier de nos jeunes Gens. On leur donne d'habiles Maitres qui leur font aimer les Livres, qui reglent leurs Etudes, & leur marquent les Livres qu'ils doivent lire : qui presidents aux conferences qu'ils doivent faire. Là chacun selon sa capacité aporte quelque petite piece, sur laquelle tous disent leur sentiment. On propose des dificultez sur l'Histoire, sur les coûtumes des Anciens, sur la Grammaire. L'on ne nous propose pas la Science comme une fin, mais comme un moïen, & l'on nous aprend à faire plûtôt usage de la Science que de sçavoir. Ainsi communément on tâche d'arriver par les voïes les plus abregées à ce que l'on ne peut ignorer sans danger. On nous avertit de ne point embrasser des desseins qui surpassent nos forces,

& qui nous détourneroient de l'aplication principale que nous devons aux emplois auſquels la Providence nous a liez.

Néanmoins quand il ſe trouve quelque eſprit penetrant & étendu qui a un rare genie pour les Sciences, on le décharge de toute autre afaire ; & l'on ne croit pas qu'il puiſſe rendre de ſervices plus utiles à l'Egliſe qu'en étudiant. Il eſt important qu'il y ait des Perſonnes conſommées dans les Sciences pour reſoudre les dificultez de ceux qui commencent d'étudier, & aux déciſions de qui on puiſſe ſe fier & s'arrêter ; qui ſoient prêts de combatre ou de vive voix ou par des écrits contre les Heretiques. On nous laiſſe ſuivre les atraits particuliers que nous avons pour certaines Etude mais la grande Etude eſt de la diſcipline de l'Egliſe, des Ecritures, des Conciles & des Peres. On nous donne beaucoup d'amour pour la verité l'on ne nous oblige point dans nos Etudes particuliéres de nous atacher à aucun ſentiment & de ne voir que ce qui peut nous entêter de ce ſentiment. On croit que c'eſt aveugler un eſprit, au moins que c'eſt lui ôter la liberté de voir.

Une des choſes, Monſieur, dit Theodoſe, qui me charme dans vôtre Maiſon, c'eſt l'union que je remarque entre ceux qui la compoſent. Je m'imagine voir cette premiere aſſemblée de Chrétiens, qui n'avoient tous qu'un cœur. C'eſt ſans doute vôtre honnêteté & cette ouverture de cœur que vous avez les uns pour les autres, qui vous lient enſemble.

L'honêteté dit ce bon Prêtre, eſt le nœud de la ſocieté civile ; car enfin qui eſt-ce qui peut vivre avec ceux dont il n'eſt pas aimé,

ou qui le mépriſent ; Au contraire, on ſe rend facilement aux careſſes & aux marques d'eſtime & d'honneur dont on ſe previent. Tout ce qu'on nomme honêteté & civilité, ne conſiſte que dans un ſage diſcernement de ce qui peut plaire, ou bleſſer ceux avec qui nous vivons, & de ce que l'ordre & la bienſeance aprouvent ou condamnent. Ceux qui ſçavent faire ce diſcernement, & pratiquer ce qui plait ſont propres pour la ſocieté ; & comme cette vertu eſt utile au Public, on lui rend d'un commun acord l'honneur qu'elle merite. C'eſt de là que ceux en qui cette vertu paroît, ſont apellez Gens d'honneur ; mais il n'y a guere de Gens parfaitement honêtes dans le Monde. Il n'y a qu'une fauſſe aparence d'honêteté. La civilité aujourd'hui ſemble ne conſiſter qu'à déguiſer ſon averſion & le mépris qu'on a pour les autres. Auſſi il n'y a que les ſimples qui s'y laiſſent tromper, & les ſignes d'honneur & d'amitié ne ſont plus l'éfet qu'ils devroient faire à cauſe de l'abus qu'on en fait, & que l'on ne s'en ſert que pour tromper : Mais parmi des Perſonnes de pieté incapables de diſſimulation & de fourberie, les marques d'honneur dont ont ſe previent ne ſont point équivoques. Les témoignages d'une afection ſincere que l'on ſe donne les uns aux autres, forment entr'eux une union admirable.

Lorſque nous recevons de jeunes Gens, nous leur faiſons lire les excellens Traitez de la Civilité qui ont été compoſez en ce tems ; mais nous évitons ce qui eſt importun dans les civilitez du monde, & ce que la flaterie ou l'orgueil ſont faire. Ce qu'on apelle honêteté n'eſt ſouvent qu'un commerce de vanité & de

flaterie. On honore pour recevoir de l'honneur. J'ai apris parmi nous que la civilité bien entenduë n'eſt que la charité Chrétienne qui eſt ingenieuſe à trouver les ocaſions d'obliger ſes Freres, de les conſoler dans leurs maux, de les ſervir dans leurs beſoins, de ſe conjoüir avec eux, dans le bien qui leur arrive : Qui ſçait éviter avec prudence ce qui les pourroit choquer, ou leur cauſer de la triſteſſe, qui ſuporte avec patience leurs défauts, les cache, les diſſimule, leur en épargne la honte & la confuſion. Cela ſe fait d'une autre maniére quand on aime, que lorſqu'on a le cœur plein de haine, ou d'indiference, & qu'on n'eſt apliqué qu'à ſuivre exterieurement ce qui ſe pratique entre les Gens du Monde. Nous avons le dernier mépris pour ceux qui veulent s'élever au deſſus des autres, qui donnent tout à leur humeur, & qui ne craignent point d'être incommodes. La charité eſt en honneur parmi nous. On nous aprend auſſi qu'un eſprit bien fait aime l'ordre, qu'il n'agit point par boutade, par fantaiſie : Que la raiſon le conduit, & qu'en toute ocaſion il a égard à ce que la bienſeance demande, c'eſt-à-dire, à ce qui eſt de l'ordre, & ce que la ſageſſe preſcrit. Il n'y a rien qui nous ſoit plus opoſé qu'un certain eſprit de diſſipation & de déreglement, qui ſent l'Ecolier ou le Soldat ; ce qui eſt opoſé à l'eſprit de Dieu, qui fait toutes choſes avec poids & avec meſure. Auſſi l'on ne ſoufre point ceux qui aiment le déſordre. Nous vivons ici avec une grande liberté, mais on n'y aime pas le libertinage, ni qu'on faſſe reſſembler nôtre Maiſon à une Place publique, ou à un Corps de Garde. On veut que tout ſoit en ordre, ſans confuſion,

qu'on

qu'on parle avec retenuë. Nous avons des heures de silence ; & en toutes choses nous tâchons de suivre les Regles que nous ont donné les Peres & les Conciles, qui sont descendus dans le détail, & ont fait des loix pour tout, pour les habits des Clercs, pour leurs meubles, leurs ocupations, touchant la modestie, la maniere de parler, de converser & d'agir. On nous fait aprendre ces Regles par cœur.

Ce bon Ecclesiastique fit voir ces Regles à Theodose & à Aminte, qui en admirérent la disposition. Elles étoient conçûës dans les propres termes des Conciles & des Peres. L'on acuse les personnes de Communauté, dit Theodose de sçavoir tres bien l'art & le secret de s'établir : j'atens toute autre chose de vous.

Nous n'avons point besoin de cet art, repartit cet Ecclesiastique, puisque ces établissemens nous sont odieux. J'ai oüi dire cent fois à mes premiers Directeurs, qu'il faut se détruire dans l'esprit des Hommes, afin que Jesus-Christ y regne seul, que c'est un crime dans le tems qu'on le prêche de vouloir se metre en sa place & avoir des idolatres de ses merites imaginaires. Nôtre but est de gagner des ames à Dieu, & parceque rien ne produit davantage la confiance que le desintéressement de ceux qui nous parlent, & la persuasion que nous avons qu'ils aiment nôtre salut, nous bannissons avec un soin tres-particulier tout soupçon d'avarice. Nous ne portons ni de prés ni de loin ceux qui se servent de nous, à nous faire des presens. Aussi pour n'être point dans la necessité de recourir aux Personnes riches, & dans le danger de trahir nôtre Ministere

par des baſſeſſes & par des flateries, nous n'entreprenons rien qui nous engage en de grandes dépenſes, comme des bâtimens ſuperbes, des dorures, des peintures riches. C'eſt pourquoi en bornant nos deſirs nous avons abondamment le neceſſaire. Cependant nous faiſons profeſſion de traiter honêtement tout le Monde. On ne ſoufre point parmi nous qu'on parle avec mépris ni du lieu où l'on ſe trouve, ni de ceux avec qui on vit. On a de la déference pour eux; on les oblige en tout ce qu'on peut, on les ſecourt dans leurs maladies, on les conſole dans leurs diſgraces. C'eſt en ce tems d'affliction qu'ils ne peuvent point ſoupçonner que quelque interêt ſecret nous faſſe agir, que nous ſommes plus portez à leur rendre ſervice. Nous avons beaucoup de reconnoiſſance des biens qu'on nous fait, mais nous ne ſçavons ce que c'eſt que de tenir regître du mal. C'eſt un crime chez nous de s'ingerer dans les familles, de ſe mêler de mariages, de procez. Nous avons de grands ſentimens de veneration pour les Magiſtrats. Nous obſervons leurs loix, regardant Dieu en leur perſonne. La fin de cette ſoûmiſſion eſt de ſuivre ſon ordre de de celui qui les a établi, & de pouvoir ſous leur autorité & leur protection, travailler en paix aux ouvrages qui ſont tombez en partage à cette Maiſon. Nous ſuivons l'avis que ſaint Pierre donne aux ſerviteurs, d'être ſoûmis à leurs Maîtres avec toute ſorte de reſpect, non ſeulement à ceux qui ſont bons & doux, mais à ceux qui ſont rudes & fâcheux. *Etiam dyſcolis.*

J'ai oüi dire à un Prêtre vertueux que l'humiliation étoit auſſi neceſſaire aux Compagnies entiéres qu'aux Particuliers; car outre

qu'il faut que les Membres & le Corps d'une Maison Ecclesiastique ressemblent aux Apôtres & à l'Eglise, à qui Jesus-Christ a predit de continuelles persecutions sur la Terre, nous voïons par experience que les contradictions sont extrémement utile. Elles sont aux Hommes ce que l'Hiver est aux Plantes. Parceque durant l'Hiver les Plantes sont sans feüilles & sans fleurs, il semble que ce tems leur soit fort contraire ; on se trompe : c'est alors qu'elles se nourrissent, & qu'elles se preparent pour porter du fruit. Quand on est humilié, on r'entre en soi-même. On ne pense point tant à se produire. On se conduit avec plus de sagesse. On pese ce qu'on dit. On mesure ses actions. Caton avoit sujet de dire aux Romains, que pendant que Carthage subsisteroit ils seroient florissans, parceque la crainte de cette rivale les empêcheroit de se relâcher. Quand on nous ataque & qu'on nous persecute l'on ne nous fait pas toûjours autant d'injustice que nous le croïons. Nous ne sommes point si exemts de fautes qu'il n'y en ait quelqu'une qui en donne sujet à ceux qui ne sont pas obligez de nous défendre, & qui ne nous aiment pas. Si on nous laissoit en repos cette faute s'augmenteroit, & elle seroit comme un mauvais levain. Aprés que l'on nous en a châtié, si nous ne nous corrigeons pas, au moins le mal ne va pas si loin. Si Dieu nous aime, disoit ce Prêtre éclairé, il excitera de tems en tems des orages contre nous qui ne nous renverseront point, pendant que nous serons enracinez & fondez dans la charité, comme dit l'Apôtre. L'orage ne fera tomber que le fruit qui étoit déja gâté.

Ce discours fit une si forte impression sur

Eugene, qu'il le prit pour la voix de Dieu qui lui marquoit sa volonté. Il chercha une occasion favorable pour s'entretenir en Particulier avec un des Messieurs de cette Maison : en aïant aperçû un qui se promenoit seul dans une des allées du jardin, il l'alla joindre. Aprés les premiers complimens ils entrerent bien-tôt en matiere. Eugene lui demanda quels étoint les emplois de leur Maison.

Nous sommes, dit-il, dévoüez au service de l'Eglise, ainsi nous en embrassons tous les emplois. Pour nous y preparer on nous envoïe dans une Maison que nous avons à la campagne à quelques lieuës de celle ci, destinée pour les premiers exercices de pieté. Là pendant une année on s'aplique à nous vuider de l'esprit du Monde & de ses maximes ; & on nous tourne vers Dieu, afin que nous ne regardions que lui le reste de nôtre vie. On nous fait lire l'Evangile qui est nôtre grande Regle, & on nous aprend à exprimer chaque jour dans nos mœurs les veritez saintes que nous y lisons, ainsi que les Peintres dans les Academies tâchent d'exprimer sur le papier avec le craïon les traits du modelle qui leur est proposé. On nous exerce à l'Oraison, à la Priere. On nous forme aux ceremonies de l'Eglise, au chant, & en general on nous donne des dispositions pour tous les emplois Ecclesiastiques.

Aprés cette premiére année on aplique ceux qui ont achevé le cours de leurs Etudes, & qui sont encore jeunes à instruire quelques jeunes Gentils-hommes du voisinage qui nous ont été confiez.

Quoi ! Monsieur, dit Eugene, vous obligez

ceux qui entrent chez vous d'enseigner ?

Cela lui parut dificile : mais la maniere dont cet Ecclesiastique lui parla de l'éducation de la Jeunesse, leva bien tôt cette dificulté. Il lui fit voir qu'on ne devoit confier la Jeunesse qu'à des personnes d'une grande pieté, qui aïent beaucoup de sçavoir & de jugement. Lorsqu'un Homme n'agit que par un motif d'interêt, il neglige ceux qu'on lui a confiez, il n'est aucunement touché de leurs fautes, ainsi il n'a point de zele pour les corriger : il lui sufit de sauver certaines aparences, sous lesquelles il cache sa negligence. Un Maître doit avoir des entrailles de mere, & il ne reüssit jamais s'il n'aime ses Disciples comme une mere ses enfans, & s'il n'en est aimé reciproquement. Celui qui n'aime pas ne sçait ce que c'est que de se rendre à des avis qu'il regarde la plûpart du tems comme des injures. Un Maître sans pieté est un furieux & ridicule tiran, qui enflé d'orgueil de se voir le premier parmi des enfans qui le craignent, exerce sur eux un empire cruel. Il ne peut suporter aucun de leurs defauts : un petit mot qui échape de leur bouche dans le tems qu'il leur avoit commandé de se taire, est puni comme un blasphême : un solecisme est un homicide. Vous voïez ce Regent plus coupable que ses Ecoliers, s'emporter dans des fureurs, fraper outrageusement des enfans tendres & delicats, & vomir des injures, qui outre le dégoût qu'elles leur donnent de l'étude, leur sont encore un tres-méchant exemple. C'est ce qui a rendu cette profession presque honteuse. Ceux qui n'ont pas soin d'en éviter les defauts, conservent hors du College une humeur orgueilleuse & fiere. Ils ne

prennent pas garde dans les Compagnies qu'ils ne ſont plus avec leurs Ecoliers, & qu'ils nont pas droit de regenter tous les Hommes.

Ce bon Eccleſiaſtique ajoûta que pour inſtruire il falloit avoir beaucoup de patience : qu'il avoit entendu dire à un Homme d'une grande ſageſſe, que les premieres années de la vie en étoient l'Hiver : que comme les Laboureurs ne ſe découragent pas en ſemant dans un tems où la terre ne peut produire aucun fruit ; qu'auſſi en travaillant à l'education des enfans, on ne devoit pas ſe rebuter du peu de profit qu'on leur voïoit faire. *Dabunt fructum in tempore oportuno.* Il diſoit qu'on les dévoit traiter avec douceur, qu'en chatiant toutes leurs fautes, on leur donnoit de l'averſion pour l'Etude, qu'ils ne peuvent encore aimer, & qu'on ne les gueriſſoit point. C'eſt pourquoi, diſoit-il, quand le châtiment eſt neceſſaire, il faut qu'il ſoit plus honteux que douloureux, & qu'il ne faſſe point de plaïes qui rendent les Maîtres odieux. Il y a, pluſieurs autres voïes que le foüet, & pour ramener les enfans à leur devoir : une careſſe, une menace, l'eſperance d'une recompenſe, ou la crainte d'une humiliation font plus d'éfet que les verges. Ceux-là ſe trompent qui croïent devoir porter le feu pas tout où il voïent de la corruption ; & qu'il ſeroit honteux pour eux qu'un enfant eût fait une faute, qu'ils n'euſſent pû punir.

J'en ai connu, dit cet Eccleſiaſtique, qui étoient de cette humeur, qui ſe fuſſent crûs vaincus ſi un Ecolier eût pû ſe dérober à la rigueur de leurs châtimens. Quoique l'objet en paroiſſe petit, les paſſions auſquelles on ſe

laisse aller contre les enfans, ne peuvent être innocentes. Les impatiences, les sentimens d'aigreur, les paroles injurieuses, les coleres, les vengeances à l'égard des Disciples sont des pechez considerables, où ceux qui n'ont point de vertu, & cependant prennent la conduite des enfans, tombent mille fois chaque jour.

Outre la douceur on a besoin de prudence; car enfin il faut une espece de Politique pour gouverner ce petit Peuple, pour le prendre par ses inclinations, pour prevoir l'éfet des recompenses & des châtimens, & les emploïer selon leur usage. Il y a des tems d'opiniâtreté où un enfant se feroit plûtôt tuër que de plier. C'est être bien cruel ou bien imprudent que de ne pas laisser passer ce mauvais tems.

La principale chose qu'on doit enseigner aux jeunes Gens c'est la vertu: elle n'entre pas facilement dans leur esprit lorsqu'elle a l'aparence d'une leçon. Il y a des moïens de verser de bonnes maximes dans leur cœur, presque sans qu'ils s'en aperçoivent. Dans chaque leçon il doit y avoir quelque chose pour la pieté, mais il faut que cela soit bien placé. A l'ocasion d'une faute que l'un d'eux aura faite, on peut se servir de la chûte de celui-là pour redresser les autres. Les compositions qu'ils font doit avoir pour sujet quelque excellente verité. Ce qu'ils aprennent par memoire doit être utile pour leurs mœurs. Un Maître vertueux acompagne d'une reflexion sage & courte l'Histoire qu'il leur fait lire, ou qu'il leur raconte. Quoiqu'il ne puisse pas les suivre par tout, il sçait tout neanmoins. Tantôt en general avec des paroles

tendres & pleines de son amour & de son zele, il les avertit en public de ce qu'ils doivent fuïr, tantôt il le fait en particulier, leur épargnant la confusion, selon qu'il connoît qu'ils se conduisent, ou par honneur ou par crainte.

Mais sur tout il faut que le Maître ait l'esprit reglé pour établir un bon ordre & pour le garder avec une grande uniformité. Ce n'est pas par les châtimens qu'on conserve l'ordre, mais par une grande exactitude. Le Maître doit avoir un soin égal de tous sans en negliger aucun, s'instruisant de toutes les fautes, quoiqu'il ne les punisse pas toutes. Car enfin il ne faut pas qu'il soit toûjours severe, criant & grondant sans relâche, ce qui le rendroit odieux. Il doit travailler à rendre ses leçons agreables, & pour cela de tems en tems aprés quelque aplication un peu forte, il réjouït ses Ecoliers par le recit de quelque Histoire agreable & honête, prenant garde neanmoins que ses Disciples n'aillent trop loin, & qu'il soit obligé pour les ramener de passer à une autre extremité, ce qui empêche cette uniformité qui conserve l'ordre.

Quoi, Monsieur, dit Eugene, un jeune Homme est-il capable d'une si grande conduite aprés cette premiere année que vous lui donnez pour se former à la pieté ?

Ce n'est pas lui, qui a cette conduite, il ne fait que l'executer. La main n'a ni sagesse ni vertu, cependant elle agit tres-bien, quand elle est atachée à un corps qui a une bonne tête. Il y a des Superieurs qui ont de l'experience & de la doctrine pour conduire ces jeunes Maîtres qui agissent selon leurs ordres, ou plûtôt selon les regles que l'on

doit suivre dans l'éducation des enfans.

Mais, Monsieur, ajoûta Eugene, cet emploi est bien penible pour de jeunes Gens.

N'est-il pas juste, répondit cet Ecclesiastique, que puisqu'ils ont voulu se charger du joug de Jesus Christ, ils le portent avec patience? Quel autre service pourroient-ils rendre à l'Eglise? Ne faut il pas faire penitence? On les en avertit, leur faisant comprendre qu'ils seroient tres-malheureux de s'aquiter de cet emploi par l'esperance de quelque gloire qu'il y a en reüssissant, & de ne pas raporter à Dieu un travail qui est souvent ingrat. On entretient avec soin ce premier feu de la pieté qu'on a alumé dans leur cœur, & on les fait souvenir continuellement que n'étant pas des Maitres à gage, ils doivent éviter les defauts qui rendent leur profession mépriſable, & qui empêchent qu'elle ne soit utile.

Je vous parle sincerement, dit-il, jamais emploi ne m'a été si agreable que celui-là; car enfin il est plus noble & plus agreable de semer la verité dans une ame, que des graines dans un jardin: de cultiver des esprits que des fleurs. Il est vrai que la plante ne se revolte jamais contre le Jardinier, comme font les Hommes contre ceux qui les instruisent; mais outre que dans ces petits troubles de College souvent les Maitres sont plus coupables que les Disciples; ce n'est pas qu'ils manquent les premiers; mais enfin le grand mal est causé par leur rigueur excessive & par un emportement déraisonnable; outre cela, dis je, quand on a de la douceur, qu'on aime les enfans, on les trouve doux, on en est aimé: sur tout si l'on sçait leur inspirer la crainte de Dieu, car on les retient par ce lien

& on en fait tout ce qu'on veut.

Ajoûtez que ces premiers exercices bien pris nous sont tres-avantageux. Sans eux le tems de nôtre jeunesse se passeroit inutilement. Pour bien aprendre il faut enseigner. On sçait beaucoup mieux les choses dont on a été obligé d'instruire les autres, ainsi ceux qui ont été apliquez à l'instruction de la Jeunesse, ont plus de disposition pour tous les emplois de l'Eglise, où la connoissance des Lettres humaines est d'un tres-grand usage.

Le tems de la Jeunesse s'étant écoulé dans ces exercices, selon qu'on se sent atiré de Dieu, & selon les vûës que les Superieurs ont sur nous aprés avoir étudié nôtre capacité & ce qui nous convient, chacun prend un autre emploi. On écoute sur toutes choses la voix des Evêques qui tirent de cette Maison plusieurs Sujets pour servir leurs Dioceses.

Eugene. Considerez-vous encore comme de vôtre Corps, dit Eugene, ceux qui ont des emplois hors de cette Maison, & qui possedent ailleurs des Benefices ?

Ecclesiastique. Oüi, sans doute, repartit cet Ecclesiastique, quand ils ont pris ces emplois ou ces Benefices d'une maniére canonique, c'est-à-dire, que le desir de vivre avec plus de liberté, plus commodément, & d'être riches, ne les leur a pas fait rechercher par des intrigues que la pieté ne soufre point. Ce desir n'est pas ordinaire chez nous. Ce n'est pas un amour aveugle que nous aïons pour nôtre Communauté qui l'empêche. Nous considerons le peril des Beneficiers qui sont aujourd'hui obligez de vivre avec des Laïques, avec leurs parens qui les assiégent, & qui se rendent tôt ou tard maîtres de leur maison. Autrefois les

Clercs ne vivoient point seuls. Chaque Eglise avoit sa Communauté, & la Regle vouloit que chaque Ecclesiastique eût un témoin de ses actions, qui étoit en même tems son Gardien & son défenseur contre les ataques du Diable, qui se sert de la facilité & de l'obscurité du peché, pour le faire commetre. Nous voïons que les Benefices sont dangereux & funestes à ceux qui les desirent & à ceux qui les possedent. Ceux qui les desirent n'y peuvent guere arriver que par des moïens que les saints Canons condamnent de Simonie. Quand on est Beneficier, il est dificile d'user de ses revenus selon les regles de l'Eglise, & de conserver cet esprit de pauvreté qu'elle demande. Cent choses, dont on se passoit facilement quand on avoit peu de bien, deviennent necessaires aprés qu'on est devenu riche.

Ce n'est pas seulement en possedant un Benefice qu'on encourt plusieurs dangers, mais encor en le quitant. Les parens par leur importunité & par leur adresse viennent à bout d'un oncle & d'un cousin. La crainte de Dieu le fait resister quelque tems; mais enfin ils se servent de la foiblesse de son âge ou de sa maladie, & lui font quiter d'une maniere qui n'est point permise, le Benefice, que peut-être il avoit pris par des voïes injustes. Ainsi ceux d'entre nous qui ont l'esprit ecclesiastique, s'estiment heureux d'être à couvert de tous ces dangers. Ils servent l'Eglise, sans être obligez de rendre un jour compte d'un bien, dont ils auroient été réponsables.

Nous ne négligeons point la Predication. Nous avons perdu depuis peu de tems dans cette Maison un excellent Homme, qui avoit tous les talens de la Predication, la netteté &

la pureté du langage, la force des mouvemens, un air insinuant qui gagnoit toût le monde, une declamation libre & naturelle, des gestes riches, la voix sonnore, forte & distincte. Mais outre ces talens qui lui étoient communs avec plusieurs autres Predicateurs qui profanent la Chaire, & en font un theatre, il avoit une pieté singuliere. Il ne se proposoit que la conversion des Pecheurs, choisissant pour sa matiere ce qui les pouvoit toucher plus vivement. Il puisoit ordinairement ses pensées dans les Livres de pieté, comme dans Grenade, les Instructions chrétiennes, le Pere le Jeune, & les autres Livres qui ont de l'onction. Il ne se servoit de son éloquence que comme d'un flambeau pour dissiper l'obscurité. Il ne sçavoit ce que c'étoit que de briguer des Chaires illustres ou riches. Il alloit où il étoit apellé, ou plûtôt il suivoit l'esprit de Dieu. Quand il arriva ici pour y prêcher, il demeura caché dans une solitude où il se remplit de Dieu, se preparant à son Ministere par la Penitence, jusques à ce qu'il parut en Chaire. Pendant le cours de ses Predications il n'avoit commerce avec le Monde que dans la necessité, achevant dans ses entretiens particuliers d'établir ce qu'il avoit commencé dans ses Predications.

On ne le vit point dans les festins, où les Predicateurs détruisent tout ce qu'ils ont édifié. Sa vie étoit penitente. Il n'étudioit pas tant ses Sermons en les composant & les aprenant par memoire, qu'en les arrosant de ses larmes, & demandant à Dieu par ses prieres qu'ils fissent l'éfet qu'il en atendoit. Il étoit si vivement persuadé de la sainteté de nôtre Religion, que les plus petites fautes, &

l'aparence du peché lui causoient des peines étranges. Quand il fut prés de la mort, c'étoit des tremblemens & des craintes qui ne se peuvent exprimer qu'il avoit des jugemens de Dieu. Ah mon cher ami ! me disoit-il, que je serai puni d'avoir prêché si foiblement la verité ! Pour reparer mes fautes autant que je le puis dans l'état où je me vois je vous conjure d'exhorter de ma part tous nos amis, qu'ils prêchent par tout & en tout tems, qu'il n'y a que ce qu'on fait par le principe de l'amour de Dieu qui nous puisse délivrer de l'Enfer. Ce furent ses dernieres paroles.

Ce bon Ecclesiastique ne pût retenir ses larmes. Eugene pour l'éloigner d'un sujet qui lui étoit si amer, lui demanda les moiens qu'on devoit prendre pour entrer en sa Compagnie.

Il lui dit que ce n'étoit pas une chose dificile ; que tout Homme qui avoit une veritable pieté y étoit reçû avec joïe, qu'il ne pouvoit être inutile, & que parmi tant d'emplois il y trouveroit une place propre. La seule vertu est le lien de nôtre Compagnie. C'est elle qui en entretient l'édifice, qui se dissiperoit en un moment sans elle ; ainsi on n'y reçoit que des personnes en qui l'on remarque de la vertu. Il dit que leur Maison étant composée de Prêtres, ou de Personnes qui aspirent à la Prêtrise, la vocation ordinaire de ceux que Dieu y apelloit étoit une grande innocence ; qu'ainsi ceux qui étoient tombez en de grands crimes, devoient penser à des retraites plus severes où ils passassent leur vie dans la Penitence. Néanmoins, ajoûta-t'il, quand nous voïons des marques d'une vocation saintre dans ceux

qui n'ont pas été innocens, qu'ils ont un desir ardent & désintéressé d'entrer parmi nous, & qu'ils ne se sentent point apellez ailleurs, nous les recevons, mais nous ne leur parlons point de prendre aucun Ordre, qu'aprés s'être purifiez pendant plusieurs années par la Penitence, dont une vie reglée & éloignée de tout commerce du Monde fait la principale partie.

Si Eugene eût demeuré encore quelque-tems dans cette maison, il se seroit ouvert sur le dessein qu'il venoit de concevoir. Cet Ecclesiastique qui avoit reconnu à l'ardeur avec laquelle il l'écoutoit, ce qui se passoit dans son cœur, Monsieur, lui dit-il avant que de le quitter : vous êtes dans un âge où il faut penser à l'Etat que vous devez prendre. Ne vous déterminez pas si-tôt ; mais aussi quand vous l'aurez fait une fois, & que vous aurez connu où Dieu vous apelle, soïez fidelle à cette vocation. L'esprit de l'homme est inconstant. Il y en a qui croïent que la legereté n'est pas criminelle, pourveu que du bien on aille au bien. Les saintes Ecritures ne nous donnent pas cette idée de la vertu. L'Homme de bien ne se conduit point par fantaisie. La volonté de Dieu est son étendart ; il ne va que là où il la voit clairement. Les Israëlites dans le desert ne parloient point du lieu où ils campoient, que lorsque cette Colomne de feu qui les guidoit, commençoit à se mouvoir, ils s'arrêtoient là où elle se reposoit : *Ad nutum Dei movebant castra* David aprés la mort de Saül ne sortit point de son exil ; quoiqu'il parût que Dieu vouloit qu'il allât regner ; qu'aprés qu'il eut derechef consulté Dieu : *Ascendam*. C'est cette fermeté que Jesus-

Christ recommandoit à ses Apôtres, lorsqu'il leur défendoit de changer de demeure. *Etant entrez dans une Ville où vous serez logez, demeurez-y.*

Dans les commencemens, dit cet Ecclesiastique on a de la ferveur : on entre avec courage dans le chemin de la vertu. Ce feu se ralentit : on se rebute des dificultez qu'on rencontre. On aperçoit des chemins plus aplanis, plus agreables. On tâche de se persuader qu'on pourra arriver au Ciel par ces chemins aisez, qu'on évitera les précipices où ils conduisent. On se figure même certains biens qu'on pourra faire, & enfin on quite le chemin qui est peut-être le seul par lequel Dieu nous apelloit à la gloire éternelle. Le grand chemin du monde est plein de pieges. Ce n'est que pour cela que Dieu dans ces derniers Siecles a porté les Saints à multiplier les Communautez écclesiastiques & religieuses, où l'on peut marcher sûrement dans la voïe que l'Evangile nous trace. Que de perils on évite dans une Communauté ! A-t'on de la foi? Aime-t'on son salut, lorsque Dieu nous aïant apellé à un Etat saint, où il nous étoit facile de faire nôtre salut, nous le quitons pour en prendre un où tout est dificile, à la reserve de pecher ? Qu'avons-nous à faire ici-bas que de bien mourir ? Un homme sans foi s'il avoit à commencer de vivre, & que les circonstances de sa naissance dépendissent de lui, il naîtroit dans un païs & dans une condition où il pourroit mener une vie délicieuse. La mort ne dépend guere plus de nôtre choix que la naissance ; mais enfin celui qui a de la foi autant qu'il le peut, choisit un lieu, où il lui soit plus facile de bien mourir. C'est le mo-

ment le plus important. Le bonheur ou le malheur en dépendent. Il faut envisager sans cesse ce moment. Au lieu que les gens sans foi ne pensent qu'à vivre commodément, ne pensez, Monsieur, qu'à bien mourir ; & reglez sur cette pensée toutes les resolutions que vous prendrez.

VI. ENTRETIEN.

UN Gentilhomme fort riche qui demeuroit proche de la Solitude d'Aminte, avoit une Bibliotheque tres-curieuse. Aminte y mena Theodose & Eugene avant leur départ. Ce qui se passa dans ce lieu a trop de liaison avec le dessein de mon Histoire pour le passer sous silence. Aminte qui connoissoit la Bibliotheque commença par une tablete où étoit le catalogue des Livres en deux manieres, selon les matieres & selon l'ordre de l'Alphabet. Cette même tablette contenoit les catalogues imprimez des plus fameuses Bibliotheques & les Bibliotecaires, c'est-à-dire, ceux qui raportent les Ouvrages de chaque Auteur considerable & qu'elles en sont les meilleures Editions. Il y avoit aussi dans le même rang ceux qui indiquent sur chaque matiere les Auteurs qui l'ont traitée. Ces Livres, dit Aminte en se tournant vers Eugene, sont d'un grand usage : ils donnent la connoissance des Livres ; ce qui est fort utile, car quand on travaille sur une matiere qui ne dépend pas de la seule raison, mais de plusieurs faits, & du jugement que les Hommes en ont porté, on aprend par le moïen de ces livres les

sources ou l'on peut puiser ce qu'on cherche. Il n'eſt pas échapé à la diligence de ces Bibliotecaires un ſeul Auteur ; ainſi quand il s'agit de ſçavoir ce qui a été dit ſur un point, on ſçait qui ſont ceux à qui il faut s'adreſſer. Il eſt important de connoître les bonnes éditions de chaque Livre. Vous ne devez jamais lire un Livre que vous ne ſçachiez quel en a été l'Auteur, le tems auquel il a écrit, ſa vie, l'eſtime qu'on en a fait, & quelle en eſt la bonne impreſſion. Parcourez cette tablete, tous les premiers Volumes ne ſont que des catalogues, celui-là c'eſt la Biblioteque de Geſner, où vous trouverez tous les Ouvrages de ceux qui ont écrit avant lui, & les impreſſions fameuſes qui en ont été faites. Ces trois volumes ſont de Poſſévin ; le premier eſt la Biblioteque choiſie, où il propoſe dans la premiére partie la maniere d'étudier pour ſe rendre utile à l'Egliſe, enſuite s'étendant ſur le jugement qu'on a fait d'Ariſtote, de Platon & des autres Philoſophes, il raporte tous les Auteurs qui ont excellé dans les belles Lettres. Les deux autres Tomes ſont l'Aparat ſacré, où il fait un examen des écrits des Peres, des Editions & des Verſions qui en ont été faites.

Ces ſortes de Livres ſont du goût du Siecle. On a imprimé depuis quelques années les Catalogues de pluſieurs fameuſes Bibliotheques. Pluſieurs auſſi on fait de ces Catalogues où generalement l'on trouve tous ceux qui ont traité en particulier ſur chaque Science, comme Draudius. Il y a, par exemple, des Livres faits exprés pour raporter le nom, & indiquer les Ecrits de ceux qui ont travaillé ſur l'Hiſtoire de la Philoſophie, comme eſt celui de

Pontius. On trouve de ces Catalogues pour toutes les Sciences, pour la Theologie, pour la Morale, pour l'Hiſtoire, pour la Medecine. Le nombre de ceux qui ont dreſſé ces ſortes de Catalogues eſt ſi grand, que depuis deux ou trois ans Monſieur Teyſſier de Nimes en a fait un Catalogue d'un Volume in quarto. Encore une fois, ces Livres ſont d'un grand uſage. Quand on traite une matiere on eſt bien aiſe d'aprendre par leur moïen qui ſont ceux qui l'ont traitée. Les Catalogues des Bibliotheques particulieres ont cet avantage, qu'on ſçait où ſe peuvent trouver les Auteurs dont on a beſoin.

Il y a des Bibliographies, ou Catalogues de Livres, où l'on ne ſe contente pas de raporter les titres des livres; mais outre cela on fait connoître les Auteurs, leur merite, leur naiſſance, leur païs, comme on fait ceux qui ont donné la liſte des Ecrivains de certaines Provinces, Roïaumes, ainſi qu'Aubertin Mirée l'a fait des Ecrivains des Païs-bas; Nicolas Antoine des Eſpagnols. Konigius dans ſa Bibliotheque Alphabetique, qu'il nomme Ancienne & Nouvelle, donne un ſommaire de la vie de chaque Auteur. Il y en a qui s'apliquent à raporter le jugement qu'on a fait des Auteurs, & qui ſont ceux qu'on eſtime le plus, ſur chaque matiere. C'eſt le deſſein de celui qui nous a déja donné pluſieurs Tomes ſous ce titre de *Jugement des Auteurs*. Cela été auſſi le deſſein de celui qui a donné la Bibliographie curieuſe imprimée en Allemagne. Je voi tous les jours paroître des Livres nouveaux ſur cette matiere. Monſieur Du Pin nous en a déja donné trois de ſa Bibliotheque des Ecrivains Eccleſiaſtiques. Il faut être ſoigneux de voir

les Journaux des Sçavans, les Nouvelles de la Republique des Letres, la Bibliotheque universelle, l'Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages des Auteurs nouveaux; les Catalogues des Livres de Francfort, & les autres Ouvrages de cette eſpece. La connoiſſance des bons Livres eſt tres-neceſſaire.

Voilà, dit Aminte, quatre Volumes de Voſſius, l'un des Hiſtoriens Latins, celui-là des Hiſtoriens Grecs; le troiſiéme, des Auteurs de Mathematique; le quatriéme des Poëtes: Là vous trouvez une partie de ce qu'on doit ſçavoir d'un Auteur avant que d'en entreprendre la lecture. Vous voïez pluſieurs Livres qui ne contiennent que la vie ou les eloges des plus fameux Ecrivains, comme ſont ces trois Volumes du Dictionaire de Moreri. La lecture de ces Livres eſt agreable à un Homme d'Etude, il y aprend pluſieurs choſes touchant la maniere d'étudier, & voir dans l'Hiſtoire des Doctes ce qu il faut faire à leur exemple pour devenir ſçavant.

Eugene aprés avoir conſideré cette premiére tablete, paſſa enſuite à une ſeconde où étoient les Encyclopediſtes qui ont traité de toutes les Sciences en abregé. Theodoſe ne les eſtimoit pas, & à la reſerve de l'Encyclopedie d'Alſtedius, il les mépriſoit preſque toutes; parceque, diſoit-il, il eſt plus à propos d'ignorer entierement certaines choſes que de les ſçavoir mal. Lorſqu'on puiſe dans les ſources on n'a pas beſoin de ces petits ruiſſeaux. Ceux qui ſont Auteurs de ces ſortes d'Ouvrages. s'imaginent que parceque ces petits Abregez leur ont ſervi à conſerver la memoire de ce qu'ils avoient apris, ils ſeront auſſi utiles aux autres, ce qui n'eſt pas. Une

note abregée n'eſt connuë que de ceux qui en ont vû une explication étenduë. Pluſieurs aiment ces Abregez, parcequ'ils ſont commodes à leur pareſſe, qu'ils ſe contentent d'effleurer la ſurface des choſes, & qu'ils s'eſtiment habiles quand ils ſçavent ſeulement les termes des Arts. Théodoſe avertit Eugene de ne point s'arrêter à ces Livres, ſans en excepter même Alſtelius.

On y avoit joint ceux qui ont fait des compilations, & qui ont ramaſſé comme dans des magaſins ou lieux communs, tout ce que les Auteurs ont dit ſur chaque matiere. Je connois, dit Aminte, de grands ennemis de ces ſortes de Livres, & je crois qu'ils ont raiſon. Un ramas ſi bizare ne peut guere produire que des monſtres. Il eſt impoſſible de faire de tant de parties diferentes un tout proportionné, & qui ait cette uniformité qui fait l'agrément des beaux Ouvrages. Ceux qui liſent ces pieces découſuës dans ces grands Repertoires, ne peuvent ſçavoir le deſſein de leur propre Auteur; ils les apliquent donc mal, & contre l'uſage pour lequel elles ont été faites; ainſi quelque ingenieuſe que l'aplication en puiſſe être, ils ne font rien qui ſoit naturel. Lorſqu'on a un ſujet à traiter, il eſt tres-dangereux d'avoir recours à ces Livres communs, parceque tant de diferentes choſes, & ce grand nombre de divers ſentimens confondent l'eſprit, & l'ocupent tellement qu'il n'eſt pas libre pour conſulter atentivement la verité, & ſe former une image nete de ce qu'il doit dire. Ne vous laiſſez point ébloüir par ces beaux titres de Theatre de la vie humaine, de Poliantée, de Parterre des Orateurs.

Mais quoi, dit Eugene, il me ſemble que

toutes les Personnes d'Etude recueillent avec soin ce qu'ils trouvent d'excellent dans les Livres, & qu'ils travaillent à donner de l'ordre à leurs collections, pour pouvoir s'en servir dans les occasions ? Pourquoi ne s'en pas servir & perdre le tems à faire ces ramas, s'ils sont déja faits ? Aminte fit comprendre à Eugene que les collections ne pouvoient servir qu'à celui qui les avoit faites : parceque comme il avoit déja dit, on ne peut apercevoir la pensée d'un Auteur dans un discours détaché. Un Homme renferme dans deux paroles tout ce qu'il a lû dans deux pages ; peut-on entendre ces deux paroles si l'on n'a lû comme lui ces deux pages entiéres ? En faisant ces extraits il a eu plusieurs vûes qu'il ne couche point sur le papier. Peut-on deviner ce qui l'a porté à remarquer de certaines choses, qui à d'autres qu'à lui, semblent de nul usage. Son travail n'est donc que pour lui, & c'est perdre le tems que de s'y amuser. Il faut se resoudre à faire soi-même ses remarques & des abregez des choses qu'on voit dans les Livres, dans toute leur étenduë : ce n'est pas qu'on revoïe ces sortes d'écritures, mais en les faisant on fixe dans sa memoire ce qu'on lit en passant.

Eugene demanda quel ordre il falloit établir dans les collections, & ce qu'il falloit choisir. Pour le choix des choses, dit-il, cela dépend des Livres qu'on lit, & de la fin qu'on se propose dans ses Etudes. Dans les Auteurs qu'on lit pour le stile, on y doit remarquer la proprieté & la force des termes, les tours rares, les expressions riches. Mais ce seroit perdre le tems que de vouloir écrire toutes ces remarques. Quand on lit les bons Au-

teurs qu'il faut avoir souvent entre les mains, il suffit de donner un coup de craïon aux endroits dont on a été touchez ; car l'on ne fait guere des extraits que des Livres qu'on ne veut plus revoir.

Si ce sont des Livres de Science, il faut faire des remarques & des reflexions. Nous n'apercevons dans les Livres que ce que nous y cherchons, aussi il est bon avant que de les lire, d'aprendre de ceux qui les ont lû ce qu'on y doit chercher. Ceux qui veulent faire le voïage de Constantinople s'instruisent de ce qu'ils y doivent remarquer. La plus grande partie des Ouvrages d'érudition se font ainsi. Un Homme d'esprit se propose une fin, & pendant une vingtaine d'années il tire de toutes ses lectures ce qui servira à son dessein ; aprés quoi il lui est facile de faire d'un ramas si exact & si laborieux un tres-riche Ouvrage. Il y en a qui dans leurs collections ne gardent point d'autre ordre que celui des lettres de l'Alphabet. Il n'est pas inutile de se faire une Table alphabetique de toute sa Science, mais les choses se confondent quand on ne les conserve que dans cet ordre que le hazard met entr'elles, car ce n'est que par hazard qu'une chose a tel ou tel nom.

Voilà quelle est ma pensée, pour disposer ce que l'on recueille de ses études. L'on doit choisir dans chaque matiere le plus excellent Auteur, & inserer du papier blanc entre les feüillets imprimez de son Ouvrage, pour y écrire ce que l'on trouve dans les autres, qui a du raport avec ce qu'il dit, & qu'il n'a pas observé, ou bien il faut digerer soi-même la matiere sur laquelle l'on veut travailler, la disposer par Livres, par chapitres, par arti-

cles, ou se servir de la disposition de la meme matiere faite par quelque habile Homme. On laisse entre chaque titre beaucoup de vuide qu'on remplit à mesure qu'on étudie, ou que l'on medite. Par exemple si c'est la Theologie & la Morale qui soit le principal objet de nos Etudes, il faut metre tous les titres & toutes les questions de la Theologie & de la Morale, laissant sous ces titres du papier blanc. Il faut faire la même chose si on veut s'instruire de la Discipline Ecclesiastique. On établit de certains chefs ausquels on raporte tout ce que l'on trouve dans les Auteurs ecclesiastiques. Cette maniere de disposer les Recüeils est la meilleure, & contribuë davantage à faire un Homme sçavant. On peut avoir un Livre particulier pour les mélanges, c'est-à-dire, pour les diverses choses & les diferentes pensées qui se presentent à l'esprit, & pour lesquelles on ne trouve point de lieu propre. Si on étudie l'Ecriture, on a des cahiers pour les Livres de l'Ecriture où l'on met l'explication des Passages selon qu'en meditant ou en lisant on fait quelque découverte.

Pour les Historiens, quand on n'a pas une memoire heureuse, l'on en fait des abregez succints, où l'on remarque dans les Recüeils de morale, sous les titres convenables, les exemples des vertus & des vices qu'on rencontre dans ces Histoires. Il ne seroit pas inutile de faire soi-même les tables de l'Histoire universelle dont nous avons parlé, où les choses sont disposées selon l'ordre des tems, les faisant grandes pour y marquer en abregé les plus belles circonstances des Histoires particulieres.

Mais il faut prendre garde en lisant les

Auteurs qui demandent une entiére aplication, de ne se pas distraire par une vaine inquietude de transporter ce qu'on lit dans le lieu propre de ses Recuëils. Quand je lis un Pere de l'Eglise, je ne puis me resoudre de renverser toutes mes collections pour metre dans une place convenable cette foule de belles choses qui se presentent ; cela me feroit perdre trop de tems & la vûë des raisonnemens de mon Auteur. J'abrege sa doctrine me servant de ses propres paroles, quand elles sont riches, & je marque à la marge un petit mot, qui me fait souvenir du lieu de mes Recuëils où il faut raporter ce Passage. Aprés quand je veux travailler sur quelque sujet en consultant mes marges, je tire en un moment tout ce qui est dans mes écrits sur ce sujet, & je le transporte dans mes grands Recuëils, qui sont proprement des plans & des desseins d'Ouvrages, où aprés de longues meditations, & avoir trouvé l'ordre naturel, j'ai rangé sous des titres les principales parties de l'Ouvrage, dont j'ai tiré les premiers traits. Il est utile de se faire des notes pour marquer en abregé, soit dans les marges de ses Collections, soit dans les Livres imprimez qu'on a à soi, ce que l'on y remarque de beau. Sixte de Sienne dans sa Bibliotheque sainte raporte les notes dont se servoit Origene. Je croi qu'il est plus commode de n'emploïer que les Letres de l'Alphabet : on les fait aisément. M, par exemple, marquera qu'il y a un beau trait de Morale ; C, qu'il y a un exemple de Chasteté ; X, qu'il y est parlé de Jesus-Christ. Chacun se fait des notes pour marquer dans des Livres ce qui a du raport au dessein pour lequel il les lit. Il est bon de marquer les pages des Livres, afin

qu'on

qu'on retrouve plus aisément les endroits dont on a fait des extraits. Et comme il arrive qu'on ne retrouve pas les mêmes impressions, il est bon au commencement de ses collections de marquer l'impression du Livre, & combien il avoit de pages. Car si, par exemple, il avoit neuf cens pages, & que celui qu'on trouve n'en eût que six cens étant imprimé d'un plus petit caractere, un endroit de la page six cens de la premiére impression se trouvera à la page quatre cens de l'autre.

Ces méchans Livres, dit Eugene, sont cause que vous m'avez dit de bonnes choses, dont il étoit important que je fusse instruit. Voilà, dit-il, une table qui n'a que des Dictionnaires.

C'est un bon meuble, repartit Aminte, il faut en avoir pour toutes les Langues. On a quelquefois besoin de sçavoir la signification d'un mot d'une Langue étrangere. De tous ces Dictionnaires que vous voïez ici pour la seule Langue latine, il n'y en a pas un qui soit inutile. Ceux-là servent pour entendre le Latin, ceux-ci pour traduire les Auteurs de cette Langue en la nôtre, ou pour traduire le François en Latin. Ces deux gros Volumes sont le Tresor de Robert Etienne de la Langue latine, quand on doute si un mot est Latin, on trouve dans ce Tresor si les bons Auteurs s'en sont servis. Dans le Dictionnaire de Martinius vous trouvez presque tout ce qu'on peut dire d'un mot Latin. Voilà le grand Ouvrage de Vossius des Etimologies de la Langue Latine. Il y a quelquefois de l'amusement & des puerilitez dans la recherche des étimologies, mais souvent elles sont utiles, soit pour mieux connoître la force d'un mot, ou pour découvrir plusieurs Antiquitez, dont les origines

sont curieuses. Cet Ouvrage qui suit est du même Auteur, il s'apelle *De vitiis sermonis*, là on trouve l'explication des mots qui ont été introduits dans la Langue latine, lorsqu'elle a commencé à se gâter. Tous ces Glossaires, comme celui de Monsieur Ducange en trois Volumes, donnent l'intelligence d'une infinité de termes dont les Auteurs de la pure Latinité ne se sont point servis, & qu'il est neanmoins utile de ne pas ignorer pour entendre les Auteurs des derniers siecles. Voilà le Glossaire Grec du même Auteur. On estime le Tresor de Gaspard Suicerus en deux Volumes in folio pour l'intelligence des Peres Grecs. Ces autres Dictionnaires sont pour des Arts particuliers. Celui de Ferrarius, de Baudran, pour les noms propres des lieux. Ceux-là pour les termes du Droit, de la Theologie, des Mathematiques. Les autres pour l'Histoire, pour les Hommes Illustres. Si jamais vous faites une Bibliotheque ramassez ces Dictionnaires.

Aprés les Dictionnaires suivoient les Grammaires de toutes les Langues. On ne sçait jamais bien une Langue, dit Aminte, que lorsqu'on en possede la Grammaire. On ne doit pas forcer sa memoire pour l'aprendre comme un enfant, mais il faut sçavoir le fonds des observations des Grammairiens, & lire leurs remarques lorsqu'elles sont faites avec jugement, comme sont celles de Vaugelas, de Menage, du Pere Bouhours Jesuite sur nôtre Langue. Il faut aussi lire les Critiques qui se font sur les Auteurs considerables, nous avons en ce genre une piece excellente, qui sont les sentimens de l'Academie Françoise sur le Cid. On a compris dans les nouvelles Methodes

grecques & latines les remarques les plus neceſſaires qu'on pouvoit faire ſur ces Langues, liſez-les aſſiduëment.

Ils paſſérent enſuite à pluſieurs grandes tabletes où étoient rangez, chacun ſelon ſon âge & ſon Païs, les Orateurs & les Poëtes. Ne vous éfraïez pas de cette foule de Livres, dit Aminte à Eugene, comme ſi vous étiez obligé de les lire tous. Juſqu'à ce que vous aïez pris un ſtile, il eſt dangereux de lire tant de diferens Livres, parceque cette diverſité empêche qu'on ne prenne une maniere d'écrire ſimple & uniforme. Il faut, comme nous avons dit, s'atacher aux plus excellens, qui ſont en petit nombre, les lire long-tems & ſouvent. On peut jetter les yeux ſur les plus beaux endroits des autres Auteurs; mais encore une fois il eſt tres-important de ne choiſir que les plus excellens modelles qu'on ne quite point juſques à ce qu'on les imite parfaitement. Il y avoit une tablete particuliere pour nos Orateurs & pour nos Poëtes François. Il y en a aſſurément qui meritent d'être lûs, dit Aminte, & il le faut faire, car comme nôtre Langue eſt plus à nôtre uſage qu'aucune autre, il faut la cultiver avec plus de ſoin. Mais gardez-vous bien de lire tous ces Livres. Faites-en un choix rigoureux: preferez ces excellentes traductions des Ecritures ſaintes & des ſaints Peres, qui ont été faites en nôtre Langue. Vous ne devez point lire d'autre Livre les jours de vos devotions. Vous trouverez dans pluſieurs autres Ouvrages de nôtre Langue beaucoup d'éloquence, de force, de pureté & de neteté; mais à la reſerve de quelques-uns, ce n'eſt qu'un badinage & des paroles. Il eſt dangereux qu'on ne prenne dans la lec-

ture de ces Pieces qui courent, & qu'on apelle galantes, un certain esprit qui se fait à la bagatelle, & qui ensuite n'est plus capable d'aucune Etude solide. Cela est arrive à plus d'une Personne de ma connoissance. Si pour former vôtre stile vous voïez quelqu'une de ces Pieces, que ce ne soit que les plus fameuses, & dans leurs plus beaux endroits; car dans cette grande multitude de Livres & de choses qu'on est obligé de sçavoir, il faut que le choix ôte la confusion & abrege le travail.

Entre toutes ces tablettes où étoient les Poëtes, les Orateurs & leurs Commentaires, Eugene en aperçut une qui avoit pour titre ce mot, *Philologie*, dont il demanda l'explication à Aminte, qui lui dit qu'on donnoit ce nom à cette partie des Sciences, qui n'a pour objet que les mots, comme l'origine de ce nom qui est Grec le marque. Que sous ce titre on comprenoit les Commentaires, les Paraphrases, les Glosses, les Remarques qui se font pour faire connoître la propre signification des termes dont les anciens Auteurs se servent. Ces Livres ont leur utilité, & il ne faut jamais entreprendre la lecture d'un Auteur qu'aprés avoir trouvé le meilleur de ses Commentateurs, c'est à-dire, celui qui a travaillé avec plus de succés à l'éclaircir. On ne doit pas donner autant de tems aux Commentaires qu'aux Originaux, il y faut seulement recourir dans les lieux dificiles, comme à des Maîtres qui nous font apercevoir ce que nous ne voïons pas : qui découvrent les misteres que les Auteurs cachent, les allusions qu'ils font à de certaines choses qui ne sont pas connuës à ceux qui commencent d'étudier. Il est avantageux d'avoir un guide

qui conduise par les sentiers les plus droits, qui aplanisse les chemins, c'est-à-dire, un habile Homme qui develope les idées cachées & obscures de certains termes, qui fasse remarquer les delicatesses qui ne sont aperçûës que de ceux qui ont le goût fin. Les Auteurs supposent toûjours qu'on sçait les coûtumes & l'Histoire de leur tems Ainsi il faut sçavoir l'Antiquité pour lire avec plaisir les anciens Auteurs. Au defaut d'un Interprete vivant qui suplée à ce que les Auteurs ne disent pas, il faut s'adresser à des Maîtres morts qui sont les Commentaires. N'entreprenez donc la lecture d'aucun ancien Auteur sans avoir les Ouvrages de ceux qui l'ont enrichi de leurs observations.

Nous avons dans ces derniers tems des Hommes excellens dans la Philologie, comme les Manuces, les Etiennes, les Scaligers, Turnebe, Lipse, Casaubon, les Heinsius, Saumaise, Grotius, Vossius, Gravius & plusieurs autres. On a imprimé les Poëtes, les Orateurs & les Historiens Latins depuis quelques années en Hollande avec des notes tirées des plus habiles Interpretes. Les voilà dans cette tablette. On a entrepris le même dessein pour l'usage de Monseigneur le Dauphin. Voilà plusieurs de ces Auteurs. Quand vous apercevrez dans les Commentaires le nom de quelque Interprete fameux, il faut vous arrêter là, & lire ce qui y est marqué. Si l'on n'est averti, on passe souvent par dessus les plus beaux endroits, sans les apercevoir.

Une des plus belles parties de la Philologie est ce qu'on apelle la Critique. Lorsqu'on a lu plusieurs fois un Auteur avec attention, on attape ses maniéres & le caractere qui lui

eſt particulier, aprés quoi il n'eſt pas dificile de diſtinguer entre les Ouvrages qui portent ſon nom ce qui eſt de lui, ou ce qui n'en eſt pas, & par ce moïen on peut retrancher ce qu'on y a inſeré, & corriger les fautes que la negligence des Libraires y a laiſſé gliſſer. Cette Science ſe nomme Critique, c'eſt-à dire, Science judicieuſe, ou qui conſiſte dans un bon jugement. Habile Critique, c'eſt un Homme qui juge bien, & qui par la connoiſſance qu'il a des manieres generales de l'Antiquité & de celles qui ſont particuliéres à chaque Auteur peut diſcerner ce qui eſt de lui ou ce qui n'en eſt pas. La Critique eſt aidée par les anciens Manuſcrits, dont ceux qui ſont habiles en cet Art connoiſſent l'âge, la capacité de ceux qui les ont écrit, & ainſi quelle autorité ces Manuſcrits peuvent avoir. Les Critiques ont rendu un grand ſervice aux belles Letres, & on ne leur eſt pas peu obligé d'avoir pris la peine de conſulter les diferens Manuſcrits, de les avoir conferé les uns avec les autres, & de nous avoir donné les Ouvrages des anciens Auteurs auſſi purs qu'ils les avoient eux-mêmes publiez. C'eſt à leurs ſoins que nous devons les belles Editions que nous avons des Peres de l'Egliſe, & de tous les anciens monumens de nôtre Religion.

Ceux qui ont écrit des Bibliotheques aprenent, comme nous avons dit, quels ſont les bons Critiques ſur chaque Ouvrage de l'Antiquité, & quelle en eſt la bonne Edition. Mais il faut auſſi de la Critique & du diſcernement pour ne pas trop s'arrêter au minuties, c'eſt-à dire, aux obſervations de nulle importance que font les Critiques. Parcourez des yeux cette tablete. Cette ſuite de Volume eſt un

Recüeil de plusieurs Critiques que Gruterus a fait imprimer. Il sera bon une fois de courir par dessus les titres de ces Critiques, & de tous les autres. Lorsque l'on est obligé d'aprofondir certaines matieres, on trouve un grand secours dans ces sortes d'Ouvrages. Quand par exemple on a besoin d'être assuré de la propre signification du nom d'une plante, d'un animal, d'une ville, d'une riviere, de quelque vase, meuble, d'un terme usité dans le Barreau ou à la Guerre, de sçavoir assurément si tel & tel Livre, si tel & tel Passage est veritablement de l'Auteur auquel il est atribué, si ce n'est point une supposition ce qu'on peut dire pour & contre. Ce n'est pas à ceux qui sont obligez de s'apliquer à des Sciences d'un usage plus commun, de faire ces recherches qui demandent la vie d'un Homme; mais aussi il est utile de sçavoir où l'on peut trouver des discussions exactes de toutes ces choses qui sont du ressort de la Phisologie, de connoître ceux qui ont excellé dans cette partie des Sciences, & de ne pas ignorer en gros ce qu'ils traitent. On se sauve de cette ignorance en les lisant, pour ainsi dire, avec le doigt, c'est-à dire, en les feüilletant.

Theodose & Aminte admirerent le grand nombre d'Historiens qui étoient en cette Bibliotheque, & leur bon ordre. Il y avoit une tablete pour ceux qui avoient traité l'Histoire en general, une pour les anciens Historiens Grecs & Latins, avec les Auteurs qui ont ramassé les anciennes Inscriptions qui nous sont restées dans le debris des grands bâtimens, dans les ruïnes des Palais, des Temples, des Mosolées. Là étoient les principaux Medalistes.

Eugene demanda quelle étoit l'utilité de ces Livres, & quel raport ils avoient avec les Historiens. Ne voïez-vous pas, lui dit Theodose, que les Medailles & les Inscriptions sont de fideles témoins de l'Antiquité. Le témoignage d'un Historien qui nous raconte des choses qui se sont passées avant lui, peut être suspect, parcequ'il a été trompé, ou qu'il a voulu tromper ; mais une inscription publique, une Medaille qu'on trouve dans les fondemens d'un ancien bâtiment, sont, pour ainsi dire, des Auteurs contemporains, & des témoins qui nous raportent ce qui s'est fait de leur tems, & ce qu'ils ont vû, ainsi ce sont des pieces precieuses à ceux qui recherchent l'Antiquité. Elles servent particulierement à la Chronologie parceque l'on met ordinairement sur les Monoïes & sur les Medailles & dans les inscriptions, le tems où s'est fait la chose dont on veut conserver la memoire.

Les Histoires particulieres avoient des tabletes diferentes, celle de France en avoit plusieurs. L'ordre y étoit tres-beau, les negotiations, les traitez de Paix, les Memoires, les recuëils d'anciennes Pieces, Fragmens, Letres, Testamens, Contracts & Aliances, étoient à part selon leur rang. Considerez atentivement ces Livres, dit Aminte à Eugene, il se presente souvent des ocasions de traiter à fond certains points de nôtre Histoire. Ce n'est point dans un seul Auteur qu'il en faut chercher le bout, il faut foüiller dans toutes ces pieces, & en les confrontant démêler le nœud de la dificulté, comme il me semble qu'il a été dit en parlant de l'Histoire.

Theodose & Aminte en voïant les Mathematiciens de cette Bibliotheque, firent dere-

chef l'éloge des Mathematiques; mais, dirent-ils, elles sont si abstraites & si éloignées des autres Sciences, que les personnes avancées en âge, quoique d'ailleurs fort habiles, en trouvent les avenuës dificiles. Ce qu'ils sçavent des autres Sciences ne leur peut faciliter l'entrée de celle-là, ainsi ils sont obligez de s'y donner tout entiers & d'y emploïer les heures les plus precieuses s'ils veulent y réüssir. C'est pourquoi de quelque utilité qu'elles soient, à moins que d'avoir un grand loisir on n'y doit plus penser, quand on a atteint un certain âge & qu'on est lié à un emploi à qui on doit toute son aplication. Pour vous Eugene, si vous ménagez vôtre loisir, vous avez du tems pour tout. Nous sommes déja convenus que vous ferez chaque jour une lecture d'un Auteur exact, pour exercer vôtre esprit & le rendre juste, ce qui ne sera pas le moins important de vos exercices. Les Mathematiques sont propres pour cela; & c'est la fin que vous devez vous proposer dans l'Etude que vous en ferez. Car enfin on a raison de regarder comme un amusement cette Science dans ceux qui passent les jours & les nuits dans des observations, & qui ne font aucune consideration sur leurs principaux devoirs; qui ne s'ocupent qu'à tirer des lignes, à mesurer des angles, à tracer des figures, & faire le métier des Artisans, au lieu de faire le leur. Toutes ces pratiques consument beaucoup de tems. Quand on est Mathematicien par profession, cela est bon. Mais quand on est destiné à autre chose; & qu'on ne regarde les Mathematiques que comme un secours pour les autres Sciences, & pour rendre l'esprit juste, on ne doit

cultiver que ce qu'il y a, pour ainsi dire, de spirituel dans cette Science. Il faut se contenter de sçavoir la theorie des choses, & laisser la pratique à ceux qui en font profession.

Eugene, aïant conçû de l'amour pour les Mathematiques, il pria Theodose de lui donner une idée de ces Sciences. Ce ne fut qu'en diferentes ocasions qu'il lui parla de chaque partie des Mathematiques en particulier, & qu'il lui indiqua les Auteurs qui y avoient excellé; neanmoins l'on insere ici toutes les conversations qu'Eugene eut avec Theodose au sujet des Mathematiques, comme si elles étoient, parties de l'Entretien qu'ils eurent dans la Bibliotheque ou nous les voïons à present.

Les Mathematiques, dit Theodose, ont pour objet la grandeur, c'est à-dire, tout ce qui peut être augmenté ou diminué. Les proprietez les plus simples & les plus generales de la grandeur, sont qu'à une grandeur on en peut ajoûter une autre, ou qu'on la peut ajoûter à elle-même tant de fois qu'on voudra, ce qui s'apelle multiplier. Que d'une grandeur donnée on en peut soûtraire une qui lui soit égale ou plus petite, & retrancher cette égale ou plus petite autant de fois qu'elle est contenuë dans la plus grande, ce qui s'apelle diviser. L'on marque par diferens signes les parties d'une grandeur. La premiere aplication de l'Etude des Mathematiques est de rechercher la maniere de faire ces quatre premieres operations, ajoûter, soûtraire, multiplier & diviser sur toutes sortes de signes, c'est-à dire, soit qu'on se serve de chifres, ou qu'on marque les grandeurs sur lesquelles on opere, avec les letres de l'Alphabet ou autres.

signes. Par ces operations, c'est-à dire, selon que l'on ajoûte & qu'on multiplie des grandeurs, on en produit des especes diferentes qui ont diferentes proprietez, qui suivent & dépendent de l'operation qui a produit ces grandeurs. Il semble que ces proprietez sont peu considerables, & qu'on n'en peut pas tirer de grandes consequences; mais l'experience fait voir le contraire. Tout ce qui se fait dans le Monde c'est par adition, ou par soûtraction, par multiplication, ou par division.

Ensuite on considere ce qu'une grandeur est au regard d'une autre, si elle est ou plus petite ou plus grande, & de quelle maniere l'une contient, ou est contenuë dans l'autre. En faisant cette recherche on develope les idées des proportions, qui sont presque naturelles, & comme des semences fecondes d'une infinité de veritez importantes dans toutes les Sciences. De sorte que l'on peut regarder cette premiere Etude de la grandeur en general, non seulement comme les élemens des Mathematiques, mais encore de toutes les Sciences; car par ce mot de grandeur on peut entendre non seulement les corps, mais encore le mouvement, les sens qui ne sont que des mouvemens de l'air, le tems, & generalement tout ce qui peut être augmenté ou diminuée. Ainsi c'est avec raison qu'on apelle cette partie, la Mathematique universelle, ou la clef des Mathematiques. Je ne conçoi rien dans les Sciences d'un plus grand usage: elle comprend l'Arithmetique, & ce qu'on nomme Algebre, laquelle Science ne difere de l'Arithmetique, que parcequ'au lieu que celle-ci se sert de chifres qui ne se peuvent apliquer qu'à des grandeurs connuës, l'Algebre se sert

des lettres de l'Alphabet qui peuvent désigner des grandeurs qu'on ne connoît point ; ainsi l'Algebre va plus loin que l'Arithmetique. Autrefois cette partie des Mathematiques étoit d'un dificile accez, & cependant elle étoit assez bornée. On l'a étenduë, & en mêmetems on l'a fort éclaircie dans ce dernier Siécle. Ceux qui en meritent la gloire sont particulierement *Viette Des-Cartes.* Ce que Bartholin a fait pour servir d'introduction à la Geometrie de Des-Cartes est excellent. Le Pere Prestet Prêtre de l'Oratoire a beaucoup éclairci cette matiere. Le Traité qu'un de nos amis a fait de la grandeur, vous sera peut-être plus propre dans le commencement, parcequ'il est court & qu'il comprend ce qu'il y a de plus utile dans cette Science. Il y a une infinité d'Auteurs qui ont traité de la grandeur en general comme vous le pouvez voir dans les Bibliothecaires, Hariot & Oughfred. Vvallis Anglois, Monsieur Arnaud & Du Laurens dans la premiere partie des Elemens qu'ils nous ont donné. Le Pere Tacquet Jesuïte a fait la Theorie & la Pratique de l'Arithmetique. Tous les Ouvrages de cet Auteur sont excellens. L'Arithmetique de l'Ingenieur François par de la Londe est un bon Livre pour la Pratique.

Aprés avoir étudié la grandeur en general, c'est-à-dire, aprés qu'on connoît ce qu'on peut sçavoir de toutes les choses qu'on comprend sous ce nom de grandeur, il faut venir aux grandeurs particulieres ; entre lesquelles le corps tient le premier lieu. Pour étudier le corps avec methode, il le faut considerer d'une maniere abstraite, c'est-à-dire, sans faire atention à ses diferentes qualitez sensibles.

qui font que les corps ſont diferens les uns des autres. On ne doit conſiderer dans le corps que ſes dimenſions, ſa longueur, ſa largeur & ſa profondeur. La Science du corps conſideré ainſi en general, eſt ce qu'on apelle Geometrie. Euclide eſt le pere de cette Science ; mais il faut avoüer qu'il ne l'a pas traitée avec aſſez de méthode. C'eſt Monſieur Arnaud qui nous a apris cette veritable methode. Celui de nos amis qui a fait le Traité de la Grandeur, a fait des élemens de Geometrie, où il ſuit la Methode de Monſieur Arnaud. Mais outre qu'il prend des routes encore plus aiſées & plus courtes, il va plus loin, traitant de la profondeur ou de la ſolidité des corps, dont Monſieur Arnaud ne parle point. Il a auſſi ajoûté un Livre de la Methode, comme il a fait à la fin du Traité de la Grandeur où il explique la Methode qu'on apelle l'Analiſe ſi utile pour reſoudre une queſtion.

Dans les premiers élemens de Geometrie on ne doit parler que de ce qui eſt de plus ſimple dans les corps. c'eſt-à-dire, de ce qui ſe conçoit plus facilement, comme ſont les lignes droites & circulaires, les ſurfaces droites ou planes ; compriſes entre les lignes droites ou circulaires. Il y a une infinité de lignes courbes qui ne ſont pas des cercles, qui par leur mouvement decrivent une infinité de diferentes ſurfaces, & de diferens ſolides. Quand on coupe de biais un cilindre, la figure de cette Section eſt ce qu'on apelle une élipſe ou ovale. L'on apelle cone une figure faite comme un pain de ſucre. Quand on coupe de biais & entierement un cone, la figure de cette Section eſt encore une élipſe. Si en coupant

un de ces côtez la Section est parallele à l'autre, cette Section est une Parabole. Si la Section n'étoit pas parallele à l'un des côtez du cone, & que cependant il ne fût pas entierement coupé de biais, ce seroit une Hiperbole. Comme les lignes qui terminent les figures de ces trois Sections sont les plus considerables des lignes courbes, on avoit presque borné le traité de ces Lignes au traité des Sections coniques. Apollonius Pergæus est le plus fameux Auteur de ces Sections. Des-Cartes dans sa Geometrie nous a apris la veritable methode de connoître toutes sortes de lignes courbes. Le Traité que de Vvith a fait des élemens des lignes courbes selon la Methode de Des-Cartes me paroit excellent. Ce n'est pas qu'on ne puisse abreger ce qu'il en dit, & démontrer les choses avec plus de neteté. Il y a plusieurs manieres de décrire ces lignes courbes, & par ces manieres l'on peut démontrer leurs proprietez d'une maniere courte & aisée, comme a fait Monsieur De la Hire. Dans un petit Traité des Sections coniques, il a traité cette même matiere avec plus d'étenduë : ce qu'a fait aussi Monsieur Ozanan, le Traité de la Grandeur en general, des Elemens de Geometrie, avec le Traité des Lignes courbes, comprennent ce qu'on apelle les Mathematiques pures. Les Auteurs anciens qui en ont fait des Traitez excellens, sont Archimede, Euclide, Diophante, Pappus, Apollonius. Euclide a eu des Traducteurs & des Commentateurs excellens ; comme Comandin, Pelletier, Clavius, le Mardelé, Henrion & une infinité d'autres. Rohaut à commenté les six premiers Livres de cet Auteur, Herigone, Barrod l'ont expliqué avec des notes abregées.

Les Elemens de Geometrie du Pere Tacquet sont estimez. Ceux du Pere Pardies l'ont été. J'ai parlé des Elemens de Monsieur Arnaud, & de Dulaurent. Ce Siécle a été fecond en excellens Geometres, Galilée, Sterin, Snellius, Torricelli, Viviani, Robernal, Bonaventura Cavaleri, Paschal, Bouillaud, Huggens, Midorge, Sluseius, Fermat, Vvallis, Bachet, Schotten, Barrod, Gregoire de saint Vincent, outre ceux que j'ai nommé, ont été de tres-habiles Geometres. Je ne parle point de ceux qui écrivent à present, & qui nous preparent d'excellens Ouvrages sur les Mathematiques. Monsieur le Marquis de l'Hopital a composé un Traité des Sections coniques & un Traité sur l'Analise, qui sera comme la suite des élemens des Mathematiques & de la Geometrie de nôtre ami. Monsieur le Marquis de l'Hopital supose ces deux petits Ouvrages. Ceux qu'il a composé sont corrects & tres-clairs. Ainsi on pourra aprendre en peu de tems ce qu'il y a de plus dificile dans les Mathematiques. L'Etude en sera aussi aisée qu'elle a été autresfois dificile. *L'Auteur des Elemens de Mathematique ou de la Grandeur en general a refait entiérement son Ouvrage dans la seconde Edition. A Paris chez Pralard 1689. C'est un petit in douze. On va imprimer de lui ce qu'on pourroit souhaiter dans ces Elemens de Geometrie, un Traité des cercles, des Elemens Spheriques & des proprietez des Triangles Spheriques.*

Quand une fois on a surmonté les épines des premiers Elemens, on recüeille des fleurs à pleines mains. Les piqueures mêmes de cette premiere Etude, s'il m'est permis de parler ainsi, sont agreables. Elles chatoüil-

lent plûtôt l'esprit qu'elles ne le blessent. Car enfin qu'est-ce que l'ame peut plus aimer que la verité. Or dans les pures Mathematiques la verité y luit toute pure, dégagée des tenebres que l'ignorance, l'erreur, les passions & les préventions répandent sur les autres Sciences. Aprés qu'on a, dis-je, étudié les élemens on trouve tout facile. La Geometrie pratique enseigne comme il faut mesurer la longueur, la surface, la solidité de quelque corps que ce soit, prendre la hauteur d'une tour dont le pied est inaccessible, la largeur d'un fossé qu'on ne voit que de loin, tracer une figure sur la terre, prendre le plan d'une maison, d'une ville, d'un champ, d'une forêt, ce qui n'est point dificile à ceux qui sçavent les Elemens. On a des cours de Mathematique, où l'on trouve des Traitez sur toutes les parties des Mathematiques. Les Oeuvres de Stenix peuvent passer pour un cours de Mathematique. Celui d'Herigone est plus acompli; neanmoins la maniere dont il s'explique avec des notes abregées, n'acommode pas tout le monde. Gaspard Schottus Jesuïte a fait aussi un cours de Mathematique; mais ce n'est qu'un Abregé où il n'y a pas assez de theorie. Le Pere De Chales ne s'est pas tant resserré. Il a renfermé *le Monde Mathematique*, c'est le titre de son Ouvrage en quatre Volumes in folio dans la seconde Edition. Plusieurs croïent qu'il est plus à propos de faire choix de diferens Auteurs qui ont composé des Traitez particuliers, que de s'atacher à un seul, qui ne réüssit pas en toutes choses. Mais enfin on trouve dans le Pere De Chales des Traitez sur toutes les parties des Mathematiques. Il y a un long discours du progrés des Maths-

matiques & des illustres Mathematiciens, jusqu'en mil six-cens septante-huit, l'année de sa mort. Voïons en détail quelles idées on peut avoir de chaque partie des Mathematiques, & quels Auteurs y ont mieux réüssi. Il y a quelqu'une de ces parties, qui n'ont pas été encore assez éclaircies. Quand on est bon Geometre, on a presque aussi-tôt fait de chercher les choses par les routes qu'on se fait, que de comprendre ce qu'on en a écrit jusqu'à present.

Commençons par la Geometrie pratique. Elle ne consiste que dans des aplications des Elemens de Geometrie. Il y a une infinité de Geometries pratiques, comme celle de Clavius, de Henrion, d'Ozanan, & d'une infinité d'autres. Ce qui est le plus important dans la Geometrie pratique, c'est l'usage de certaines Tables pleines de nombres. Elles s'apellent Tables des Sinus, où l'on trouve toutes faites une partie des Operations Arithmetiques qui sont necessaires pour connoître les Grandeurs qu'on mesure. L'invention des Logarithmes à perfectionné ces Tables; car par leur moïen on n'est obligé que de faire des Aditions & des Soustractions, qui sont des Operations aisées : On n'est point obligé, ni de multiplier, ni de diviser. Ceux donc qui veulent pratiquer, doivent aprendre l'usage de ces Tables. Le Baron Neper est l'inventeur des Logarithmes. Adrien Ulach en enseigne l'usage fort netement. Plusieurs ont fait imprimer ces Tables, comme Henrion, Ozanan, &c.

On se sert d'instrumens dans la Geometrie pratique. Il y en a pour le cabinet, par exemple, pour diviser sur le papier exactement &

promtement une ligne, un cercle, en tant de parties qu'on veut : pour trouver des figures qui aïent entre elles une certaine proportion. L'instrument dont on se sert pour cela, est le Compas de proportion, dont Galilée se dit l'Auteur. Henrion & Ozanan en ont expliqué l'usage. Pour la terre, lorsqu'il est necessaire d'arpenter, de mesurer des hauteurs ou des profondeurs, de tracer des figures ou des plans, il faut avoir des instrumens pour prendre les angles que fait le raïon visuel par lequel on voit l'objet qu'on veut mesurer, avec quelques lignes qui sont sur la terre, ou sur l'instrument dont on se sert. Il y a plusieurs sortes d'instrumens pour cela. On y aplique aujourd'hui une lunete d'aproche, dont on se sert aussi pour niveler. C'est une invention de l'Academie des Sciences. Voïez ce qu'en ont écrit Messieurs Picard, Mariotte & de la Hire. Toute la Geometrie pratique se reduit à mesurer des triangles ; c'est ce qui fait que plusieurs Auteurs qui l'enseignent, ont donné le nom de Trigonometrie à leur Ouvrage. La Geometrie pratique comprend l'Arpentage.

Il y a de certaines parties de Mathematique subordonnées les unes aux autres. Pour aprendre l'Astronomie, je croi qu'il faut commencer d'abord par étudier les proprietez des cercles, qu'on peut concevoir sur un globe ou dans une sphere, & celles des triangles que ces cercles font. On apelle spheriques les triangles qu'il faut aprendre à mesurer. Ces Tables des Sinus & de Logarithmes, dont nous avons parlé, servent pour la mesure de ces triangles spheriques. Theodose ancien Auteur Grec a fait des Elemens spheriques ; mais son Ouvrage est long & dificile. Il me semble

que ces Elemens se pourroient expliquer d'une maniere plus courte & plus nette. Pour la mesure des triangles spheriques presque tous ceux qui parlent de l'usage des Tables des Sinus & Logarithmes enseignent cette Trigonometrie, comme Lansberge, Morin, Tacquet, Ulach, Briggius, Ozanan.

Jusques alors on n'a point pensé à ce qui se fait dans le Ciel ; mais on a aquis une grande disposition pour le comprendre. Il faut commencer cette Etude par observer comme le Soleil se leve & se couche, s'éloigne & s'aproche de nous en certains tems de l'année. On a imaginé certains cercles dans le Ciel qui marquent les bornes du mouvement du Soleil. Ce sont ces cercles qu'on voit dans les Spheres. Il faut d'abord aprendre le nom de ces cercles, & leur usage. Il y a une infinité de petits Traitez qui sont nets, faciles & courts, comme celui de Sacrobosco, de Boulanger, de Rohaut dans sa Phisique. Clavius a fait un gros Ouvrage de la Sphere. Les Institutions astronomiques de Gassendi, de Nicolas Mercator ; l'Astronomie de Tacquet & les Ouvrages d'Adrian, Metius, & d'Herigone sont écrits avec beaucoup de clarté. Blaevv & Humius ont écrit de l'usage des Globes. Nicolas Mercator en a aussi parlé dans son Ouvrage ci-dessus. Il ne faut point faire cette Etude qu'avec une Sphere, & un Globe celeste, s'il se peut. La Sphere ne represente que quelques cercles, le Globe celeste represente les Etoilles.

La Sphere ne sert que pour expliquer les mouvemens aparens du Soleil. Les Philosophes & les Astronomes ont fait de diferens Sistemes ou supositions pour rendre raison du

mouvement des Planetes. Avant que d'étudier ces Siſtemes, il faut ſçavoir l'Hiſtoire du Ciel, c'eſt-à-dire, ſçavoir ce qui y arrive, comme entre les Planetes les unes vont plus vîte, les autres plus lentement : que tantôt elles ſe trouvent enſemble, & tantôt elles s'éloignent les unes des autres. Aprés on étudie les Siſtemes ; & on voit comme chaque Aſtronome tâche de rendre raiſon de toutes ces choſes. Les trois plus fameux Siſtemes ſont celui de Ptolemée, de Copernic & de Tycho-Brahé. Il y a une foule d'Auteurs qui ont expliqué ces trois Siſtemes. Rohaud l'a fait comme tous les autres Philoſophes. Purbachius & Regio Montanus expliquent la Theorie des Planetes ſelon Ptolemée. Pour Copernic il faut lire les Dialogues de Galilée touchant le mouvement de la terre. Ils ſont charmant. L'Epitome de Kepler étoit aûtrefois fort recherchée, &c.

Aprés cela on recherchera par quelle voïe les Aſtronomes connoiſſent la grandeur des Aſtres, & leur éloignement de la terre. J'ai trouvé cela explique netement dans Lansberge. Tous ceux qui ont fait des cours de Mathematique, & qui ont traité à fond l'Aſtronomie, n'oublient point ces choſes. Les excellens Aſtronomes ſont, Tycho Brahé, Kleper, Lansberge, Longo-Montanus, Bouillaud, Riccioli. Ce dernier nous a donné trois Volumes in folio ſur l'Aſtronomie. L'Academie des Sciences a d'excellens Aſtronomes. Tout ce que feu Monſieur Picar, Meſſieurs Caſſini, de la Hire & le Febvre, ont donné & donneront à l'avenir, ſera toûjours excellent.

On trouve dans les Aſtronomes comment on peut meſurer exactement le mouvement

des Astres, en dresser des Tables, avec lesquelles on peu prévoir leur lever, leur coucher, & leurs Eclipses long-tems avant qu'elles arrivent. Comme l'Astronomie consiste particulierement en observations, elle s'aplique avec un soin particulier à la fabrique des instrumens qui sont necessaires pour cela. La connoissance de ces instrumens fait ainsi une partie de l'Astronomie.

Le Comte de Pagan est celui qui démontre avec plus de clarté & de brieveté ce qui regarde la theorie des Planetes. Les Tables sont faciles. Mais il faut commencer par lire dans ses Theoremes geometriques les démonstrations qu'il donne de quelques proprietez des Eclipses. On convient maintenant que les Planetes ne se meuvent pas par des cercles, c'est-à-dire, que leur mouvement n'est pas circulaire. Ce Comte explique avec une merveilleuse neteté la theorie de ce mouvement. Ce que Sethus Vvardus fait aussi fort clairement. Kopler l'avoit entrepris avant eux. Monsieur Bouillaud a fort travaillé sur cette même matiere.

La Gnomonique, ou l'art de faire des Quadrans, la Geographie, la Marine, la Chronologie sont des dépendances de l'Astronomie. Toute la terre n'est qu'un point au regard des Cieux. On supose dans les Quadrans, que le bout du stile est le centre de la terre, & que le Quadran est un plan à quelque distance de ce centre. L'ombre du Soleil que fait le bout du stile se porte en diferens endroits selon les diferens lieux du Ciel où est le Soleil. Cette ombre fait donc connoitre où il est : elle trace tous les cercles qu'il paroît décrire dans le Ciel. La Science de Gnomonique consiste

à sçavoir tracer les lignes que marque cette ombre.

Il y a diferentes pratiques pour cela. Clavius les enseigne & les démontre dans un Volume in folio si grand & si dificile, qu'on dit qu'il est le seul qui l'ait jamais lû. Il y a une infinité d'Auteurs qui ont enseigné la pratique de la Gnomonique. Cette pratique se peut expliquer en peu de paroles. Il n'est pas aussi facile d'en démontrer les regles ; Messieurs de la Hire & Ozanan nous ont donné deux petits Ouvrages sur cette matiere. Schonerus a été autrefois fort estimé.

La Terre est ronde. On décrit sur les Globes qui la representent diferens cercles, dont les uns sont paralleles, & d'autres coupent ceux-ci. Le Soleil tourne autour d'elle, ou il paroît tourner. On conçoit une ligne qui passe par le centre de la Terre, & va se terminer de part & d'autre en deux points du Ciel. On nomme ces deux points les Poles du Monde, autour desquels on conçoit que tout le Monde tourne. La partie de la terre qui répond à ces points sont apellez Poles de la Terre. On conçoit un cercle entre ces deux points qui coupe en deux parties égales la Terre, & à ce cercle d'autres cercles paralleles, qu'on nomme cercles de Latitude. On represente sur le Globe terrestre d'autres grands cercles qui passent par les Poles, & coupent ceux-ci directement. Ils se nomment cercles de Longitude. Ces cercles servent à marquer sur un Globe terrestre les Villes selon leur situation au regard du Ciel & des Astres ; & en même-tems au regard les unes des autres il faut connoître leur latitude & leur longitude. Pour la latitude on la con-

noît par l'élevation du Pole sur chaque Ville, ou l'elevation du Soleil. C'est pourquoi comme il est tres-important pour le commerce de la vie d'avoir de bonnes Cartes de Geographie, le Roi n'a rien épargné pour faire prendre l'élevation du Pole, & la longitude non seulement des principales Villes de son Roïaume, mais encore de plusieurs autres lieux.

Par la latitude on connoît l'éloignement des Poles de la Terre, & de ce cercle qui est entre les Poles, & qui se partage en deux parties. C'est pourquoi on l'apelle Equateur, Cercle équinoctial, ou Ligne équinoctiale. Pour la longitude, c'est-à-dire, si une Ville est plus ou moins Orientale, à l'égard d'une autre, on le sçait par le moïen des Eclipses. Car quand on sçait qu'une Eclipse, soit de Lune, soit de quelque autre Planete, comme des Satellites de Jupiter, a paru plûtôt à Rome qu'à Paris, c'est une marque que Rome est plus Orientale : Et c'est pour cela que les Astronomes font tant d'observations, & que par ordre du Roi on observe par toute la Terre les Eclipses qui arrivent. Si on sçavoit precisément la latitude & la longitude de chaque lieu, on lui assigneroit sa juste place dans les Globes terrestres. La Geographie entant qu'elle est une partie des Mathematiques, se reduit toute là. Les Mathematiciens dressent des Tables où la longitude & la latitude de chaque Ville considerable sont marquées. Les Geographes ordinaires traitent la Geographie en Historiens. Ils ne se metent pas en peine de marquer si exactement le lieu que la Ville dont ils parlent, ocupe dans l'Univers. Blaeuv enseigne l'usage du Globe terrestre. Le petit Ouvrage de Cluvere est une

introduction à la Geographie. Samson a fait une introduction à la Geographie, cet Ouvrage traite des proprietez du Globe terrestre par raport au Ciel, aux choses qui sont sur sa surface & à celles qui sont dans son sein. Ce que nous avons de lui est bon. On estime un Ouvrage qui a pour titre : *Bernardi Vereni Geographia Universalis.*

La Marine comprend la Science de bâtir un Vaisseau, & de le conduire sur Mer. Cette Science, outre la Geometrie, supose une connoissance particuliere de toute l'Astronomie. Elle est fondée sur la Geographie. Il s'agit de pouvoir marquer sur une Carte Marine, c'est-à-dire, sur une Carte qui represente les Mers en quel lieu du Monde on se trouve, quelle est la situation de ce lieu, au regard de ceux qui sont connus, où l'on veut aller, ou que l'on veut éviter. Les Cartes Marines representent les Mers & les Côtes, les Iles, les Rochers, les Bancs de sables. La latitude d'un lieu (comme nous avons dit) se prend assez facilement. Pour supléer en partie à la Science des longitudes, les Pilotes ont la Bousole ou l'Aiguille aimantée qui regarde toûjours le Pole, si ce n'est qu'elle varie en certains lieux ; & ce sont ces variations qui peuvent servir à leur faire connoître le lieu où ils sont, lorsqu'il en ont des Observations fort recentes, parceque cette Variation n'est pas toûjours la même. Outre cela observant le tems de la course de leur Vaisseau, & marquant quand il est venu à changer de route, & à courir sur une Ligne, par la Science des Triangles ils connoissent à peu prés combien ils sont éloignez du lieu dont ils sont partis, & par consequent en quelle situation ils sont

au

au regard de celui où ils veulent aller. Les Auteurs de cette Science s'apliquent à donner diferens moïens pour resoudre tous les Problemes de la Navigation. Le Pere Fournier Jesuïte a fait un gros Volume de l'Hidrographie, mais son Ouvrage n'est pas estimé par le Pere Dechales qui a fait un Traité plus court de Navigation, & mieux démontré. Ceux qui entendent cet Art, conseillent d'en commencer l'Etude par l'excellent Ouvrage de Vvillebrad Snellius, qui a pour titre *Typhis Batavus*. On doit lire ensuite les Ouvrages d'Adrian Metius, de Pierre Herigone & de Bernard Vvarren, de Stevin, & un autre Ouvrage de Vvillebrod Snellius, qui a pour titre, *Scholæ Hydromicæ*. On peut voir encore Pierre Nonius ou Nuñez Portugais. En voila assez pour en bien sçavoir la Theorie & la pratique pour sa propre satisfaction.

La Chronologie de la maniére que nous la considerons ici, est toute fondée sur l'Astronomie. C'est aux Astronomes à suputer précisément les periodes & mouvemens de chaque Astre, & à marquer quand ils recommencent leur course; quand, par exemple, la Lune & le Soleil se trouvent ensemble, quelle est la juste grandeur des mois lunaires, d'une année ou du cours du Soleil. La connoissance des Eclipses sert aux Chronologistes à verifier les points de Chronologie; car on peut trouver par les Tables astronomiques précisement le tems d'une Eclipse dont un Historien parle. Voilà ce qui apartient à l'Astronomie. L'on a des Observations astronomiques faites autrefois, & c'est par ces Observations qu'on connoit exactement les periodes de chaque Planete. C'est pourquoi ces Observations

sont tres-importantes. On a les Observations des grands Astronomes, qui consistent dans des memoires, où ils marquent en quelles parties du Ciel ils ont observé les Planetes à certains jours & à certaines heures. L'on n'a jamais eu d'Observations plus exactes que celles des Astronomes du Roi qui sont à l'Observatoire de Paris, parcequ'on ne s'est jamais servi d'instrumens si exacts. On n'avoit point d'Horloges si justes. L'on n'avoit point de Lunetes qui pussent faire découvrir dans le Ciel, ce que les yeux n'y aperçoivent pas sans ce secours.

La Chronologie est aussi fondée sur l'Histoire, où l'on void les Epoques d'où chaque Nation compte les années. Les Hebreux commencent de compter de la Creation du Monde, ou du Déluge; les Grecs de la prise de Troïe, de l'institution des Jeux olympiques, les Romains de la fondation de la Ville de Rome. C'est par le moïen de l'Histoire qu'on connoît le raport des Epoques. Jule Scaliger est le premier qui a traité la Chronologie avec plus de solidité. C'est lui qui en a fait une Science. Aprés lui le Pere Petau son grand Adversaire. Ce Pere a joint un petit traité de Chronologie à la fin de son *Rationarium Temporum*, qui est fort net, & qui peut servir d'introduction à la Theorie de la Chronologie.

C'est encore par l'Astronomie qu'on a reglé les Fêtes qu'on apelle Mobiles, c'est-à-dire, qui n'arrivent pas toutes les années aux mêmes jours. Cela fait une Science particuliere qui est expliquée netement dans ce que Gassendi a écrit en Latin touchant le Calendrier, & Blondel en François. Clavius

traite cette matiere dans une grande étenduë.

Voilà pour ce qui regarde l'Aſtronomie, & les Sciences qui en dependent. Une des belles parties des Mathematiques ſont celles qui ont pour objet la lumiere & la vûë, qu'on apelle l'Optique. Pour y réüſſir, il faut premierement étudier la fabrique de l'Oeil, & comment ſe fait la vûë. Il ne le faut point chercher ailleurs que dans les Anatomiſtes modernes, dans la Dioptrique de Des-Cartes & de ſes Diſciples. L'Optique a trois parties; la Perſpective, la Catoptique, & la Dioptrique. La Perſpective, ſupoſant qu'un Tableau eſt une Fenêtre ou un Verre au travers duquel on voit des objets, aprend comme l'on peut trouver tous les points dans ce Verre par ou paſſent les raïons qui font voir ces objets: de ſorte qu'aïant mené des traits par ces points, & les aïant coloré des mêmes couleurs qui paroiſſent dans ces objets, la vûë ſoit trompée recevant toutes les mêmes impreſſions que feroient les objets naturels. On a pluſieurs Auteurs pour la pratique de la Peſpective. Mais pour la démonſtration on n'a rien de plus net que ce qu'en dit le Pere Tacquet; ſon Ouvrage & ceux du Pere Nieceron Minime ſont fort bons pour la pratique. Herigone en a traité auſſi dans ſon Cours, & Monſieur Rohault dans ſes Oeuvres Poſthumes.

Lorſque la lumiere tombe ſur un corps poli, elle eſt reflechie, & cependant l'œil voit les objets d'où part la lumiere, comme s'ils étoient à l'extremité du raïon reflechi qui part de ces objets. Ainſi dans un miroir on voit les objets au delà du Miroir. Les Miroirs convexes & concaves ne repreſentent pas les objets tels qu'ils ſont. Ils écartent ou ils réü-

nissent les raïons de la lumiere. La Science qui explique tout cela s'apelle Catoptrique, dont le Pere Tacquet a aussi traité avec sa neteté ordinaire.

Quand les raïons de la lumiere passent au travers d'un corps diaphane, ils se rompent, c'est-à-dire, qu'ils ne vont pas en droite ligne d'où il arrive, comme l'experience le montre, que selon la figure du corps diaphane, les raïons de la lumiere s'écartent ou se réünissent; ce qui fait que les objets qu'on voit au travers, paroissent ou plus petits ou plus grands que le naturel. On peut ainsi grossir les objets, ce qui fait qu'on peut apercevoir ceux qui ne se voïent point sans secours à cause de leur petitesse. Ces Verres ou Lunetes s'apellent Microscopes. On peut aussi faire paroître proche de nous les objets qui en sont éloignez. Les Lunetes qu'on fait pour cela, se nomment Telescopes. On s'en sert pour voir dans le Ciel ce que les yeux n'y voïent point. Tout cela apartient aux Mathematiques, parceque c'est par le secours de la Geometrie qu'on sçait quelle figure un Verre doit avoir pour grossir ou diminuer les objets. Les Microscopes nous ont apris une infinité de choses dans la Phisique que nous ignorions. Les Telescopes n'ont pas été moins utiles pour l'Astronomie. Je dis encore une fois hardiment que c'est dans Des-Cartes & dans ses Disciples qu'il faut chercher les principes de ces Sciences, dont l'Antiquité n'a presque eu aucune connoissance. Le Pere Fabri a travaillé sur cette matiere. On a les Leçons optiques de Barrovv. Herigone & d'autres ont traité de la même matiere. Le Pere Cherubin Capucin, aprés le Pere Rey-

ta, auſſi Capucin, nous a donné l'uſage d'une double Lunete qu'il apelle Binocle lequel avoit été inventé par Daniel Chorez, il y a environ ſeptante ans.

La Muſique apartient aux Mathematiques. L'on eſt convaincu que le ſon ſe fait par un trémouſſement du corps qu'on apelle Sonore. Quand ces trémouſſemens ſe font avec proportion, qu'ils ſe peuvent meſurer exactement, & qu'ils s'acordent, ils ſont agreables. Les diferens acords conſiſtent en ce que, par exemple, dans le tems qu'une corde fera une vibration, une autre en fera deux exactement. Celui qui traite de la Muſique à fond, doit premierement rechercher comment ſe fait le ſon dans toutes ſortes d'inſtrumens : comment on peut meſurer le mouvement qui produit ces ſons, & enfin comme l'on peut regler ce mouvement. Nous n'avons encore rien de fort achevé ſur la Muſique. Kepler, Salinus, Zarlin, Galilée en ont écrit. Le petit Traité de Gaſſendi eſt aſſez eſtimé. Des-Cartes en a auſſi donné un petit Traité. Le Pere de Merſenne a fort travaillé ſur l'Harmonie. Il en a fait un gros Volume. Meibomius a bien fait imprimer un Recueil des anciens Muſiciens ; mais ces Livres ne nous ſervent de rien, parceque nous n'en avons pas la clef. La Muſique des Anciens nous eſt peu connuë.

L'Architecture dépend des Mathematiques. Je ne parle pas de cette partie qui regarde le choix de la matiere, mais de celle qui explique les proportions qu'il faut donner aux parties d'un bâtiment. C'eſt autant l'imagination des hommes & la coûtume, que la neceſſité & l'utilité qui ont établi les proportions que les bons Architectes obſervent.

Nous n'avons dans l'Antiquité que les seuls Livres de Vitruve qui regardent l'Architecture. Nous avons eu en ces derniers Siécles plusieurs habiles Architectes presque tous Italiens, comme Palladio, Scamozi, Serlio, Viguole, &c. Nous en avons aussi en France, comme, de Lorme, feu Monsieur Freard de Cambray, outre la Traduction de Palladio, nous a donné son excellent Ouvrage des Paralleles de l'Architecture. Perrault de l'Academie roïale des Sciences, outre sa belle Traduction de Vitruve, nous a donné son Ouvrage sur les cinq Ordres d'Architecture, & l'Abregé de Vitruve. Blondel de la même Academie a encore écrit plusieurs beaux Ouvrages sur la même matiere, nous avons de lui, son Cours d'Architecture, & plusieurs Traitez sur les Bâtimens publics, sur ceux des Princes, & ceux des Particuliers. Ses Comentaires sur l'Architecture de Savot, sont dignes de la réputation de ce dernier Auteur.

On a apellé Architecture militaire, les Fortifications. L'experience a fait connoître de quelle maniere doivent être disposées les murailles d'une Place pour resister à une ataque. Comme c'est aux Mathematiciens à executer cette disposition, on raporte aux Mathematiques l'Art de fortifier les Places, qui n'a rien de dificile pour celui qui sçait la Geometrie, comme il paroitra en lisant les Livres de Fortifications. L'Art de Fortifier s'est fort perfectionné dans les dernieres Guerres. Fritach de Ville, le Comte de Pagan, Monsieur Blondel & autres, ont bien écrit des Fortifications. Monsieur Benard a fait imprimer un Traité de Fortifications où il enseigne de nouvelles manieres de Fortifier, lesquelles il compare

avec celles du Comte de Pagan, du Chevalier de Ville, de Monsieur Blondel, & de Monsieur de Vauban. Il paroit que cet Auteur a beaucoup médité sur cet Art de Vauban. On joint à l'Art de Fortifier celui de Camper, de ranger une armée en bataille, l'Art de pointer le Canon, de jeter des Bombes. En toutes ces choses on voit l'utilité & l'étenduë des Mathematiques.

On est convaincu à present qu'il est necessaire d'être bon Mathematicien pour être bon Philosophe. La Phisique ou la Science du corps ne se peut guere traiter solidement qu'aprés qu'on connoit bien la nature & les regles du mouvement. La Science du mouvement n'avoit point été connuë avant Galilée. Les Philosophes n'en proposent que des questions peu importantes, comme on le peut voir en comparant leurs Ouvrages avec ceux de Galilée. Les experiences du Pere Mersenne, le peu qu'en dit Des-Cartes, l'Equilibre des Liqueurs de Monsieur Pascal, l'Ouvrage de Monsieur Huggens sur la Pendule est presque tout de cette matiere. Vvallis Barron, le Pere Pardies, Mariotte, Alphonse Borolti. C'est sur cette Science que sont fondées les Mathematiques, c'est-à-dire, la Science de faire mouvoir commodement les corps pesans. Il y a pour cela une infinité de machines. On en fait imprimer des Recuëils. La Theorie en a été expliquée par Galilée, Des-Cartes, Rohaut & par le Pere Pardies. Nôtre Ami a aussi fait imprimer un Traité, auquel il a ajoûté quelques découvertes, où l'on dit qu'il se rencontre avec ce que Monsieur Varignon a fait imprimer sur le même sujet. Ce n'est pas une chose fort extraordinaire que deux

Auteurs se rencontrent. Il est impossible de donner en peu de paroles une idée des Mathematiques à ceux qui les ignorent entierement ; pour sçavoir ce qu'elles sont, il les faut étudier. Il ne faut pas croire qu'on soit obligé de lire tous les Livres que j'ai alleguez. C'est pour contenter les diferens goûts, & parcequ'il seroit dificile de trouver ceux qui seroient peut être les meilleurs, au défaut de l'un on prend l'autre. Quand on étudie on est bien aise de consulter plusieurs Auteurs.

Quand on fut venu aux Philosophes, Aminte & Theodose témoignerent quelque degoût pour ce grand nombre de Livres qu'ils aperçûrent. Il n'en est pas, dirent-ils, de la Philosophie comme de l'Histoire qui consiste en des faits que nous ne pouvons aprendre que de ceux qui les ont vû ou qui les raportent. Elle n'est point fondée sur l'autorité, mais sur la raison qui se trouvant en tous les Hommes, pourquoi aler chercher ailleurs ce qu'on a chez soi ? Ces gros Livres ne font que distraire. Lorsqu'on consulte la raison, qu'on l'écoute, qu'on se presente à sa lumiere, on se retire, pour ainsi dire, tout lumineux & l'esprit éclairé & plein de connoissances riches & netes ; au lieu que les Livres ne font que charger la memoire & confondre l'esprit. Que nous sçachions que Platon, Aristote, Zenon, Epicure ont dit telle & telle chose, nous ne connoissons pas pour cela la verité. Ils peuvent s'être trompez les premiers, & par consequent tromper ceux qui les consultent ; au lieu que ce que la raison dit clairement ne peut être faux. Puisque la Philosophie n'est donc autre chose que la connoissance de la verité, c'est à la raison, qui seule

nous la peut faire connoître, que nous devons nous adresser. La plus grande partie de ces Livres, dirent-ils, sont un obstacle à la veritable Science, les uns, parcequ'ils sont mal faits, les autres, parcequ'on ne les lit pas comme il faut.

On doit regarder les Philosophes comme on fait le Maître d'un cabinet qui vous fait voir ses raretez. Ce n'est pas parcequ'il nous dit que ces choses sont admirables que nous les trouvons belles, mais parcequ'éfectivement nous y remarquons des beautez. Un Philosophe ne doit faire autre chose que d'avertir; & ces avertissemens ne sont pas inutiles; car comme dans un cabinet on ne jete pas la vûë sur les pieces les plus curieuses, si l'on n'est prevenu, aussi plusieurs veritez s'échaperoient aux yeux de nôtre esprit, si quelque sage Maître ne nous tournoit vers elles. Ce qui fait, dit Theodose, que parmi cette foule de Livres il y en a qui sont utiles; & pour l'ordinaire il faut que ceux qui entreprennent l'Etude de la Philosophie s'atachent à quelque Auteur; Car pour deux ou trois personnes qui s'étant défaites de toutes les opinions qu'ils avoient aprises d'ailleurs, & renonçant aux Livres ont puisé avec succés dans leur propre fonds la verité, il y en a un nombre infini qui pour avoir voulu marcher sans guide se sont égarez, & sont tombez en mille impertinentes réveries. Les yeux de l'esprit en l'état où nous sommes, sont plus foibles que ceux du corps. Il y a tres-peu de personnes qui puissent par eux mêmes envisager la verité. De dix mille Professeurs de Philosophie qu'il y a dans l'Europe, & qui donnent des écrits de leur façon, il n'y en a

peut-être pas dix qui soient capables de le faire comme il faut. Combien y en a t'il qui écrivent assez bien Latin pour composer des écrits qui doivent être des modelles ? Car il me semble que tout ce qu'on met devant les yeux des jeunes gens doit être achevé dans son genre. Si pendant tout ce tems qu'ils étudient en Philosophie ils n'entendoient rien que de tres-Latin, ils ne sortiroient pas du College si barbares dans la Langue latine. Est-il possible que ces jeunes Professeurs qui enseignent, aïent assez bien medité & examiné toutes ces choses qu'ils debitent en Maîtres ? Ils donnent des opinions mal conçûës, mal digerées, mal expliquées, au lieu que s'ils ne proposoient que d'excellens Livres, & qu'ils les fissent lire à leurs Disciples, ils leur seroient plus utiles, & profiteroient eux-mêmes davantage de leurs leçons. Ils devroient choisir le plus habile Philosophe, & au lieu de faire le personnage de Maître, se contenter de celui d'Interprete.

Vous ne sçavez pas, dit Aminte à Theodose, ce qui s'est fait en France pendant vos voïages. On oblige les Professeurs de n'enseigner que la Philosophie ancienne ; & l'usage veut que dans les Ecoles publiques on donne des écrits. L'on croit que cela atache les Ecoliers, qui prennent plaisir d'avoir des caïers écrits de leur main.

Il ne doit pas être permis à un chacun, repliqua Theodose, de renverser l'ordre établi dans les Academies, & de proposer ses imaginations à de jeunes Gens qui ne peuvent faire le discernement de ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais. Quoi, dit-il, les Marchands ne peuvent exposer leurs marchandises en

vente qu'aprés qu'elles ont été visitées par le Magistrat, & un Professeur étallera impunément en public ses extravagances? Cela n'est pas juste. Mais sans s'éloigner de l'ordre établi on pourroit rendre les Etudes de Philosophie plus utiles qu'elles ne sont. Par exemple, ceux qui étudient dans les Academies n'étant point capables dans l'âge où ils sont de consulter par eux-mêmes leur raison, & ne pouvant faire usage que de leur memoire pour y conserver les sentimens des Philosophes illustres: Pourquoi ne les en pas instruire? Il faut les avertir qu'ils n'en doivent pas juger jusqu'à ce que dans la suite du tems ils soient capables de le faire. En atendant il leur est utile qu'ils sçachent ce que les Grands Hommes ont pensé. Si leurs pensées ne sont pas la verité, au moins elles nous servent d'avis pour découvrir des choses ausquelles nous n'aurions jamais pensé. L'on peut se servir utilement des diferens sentimens de ceux que l'esprit & la doctrine ont élevé au dessus du commun, pour découvrir le fond de l'esprit, & y remarquer ces semences generales des Sciences. Ce n'est pas un petit prejugé qu'un tel sentiment nous a été donné par l'Auteur de la Nature, lorsqu'on voit que tous ceux qui l'ont étudiées, ont eu ce même sentiment; ainsi il est utile de ne pas ignorer l'Histoire de la Philosophie, c'est à-dire, quels ont été les Philosophes illustres & quelle a été leur doctrine.

Pourquoi donc, encore une fois, ne recuëille-t'on pas cette Histoire pour la faire lire dans les Ecoles? Ce seroit un Livre à faire, mais cet Ouvrage doit être fait avec esprit, & d'une maniere qu'on y découvre l'origine de

tant d'opinions, c'eſt-à-dire, comment ces Philoſophes, ou enſuivant les premieres connoiſſances que la Nature nous a données, ou les prejugez de l'enfance & du Peuple ils ſont tombez dans telles & telles opinions.

Tous les Philoſophes ont diſtingué la Philoſophie en trois parties, dont la premiere n'eſt qu'une diſpoſition pour les deux autres. Elle prepare l'eſprit & lui donne des regles pour ſe conduire dans les Sciences, dont les principales ont pour objet la connoiſſance de la Nature & les regles de bien vivre, ou la Morale. Cette premiere partie qu'on apelle la Logique, a des regles dont on ne diſpute point. Tout ce qui regarde l'argumentation eſt inconteſtable. Je ſouhaiterois donc qu'on eût mis cette partie de la Logique dans un ordre exact, & en des termes fort purs; car pourquoi donner en mauvais Latin & dans une entiere confuſion ce qui eſt tres-beau de ſoi-même & tres utile? Il n'y a rien de ſi pur que ce qu'Ariſtote a écrit de Logique. Il y a pluſieurs choſes dans les autres parties de la Philoſophie, dont tout le monde convient; que les Profeſſeurs, quelque parti qu'ils prennent, pourroient tous enſeigner dans des Livres imprimez. Si on ne peut arrêter les Ecoliers qu'en les faiſant écrire, il y en a un moïen. Quoi qu'on leur mete des Livres imprimez entre les mains, les Profeſſeurs dans chaque leçon peuvent emploïer un tems à dicter quelque éclairciſſement ſur ces Livres. Ils peuvent traiter avec plus d'étenduë certaines queſtions ſur leſquelles ils veulent déterminer leurs Diſciples, & leur faire prendre parti. Il peuvent leur propoſer toutes les objections qu'on peut faire à la doctrine

qu'ils soûtiennent, & les réponses qu'on doit faire à ces objections, afin que leurs Disciples soient en état de répondre dans des Theses publiques.

C'étoit là l'ancienne maniere de professer dans l'Ecole de Paris, qui a été la premiere & la plus considerable des Ecoles Chrétiennes. Avant ces derniers Siécles on n'y dictoit que tres-peu d'écrits. Quand la Philosophie d'Aristote y fut introduite dans le treiziéme Siécle, on y lisoit les écrits de ce Philosophe. Ensuite les Maîtres commencerent à donner des écrits, non pour y comprendre toute la Philosophie, mais seulement pour disposer les esprits par des questions qu'ils apelloient Prelegomenes, & pour éclaircir certaines dificultez sur lesquelles ils disputoient publiquement. Ces écrits ensuite aïant été trop étendus, l'on s'opposa à cette méchante maniere qui s'introduisoit. Le Pere Possevin Jesuite remarque dans le premier Livre de sa Bibliotheque choisie C. 26, que l'an 1355. on reforma la maniere d'enseigner de l'Université de Paris, & qu'il fut défendu aux Professeurs d'emploïer le tems de leurs leçons à faire écrire leurs Ecoliers : que cent ans aprés le Cardinal de Touteville Legat du saint Siege, obligea les Professeurs de cette Université de faire lire les anciens Philosophes & de les expliquer. Neanmoins le mal a prevalu, & il est arrivé dans la suite des tems, que cet accessoire de la Philosophie l'a emporté sur le principal. L'on a negligé le fond de la Philosophie, & l'on ne s'est apliqué qu'à de certaines questions, pour ainsi dire, étrangeres. Par exemple, si la Logique est une Science, quel est son objet, &c. L'on n'y traite presque plus

rien de ce qu'Aristote a enseigné dans les excellens Ouvrages qu'il a fait de Logique.

De la maniere que sont les choses, dit Aminte, les Professeurs sont presque contraints de suivre cette méchante methode. La principale vûë de ceux qui étudient en Philosophie sont les Theses publiques, ainsi comme on ne dispute pas sur tout; que les veritez les plus importantes ne sont point sujetes aux chicanes, il faut qu'ils donnent tout leur tems à des questions épineuses, dont on dispute.

On remedieroit à ce mal, dit Theodose, en rétablissant la lecture des bons Auteurs imprimez que les Professeurs acompagneroient de leurs observations, comme nous avons dit. Ce seroit même un beau moïen de contenter tout le monde, l'on ne choisiroit pour les écrits & pour les disputes que les questions qui ne peuvent troubler la paix de l'Etat. La Jeunesse seroit mieux instruite. Il n'y a rien de si beau que la connoissance de Dieu, des esprits & des corps. Quel fruit remporteroient les jeunes Gens du College s'ils en sortoient avec la connoissance de Dieu & de ses atributs ou proprietez? S'ils y avoient connu la grandeur de leur ame, son immortalité, la fin pour laquelle elle a été creée, l'usage qu'elle doit faire de ses facultez. S'ils y avoient apris l'Anatomie & ce qu'on peut sçavoir du Ciel, des Meteores, & en general de toute la Nature. On ne doit point esperer cela qu'on n'ait r'apellé l'ancienne coûtume & qu'on n'ait fait des Ouvrages courts, faciles, sans chicanes, qu'on reserveroit pour ces questions qu'on traiteroit dans des écrits. C'est une necessité absoluë de se servir de Livres imprimez, outre la perte du tems qui se con-

sume presque tout entier à écrire, les jeunes Gens prennent leurs écrits avec tant de negligence qu'ils ne les peuvent lire. Ils sont pleins de fautes; de sorte que quand ils le voudroient, ils ne peuvent pas les étudier exactement.

Il y a tant de choses dans la Philosophie qui se peuvent traiter solidement & sans bruit. Qui trouvera mauvais qu'un Professeur fasse lire publiquement une Histoire des plus considerables experiences qui se sont faites dans ce siecle par les Chimistes, par les Anatomistes, par les Phisiciens, pourveu que l'Auteur de cette Histoire ne se declare pour aucun parti, qu'il raporte seulement ce que les yeux ne permetent pas de revoquer en doute. Au lieu de passer des mois entiers à dicter des écrits d'Anatomie, ne seroit-il pas plus à propos de choisir un Auteur le plus court & le plus methodique qui ait été imprimé en ce tems, donnant seulement quelques remarques sur les choses qu'on choisiroit pour être la matiere des disputes publiques. Il en est de même des Traitez du Ciel. A la reserve de deux ou trois points, si les Cieux sont solides, ou non: si la Terre tourne, ou si elle ne tourne pas, tous les Philosophes conviennent. La Jeunesse concevroit bien mieux un Traité des Cieux dans un Livre imprimé où seroient les figures necessaires, que dans des écrits pleins de fautes, ou de jeunes Gens ne sont pas capables de faire les figures, sans quoi ces écrits ne se peuvent concevoir, non plus que ceux d'Anatomie. La partie de la Philosophie qui regarde les mœurs, & qui est la plus importante, est entierement negligée, parceque la maniere d'enseigner d'aujour-

d'hui oblige un Professeur à ne parler que des questions disputées, ce qui lui ôte le tems de traiter les choses qui sont hors de la dispute, mais qui sont de l'usage de la vie.

Aminte loüa extrêmement les reflexions de Theodose, & témoigna qu'il connoissoit plusieurs de ses amis qui en peu de tems pouvoient donner au Public les Livres qu'il jugeoit necessaires, s'ils en recevoient l'ordre de ceux qui par leur autorité devroient remedier aux desordres publics des Academies. En parcourant les Livres de Philosophie qui étoient dans cette Bibliotheque il indiqua à Eugene les sources dont on pouvoit puiser l'Histoire de la Philosophie, il dit que Diogene Laërce avoit raporté nettement & en peu de paroles la vie & les sentimens des Philosophes. Que Plutarque l'avoit fait dans un Traité particulier qui se trouve entre ses Oeuvres Morales. Voilà, dit Aminte, le Livre de Vossius des Sectes des Philosophes, & celui de Hornius, qui a traité la même matiere, & du Pere Thomassin.

Pour sçavoir à fond l'Histoire de la Philosophie, sans être obligé de lire tous les Ouvrages des anciens Philosophes, il faut avoir recours à certains Auteurs qui se sont apliquez à éclaircir en particulier quelqu'une des anciennes Sectes. On aprendra par exemple, la doctrine de Platon & des Platoniciens de Marseille Ficin, celle des Stoïciens de Lipse, qui a fait une manuduction à leur Philosophie, celle d'Epicure des Livres de Gassendi. Celle des Scepticiens de la Mote le Vaïer. On trouve dans les premiers Peres de l'Eglise beaucoup des choses touchant cette matiere ; parcequ'aïant eu pour adversaires les Philosophes Païens, ils ont été obligez d'étudier

leurs sentimens, & de les proposer en les combatant. Saint Augustin explique l'ancienne Philosophie dans ses Livres de la Cité de Dieu. Une Etude si profonde n'est necessaire que pour les Maîtres, qui pourroient même se passer d'une Histoire abregée si elle étoit bien faite. Il faudroit employer une partie de la vie, pour lire exactement tous les Ouvrages des anciens Philosophes. Il suffit de lire ceux de leurs Ouvrages qui sont plus estimez. On voit les autres dans des Abregez. Aminte ouvrit le Platon de l'Impression de Henri Etienne de la Version de Jean de Serres. Il fit considerer à Eugene les Sommaires que cet Interprete a fait de la doctrine de ce Philosophe. Quand on est pressé on peut lire ces Sommaires, comme au lieu d'Aristote lire l'Abregé ou le Synopsis que du Val en a fait.

Eugene fut surpris de ne point voir entre tous ces Philosophes, ceux qu'on lui avoit si souvent citez lorsqu'il étudioit. A quoi bon, dit Aminte, remplir une Bibliotheque de ces Livres ? Qui en a un, les a tous. Ils ne disent que la même chose avec cette seule diference que ce qui est dans les uns en preuve, est dans les autres en objection. L'un, dit-il, abrege par caprice ce que l'autre étend. Ainsi ce seroit bien encore une plus grande folie de les vouloir tous lire que de les acheter tous. Il en faut lire un & preferer le plus court.

Il ne marqua qu'un tres-petit nombre de Philosophes qui meritassent d'être lûs. Ceux-là, disoit-il, sont des extravagans, mais parcequ'ils sont rares dans leurs extravagances, quand on a aquis assez de lumieres

pour découvrir leur erreur, & assez de force pour n'en être pas détourné de la verité, on les peut lire pour y découvrir la foiblesse de l'esprit de l'Homme, & les causes de ses erreurs. La consideration des fautes des autres est une partie de l'Etude de la Sagesse.

Sur la fin de cet Entretien, Theodose dit, qu'il avoit apris plus de Philosophie dans le divertissement que dans le cabinet; que dans ses voïages à la promenade il avoit fait mille experiences, mille observations, tantôt sur une mouche, sur un ver, sur une fleur, sur cent petits accidens. On voit quelque éclair qui paroît subitement, des vapeurs qui s'élevent, un tourbillon qui se forme, cela donne ocasion à des reflexions utiles. Dans la boutique même des Artisans & ailleurs, il se presente cent choses à l'esprit qui donnent ocasion de philosopher, & qui divertissent en même tems. Ainsi quand on est tourné de ce côté-là, on devient Philosophe presque en se joüant. Aminte ajoûta qu'un de ses amis l'avoit assuré que plusieurs Traitez de Mathematique qu'il avoit donné au jour, étoient autant le fruit de ses divertissemens que de ses Etudes. Que dans le tems d'une promenade il avoit medité sur l'ordre de ces Traitez; qu'ensuite selon les heures de son loisir, tantôt allant par la ville, quelque fois à table, ou avant que le sommeil fut venu, il s'étoit occupé de quelque theorême, dont il avoit assez souvent trouvé la solution faisant toute autre chose. Il n'y a, disoient-ils l'un & l'autre, qu'à aimer la verité, on l'a toûjours dans la pensée; & il est impossible qu'en se familiarisant avec elle, elle ne nous découvre ses secrets.

DISCOURS SUR LA PHILOSOPHIE.

L'ON ne peut concevoir trop d'estime pour la Philosophie, puisque selon l'idée que de tout tems on a euë de cette Science, elle enseigne comme on peut devenir Sçavant & heureux ; ce qui comprend tout ce que nous pouvons desirer. Nous voulons connoître la verité, & joüir d'une felicité parfaite. Nous sommes faits pour cela. Si la Philosophie répondoit donc à l'idée que son nom nous en donne, elle seroit la chose la plus précieuse que nous pussions desirer, & qui meriteroit le plus toute nôtre aplication. Si nous n'étions point coupables, peut-être que nous n'aurions pas besoin de son secours. Nôtre condition ne seroit pas aussi malheureuse qu'elle l'est ; car à present que sçavons-nous ? de quél bien joüissons nous ? Aussi-tôt que nous sommes capables de reflechir, si nous voulons considerer d'où nous venons, & quelle sera nôtre fin, nous nous trouvons comme dans un païs perdu, où nous aurions été transportez sans sçavoir comment. Nous ne vo-

ïons que le dehors des choſes ; nous n'en penetrons point l'interieur. Nous ſommes expoſez à mille ſortes de maux, a des douleurs cruelles. Voilà l'état de l'Homme : on ne peut concevoir une plus profonde ignorance, ni une miſere plus grande. La Philoſophie ſeroit une belle choſe, ſi elle nous pouvoit faire ſortir de cet état. Voïons s'il y en a une : quelle elle eſt : qui nous la donnée : quand eſt ce qu'elle a commencé.

Le Monde a été creé quatre mille ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Peut-être qu'avant le Deluge qui arriva l'an de la creation du Monde ſeize-cens cinquante-ſix, il y avoit un reſte de la Philoſophie que Dieu avoit donnée au premier Homme. Car aparemment il ne le crea pas ignorant & malheureux. Les Hommes ſçavoient donc encore quelque choſe, parcequ'ils vivoient long-tems, & qu'eux ou leurs Peres avoient vécu avec Adam. Neanmoins l'Ecriture nous aprend que ces premiers Hommes étoient extremement corrompus : ainſi il n'y a pas d'aparence qu'ils fiſſent de grandes recherches de la verité, & qu'ils penſaſſent aux moïens d'aquerir une felicité parfaite.

Peu de tems aprés le Déluge les Hommes ſe diſperſerent par toute la Terre, aprés la confuſion des Langues. L'Egypte étoit alors le païs le plus fertile du Monde. Il n'étoit pas beſoin d'un grand travail pour en cultiver la Terre, parceque la ſeule eau du Nil l'arroſoit & la preparoit en même-tems pour recevoir la ſemence. Ceux qui ſe retirerent donc dans l'Egypte aïant plus de loïſir, s'apliquerent à cultiver ce qu'ils avoient apris par une Tradition vivante de l'origine du Monde.

Ils étudierent l'Aſtronomie, la Geometrie, & firent quelques découvertes dans ces Sciences.

Moïſe fut élevé dans leurs Ecoles, mais la Science qu'il y avoit aprîſe, fut peu de choſe, en comparaiſon de ce que Dieu lui fit connoître. Il lui donna ſa Loi ſur le Mont Sinaï vers l'an deux-mille cinq-cens de la creation du Monde. C'eſt dans cette Loi que nous trouvons une veritable Philoſophie quant à cette partie qui regarde les mœurs, c'eſt-à-dire, qui enſeigne comment il les faut regler pour aquerir la felicité que nous deſirons. On trouve dans les Ecrits de ce Legiſlateur & de ceux qui ont écrit aprés lui ſuivans ſes traces, tout ce qu'il faut ſçavoir pour cela. Il nous aprend comme Dieu avoit fait l'Homme pour être heureux, s'il eût voulu lui obeïr, que pour ne l'avoir pas fait, il étoit tombé dans la miſere, d'où cependant il ſe pouvoit relever; que Dieu lui donnoit des Loix par écrit, qu'il n'avoit qu'à obſerver pour poſſeder tous les biens qu'on pouvoit deſirer.

Tout ce qu'à écrit Moïſe, lorſqu'on l'interprete par l'Evangile qui en a donné la clef, eſt ſi conforme au bon ſens, outre qu'il ſe trouve ſi bien établi par le grand nombre de miracles que Dieu a faits pour en confirmer la verité, que je dis librement que c'eſt une extravagance que d'aller chercher la Morale ailleurs que dans les ſaintes Ecritures. Nous n'avons point beſoin abſolument d'aucun autre ſecours. L'on y trouve les veritez neceſſaires; car pour celles de la Nature, comme le principal c'eſt d'être heureux, & qu'il ſufit pour cela que nous uſions bien des choſes naturelles, il n'eſt point neceſſaire que nous con-

noissions ce qu'elles sont en elles-mêmes, la Science en est curieuse, elle peut même être utile, mais elle n'est point absolument necessaire. C'est pourquoi comme l'ignorance de la Nature ne nous rendoit pas miserables, Dieu n'a pas voulu nous en donner la connoissance d'une maniere miraculeuse, comme il l'a fait des Loix qu'il faut pratiquer pour être heureux.

Lorsque Dieu donna ses Loix au peuple d'Israël, tout le reste de la Terre étoit enseveli sous les tenebres de l'ignorance. Les seuls Egyptiens sçavoient quelque chose, comme nous avons dit; mais leur Science étoit mêlée d'une infinité d'erreurs. Du tems de Moïse, ou peu aprés, les Pheniciens qui étoient dans le voisinage de la mer, & qui trouvoient sur le Mont Liban des bois propres pour bâtir des Vaisseaux, commencerent d'établir des Colonies en diferens lieux de la Terre. Ce fut par leur moïen que les Egyptiens passerent en Grece, & que les Grecs purent voïager en Egypte. Auparavant la Grece étoit extremement ignorante & barbare, comme le peuvent être les Americains. Elle n'avoit point encore cultivée les Sciences. Ce ne fut que fort tard qu'elle commença de se polir. Ses premiers Sçavans furent les Poëtes. Homere est un des plus anciens, qu'on croit avoir vécu du tems de Salomon.

Long tems aprés Homere, la Grece eut des Philosophes. Pythagore est un des premiers, qui n'a précedé la venuë du fils de Dieu guere plus de cinq cens ans. Ainsi on voit que la Grece a été dans l'ignorance prés de trois-mille cinq-cens ans; si on peut dire que la Philosophie l'en ait veritablement tiré: Car

si on considere la Philosophie des Grecs en elle même, on trouvera qu'elle a été peu éclairée, & qu'elle n'est considerable que lorsquon la compare avec la profonde ignorance ou étoient pour lors les peuples de la Terre. Les premiers Poëtes des Grecs & leur Philosophes, avoient apris des Egyptiens tout ce qu'ils sçavoient. Les témoignages des anciens Auteurs sont clairs pour cela.

C'étoit une chose considerable en ce tems-là de sçavoir que Dieu est un pur Esprit, qu'il n'y en a qu'un. Les Hommes vivoient comme des brutes, comme sont aujourd'hui les Canadois, sans rentrer jamais en eux-mêmes pour aprendre de la Nature comment l'on doit vivre. L'on trouve dans son cœur les principes de la Morale, aussi-bien que ceux de la Geometrie & de toutes les Sciences. Lorsque Dieu grava sa Loi sur ces Tables de pierre qu'il donna à Moïse, il ne fit qu'exprimer sensiblement le Langage qu'il tient interieurement avec tous les Hommes qui le veulent écouter; mais en ce tems personne n'écoutoit ce Langage.

Les Egyptiens qui étudioient les Sciences l'Astronomie, la Geometrie, l'Arithmetique, furent les premiers qui rentrerent en eux-mêmes, & s'acoûtumerent à consulter la raison & à l'écouter. C'est pourquoi ce furent les premiers qui trouverent des Loix, c'est-à-dire, qui firent atention à cette Loi qui est gravée dans le cœur de l'Homme. Ensuite, comme nous avons dit, par le moïen des Pheniciens aïant eu commerce avec les Grecs, & les Grecs avec eux, ils leur firent part de leur Science. Les premiers Legislateurs, aussi-bien que les premiers Sçavans de

la Grece, étudierent dans l'Egypte.

Mais il ne faut pas donner à l'Egypte seule la gloire d'avoir communiqué les Lettres aux Grecs. Les Phéniciens partagent cette gloire avec l'Egypte. Ils n'étoient pas seulement Marchands : ils ne pouvoient entierement ignorer la doctrine des Hebreux, aïant presque la même Langue, & étant voisins ; ainsi ce voisinage fit qu'ils aprirent d'eux plusieurs de ces grandes veritez qui sont couchées dans les saintes Ecritures, lesquelles ils communiquerent ensuite aux Grecs. C'est de là qu'on voit des choses dans Platon qui aprochent si fort de nôtre Religion. Ce Philosophe est le plus ancien de ceux dont nous avons les écrits.

Nous n'avons rien de Pythagore que quelques Vers. Socrate n'a point écrit. Il ne nous reste rien de la Science des Egyptiens que dans les Livres des Grecs Platon s'apliqua avec soin aux Sciences abstraites, comme est la Geometrie ; ce qui le retira dés choses sensibles, & le rendit plus capable de considerer des choses spirituelles. Aussi a-t'il parlé plus dignement de Dieu, de l'immortalité de l'Ame, de sa spiritualité, & il a même distingué ses operations d'avec celles du Corps. Sa Morale est plus élevée & dégagée des choses sensibles ; outre qu'il parle divinement, & que par la force de ses paroles, aussi bien que par celle de ses raisonnemens, il inspire de l'amour pour la verité. La lecture de ses écrits éleve l'Ame au dessus des choses sensibles. Il a fondé assez profondement le cœur de l'Homme. Il a connu que l'état où nous naissons, n'est point celui d'un Homme innocent : qu'une vie aussi miserable que la nôtre, est la peine

de quelque peché : que Dieu etoit la fin de l'Homme, qu'il nous avoit fait pour lui être semblables.

Sa Morale eſt tres-belle, & peu diferente de celle des Chrétiens ; ce qui fait dire à ſaint Auguſtin, que ſi Platon avoit vû comme les Apôtres avoient changé toute la terre par leur doctrine : Voilà, diroit-il, ce que nous n'avons pû perſuader aux Hommes.

Mais aprés tous ces éloges, en diſſimulant même pluſieurs erreurs groſſieres de ce Philoſophe, il faut dire qu'il n'eſt eſtimable que lorſqu'on le compare avec le reſte des Païens. Il y a parmi les Chrétiens une infinité de petites Femmeletes incomparablement plus éclairées que Platon. Nous devons conſerver ſes Ouvrages comme des Monumens qui rendent ce témoignage à la Religion chrétienne, que les Eſprits les plus ſublimes des Grecs ont reconnu les veritez qu'elle enſeigne : Mais d'ailleurs on ſe peut bien paſſer de ſes Ouvrages, & puiſer dans de plus pures Sources & avec plus de facilité, ce qui eſt obſcur & difficile dans ce Philoſophe. Pour la Phiſique, à la reſerve de la Geometrie, & de quelques points d'Aſtronomie, comme auſſi de la creation du Monde, qu'on a ſujet de croire que Platon n'ignoroit pas, on ne voit point qu'il ait eu de grandes connoiſſances.

Ariſtote ſon Diſciple prit une autre route. C'étoit un Homme plus adroit, & qui aïant remarqué que la Science abſtraite de Platon n'acommodoit pas le Monde, il prit une methode diferente. Sa maniere d'écrire fut plus naturelle, plus dégagée de figures, d'ornement, & plus conciſe. Il s'apliqua plus particulierement à cultiver cette partie de la

Philosophie qui en est l'entrée, qu'on apelle la Logique ou la Dialectique. Il faut avoüer qu'il en est le Pere, que c'est lui qui en a inventé l'Art. Cet Art se peut traiter plus netement & en moins de paroles que ne l'a fait ce Philosophe, mais la dificulté étoit de l'inventer. Il est facile d'expliquer clairement ce que les autres ont trouvé avec peine.

Pour la Morale, Aristote en a eu l'idée que tous les Philosophes en ont eu ; qu'elle doit regler les mœurs pour être heureux. Mais considerant que les Hommes ne s'élevent point si haut que le faisoient les Platoniciens, qu'ils ne pensent qu'à se ménager sur la terre la plus grande felicité qu'on y puisse goûter, tout ce que ce Philosophe a écrit de Morale ne va que là. Il faut avoüer que ses principes sont admirables pour cela. Il donne le caractere de chaque condition, de chaque âge ; il n'oublie rien de ce qu'on y doit pratiquer pour vivre heureux. Aussi les Politiques, c'est-à-dire, ceux qui ne pensent point à la Felicité éternelle, trouvent leur compte dans ce Philosophe. Les saints Peres au contraire n'en ont point été contents. Ils ont tous regardé Aristote comme tres dangereux à la Religion chrétienne. Ils l'ont acusé de croire l'Ame mortelle. Il n'a point reconnu la Creation du Monde. Il renferme la Providence de Dieu dans les Cieux : de maniere que, selon lui, l'Homme n'auroit aucun raport avec Dieu. Il dresse le plan de sa Morale sans avoir aucun égard à Dieu, comme s'il ne nous avoit pas fait, si nous ne dépendions point de lui, si nôtre ame devoit mourir avec nôtre corps. Cette Morale est dangereuse, pour ne pas dire impie, cependant c'est la seule

qu'on enseigne dans les Ecoles chrétiennes. Des gens même qui font profession de vertu, emploïent toute leur autorité pour la faire regner. Je sçai qu'on en retranche ces erreurs grossieres dont nous venons de parler ; mais on y laisse assez de mal, puisqu'on n'y parle point du raport de l'Homme avec Dieu, dans lequel toute la veritable Morale doit consister. Dieu nous a faits pour le servir, si nous le servons comme il le veut être, il nous recompensera ; & comme c'est pour lui qu'il nous a faits, qu'il est nôtre fin, que c'est lui que nous desirons, ou que la Nature nous fait desirer, la recompense qu'il nous donnera ne peut être que lui-même. Il n'y a point d'autre bien qui puisse nous rendre heureux. Ainsi c'est tirer en l'air, en parlant de la Morale, qui est l'Art d'être heureux, que de parler du bien en general, sans marquer que ce bien que la Nature nous fait desirer ne peut point être autre que celui qui est nôtre principe & nôtre fin.

Pour traiter la Morale raisonnablement, il faut examiner comment on peut posseder Dieu ; ainsi que nous croïons l'avoir prouvé dans la demonstration de la verité & de la saintetté de la Morale chrétienne que nous avons presque tirée toute entiere du seul cœur de l'Homme Cette Science doit s'ocuper principalement de nôtre raport avec Dieu, & des moïens de s'unir à lui. Si on a d'autre vûë, on s'écarte, & on détourne de la verité ceux qu'on enseigne. Il vaudroit bien mieux ne leur rien dire de la Morale, que de leur en parler si mal.

Tout ce qu'on peut sçavoir se reduit à la connoissance de Dieu, de l'ame, & des corps

Ariſtote parle mal de Dieu & de l'Ame. Ce n'eſt donc pas lui qu'il faut conſulter. Les Chrétiens n'ont pas beſoin de recevoir de lui des inſtructions ſur ces deux points. Pour les corps & en general pour les choſes qu'on apelle naturelles, ce Philoſophe en a parlé en deux manieres, en détail & en general. Il nous a donné l'Hiſtoire des Animaux, ce qui eſt une belle choſe; car en matiere de Phiſique, c'eſt ſçavoir beaucoup que d'être inſtruit des obſervations que chaque particulier a pû faire. Il n'y a point d'Homme qui puiſſe obſerver lui-même ce que fait chaque Animal. Il faut que pluſieurs perſonnes l'experimentent. Ainſi ceux qui recueillent les obſervations qu'ont fait les particuliers, rendent un grand ſervice au public. Ariſtote a parlé du Ciel, mais tres-mal. On n'eſt pas bien aſſuré s'il eſt Auteur de tous les petits traitez de Phiſique qu'on trouve parmi les Ouvrages qui portent ſon nom.

Pour ce qu'il dit de la Phiſique en general, c'eſt plûtôt une Dialectique ou maniere de parler des choſes naturelles, qu'une veritable Phiſique. Auſſi il n'y a rien de mieux dit, ni de plus vrai que ce qu'il en écrit, quand on prend bien ſa penſée. Ce qu'il dit de la matiere & de la forme n'eſt que pour marquer préciſément ce que l'on entend par ces noms; que, par exemple, par la matiere on entend dans un compoſé ce qui eſt indeterminé, & que la forme eſt ce qui le fait un tel être & lui donne ſa perfection. Comme dans la ſtatuë du Roi, la matiere c'eſt le bronze ou le marbre qui ſont indéterminez; car le bronze & le marbre ne repreſentent rien. C'eſt donc la forme que l'Ouvrier donne à cette

matiere qui fait qu'elle eſt la ſtatuë du Roi.

Ariſtote ne conſidere point la matiere & la forme dans tous les Etres naturels que comme dans les Etres artificiels ; par exemple, dans une Statuë : C'eſt pourquoi il n'y a rien de plus facile à comprendre, ni de plus vrai que ce qu'il dit. Il en eſt de même de la quantité & des qualitez, dont il ne fait qu'expliquer ce que leurs noms ſignifient dans l'uſage de la Langue. La quantité d'un corps eſt, dit-il, ce qu'on répond quand on demande combien, par exemple, il a de pieds ; la qualité, ce qu'on répond, quand on demande d'un Etre quel il eſt : L'on dit qu'il eſt blanc, ou qu'il eſt noir ; qu'il eſt froid ou, qu'il eſt chaud. Ainſi dans l'uſage de la Langue, on dit que les couleurs, que la chaleur, que le froid ſont des qualitez. Ariſtote n'en a pas certainement voulu dire davantage.

Aujourd'hui on entend ce Philoſophe d'une autre maniere. Ce n'eſt point proprement ſa Philoſophie qui regne dans les Ecoles, c'eſt celle des Arabes. La Phiſique generale d'Ariſtote ne conſiſtant que dans des noms qu'il explique ſelon leur ſignification uſitée, elle convient à toutes les Philoſophies ; à celle des Epicuriens, & à celles des Cartiſtes ; mais la maniere dont les Arabes l'entendent, fait une Secte particuliere, qui eſt fondée ſur toutes les préventions de l'Enfance. Quand nous ſommes Enfans, nous ne diſtinguons preſque point les Etres animez d'avec ceux qui ne le ſont pas. Nous les croïons tous ſemblables à nous, & tout ce que nous ſentons à l'occaſion des Corps qui font impreſſion ſur le nôtre, nous croïons qu'il y a dans ces Corps quelque choſe de ſemblable à ce que nous ſentons ;

de sorte que par la chaleur l'on ne conçoit pas quelques petits corps qui remuent le nôtre, mais un certain Etre semblable à ce que nous sentons qui est dans le corps qui nous échaufe & qui en vient. Les Enfans croïent même que la douleur qu'ils ressentent quand une épingle les a piquez, est dans cette épingle. C'est pour cela qu'ils se fâchent contre elle.

Pour entendre la Philosophie des Arabes, il n'est question que d'apliquer aux termes d'Aristote ; les préventions de l'Enfance : Concevoir, par exemple, que dans tout composé naturel la forme y est au regard de sa matiere, ce que l'ame est au regard de nôtre corps. Cela seul a donné aux Gens de bien de l'horreur pour la Philosophie des Arabes. Car si cela est, comme on voit que la forme dépend de la matiere, & qu'elle ne peut exister sans matiere, si l'ame n'est la forme du corps que comme les autres formes le sont des composez naturels, ainsi que la forme d'une Statuë est à la matiere de la Statuë, ce que dit Aristote on ne peut pas croire qu'elle subsiste aprés être separée du corps.

Pour concevoir ce que c'est que la quantité, les qualitez, & les autres accidens, de la maniere que les Arabes expliquent ces choses, il les faut concevoir dans les sujets où ils sont, comme nous concevons dans nôtre ame les sentimens qu'elle a, de chaleur, de froid, de douceur, d'amertume. Il est impossible d'avoir aucune idée claire de la Philosophie des Arabes expliquée par les termes d'Aristote sans la concevoir de la maniere que je le propose.

Il faut reconnoître que l'ignorance de

l'Homme eſt plus grande qu'on ne le peut concevoir au regard des choſes naturelles. La Nature eſt fermée pour lui ; Il voit la porte, mais il ne la peut point ouvrir. C'eſt pourquoi j'admire comme les Hommes ont tant de peine à ſe ſoûmetre à ce que la Religion leur enſeigne touchant des choſes éloignées de leur ſens, parcequ'ils ne les peuvent pas comprendre. Ils ne font pas reflexion que les choſes mémes qu'ils touchent, ſont incomprehenſibles. Juſques à preſent nous n'avons aucune connoiſſance des Métaux. Nous ſçavons bien ce que les ſens nous y font voir, mais perſonne n'a encore penetré comment ils ſe forment, ce qui fait que l'or ſe produit dans un tel lieu plûtôt que dans un autre ; quelle en eſt la matiere, quelle en eſt la production.

Qu'on en penſe ce qu'on voudra, il eſt certain que nous ne concevons dans les corps rien de clair que leur extenſion, leur figure, leur mouvement ou leur repos. Ils peuvent être autre choſe ; & ce ſeroit une grande temerité de le nier, ſi une autorité infaillible nous le diſoit. Mais quant à nous, c'eſt-à-dire, par raport à nos connoiſſances, nous ne pouvons point dire que nous connoiſſions rien de clair dans la Phiſique que l'étenduë, la figure, le mouvement & le repos. Ainſi pour avoir droit de s'imaginer qu'on ſçait les choſes, il faut qu'on les puiſſe expliquer comme on feroit une Montre qu'on ouvre, & dont on voit le mouvement & la figure de ſes parties.

Cela ſeul nous fait connoître combien nôtre ignorance dans la Phiſique eſt grande. Les Anciens n'en n'ont preſque rien ſçu. Les

Disciples de Socrate, les Platoniciens, les Stoïciens ne s'y sont guere apliquez. La Morale faisoit toute leur étude. Quelques anciens Philosophes ont bien disputé touchant les premiers principes, sçavoir si c'étoit de l'eau ou de l'air que toutes choses avoient été formées; mais on voit bien que ce n'est rien faire que de s'atacher à ces principes si generaux. Aristote dans ses principaux Ouvrages de Phisique n'explique que les noms des choses. Dans les Traitez particuliers il ne s'éloigne pas des opinions de Democrite: il explique les éfets particuliers à-peu-prés de la même maniere.

Democrite, & aprés lui Epicure, passoient pour les premiers Phisiciens, mais que sçavoient ils? Ils convenoient des principes que nous venons de proposer, qu'il faut tout expliquer par la matiere, & la configuration de ses parties, par le mouvement, ou par le repos. Mais premierement ils n'entendoient rien dans les Loix du mouvement, qui sont les principes de la Phisique, comme les principes ou notions connuës qu'on voit au nommencement des Elemens de Geometrie, en sont les fondemens. Ils supposoient sans raison des Atomes dont les uns se meuvent d'un côté, les autres de l'autre, qui s'écartent d'eux-mêmes de leur droit chemin. A peine pourroit-on trouver dans la Phisique des Epicuriens un éfet considerable expliqué comme il faut. Car ce n'est pas assez, par exemple, pour expliquer comme l'Aiman atire le Fer, de dire qu'il sort de petits corps de l'Aiman; comme ce n'est pas assez pour faire concevoir la machine d'une Horloge, de dire qu'il y a de certaines parties qui se remuent; il faut décrire

ces parties, leurs figures, & leur mouvement si exactement, qu'une machine faite sur cette description fit certainement les éfets qu'on voit dans une Horloge.

Où trouve-t'on dans ces Philosophes des éfets naturels de consequence expliquez en cette maniere ? On ne peut envier à la gloire de nôtre Siécle & de la France, que Des-Cartes est le premier qui a ouvert le chemin d'une veritable Phisique. Il ne met pour principe que des choses dont tout le Monde convient. Par exemple, que les corps sont étendus, qu'ils sont capables de diferentes figures. Ensuite il examine les Loix de la Nature; comme, par exemple, qu'un corps étant mû, il continuë de se mouvoir, s'il ne trouve point d'obstacle, & qu'il se meut en droite ligne. Aprés cela il tente d'expliquer tout le Monde entier & les éfets particuliers, comme feroit un Horloger qui voudroit faire comprendre comme une Montre peut marquer les heures.

Ce dessein est noble, mais il est dificile. La bonne methode de ce Philosophe a cet avantage, ou qu'elle nous découvre la verité, ou qu'elle ne nous flate pas d'une veine Science; qu'elle fait remarquer ce qu'on sçait, & ce qu'on ne sçait pas. Cependant on s'y trompe prenant la vrai-semblance pour la verité.

C'est autre chose de démontrer que les choses se peuvent faire comme on le dit, & qu'elles soient éfectivement ce qu'on montre qu'elles pourroient être. Presque tout ce que la nouvelle Philosophie nous peut enseigner se reduit là, que les choses peuvent être comme elle nous les dit. C'est pourtant beaucoup.

C'est une chose admirable que les anciens

Philosophes n'aïent point consideré les premieres Loix du mouvement. Jusques à Galilée, les Philosophes n'agitoient que des questions en l'air sur le mouvement ; ce qui porta Galilée à publier ce qu'il a écrit sous le titre de Science nouvelle. C'est la matiere la plus belle & la plus digne d'ocuper un Philosophe, comme il paroît par les belles choses qu'on trouve dans les écrits de Galilée, de Des-Cartes, du Pere Mersenne, de Huggens, de Vvallis, du Pere Pardies, du Pere de Malebranche, & de plusieurs autres qui ont parlé du mouvement.

Le moïen de s'assurer de la verité des Hipotheses qu'on fait, ou si les choses sont en éfet ce qu'on a pû supposer qu'elles sont selon les Loix de la Nature, c'est de tâcher de voir par les yeux du corps ce qu'on n'apercevoit que par des conjectures en raisonnant. Les Telescopes & les Microscopes servent à cela. Avec les Telescopes dont Galilée est l'inventeur, on s'est assuré de la veritable disposition des Cieux, selon laquelle on explique le mouvement des Astres, comme on feroit celui d'une machine. Aprés que cet illustre Philosophe c'est découvert par le moïen du Telescope que Venus avoit des phases comme la Lune, & qu'ainsi elle tournoit autour du Soleil, l'on n'a plus douté de la fausseté du Sisteme de Ptolemée, qui étoit celui de tous les Philosophes scholastiques. Avec les Microscopes on s'est assuré de plusieurs choses dans la Phisique. Comme avec les Telescopes on découvre les objets que leur éloignement déroboit à nos yeux, on voit avec le Microscope ce que la petitesse rendoit insensible ; & c'est ce qu'il faut voir pour philosopher. Car tout

ce qui paroît dans le corps n'est presque que comme la boëte de la montre qui cache la machine. Il faut donc ouvrir cette boëte ; mais dans la Nature les ressorts sont si petits, que nos yeux n'en peuvent voir, sans secours, la subtilité.

Comme il faut, dis-je, ouvrir la boëte pour voir le dedans de la montre, il faut ouvrir les corps naturels, les disséquer & en faire l'Anatomie. C'est à quoi on s'est apliqué en ces derniers tems d'une autre maniere que n'avoient pas fait les Anciens. Tout n'est pas encore découvert, mais il y a un grand nombre de parties du corps de l'Homme dont on peut expliquer mechaniquement le mouvement, comme on fait celui d'une Montre. On connoit assez la fabrique du Cœur pour en expliquer le mouvement, dont on ne disoit auparavant autre chose, sinon qu'il y avoit un principe de mouvement, sans expliquer ce principe.

On fait tous les jours des découvertes. Combien a-t'on avancé depuis Des-Cartes ? ce qu'il dit de la machine du corps de l'Homme, est tres-imparfait au regard de ce que nous en avons apris depuis lui.

On ne peut pas voir l'interieur de la Nature. Nos yeux avec le secours même du Microscope ne peuvent penetrer dans tout ce qu'elle renferme. Que peut donc faire un Phisicien, que de conjecturer ? Comme si on me montroit une Montre extraordinaire dont je vis les éfets au travers d'un cristal, sans qu'on me permît d'ouvrir la boëte qui la renferme, tout ce que je pourrois faire seroit de former dans mon esprit par la connoissance des mechaniques que j'ai, une machine qui fit les

mêmes éfets ; & c'eſt ici où l'on ſe trompe ſouvent. Car il arrive à un Phiſicien ce qui arrive aux Artiſans qui ne connoiſſent le défaut des machines qu'ils avoient entrepriſes, qu'aprés en avoir fait l'eſſai. Nous reconnoîtrions peut-être bien des choſes mal penſées dans Des-Cartes, ſi l'on avoit le moïen de faire les eſſais de ce qu'il dit.

Outre cela l'on ne connoît pas même aſſez bien les éfets naturels des choſes, pour rechercher par eux leurs cauſes. Des-Cartes s'eſt plaint lui même de ce qu'il ne pouvoit pas faire aſſez d'experiences. En éfet quand on parle de ce qu'on ne connoît pas bien, on eſt ſujet à parler mal. Cela ſe voit dans ce que ce Philoſophe a écrit des Meteores. Il ſupoſe que les nuages ſont compoſez d'une neige ſubtile, & que ce qui fait le bruit du tonnerre, c'eſt lorſqu'il y a dans l'air pluſieurs lits de neige ſeparez, & que ceux de deſſus venant à tomber ſur ceux de deſſous, ils agitent l'air, & font ce bruit qu'on entend quand il tonne.

Je ſçai par experience que cela eſt faux. Car je me ſuis trouvé ſur une montagne où j'entendois le Tonnerre gronder ſous mes pieds, & je voïois les éclairs au deſſous de moi. J'experimentois alors, comme je l'ai fait mille fois depuis, que les nuages que nous voïons ſi élevez ; ſont entierement ſemblables aux brouïllards que nous voïons ſur la Terre. Je me ſuis trouvé aſſez ſouvent dans les nuages, & au deſſus des nuages en marchant par les montagnes.

Le veritable Phiſicien ne doit rien oublier pour remarquer les éfets naturels. Son Etude eſt toûjours utile ; car au moins on aprend des faits conſtans qui ouvrent le chemin pour

arriver à la verité. Ceux qui recherchent ces faits, rendent un plus grand secours à l'Etat, que ceux qui s'amusent à faire des Systemes en l'air. Rechercher les faits de la Nature, c'est faire des experiences ; par exemple, des dissections sur les Animaux, sur les Plantes, sur les Poissons, pour ouvrir la Nature qui nous a été fermées jusques à present. On ouvre les Métaux par le feu. On recherche les faits qui peuvent servir à nous les faire connoître, lorsqu'on considere les lieux d'où l'on les tire.

J'ai observé dans les Mines, que la matiere des Métaux se répand & se distribuë dans les pierres où elle est mêlée, ainsi que les veines dans les corps ; ou comme les branches des arbres qui s'écartent & se partagent les grosses en petites, & celles ci en plus petites. On voit que les premiers grains du métail sont dans la pierre où l'on le rencontre, comme le Salpêtre dans les pierres dont on le tire. Ce qui fait connoître, que les petites parties du Métail se sont élevées en forme de fumée qui a suivi la matiere qui étoit propre pour la recevoir & la soûtenir, comme le Salpêtre monte dans les pierres. Les anciens Philosophes n'aprenoient dans les Animaux, que ce que les Bouchers y découvrent. Ils ne voïoient dans les Arbres que ce qu'y voïent les Charpentiers. Ils n'avoient pas plus de connoissance des Plantes que les Jardiniers ; & des Métaux, que les Forgerons. On dit que tout aujourd'hui : on ouvre tout, les Arbres aussi bien que les Animaux ; ce qui donne lieu d'esperer que la Phisique se perfectionnera.

Le corps des Plantes est organique aussi-

bien que celui des corps animez, comme il paroît par l'anatomie qu'on en fait. Cela étoit inconnu à l'Antiquité. Pour bien connoître les choſes, il les faut conſiderer dans tous les états par où elles paſſent avant que d'arriver à leur perfection. Par exemple, pour connoître la formation d'un Poulet, il faut conſiderer ce qu'il eſt chaque jour depuis que la Poule commence à couver, ouvrant chaque jour un œuf de ceux qu'elle couve. On a découvert de nos jours les Metamorphoſes des Inſectes, comme elles viennent d'œufs : que les Mouches auſſi bien que les Papillons ſont Vers avant que de voler. On a fait une Hiſtoire des Inſectes dont l'Antiquité n'avoit eu aucune connoiſſance.

A preſent on ne croit ſçavoir une choſe que lorſqu'on la peut expliquer mechaniquement. C'eſt Des-Cartes qui a ouvert ce chemin ; c'eſt à ſa Methode qu'il ſe faut atacher. Je dis à ſa Methode ; car pour la plûpart de ſes explications, il les faut regarder non comme la verité, mais comme des conjectures raiſonnables. Ce qu'il dit, eſt toûjours ingenieux ſelon les Hipothéſes qu'il a faites ; mais ce n'eſt pas à dire que ce qu'il avance ſoit vrai. Par exemple, il n'y a rien de plus ingenieux que ce qu'il dit touchant l'eau qui ſe rarefie lorſqu'elle gêle. Il ſupoſe que l'eau eſt compoſée de petites parties longues & flexibles comme des Anguilles : que lorſque ces petites parties ceſſent de ſe mouvoir elles font de la glace, qui doit ocuper plus de place que l'eau n'en ocupoit ; parceque, dit-il, ces petites parties ſe roidiſſant & ſe recourbant, ne s'acommodent plus les unes avec les autres ; ainſi elles ſe ſéparent & ocupent plus

de place. Le fait est constant. Il est certain que l'eau ocupe plus de place aprés qu'elle est gelée qu'elle ne le faisoit ; & c'est de là que les vases où l'eau se gêle, se rompent dans les grands froids. On voit même dans les ruës que le pavé s'éleve, parceque la Terre s'enfle. L'experience m'en a fait découvrir une autre cause que celle que Des-Cartes propose. Quand l'air exterieur est froid, il est constant que les lieux où il ne peut entrer, sont tres-chauds. Quand le froid ataque donc l'eau, les parties exterieures qui commencent les premieres à se geler, forment comme une muraille qui fait que la chaleur se concentre au dedans, & qu'elle devient plus forte : Ainsi l'eau s'y rarefie, comme il arrive toutes les fois qu'elle s'échaufe. C'est pourquoi elle écarte les parties qui étoient à l'exterieur, & en même-tems elle fait éclater le vaisseau où elle est. Ce que je dis ici se voit sensiblement. Car dans l'eau glacée d'un vase l'interieur est toûjours plus rarefié que les parties enterieures : on y remarque de petits vuides.

C'est donc, encore une fois, à la Methode de ce Philosophe qu'il se faut atacher dans la Phisique, plûtôt qu'à ses opinions particulieres. On en trouvera fausses plusieurs, à mesure qu'on fera plus de découvertes dans la Phisique. Sans doute que de tous les Philosophes il a le mieux parlé de l'esprit, & qu'il a distingué avec plus de clarté ses fonctions d'avec celles de la machine du corps. Tout ce qu'en avoient dit les Philosophes, étoit fort obscur. L'on ne peut guere ajoûter à ce qu'il enseigne touchant l'union de l'Ame avec le Corps. Ses Meditations Metaphisiques sont

un de ſes plus importans Ouvrages, parcequ'il nous eſt beaucoup plus important de connoître les Eſprits que les Corps. Si on veut connoître plus à fond la nature de l'Ame & de ſes idées il faut lire les Ouvrages du Pere de Malebranche un de ſes plus illuſtres Diſciples. Les Entretiens Metaphiſiques de ce Pere comprennent toute ſa Doctrine ſur cette matiere, qu'il traite en diferens endroits de ſes autres Ouvrages. Sa Morale eſt particulierement utile pour aprendre à rentrer en ſoi-même & conſulter cette lumiere interieure qu'il pretend être le Verbe éternel ; ce qui a de la Doctrine des premiers Peres de l'Egliſe ; à quoi ceux qui ont écrit contre lui ne ſemblent pas avoir fait atention. Il faut voir dans ſes Converſations chrétiennes, comme toutes choſes prouvent l'exiſtence de Dieu & la dependance où eſt toute la nature de ſa divine Puiſſance. Ce ſont les principes de Des-Cartes. Aucun autre Philoſophe n'a fait voir d'une maniere plus convaincante le raport de l'Homme avec Dieu. C'eſt pourquoi je ne ſçai qui a pû porter quelques-uns de nos Ecrivains à tant travailler pour rendre ſa Philoſophie ſuſpecte & mepriſable. C'eſt envier à la France & à nôtre Siecle la gloire d'avoir produit le plus grand de tous les Philoſophes. Pour moi je veux bien qu'on ſçache combien je l'ai eſtimé. Lorſqu'on parla de lui dreſſer un Monument il y a vingt cinq ou trente ans je fis quelques Vers pour inviter la France à le faire magnifique étant intereſſée dans la gloire de celui a qui il lui eſt ſi glorieux d'avoir donné la naiſſance. J'exhorte les Ouvriers ſçavans dans les Mathematiques d'em-

ploïer pour leur Maitre l'Art qu'ils avoient apris de lui ; & toute la Nature de fournir pour son Tombeau les richesses qu'il avoit si bien expliquées. Voilà ces Vers, marque publique de mon estime & de ma reconnoissance pour ce Philosophe, dont j'ai lû les Ouvrages avec fruit, comme je crois.

TUMULUS
RENATI DES-CARTES
Galli eximii Geometræ & Philosophi.

HIC Jacet, occultos veri tentare recessus
Ausus, & ignotas primus inire vias.
Qui docuit rerum causas, quibus excitus auster
Spirat, & alternis æstuat æquor aquis.
Iris habet varios adverso sole colores;
Et magnos nautis per mare monstrat iter.
Nunc reserata patent, densâ quæ nocte latebant,
Quam non expulerat lucis origo nova.
Notus stelligeros numerus qui colligit orbes,
Quo concers mundi machina tota viget.
Notus & interior qui spiritus incolit artus:
Ipse sibi ignotus qui prius hospes erat.
Ut mens compactum nervorum flectit habenis,
Et fingit corpus mobile jussa pati;
Mille per & Cœcos venarum infusa meatus
Flumine sanguineo membra fluenta rigant.
Ante sub obscuris verborum ambagibus error
Occultus facilem luserat ante fidem.
O veteris caligo ævi! Felicior ætas
Affulget tantus cui sine nube dies.
Purpureos tumulo Flores, & lilia spargam:
Hoc sophia hoc mathesis marmore strata jacet.
Quæ tantâ te prole ferent monumenta superbam,
Hæc decora, acceptum Francia redde decus.
O vas artifices Mathesis quos imbuit arte,
Dextera quod didicit vestra rependat opus.
Et memor impendat diti Natura Sepulchro
Cartesius Tacitas quas retegebat opes.

VII. ENTRETIEN.

THEODOSE & Aminte passérent deux jours avec Eugene à éxaminer les Livres de cette riche Bibliotheque dont nous avons parlé comme ils y rentrérent le second jour, ces deux sçavans Amis en jetant les yeux sur les Livres de Medecine & de Jurisprudence, cela n'est pas, dirent ils, de nôtre metier. Ils allérent aux Théologiens dont la Bibliotheque étoit assez bien fournie.

Eugene les pressa de lui dire leur sentiment touchant la maniére d'étudier la Théologie, comme ils l'avoient fait des autres Sciences. Theodose pour lui en donner quelque idée & des Livres qui sont necessaires à un Théologien : cette Science, dit-il, a Dieu pour objet. Nous trouvons dans le fonds de nôtre nature de grandes connoissances de la Divinité. Dieu nous a donné une notion de lui-même, dans laquelle on peut apercevoir des choses admirables lorsqu'on la considere avec atention. Mais ces connoissances naturelles ont été obscurcies par les tenebres du peché : elles ne sont plus sufisantes pour nous faire connoitre Dieu, autant qu'il est necessaire pour l'aimer & pour le servir. Adam, conversoit avec lui dans le Paradis terrestre ; aprés son peché il fut chassé & comme éxilé de sa compagnie. Depuis ce tems-là Dieu ne nous fait plus connoitre sa volonté que par lettres, ainsi qu'à des absens. Ces lettres sont les divines Ecritures dont il a comme entouré le veritable sens de nuages, afin que nos yeux, qui sont foibles,

ne fussent pas blessez par l'éclat de la verité qui y luit. C'est aussi pour punir l'orgueil des impies qui liroient ces Ecritures sans respect. Ces nuages qui cachent la verité aux Infideles, sont semblables à cette nuée qui couvroit les Egiptiens, & qui laissoit joüir les Israëlites d'un jour serain.

Dieu a découvert à ses amis ses secrets. Jesus Christ qui avoit puisé sa doctrine dans le sein de son Pere; aprés avoir parlé au Peuple en paraboles, expliquoit à ses Disciples, ce qu'il y avoit d'obscur dans ses discours. Les Apôtres ont communiqué à ceux qu'ils ont établi pour leurs Successeurs, ce qu'ils avoient apris de Jesus-Christ; & ceux-là ont crû que leur principale obligation étoit de conserver la doctrine qu'ils avoient reçûë, & de la donner pure à ceux qui les ont suivis, comme ils l'avoient reçûë de leurs Predecesseurs. Par ce moïen la verité des Ecritures, c'est-à dire, leur veritable sens s'est conservé dans l'Assemblée des Fideles, qu'on apelle l'Eglise; & il est venu jusques à nous par le canal de cette Tradition.

C'est dans les écrits de ces saints Docteurs que l'on trouve ce qui a toûjours été crû dans l'Eglise, c'est-à-dire, quelle a été la doctrine que les Apôtres & leurs Successeurs ont prêchée. Tous ont eu une forte opoſition à la nouveauté. Tout dogme leur a été suspect qui avoit été inconnu à ceux qui les avoient precedé. L'on ne peut point dire que c'étoit l'interêt qui les faisoit agir, puisque la plûpart ont soufert de grandes persecutions pour soûtenir la verité. Les Papes Successeurs de saint Pierre & de saint Paul, comme heritiers de la doctrine de ces Princes des Apôtres, aussi-

bien que de leur Principauté, se sont opposez plus fortement que le reste des Evêques du monde à toutes les nouvelles opinions. Lorsqu'il y a eu de la dificulté touchant quelque point de Doctrine, où il ne paroissoit pas clairement quelle étoit la Tradition, on a toûjours recouru à Rome comme à l'Oracle vivant, qui nous déclaroit la doctrine que saint Pierre & saint Paul avoient apriſe de la bouche de Jesus-Christ. Et quand l'opiniâtreté des Novateurs n'a pas voulu se rendre à ses déclarations, on a assemblé les Evêques qui sont établis de Dieu pour être les Pasteurs & les Docteurs de son Eglise. Ces Assemblées s'apellent Conciles, où l'on ne cherche pas par la subtilité du raisonnement ce qu'il faut croire : les Evêques comme témoins y déposent quelle a été la doctrine qu'ils ont reçûë de leurs Predecesseurs, & ce que les Fideles ont crû.

Ainsi, dit Théodose, la Théologie n'est point fondée sur des raisonnemens incertains, mais sur la verité de Dieu même, & sur sa Providence qui n'a jamais permis que le mensonge entrât dans l'Eglise. Il lui a donné des Saints qui par leur sçavoir ont découvert les erreurs des Novateurs, & par leur pieté ont conservé la doctrine de leurs Peres ; & se sont opposez avec zele à toutes les nouvelles Sectes. La Theologie, dis-je, n'est qu'une Histoire de ce que Dieu a revelé aux Hommes, ou de ce qui a été crû de tout tems dans l'Eglise ; c'est pourquoi l'Histoire éclesiastique en est la principale piéce.

Ce n'est pas à dire que le raisonnement & la méthode n'aïent lieu dans la Théologie ; car

quoique les preuves dont elle se sert se tirent de l'Écriture & de la Tradition, il faut de l'art & du bon sens pour bien disposer ces preuves, pour les mettre en leur jour & dans leur place, afin qu'elles aïent de la clarté & de la force. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ne soit question que d'entasser des passages, soit de l'Écriture, soit des Peres. Les Ortodoxes peuvent faire la même chose. Il n'y a rien de plus facile que de coudre ensemble les paroles d'un Auteur, de sorte qu'il semble dire tout ce qu'on voudroit qu'il eût dit. Il faut donc faire voir qu'on allegue l'Ecriture & les Peres selon leur propre sens. Il faut rejeter les méchantes explications qu'on leur donne & distinguer ce qu'on y confond mal-à propos C'est à quoi sert une bonne Philosophie; mais puisque la Théologie n'est pas fondée sur la Sagesse humaine, il se faut servir de la Philosophie comme une Maitresse se sert de sa Servante. C'est une grande temerité de pretendre par la subtilité de son esprit, & par la connoissance que l'on a aquise de la nature, de pouvoir découvrir les Mistéres que Dieu a cachés; & comme c'est un orgueil insuportable de ne pas croire ces Mistéres parcequ'ils sont au dessus de la science des Hommes qui rampent sur la Terre. L'un & l'autre est insuportable. Nous n'avons aucun sujet de croire que Dieu nous ait donné une notion parfaite de tout ce qu'il est: qu'il n'ait rien reservé pour ceux à qui il se fait voir dans le Ciel. Nous ne nous connoissons pas bien nous-mêmes. Car que sçavons nous de nôtre Ame? Nous sçavons qu'elle anime nôtre Corps: mais nous ignorons presque ce qu'elle est. Il y a dans les corps grossiers une infinité de choses qui

nous sont cachées. Il faut donc avoir perdu le sens pour prétendre qu'on puisse sçavoir ici bas tout ce qui est de la Divinité. Nous n'avons que des idées obscures des Misteres. La foi nous fait voir qu'ils sont ; mais en même tems elle les couvre, comme d'un rideau qui nous empêche de voir ce qu'ils sont. Comment donc en pouvoir parler ? Tout Homme est témeraire qui se mêle de discourir de ce qu'il ne sçait point.

Ceux-mêmes qui ont de la sagesse & des lumiéres particuliéres ne doivent pas se porter facilement à philosopher sur nos Misteres ; car si chacun prend cette liberté qu'il croit avoir lorsque les autres en usent, nous verrons naitre chaque année de nouveaux monstres d'erreur. Quand on reduit la Théologie à des raisonnemens humains, qu'on la traité comme on feroit une question de Physique, chacun se donnant la liberté de philosopher à sa maniére, de faire des systémes qu'il croit plus vrai-semblables, il s'en fait une infinité tous diferens, ce qui rompt l'unité de la Foi. Parmi la foule de tant de diferentes opinions, on ne voit presque plus ce qu'il faut croire. Aussi il n'y a rien de plus opposé à la maniére dont Jesus-Christ & ses Disciples ont publié les veritez Evangeliques, & à la maniére dont les saints Peres nous les ont conservées apres les avoir défenduës contre les Héretiques, qui par leur vaine Philosophie en alteroient la simplicité.

Ce que je dis ici n'est point contre ceux qui établissant pour principe les veritez constantes de la Religion, ne font qu'exposer en leur jour avec ordre & clarté ce qui suit de ces principes, & ce que nous sommes obligez

de croire. Une bonne Philosophie y contribuë merveilleusement, car outre qu'il est tres-important de connoître ce qui se peut sçavoir de la Nature, & quelles sont les bornes de l'esprit de l'Homme, afin qu'il ne s'éleve pas plus haut qu'il ne doit, & qu'il ne tente pas de sçavoir ce qui lui sufit de croire : une bonne Philosophie donne les moïens de répondre aux Philosophes & aux Heretiques qui ne sont pas soûmis à la Foi. Toutes leurs objections découvrent leur ignorance ; car enfin la Foi n'enseigne rien contre la verité. Ce qu'elle propose ne s'acorde pas en aparence avec la connoissance que nous avons des choses naturelles, ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'elles sont d'un autre ordre. Les dificultez qu'opofent les Heretiques ne sont établies que sur une tres-méchante Philosophie, qu'un bon Philosophe renverse facilement ; ou sur des experiences qui ne regardent que les choses terrestres, dont on ne peut tirer de consequences pour les choses divines, non plus que des choses materielles, pour celles qui sont spirituelles. De ce que par exemple les corps sont divisibles, pourroit-on conclurre que la substance de l'ame puisse être divisée ? ce seroit une consequence impertinente.

Cette partie de la Philosophie qui aprend à raisonner juste, est particuliérement necessaire à un Theologien. Les veritez de la Religion, qui détachées les unes des autres semblent n'avoir pour fondement que l'autorité de celui qui les propose, paroissent aussi certaines que les theoremes de Geometrie, quand on les dispose avec ordre. En les liant comme il faut les unes avec les autres, on en fait un

tissu,

tissu, qui est une démonstration. Ainsi l'exactitude de l'esprit que nous avons regardée comme la fin & le principal fruit de l'Etude, est tres necessaire à un Théologien. La doctrine de l'Eglise est vraïe ; mais si on a l'esprit faux, on fait de faux raisonnemens en la traitant. L'Eglise nous presente ce qu'il faut croire ; les preuves de cette croïance sont cachées dans les recoins des Auteurs dépositaires de la Tradition, où les Théologiens les doivent chercher. C'est là leur devoir : c'est à eux de défendre la Foi contre les Infidelles nos ennemis, & contre nos Fréres rebelles, qui sont les Heretiques. Ils doivent avoir les armes à la main pendant que le Peuple sous l'autorité de l'Eglise leur Mére est en seureté, goûtant la douceur de ses fruits, comme un Enfant mange ceux du jardin de son Pére sans sçavoir par quel titre il possede le jardin. C'est, dis-je, aux Théologiens à foüiller dans les Archives de l'Eglise, & à soûtenir les procez qu'on lui fera touchant sa doctrine. Tout le Monde n'est pas apellé de Dieu pour cela.

Eugéne s'étoit déterminé à embrasser l'Etat écclesiastique ; ainsi comme la Théologie lui devoit être necessaire, il se servit de cette ocasion pour aprendre comme il devroit l'étudier un jour. Ce que vous dites de la Théologie, dit-il à Théodose, me paroît beau ; mais cela ne sufit pas pour m'instruire. Un discours si court est à mon égard comme un éclair qui n'éclaire que pour un moment.

Aminte ajoûta que l'on connoissoit Dieu ou par l'Ecriture sainte, ou par l'étude des choses naturelles qui sont comme l'image de Dieu. Pour l'étude des choses naturelles, la principale doit être de l'esprit & du cœur de

l'Homme. Nous avons la connoissance de Dieu naturellement empreinte dans nôtre ame, & une pante vers lui, ce qui nous découvre quelles sont les proprietez admirables de l'Essence divine. Mais il ne sufit pas de se consulter soi-même pour s'assurer de ce qui est dans nôtre cœur, il faut faire reflexion sur la maniére d'agir de tous les Hommes, sur ce qu'ils ont pensé, & sur ce qu'ils ont fait au regard de la Divinité. On peut même tirer des consequences de l'erreur des Païens, & se servir de leurs opinions extravagantes pour trouver la verité.

Quant aux saintes Ecritures, un Théologien doit en étudier l'Histoire, c'est-à-dire, en quel tems elles ont été données par le saint Esprit, & de quels Interprétes il s'est servi: ce qu'on a pensé de tout tems des Livres divins: en quelle Langue ils ont été écrits: quand ils ont été traduits en d'autres Langues; & quel jugement on a fait de ces Traductions. Ces recherches sont necessaires pour démontrer l'autorité des Ecritures. La Préface de Vvalton qui est au commencement de la Bible Poliglote d'Angleterre, contient une Histoire éxacte de ce qui regarde l'Ecriture. C'est un Abregé de plusieurs excellens Livres qui ont été faits sur cette matiére. On trouve aussi dans cette Préface un Traité des Idiotismes, où maniére de parler de l'Ecriture, un Abregé de la Géographie sainte, de l'Histoire, & un Traité des Poids & Mesures: De sorte que cette Préface peut tenir lieu d'une Bibliothéque entiére.

Il y a une infinité d'Auteurs qui ont écrit sur les Livres Canoniques, c'est-à dire, sur les Livres qui ont été mis de tout tems dans

le Catalogue des Livres sacrez. Monsieur Huët en défend l'autorité avec beaucoup d'érudition. Il répond aux nouvelles dificultez qu'un esprit fort libertin a proposées depuis peu. Les Oeuvres de Loüis Capel sont admirables pour l'Histoire de l'Ecriture dans le Livre qu'il a apellé, *Arcanum punctuationis*. Il démêle avec une netteté admirable la question touchant les Points ou Voïelles du Texte Hebreu. Son Ouvrage qui a pour titre, *Critica sacra*, est d'un grand travail. Il y a ramassé toutes les diferences qu'il y a entre les anciennes Versions de la Bible avec le Texte Hebreu. Le Pere Morin de l'Oratoire a fait plusieurs Ouvrages qui peuvent servir à l'éclaircissement de l'Histoire de l'Ecriture. Monsieur Sima a traité cette Histoire avec beaucoup d'érudition. Ce seroit, peut-être, par cette Histoire qu'il faudroit commencer l'Etude de la Théologie; néanmoins on peut se reposer sur la foi de presque toute la Terre touchant l'autorité de l'Ecriture, & diferer cette Etude que je viens de marquer à un autre tems. Quand on en aura le loisir, je conseille de lire les Préfaces qui se trouvent à la tête des Editions fameuses des Bibles, comme est la Préface de Vvalton & celle que le Pere Morin a fait pour l'Edition des Septante imprimée à Paris.

Aminte s'étendit particuliérement, sur ce que Théodose avoit dit que l'Histoire faisoit la principale partie de la Théologie. Il fit voir que puisqu'on doit interpreter les paroles d'un Auteur par la fin qu'il a euë en parlant; pour entendre les Peres de l'Eglise, il falloit sçavoir contre qui ils écrivoient, quels étoient les sentimens de leur Siécle, &

quelles Héresies ils avoient combatuës. C'est par raport à ces choses, dit-il, qu'on doit expliquer leurs Ecrits, & pour en faire voir la necessité, il en donna un éxemple. Il n'y a qu'un Siécle que s'est tenu le saint Concile de Trente, cependant on n'aperçoit point le veritable sens de ces Décrets, si l'on n'a le soin d'aprendre de l'Histoire contre qui il a été assemblé : quelles ont été les Héresies de Luther, de Zuingle, de Calvin, qui y ont été anathematisez ; & quelles furent les disputes des Docteurs catholiques qui s'y trouvérent : ce qui se passa dans les Congregations generales & particuliéres, où l'on préparoit les Décrets qui étoient aprouvez ensuite dans les Sessions.

Ceux qui lisent les Péres sans le secours de l'Histoire s'égarent. Ils vont chercher leurs sentimens dans des lieux écartez, & ils négligent les endroits où l'Histoire fait connoître qu'ils se sont expliquez clairement. Ils prennent les objections des Héretiques pour la Doctrine des Docteurs catholiques. Et parcequ'ils croïent que ce qui est aujourd'hui reçû dans les Ecoles a toûjours été crû dans l'Eglise, & par tout le Monde chrétien, ils s'embarrassent pour resoudre des dificultez, qui naissent de leurs préventions. Il seroit à souhaiter qu'à la tête des Ouvrages des Péres nous eussions des éclaircissemens touchant le tems qu'ils ont été composez, & en quelle ocasion ; que leurs écrits fussent rangez selon l'ordre des tems qu'ils ont été faits, comme l'a fait le Pere Quesnel de l'Oratoire dans l'Edition qu'il nous a donnée de saint Leon ; & les Péres Benedictins font dans la nouvelle Edition de saint Augustin.

On trouve cette Critique en plusieurs Auteurs. Sixte de Sienne l'a fait, Possevin dans son Aparat, Bellarmin dans son Traité des Ecrivains Ecclesiastiques, Monsieur du Pin dans sa Bibliothéque Ecclesiastique. Il est utile de sçavoir quels sont les Livres que les Heretiques rejetent. Il est bon d'avoir pour cela l'Ouvrage de Rivet, qu'il apelle, *le Critique sacré*.

Toute la Science d'un veritable Théologien ne peut consister qu'en deux choses, dont la premiére & la principale est de connoître à fonds quelle est la Doctrine de l'Ecriture touchant chaque point de Théologie. Nous ne sommes assurez de la Doctrine de l'Ecriture, c'est-à-dire, de son veritable sens, que par la Tradition; un Théologien doit donc en second lieu s'apliquer à connoître la Tradition qu'on trouve dans les Auteurs Ecclesiastiques. Les Protestans qui se voïent condamnez par la Tradition, ont emploïé toute leur adresse à diminuer l'autorité des Péres de l'Eglise. Dallier a ramassé dans le Livre qu'il a fait de l'usage qu'on doit faire des Peres, tout ce que les Protestans ont pû dire contre. Il sera bon de lire ce Livre, lisant en même-tems la Réponse que Pearson Anglois, quoique Protestant y a faite.

On aperçoit bien qu'une Etude si éxacte de la Théologie demande toute la vie, & que ce n'est pas une entrepriſe dont une personne qui commence soit capable. Cépendant si vous l'entreprenez un jour; & que vous en aïez le loisir je crois qu'il seroit à propos de suivre l'ordre des Siécles & régardant la Théologie comme une Histoire, lire tout ce qui s'est fait dans chaque Siécle. Les Historiens, les Trai-

tez Dogmatiques des Péres, les Conciles generaux & particuliers. Le petit Traité de la Lecture des Péres, du Pére Chartrem contient d'excellens avis pour cette Etude. On voit clairement que c'eſt le moïen de prendre bien le ſens des Peres & des Conciles. Ce ſeroit groſſir à plaiſir ces Entretiens que de vouloir donner ici la Bible des Auteurs écléſiaſtiques. Elle ſe trouve dans une infinité de Livres. Je vous avertis derechef, que lorſque vous voudrez éxaminer à fond une matiére, il faudra parcourir les plus fameux Bibliothécaires; & y rémarquer les Livres qui pourront ſervir à vôtre déſſein. Mais vous n'en étes pas encore là. Il faut donc commencer par quelque Etude plus aiſée. Sur la fin du douziéme Siécle Pierre Lombard fit ce qu'aucun Auteur n'avoit ozé entreprendre devant lui; ſi l'on ne veut excepter ſaint Jean Damaſcene. Il fit une ſomme de toute la Théologie, raportant ſommairement ſur chaque point les ſentences ou ſentimens des Péres. Dépuis le douxiéme Siécle juſques à nos jours on s'eſt ataché à cette ſomme dans les Ecoles de Théologie. Les plus grands Maîtres ne ſe ſont apliquez qu'à la commenter, comme a fait ſaint Thomas, quoi-qu'il ait auſſi fait une ſomme de Théologie.

On ne peut point nombrer les diferens Commentateurs de ce Pierre Lombard, qu'on nomme le Maître des Sentences. Saint Thomas a auſſi une infinité de Commentateurs. Ce ſont des Livres difus. Tous ces Auteurs ne ſont que ſe copier. Ainſi il ſe faut bien donner de garde de croire qu'on ſoit obligé de les lire tous. Un ſufit, & il eſt bon de prendre le plus court. Il y en a qui conſeillent

Estius, parceque de tous les Auteurs Scholastiques il est le plus éloigné de ce défaut qu'on leur reproche, de donner tout au raisonnement, & de se servir peu de l'Ecriture & des Peres. Il ne faut pas se préocuper de tous les sentimens d'Estius; il faut seulement s'instruire par son moïen de ce que pensent les Scholastiques. C'est ainsi qu'on apelle depuis plusieurs Siécles les Théologiens méthodiques qui ont lié la Théologie avec la Philosophie d'Aristote. On joindra si on veut avec Estius, Gonet, ou quelque autre fameux Thomiste, ou la Somme de saint Thomas, qui est un Auteur de trop grande autorité dans la Théologie, pour qu'on ne s'informe pas de sa Doctrine.

Aprés cette lecture d'un ou de deux Scholastiques, avant que d'entreprendre de puiser dans les grandes sources des Péres, il sera à propos de choisir les Auteurs qui ont raporté les sentimens de ces Maîtres de la Théologie sur chacun des articles de nôtre Foi, comme a fait le Pére Pétau dans ses Dogmes théologiques, où l'on voit avec étenduë toutes les disputes que l'Eglise a euës avec les Héretiques au sujet de la Trinité, & de l'Incarnation. Le Pére Thomassin a aussi ramassé avec un travail prodigieux les sentimens des Péres.

Pour les matiéres de la grace, on trouve une infinité de Livres qu'on a fait à l'ocasion des disputes qui se sont élevées dans ce Siécle. Vossius, Usserius, Jansenius Evêque d'Ypre, le Pére de Noris ont fait l'Histoire de l'Héresie Pélagienne, où l'on peut voir toutes les disputes de l'Eglise du tems de saint Augustin. Le Président Mauguin a aussi fait

l'Histoire des disputes du neuviéme Siécle touchant la même matiére. Personne n'ignore le grand nombre de Livres, d'Apologies, de Dissertations qui se sont faites. Il faut bien du discernement pour ne pas perdre le tems dans la lecture de ses sortes de Livres qui sont pleins de reproches, d'injures, de faits personnels, dont un Théologien qui ne cherche qu'à s'instruire des sentimens de l'Antiquité n'a que faire.

Pour les Sacremens, on trouve de belles choses dans Vicecomes touchant le Baptême, dans le Traité qu'a fait Vossius du même Sacrement. On a les Traitez de Sainte-Beuve de la Confirmation. On trouve pour l'éclaircissement de ce qui s'est fait dans l'Eglise au sujet de la Confirmation, de fort belles choses dans Petrus Aurelius. Le Pére Quesnel a entre les mains quelques Manuscrits du Pere Morin touchant ce même Sacrement. Les Commentaires de ce Pére sur la Pénitence sont generalement estimez. Ce qui s'est passé au sujet du Livre de la frequente Communion de Monsieur Arnaud, a fort contribué à éclaircir cette matiére. Nos Controversistes traitent fort au long de la Confession auriculaire, du pouvoir des Confesseurs. La question si l'amour de Dieu est necessaire pour recevoir utilement l'absolution de ses pechez, a été tres-bien traitée par Monsieur l'Evêque de Castorie. On a fort disputé sur les sentiment des Péres du Concile de Trente touchant cette question. Monsieur de Launoy & Monsieur Keras l'ont éxaminée avec soin.

Pour l'Eucharistie c'est dans nos Controversistes qu'on peut aprendre ce que l'Ecriture en dit, & en quel sens les Péres ont pris

les passages de l'Ecriture qui regardent l'Eucharistie. Le Cardinal Du Perron, Monsieur Arnaud & Monsieur Nicole ont traité à fond ce point de Controverse. Si on veut sçavoir tout ce qui se peut dire contre ce que nous croïons, on le trouvera dans Aubertin & dans l'Histoire de l'Eucharistie par la Rocque.

L'Ouvrage du Pere Morin, *De sacris Ordinationibus*, donne de grandes lumiéres pour le Sacrement de l'Ordre. Monsieur Hallier a renfermé aussi plusieurs choses de positive dans ce qu'il a écrit, *De sacris Electionibus*.

L'on regrete la perte d'un Traité du Mariage qu'avoit composé le Pére Morin. Monsieur de Launoy a publié un Traité de la Puissance roïale sur le Mariage. Il y a un petit Traité de Monsieur le Maire sur la même matiére Monsieur de Launoy a fait aussi un Traité de l'Extrême-Onction, où l'on voit ce qui s'est pratiqué de tout tems dans l'Eglise.

Le Traité de l'Eglise a de grandes dificultez, parceque l'on y fait entrer des questions sur lesquelles les Théologiens Catholiques sont fort partagez : Chaque Nation prend un parti. Les Auteurs fameux qui ont soûtenu le sentiment de la France touchant l'autorité des Conciles ; le droit des Evêques, ont été Gerson Richer, Monsieur de Marca, Monsieur de Launoy. Tous les Catholiques conviennent de la Primauté du Pape. Ceux qui l'ont ataquée plus fortement, sont, Blondel, Saumaise. On met Antoine De Dominis entre les ennemis du saint Siége.

C'est un avis important que dans les matiéres de Théologie on se peut servir utilement des Livres des Héretiques. Car outre

qu'en ramaſſant des objections contre nous, ils nous ramaſſent ſouvent d'excellens matériaux pour bâtir contre eux ; comme ils n'errent pas en tous les points de la Foi, il y en a qui en ont fait d'excellens Ouvrages pour la défenſe des veritez qu'ils croïent avec nous. On a fort bien ſoûtenu l'Epiſcopat en Angleterre contre les Calviniſtes. Hammon & Thornidicius ſont de bons Auteurs. Cloppembourg. De la Place, & pluſieurs autres ont tres bien défendu la Trinité contre les Anti-Trinitaires de ce tems. Arminius Epiſcopius, Courcelles, Grotius, ont renverſé le Siſtéme de Calvin touchant la Juſtification. Il y a parmi eux des Auteurs qui ont raporté d'aſſez bonne foi ce qui s'eſt dit dans l'Antiquité touchant les points de Théologie les plus conſiderables ; comme a fait Forbeſius. On ne peut pas trouver la verité toute pure dans leurs Livres, puiſqu'ils l'ont alterée ; on peut néanmoins ſe ſervir d'eux, comme Salomon ſe ſervit des Tyriens pour bâtir le Temple. Ils ſont opoſez les uns aux autres. On doit ſe ſervir de leurs propres armes pour leur faire la guerre. Les anciens Péres ſe ſervoient des argumens des Sabelliens pour établir contre Arius la conſubſtantialité du Verbe, & des raiſons d'Arius pour prouver contre les Sabelliens la diſtinction des Perſonnes en Dieu. Il faut diſtinguer le bien d'avec le mal, & faire un meilleur uſage de la Science qu'ils n'ont pas fait. La Vipere entre dans la compoſition de la Thériaque. Mais ſi on n'eſt pas habile, on ſe laiſſe mordre, & on trouve la mort en préparant des remedes.

Ce que nous venons de dire regarde les Dogmes ſpéculatifs. La pratique de Théologie

se peut distinguer en trois parties. La premiére regarde la pratique des Sacremens, la Liturgie. La seconde, la Discipline. La troisiéme les mœurs. Pour la Liturgie le Cardinal Bona est admirable. La pratique des Sacremens se doit aprendre des Rituels Plusieurs Evêques en ont fait imprimer avec de sçavantes remarques ; comme ont fait Monsieur l'Archevêque de Roüen, Monsieur l'Evêque d'Alet, Monsieur l'Archevêque de Rheims. Gavantus, Baudry, du Molin, la Croix expliquent netement les rites ou rubriques.

Pour ce qui regarde la Discipline, les lumiéres du Pére Thomassin sufisent. Outre les trois gros Volumes qu'il en a composez, il en a fait plusieurs autres, où l'on void à fond de quelle maniére l'Eglise s'est conduite. On voit, par exemple, dans son Ouvrage du Jeûne, tout ce qui s'est pratiqué pour le Jeûne, comme dans celui des Fêtes tout ce qui s'est fait & pensé au sujet des Fêtes.

Pour la Morale il a une infinité d'Auteurs parmi les Théologiens qui l'ont traitée, & qui ont raporté ce que la Religion nous oblige de croire & de pratiquer dans la conduite de nos mœurs. On apelle Casuistes ces Théologiens.

Aminte estimoit peu ces Casuistes. Il les croïoit dangereux pour la plûpart, parcequ'il semble qu'ils veulent assurer les Pecheurs contre Dieu, & leur enseigner les moïens de chicanner avec lui, en leur montrant jusques où ils peuvent l'ofenser sans qu'il ait droit de les punir. Il sufit, dit-il, à un Homme qui veut plaire à Dieu & le servir de bonne foi, de sçavoir qu'une action lui déplait pour ne la

pas faire : ce qui s'aperçoit assez. Les Casuistes ne font que déterminer entre les pechez, ce qui est ou veniel ou mortel. Ces décisions sont pour l'ordinaire ou perilleuses ou témeraires.

Il faut, dit Aminte, lire béaucoup l'Evangile. Comme c'est particuliérement pour régler nos mœurs qu'il nous est donné, il se trouve à la portée de tous les Hommes, qui regarde la Morale.

Quant à la maniére d'administrer le Sacrement de Pénitence, il ne faut point s'atacher aux Auteurs, qui ne nous débitent que leurs opinions. Il faut consulter ceux qui raportent historiquement & avec sincerité ce qui s'est pratiqué dans l'Eglise au sujet de la Pénitence. Le Pére Morin est admirable pour cela. L'on trouve dans les Conciles & dans les Auteurs du Droit-Canon les Pénitences qui s'imposoient autrefois pour chaque peché. Il est certain que la maniére d'administrer la Pénitence apartient en partie à la Discipline que l'Eglise change selon qu'elle le juge à propos. Tous les anciens Canons touchant la Pénitence ne sont donc pas également en vigueur. Saint Charles Borromée a fait un petit Récuëil des Canons pénitentiaux, qu'il a acompagné d'excellens avis que nous sommes obligez d'écouter & de suivre avec d'autant plus de fidelité, que ce Livre a été adopté par les Evêques de France qui l'ont fait publier pour l'usage de leurs Diocéses. Ce Livre peut donc servir de régle.

Théodose donna d'excellens avis touchant l'Etude qu'un Théologien doit faire de la Controverse. Il dit, qu'il falloit rechercher avec soin ce qui a été sujet, ou ce qui a servi

aux Héretiques de pretexte de separation. Dans la Religion comme dans la Vie civile, les faux soupçons & les préventions séparent des Personnes qui éfectivement ne se veulent que du bien. On se chicane pour des vetilles, parcequ'on ne s'entend pas. Quand on réduit les disputes à des termes clairs, on voit que souvent on ne dispute que de quelques noms, & qu'on convient dans le fond. Outre cela l'Eglise ne prétend pas que tous ses Enfans soient infaillibles : elle ne punit pas toutes leurs erreurs. Elle a ses points fondamentaux dans lesquels elle veut que tous conviennent, & qu'on se soûmete à la Foi universelle, c'est-à-dire, aux articles dont l'on est toûjours convenu. Elle laisse la liberté à un chacun de croire pour le reste ce qui leur paroîtra plus conforme à la verité, pourveu, néanmoins, qu'on soit disposé de suivre ses décisions lorsqu'il sera necessaire de déterminer ce qui est contesté, pour réünir ses Enfans dans les mêmes sentimens, autant que cela se peut faire.

La Science d'un Controversiste consiste donc à bien connoître quelles sont les limites de la Réligion, pour ne pas faire des procés mal à propos à ceux contre qui on dispute. Il faut laisser à un chacun la liberté que l'Eglise ne nous ôte pas. La maniére d'enseigner de tous les Théologiens n'est pas propre pour ramener les Héretiques. Il y en a qui font mille questions inutiles Ils décident tout, & ils font des articles de Foi de toutes leurs décisions. Ainsi ils rendent la créance de la Réligion béaucoup plus dificile qu'elle n'est pas. Outre que dépuis environ quatre cens ans on a asservi la Théologie à la Phisique d'Aristote, & qu'ainsi on y a introduit des maniéres

& des expreſſions inconnuës aux premiers Siécles de l'Egliſe ; on a tellement mêlé & confondu avec la Philoſophie, & ce que la Foi enſeigne ; que ſans une grande habileté on ne peut diſtinguer ce qui eſt de foi d'avec ce qui n'eſt que l'opinion de quelques Docteurs particuliers. Il eſt tant crû de méchantes herbes, que la bonne ſemence en a été preſque étoufée. Cela a été une pierre de ſcandale aux derniers Héretiques, qui n'ont pû faire ce juſte diſcernement des ſentimens des Docteurs d'avec ce que croit l'Egliſe. Ils les ont ataquez & quand ils les ont combatu, ils ont crû triompher de l'Egliſe. C'eſt pourquoi pour leur faire voir que leurs victoires ne ſont qu'imaginaires, il n'eſt queſtion que de bien montrer ce que l'Egliſe croit véritablement. Quand cela eſt bien executé, on couvre de confuſion les Héretiques. Ils n'ont rien à dire: on les contraints de reconnoître que leur ſéparation eſt injuſte. C'eſt l'éfet qu'à produit le Livre de Mr Boſſuet Evêque de Méaux, où il expoſe avec tant de neteté les ſentimens de l'Egliſe Catholique. Tous les habiles Controverſiſtes ont reconnu l'utilité de cette Méthode. Caſſandre celebre Théologien des Païs-bas, la propoſa dans le Siécle paſſé, dans cet Ecrit qu'il fit à la priére de l'Empereur pour ramener les Héretiques d'Allemagne. C'eſt ce qu'a fait Grotius dans ſes Notes ſur cet Ecrit de Caſſander, & dans ſon Livre qui a pour titre, *Votum pro pace*. Le Pere Veron a auſſi emploié cette méthode. On eſtime avec ſujet pour cette raiſon Melchior Canus, & l'Analiſe de la Foi par Holden.

C'eſt dans les Conciles qu'on voit préciſément ce que l'Egliſe nous oblige de croire.

On voit un Abregé de la Doctrine des Conciles dans les trois Simboles que l'Eglise autorise. Celui qu'on apelle des Apôtres, le Simbole de Nicée, & celui qu'on attribuë à saint Athanase.

L'Etude de la Théologie est bien vaste, dit Théodose, c'est ce qui me fait souhaiter que pour les Ecléſiastiques qui n'ont pas le loisir de faire des Etudes fortes, & qui peut-être n'ont pas assez d'ouverture d'esprit, on s'apliquât à leur donner une Histoire abregée des Dogmes de l'Eglise, leur faisant remarquer ce qui est de Foi est incontestable, & de quelle maniére on s'est expliqué. Ceux qui n'ont point à combatre contre les Héretiques, n'ont besoin que de ces deux choses, de sçavoir ce qu'ils doivent enseigner aux Fidelles, & de quels termes ils se doivent servir. Il y a longtems qu'on désire une Théologie faite suivant cette idée pour le commun des Ecléſiastiques qu'on est obligé d'instruire avec précipitation pour les envoïer dans les Campagnes, servir les simples Fidelles.

Je ne trouve point de meilleur Abregé de Théologie, dit Aminte, que le Concile de Trente. Car à la reserve de ce qui est expliqué dans les Simboles, qu'il n'est pas necessaire absolument d'aller chercher ailleurs, tous les principaux points de Théologie se trouvent décidez dans ce Concile. La revolte des derniers Héretiques contre l'Eglise avoit été presque entiére. Ainsi il ne s'agissoit pas d'une ou de deux questions, l'Eglise a été obligé de décider ce qu'il faut croire de tous les Sacremens. C'est donc de ce Concile qu'on aprend ce qu'il faut croire. Mais il le faut bien entendre; & pour cela on en doit

ſçavoir l'Hiſtoire. On tiroit des Livres des Héretiques toutes les propoſitions qui étoient ſuſpectes. On en faiſoit des articles, qu'on propoſoit dans des Congregations ou Aſſemblées particuliéres de Docteurs habiles. On diſputoit ſur ces articles. On ramaſſoit tout ce qu'il y avoit dans l'Ecriture & dans la Tradition qui avoit du raport avec ces articles. C'étoit une maxime fondamentale de ne point s'arrêter aux queſtions de l'Ecole, de les laiſſer aux Scholaſtiques pour être matiére de diſpute entre eux. Aprés qu'on avoit remarqué quel étoit & quel avoit été le ſentiment de l'Egliſe, on en faiſoit des Décrets qu'on trouve dans ce Concile ; car pour ce qui s'eſt dit dans les Congregations, cela eſt contenu dans les Actes de ce Concile qui n'ont pas été imprimez. On les conſerve au Château ſaint Ange à Rome. Fra Paolo a compoſé une Hiſtoire de ce Concile ſur les mémoires qu'il en avoit recouvert. Le Cardinal Palavicini qui a vû les Actes du Concile, en a compoſé une Hiſtoire où il combat en pluſieurs ocaſions Fra Paolo. Cette Hiſtoire eſt tres-neceſſaire a un Théologien. C'eſt un éxcellent Commentaire du Concile de Trente. Kemnitius & Heidedegerus Proteſtans ont écrit contre ce Concile. Il eſt bon de ſçavoir ce qu'objectent ces Adverſaires.

L'Etude du Concile de Trente, continua Aminte, n'eſt pas ſeulement neceſſaire pour les Dogmes, mais encore pour la Diſcipline, dont on trouve les principales maximes & régles dans ce Concile. C'eſt comme une nouvelle collection de tous les Canons que l'Egliſe a aujourd'hui mis en vigueur. Or comme la Science d'un Théologien conſiſte à bien ſça-

voir la doctrine de ce Concile ; on peut dire que la pieté d'un Ecléſiaſtique conſiſte à bien pratiquer la Diſcipline écléſiaſtique qui y eſt propoſée. Nous devons plus travailler à nous faire le cœur droit, qu'à nous remplir de doctrine. C'eſt pourquoi puiſque nous ne pouvons avoir de pieté ſolide qu'autant que nos mœurs ſont conformes à l'Evangile & aux régles de l'Egliſe que nous devons écouter ſur la Terre, comme nous obeïſſons à Dieu qui eſt dans le Ciel, je conſeillerois à un Ecléſiaſtique pour mieux comprendre les régles du Concile, de lire avec ſoin les Actes de l'Egliſe de Milan ſous ſaint Charles Borromée, qui aïant travaillé ſi glorieuſement à conclure ce grand Concile, emploïa le reſte de ſa vie à mettre en pratique les régles qui y avoient été établies. Mais ſur toutes choſes il faut étudier la vie de ce ſaint Cardinal. On trouve un grand détail dans celle qui a été compoſée par Juſſano. Je ne croi pas qu'il y ait de Livre au Monde où l'on puiſſe mieux prendre l'eſprit Ecléſiaſtique. L'éxemple de ce Cardinal eſt touchant, & ſa vie eſt béaucoup plus inſtructive que les Loix mortes qu'on lit dans les Livres.

Je ne veux pas oublier ici ce que dit Théodoſe en parlant des Controverſes, que pour y réüſſir il falloit ſçavoir éxactement l'Hiſtoire de l'Héreſie, & des revolutions arrivées à leur ocaſion. On la peut aprendre dans l'écellent Ouvrage que Monſieur l'Evêque de Méaux à compoſé touchant les variations des Héretiques, & dans les Livres de Monſieur de Varillas.

Aminte ajoûta que pour ce qui regarde le ſtile d'un Théologien, il devoit être net.

La veritable éloquence, dit il, dévelope la verité. Elle la met en son jour. Elle l'expose dans une juste étenduë, en plusieurs paroles, lorsqu'il y a sujet de craindre que si l'on n'arrêtoit quelque tems le Lecteur, il passeroit sans faire atention à ce qu'on lui veut faire voir. Elle anime le discours, lorsqu'il est necessaire d'inspirer des mouvemens de respect & d'amour pour les veritez qu'on enseigne. Elle court sur les matiéres par où il faut passer vite pour aller au but principal. Elle proportionne les paroles aux choses qu'elle traite, afin que la grandeur de nos Mistéres ne soit point avilie par la bassesse des expressions qui en diminuënt le poids; & de majestueux qu'ils sont, les rendent mépriſables.

Aminte s'échaufa sur la fin de ce discours. Il se plaignit de la maniére basse & peu éxacte avec laquelle on traite la Théologie. Je suprime ces plaintes. Théodose fit remarquer l'ordre de la Bibliothéque à Eugéne. Les Editions les plus considerables de la Bible, comme celle qui fut faite par l'ordre & les soins du Cardinal Ximénes, la Bible roïale imprimée à Anvers aux dépens du Roi d'Espagne, l'Edition des Septante de Rome & de Paris, la Bible de Monsieur le Geay, les grandes Poliglotes d'Angleterre, & plusieurs autres Editions qui ont des utilitez particuliéres. Aprés ces Bibles on trouvoit ceux qui ont interprété les Ecritures dans ces derniers Siécles. Ensuite, les Ecrits des saints Péres dans leur propre Langue. Les Péres Grecs y étoient en Grec, avec une Version à côté. Il y avoit une Tablete particuliére pour les Conciles & les principales collections & abregez qui se sont faits en divers tems de la

doctrine de ces Conciles, de leurs Canons ou Régles éclésiastiques. Là étoient les Décrets, les Epîtres & les Bulles des Papes, & ceux qui les avoient rangées d'une maniére particuliére, sous certains titres. & qui les avoient expliquées par des Commentaires. Cette Tablete qui étoit fort longue, contenoit ainsi les Livres qui ont traité du Droit Canon, c'est-dire, qui ont ramassé ou expliqué les Régles touchant la Discipline éclésiastique que les Apôtres ont laissé dans l'Eglise, ou que les Papes & les Conciles, tant generaux que particuliers, ont établi pour remedier à quelque nouvel abus ou pour conserver l'ancienne Discipline.

Ne soïez pas éfraïé de tous ces Livres, dit Théodese à Eugéne, on choisit une collection des Conciles plus ample ou plus abregée, selon le tems que l'on a. On prend ensuite une idée des autres Livres du Droit Canon, & selon les questions qui se presentent on en va chercher l'éclaircissement dans les Auteurs qu'on sçait les avoir traitées plus éxactement; & qui ont ramassé tout ce qui s'en est dit, & fait dans l'Eglise. Ainsi ces Livres ont leur utilité: à proprement parler, tous ces Canonistes sont comme des lieux communs, où sur chaque point de la Discipline, on trouve tout ce que l'on a dit. Lorsque l'on sçait se servir de ces Livres on en tire un grand secours, soit pour décider les cas de conscience, ou pour remplir un discours de pieté, d'autoritez, & de passages des Péres. Monsieur Doujat a donné une Histoire du Droit Canon qui est utile, comme aussi l'Introduction au Droit Canon de Monsieur Fleuri.

Aprés les Canonistes suivoient les Histo-

riens écleſiaſtiques. Ce qu'il y avoit de beau & de curieux parmi ces Livres, & ce que Theodoſe fit bien remarquer à Eugene, c'eſt qu'on y trouvoit toutes les diſſertations des Sçavans ſur diferens points de l'Hiſtoire écleſiaſtique, qui étoient rangées ſelon l'ordre des tems. Il en eſt de l'Hiſtoire de l'Egliſe, diſoit Théodoſe, comme de toute la Terre: un Homme ſeul ne la peut cultiver: il faut que chacun cultive ſon petit champ; auſſi a-t'il fallu que divers Sçavans ſe ſoient apliquez à démêler quelque nœud particulier de cette Hiſtoire. Vous voïez, dit il, ici leurs Ouvrages: ces petits Volumes qui contiennent leurs Diſſertations ſur des faits particuliers ſont d'un grand prix, & valent de gros Volumes. Pour s'inſtruire de la verité des faits de l'Hiſtoire de l'Egliſe ſans croire perſonne, c'eſt-à-dire, pour voir par ſes propres yeux, il faudroit vivre pluſieurs Siécles; & quand même on ſe donneroit tout entier à cette Etude, je ne ſçai ſi on en pourroit venir à bout. *Laudato ingentia rura exiguum colito.*

Pour defricher un petit coin de cette grande Terre, il faut pluſieurs années. Il n'y a que ceux qui l'ont tenté, & qui ne ſe païent pas de vrai-ſemblances, qui aperçoivent la grandeur de ce travail. Puiſqu'il ne faut pas faire des entrepriſes au deſſus de ſes propres forces, on ne doit pas entreprendre d'éxaminer à fonds tous les points de cette Hiſtoire: on n'y réüſſiroit point. Il faut donc ſe reſoudre à l'éxamen de quelques faits, dont on veut voir la verité dans les Auteurs originaux. Le tems qu'on y emploïe, ſi on fait une diſcution éxacte, fera aſſez connoître la

dificulté du travail. Il ſufit donc de lire le plus illuſtre Auteur de cette Hiſtoire, qui eſt le Cardinal Baronius ; & voir par les yeux de ce grand Homme, ce que l'on ne peut voir autrement. Mais auſſi comme il n'a pû lui-même marcher dans une ſi longue carriére ſans faire quelques faux pas, il faut joindre à cette lecture les diſſertations des Sçavans, qui s'étant bornez à quelque petite partie de cette Hiſtoire, y ont fait des découvertes que Baronius n'a pas pû faire, paſſant trop vite par ces endroits. Le Pére Pagis Cordelier a fait une Critique de ce ſçavant Hiſtorien. Une partie de cette Critique eſt imprimée. Ceux qui commencent trouveroient béaucoup de ſecours dans les Diſſertations du Pére Alexandre, ſi elles n'étoient point ſuperficielles.

SUITE
DU
VII. ENTRETIEN.

EMINTE & Théodoſe retournerent aprés le dîner à la Bibliotheque. Le Plan qu'ils avoient dreſſé à Eugene pour l'étude de Theologie étoit vaſte. Il les pria de lui donner leurs avis pour commencer d'étudier l'Ecriture d'une maniére qui fût proportionnée à ſes forces. Pour le ſatisfaire ils lui dirent ce qu'ils avoient apris d'un Prêtre vertueux & ſçavant, ſous la direction duquel ils furent mis en ſortant du College. Ce bon

Prêtre leur inſpiroit un amour ardent pour l'Ecriture ; leur diſant ſouvent qu'ils l'entendroient aiſément, s'ils l'aimoient. Il leur donnoit cét avis que dans les premiers commencemens, il ne falloit point d'autres Commentaires qu'une lecture frequente. Ce que nous experimentâmes, diſoient-ils. Nous fîmes dans ces premieres années des progrés aſſez conſiderables dans la connoiſſance des Livres ſaints. Car lorſque nous rencontrions quelque lieu dificile, l'ardeur que nous avions de percer cette dificulté, ouvroit nôtre eſprit, & le diſpoſoit à comprendre ce que ce ſçavant Prêtre nous diſoit.

La premiere fois qu'il mit la Bible entre nos mains, ne ſoïez point étonnez, mes chers enfans, nous dit-il, de la vaſte étenduë, & de la profondeur de ce Livre ſacré ; car quoi que vous ne le puiſſiez tout comprendre, vous trouverez des choſes faciles qui vous ſeront un ſujet de conſolation, & le peu que vous en découvrirez vous ſatisfera : comme dans un grand Fleuve, quoiqu'on n'en boive que quelques goutes, on étanche ſa ſoif pleinement. Il avoit ſoin de nous inſtruire de l'Hiſtoire de la Bible, & tous les jours aprés le repas il s'en diſoit une dans la converſation. Sans cette Hiſtoire on ne peut rien entreprendre, ni dans les Pſeaumes, ni dans le nouveau Teſtament, qui ſont les Livres de l'Ecriture qu'on lit plus ſouvent. Celui-là eſt un acompliſſement de l'ancien. Tout ce qui s'eſt dit & fait avant Jeſus-Chriſt parmi le Peuple d'Iſraël, étoit un craïon de ce qui ſe devoit faire ſous Jeſus-Chriſt : ainſi ces deux Livres ſe ſervent reciproquement d'interpréte. Tout ce qu'a dit Jeſus Chriſt & ſes Apôtres ſont des alluſions

perpetuelles, à ce que Moïse & les Prophétes ont dit.

Ce bon Prêtre vouloit que nous eussions une Carte de la Terre sainte, & des Tables où fussent gravées les Figures qui representent le Temple, les Vaisseaux sacrez, les Habillemens du grand Prêtre, les Monnoïes des Juifs. Il nous faisoit lire quelques petits Livres de la Republique des Juifs; & il avoit soin de nous instruire de leurs coûtumes. Il ne nous soufroit aucun Commentaire, mais il nous permetoit de nous servir des Versions qui ont été faites des Textes originaux. C'est un moïen de développer les idées des paroles du Texte sacré, parceque comme chaque Interpréte les traduit en sa maniére, on voit dans les diferentes Traductions toutes les idées qu'elles peuvent avoir.

Aminte & Théodose avoient étudié l'Hébreu par le conseil de ce saint Prêtre : ils conseillérent à Eugéne de faire cette Etude le plûtôt qu'il pourroit. Ils lui dirent que s'il n'étoit pas necessaire de posseder cette Langue comme on fait la Grecque & la Latine; qu'au moins il n'en falloit pas ignorer la Grammaire. Qu'on en devoit sçavoir assez pour trouver le sens de quelque Verset, avec un Dictionnaire & le secours d'un Version. Sans cela, dirent-ils, on ne peut concevoir ni retenir plusieurs remarques curieuses touchant les maniéres de parler des Hébreux qu'on trouve dans les Commentaires. Dans ces derniers Siécles les Héretiques se sont fort apliquez à l'Etude des Langues Orientales, & à lire les Livres des Juifs : quand on peut separer le mauvais grain d'avec l'yvraïe, on trouve dans leurs Commentaires d'excel-

lentes choſes pour le ſens literal de l'Ecriture.

Ce n'eſt pourtant pas encore le tems de lire ces ſortes de Livres. Quand l'ordre de vos Etudes vous obligera de le faire, vous ſerez étonné que les Hommes en voulant éclaircir les Ecritures, y aïent répandu de ſi épaiſſes ténébres, où ils ſe ſont envelopez eux-mêmes; comme le Soleil s'obſcurcit par les vapeurs qu'il atire. Les Héretiques en rejetant l'autorité de l'Egliſe, qui leur a donné l'Ecriture, ſe ſont jetez dans de ſi grands embarras, qu'en ſe tenant à leurs principes, ils ne peuvent s'aſſurer qu'ils aïent le Texte de la parole de Dieu dans ſa pureté. On trouve dans les diſputes qu'ils ont émües une mer de dificultez dont ils ne peuvent ſortir. Un Enfant de l'Egliſe démontre facilement que Dieu voulant être ſervi par les Hommes, il leur a manifeſté ſa volonté par l'Ecriture laquelle il a donné à la Compagnie de ceux qu'il avoit choiſi pour en faire ſes Adorateurs. Il n'a pas permis qu'il s'y ſoit gliſſé aucune erreur qui pût alterer la verité de ſon culte, aïant inſpiré un zele ardent à ſes Serviteurs pour la conſerver.

Il y a dans l'Ecriture des veritez expliquées ſi clairement par la Tradition, qu'on ne peut les ignorer, ni s'y tromper. Un Fidelle s'atache à ces veritez, dont il fait ſa premiére Etude dans les Commentaires qui raportent ſommairement les ſentimens des Peres & des Docteurs catholiques. Pour vous faciliter cette premiére Etude, nous ne vous propoſerons point, dirent ils, ces foules de Commentateurs que vous voïez devant vos yeux. Nous vous conſeillons de vous ſervir d'abord

du petit Vatable imprimé chez Robert Etienne. Ce Livre est propre pour ceux qui voïagent. Car on y a la Vulgate & une Traduction selon l'Hébreu avec d'excellentes Notes dans un seul petit Volume.

Il y a à la fin de la Bible de Vitré une Chronologie, un traité des Mesures, & une Géographie, qui sont des piéces necessaires pour lire avec plaisir l'Ecriture.

Théodose & Aminte indiquérent à Eugéne les Auteurs dont il pouvoit aprendre les Coûtumes des Juifs. Ce qui étoit necessaire pour entendre une infinité de passages de l'Ecriture. Ils nommérent Sigonius, Bertranus, Cunæus, le Traité de Buxtorf de la Sinagogue des Juifs, Serrarius, Lensden, Seldenus, Ligfooth, Leon de Modéne, Goduinus, Spencérus. On a tiré de tous ces Auteurs ce qu'il y avoit de plus necessaire, & on l'a exposé dans un petit nombre de Tables qu'on a imprimées à Grenoble sous ce Titre, *Apparatus ad Biblia sacra.* Ces Tables ne sont pas inutiles à ceux qui commencent d'étudier l'Ecriture. Ils y trouveront ce qu'il leur faudroit recueillir avec beaucoup de peine dans plusieurs Auteurs qu'on ne rencontre pas toûjours. Théodose & Aminte dirent à Eugéne, que s'il ne pouvoit pas se passer de quelques Commentateurs, qu'il devoit prendre ceux qui étoient les plus courts, comme Jansénius sur le Pentatéuque, Codurque sur Job. Vous trouverez, lui dirent-ils, dans le *Synopsis Criticorum* d'Angleterre, un Abregé des meilleurs Critiques. On y a inseré Grotius tout entier. Je ne vous puis dissimuler, dit Aminte, que c'est le Commentaire de celui ci qui m'a donné le plus d'ouverture pour l'Ecriture. Mais aussi

je vous dois avertir que cet Auteur aïant été trop favorable aux Anti-Trinitaires dans le commencement, la mort l'a empêché de corriger ce qu'il avoit écrit. Car je ne doute point que ce grand Homme aïant témoigné en tant de rencontres un desir sincere de se réünir à l'Eglise catholique, il n'eût retranché ce qui s'y trouve maintenant d'opposé à nos Dogmes. Il faut que le Lecteur sage & habile fasse le discernement de ce qui est bon, d'avec ce qui est mauvais. Et c'est pour cette raison qu'il faut, dis-je, avoir quelque capacité avant que de se servir de ces sortes de Livres.

Theodose ajoûta que le moïen de penetrer dans le sens de l'Ecriture, & de découvrir l'idée de chaque mot, étoit de conferer les passages de l'Ecriture où se trouvoit ce mot. Ce qui n'est dificile, aïant des Concordances pour les Bibles hébraïques, grecques & latines, par le secours desquelles en un moment on trouve tous les lieux où ce mot se rencontre. Ces Concordances pour l'Hébreu sont celle de Calasius en quatre Volumes in folio, où est la Version de tous les Passages hébreux qu'il raporte. Celle de Buxtorf en un seul Volume toute hébraïque. La Concordance de Kircherus pour les Septante en deux Volumes in quarto, tres utile & tres-rare. Celles pour toute la Bible latine & pour le nouveau Testament Grec sont communes.

Theodose exhorta derechef Eugene d'étudier l'Hébreu, & de s'en faire un point de Religion pour pouvoir lire les Ecritures dans la Langue qu'elles avoient été dictées par le saint Esprit. Il dit qu'il avoit étudié l'Hébreu dés sa premiere jeunesse, & que quoiqu'il n'eût jamais negligé cette Langue, il se re-

pentoit néanmoins de ne l'avoir pas fait avec encore plus d'aplication : qu'il n'y avoit presque point de jour où il ne se convainquit de plus en plus de l'utilité & de la necessité de la sçavoir. Il dit qu'il en admiroit la simplicité & la naïveté ; qu'elle avoit des tours si éloignez de nos Langues, qu'il étoit impossible de bien rendre en Grec & en Latin ce qu'elle exprimoit, & qu'ainsi les Versions pouvoient aider ; mais qu'elles ne pouvoient pas sufire à une personne qui veut faire une étude éxacte de l'Ecriture.

Theodose proposa à Eugene l'éxemple de Monsieur de Chasteüil, qui s'étoit retiré au Mont Liban pour s'y nourrir de l'Ecriture qu'il lisoit continuellement dans les Originaux, aïant apris pour cela l'Hébreu par un esprit de Penitence, à l'imitation de saint Jerôme. Quand vous ferez cette étude, ne consultez pas seulement les Dictionnaires, voïez les anciennes Versions, & les Fragmens qui nous en restent. Comme aussi ne vous arrêtez pas toûjours à l'Hébreu tel qu'il est aujourd'hui, mais recherchez par le moïen de ces anciennes Versions & de leurs Fragmens comment on lisoit autrefois. Le dernier Tome des Poliglotes d'Angleterre est utile pour cela. Vous y trouverez toutes les diverses Leçons, soit de l'Hébreu, soit des anciennes Versions. Voïez aussi la Critique sacrée de Capel Mais ceci supose un grand loisir. Nous ne sçavons pas ce que vous ferez aprés avoir parcouru toutes les Sciences ; & qui sera celle où vous vous arrêterez, ou plûtôt celle à laquelle Dieu vous apliquera. Si c'est à l'Ecriture, il faudroit s'y preparer de bonne heure. Ce que nous avons dit sufit pour en pro-

fiter vous-même, mais pour profiter aux autres, en éclaircissant ce qui n'y est pas encore bien clair. Il y auroit trois choses à faire qu'il est bon de vous dire.

En premier lieu il ne se faut pas se contenter d'une connoissance mediocre de l'Hébreu ni du Grec, qui sont les Langues dans lesquelles l'Ecriture sainte a été dictée par le saint Esprit. C'est se moquer que de vouloir faire l'interprête d'un Ecrivain dont on n'entend point la Langue. La seconde chose qu'il faut faire dans les points importans c'est d'étudier avec soin la maniére dont l'Ecriture a toûjours été entenduë. C'est-à-dire qu'il faut consulter la Tradition & l'Autorité de l'Eglise qui explique les sentimens par la bouche des Peres & des Conciles. Je ne vous ferai point ici un détail des Ouvrages des Peres sur la Bible, non plus que des autres Interprêtes, qu'il faut tous parcourir quand on veut être interprête, car pourquoi ne pas profiter des lumiéres de tout le Monde; & si ce qu'on veut faire est déja fait, pourquoi se donner une peine inutile. On doit donc s'informer du travail des autres. Un Anglois nommé Crovvæus fit imprimer en mil six-cens septente-deux, à Londre un Catalogue fort ample de tous les Auteurs qui ont travaillé sur l'Ecriture. C'est un petit in douze qu'il faut avoir.

La troisiéme chose necessaire qui peut réussir dans ce que l'on entreprend sur l'Ecriture, c'est la connoissance de l'Histoire. On ne peut entendre les proprietez qu'on ne sçache parfaitement l'Histoire de leur tems. Il en est de même de l'Evangile en plusieurs occasions. On en verra des preuves dans le Com-

mentaire de nôtre ami sur son Harmonie des quatre Evangelistes. C'est pourquoi non seulement l'Histoire que Joseph a composée, mais presque tous les Historiens Grecs & Latins peuvent servir. Je vous en avertis de bonne heure afin que si vous les lisez, vous fassiez attention à tout ce qui peut avoir de raport avec l'Histoire Judaïque. Par l'Histoire je n'entends pas seulement la connoissance des choses qui se sont passées mais les manieres dont on vivoit alors. Nous avons parlé de plusieurs Auteurs qui ont écrit sur les Coûtumes des Juifs. Il y a des Traitez particuliers sur diferentes matieres de l'Ecriture. Valesius traite des choses Phisiques dont il y est parlé, Ader des Maladies, Levinus Lemnius des Plantes, Tuscus des Pierres precieuses, Bochard des Animaux, Seacchus des Huiles & des Parfums. Dans le Recuëil des Critiques d'Angleterre. Il y a dans les deux derniers Tomes plusieurs Traitez qui sont fort utiles.

Les grandes sources sont Joseph, Philon, le Talmud, les Rituels des Juifs, & une infinité de Rabins. Mais quand aux Livres des Juifs, pour marcher par une voie courte & sûre, il faut étudier le *Iad hachuzacha*, ou le *Manus fortis* de Maimonides. C'est un Rabin dont on ne releve point ici le merite. Il y a plusieurs Traitez de ce grand Ouvrage traduits en Latin par diferens Auteurs, par Buxtorf, Vorstius, Voisin, Vossius, Gentius, Karplorius, de Veil, Prideaux, & autres. Par le moïen de ces Versions vous acquererez sans beaucoup de travail l'intelligence de ce Rabin, & vous pourrez entendre le reste de ses Ouvrages qui n'ont pas encore été traduits.

Il faut avoir le grand Dictionnaire in folio de Buxtorf, qui renferme beaucoup de Rabinisme. A la fin de son Lexicon in octavo, il y a un Dictionnaire pour le Rabinisme qui pourroit sufire dans les commencemens. Les Abreviations sont frequentes dans les Rabins : Buxtorf les explique dans un petit Traité. Il y a plusieurs Traitez du Talmud qui ont été traduits par Cochius, par Constantin l'Empereur, par Schmidius, par Vagenzel, par Achosuthus. Vous aquererez dans ces Versions quelque facilité pour le Talmud afin d'être au moins en état d'en examiner quelque Passages lorsque l'ocasion s'en presentera. A ces Auteurs qui ont été sçavans dans les Langues orientales, outre plusieurs que j'ai déja nommé, joignez y le *Pugio fidei* de Raimond, que Voisin a fait imprimer avec des Notes. Galatinus, Munstans, Pocochius, Louïs de Dieu, Schikard, Brarnius, Bartholocei, qui sont des Auteurs pleins d'érudition. Vous pourrez voir dans le Traité historique de la Pâque de nôtre Ami l'utilité de cette Etude. Il prepare un Traité sur le Temple de Jerusalem, qui sera comme un Commentaire general d'une infinité d'endroits de l'Ecriture, qui avoient besoin d'être éclaircis. Autresfois le Rabinisme a été fort decrié parcequ'on ne s'amusoit qu'à ce que les Rabins ont de meprisable, à des contes, à des reveries de leur cabale. Ils ne sont bons que pour la Grammaire & pour leurs rites : & c'est perdre le tems que d'y vouloir chercher autre chose.

Enfin, dit Aminte à Eugene, vous voilà habile nous vous avons fait Grammairien, Orateur, Poëte, Philosophe, Mathematicien, Theologien,

Casuiste ; & tout cela sans qu'il vous en ait beaucoup coûté. Il y a bien de Gens dans le Monde qui ont de la reputation, & qui n'ont parcouru les Livres que par le dos, comme nous venons de le faire. Eugene en riant leur repartit, que pour faire de lui un Docteur acompli, ils le devoient faire encore Predicateur. La Predication, dirent-ils, est le plus illustre emploi de l'Eglise. Le talent en est rare. Outre la pieté extraordinaire qu'il faut avoir pour s'en aquiter avec fruit pour les autres, & pour éviter de se perdre soi-même, l'exercice de la Predication demande du feu, une voix tonnante, & des poulmons, qui sans s'alterer, fournissent de voix pour un discours long & animé. Pour la Science d'un Predicateur, je vous dirai ce que j'ai entendu dire à un Homme tres-éclairé, que dans tout un Siécle à peine trouve-t'on une douzaine d'Hommes qui aïent une capacité d'esprit assez grande pour comprendre la Science de l'Eglise toute entiere, c'est à-dire, pour lire à fond les Peres, les Conciles, & toutes nos Histoires saintes. Que l'Eglise aïant donc besoin d'un grand nombre de Predicateurs pour instruire les peuples, il ne falloit pas proposer à ceux qu'on destinoit pour la Predication de grands desseins d'Etudes, qui ne s'acordent pas avec cét emploi, qui laisse peu de tems pour étudier. En un mot, qu'une Science mediocre sufisoit à un Predicateur qui n'a que le Peuple pour disciples. Mais il ajoûtoit qu'il doit beaucoup lire l'Ecriture, & que s'il la possedoit bien il se pourroit passer de tout autre Livre. Voilà la methode qu'un Predicateur pourroit suivre en lisant l'Ecriture. La premiere fois qu'il la lira, que

ce soit avec un esprit de Religion, sans travailler beaucoup pour en penetrer le sens profond. Il la relira avec un petit Commentaire, qui explique nettement & sans grande Critique le sens literal, comme fait Tirin & Menochius. Aprés dans son loisir il lira les principaux Ouvrages des Peres sur l'Ecriture, pour aprendre comme il faut refléchir sur l'Ecriture, & comme on peut trouver sous l'écorce du sens literal des sens spirituels qui édifient. Il doit étudier la Philosophie Morale, passant les questions de l'Ecole pour s'apliquer à bien connoitre l'esprit & le cœur de l'Homme, dont la Science lui est principalement necessaire. Il peut lire pour cela la démonstration qu'on a fait de la verité & de la sainteté de la Morale chrétienne; où toutes les preuves qu'on propose sont tirées des sentimens du cœur de l'Homme. Si ces preuves étoient étenduës par un Predicateur éloquent, je crois qu'elles feroient beaucoup d'éfet. Il ne faut pas qu'un Predicateur ignore la Theologie Scholastique; mais il sufit qu'il lise un Theologien qui soit court pour y aprendre les maniéres de parler qui sont aujourd'hui reçûës & autorisées. Il lira l'abregé de l'Histoire écléstastique de Sponde, une Somme des Conciles, & les Livres de pieté les plus considerables. Puisqu'il ne peut point entreprendre de lire tous les Peres, qu'il se contente de ceux qui sont plus moraux, comme saint Augustin sur les Pseaumes, sur saint Jean & ses Sermons & ses Homilies, saint Gregoire le grand, & saint Bernard.

Il y a de certaines matiéres que le Predicateur doit sçavoir à fond; ce qui ne lui peut être dificile en ce tems. Nous avons d'ex-

cellens Traitez où l'on trouve tout ce que les Peres ont dit sur les sujets dont on parle ordinairement en chaire, comme sur l'aumône, sur l'éducation des Enfans, sur chaque peché, sur la fuite des ocasions, sur les quatre fins de l'Homme. Un Predicateur doit composer sa Bibliothéque de ces Traitez qui lui serviront d'admirables lieux communs, comme sont la Morale sur le *Pater*, qui n'est proprement qu'un excellent recuëil des plus beaux passages des Peres : la Frequente Communion de Monsieur Arnaud, où l'on trouve tout ce qu'il y a de beau dans les Peres touchant la Communion. Il y a un recuëil de tout ce que les Peres on dit de l'aumône. On estime le Recueil de Peraldus des Vertus & des Vices. Parmi les Livres de Morale dont Monsieur Naudé a fait un Catalogue, on trouve plusieurs Traitez propres pour un Predicateur qui a besoin de materiaux : comme sont les Livres d'Exemples. On estime celui de Janus Nicius, qui a pour titre, *Exempla virtutum & vitiorum.*

Je ne marque, dit Théodose, que les premiéres Etudes d'un Predicateur. En prêchant il étudie, & se rempliſſant à mesure qu'il se vuide, il s'instruit plus parfaitement des matiéres qui sont les sujets ordinaires de la Predication.

Un Orateur chrétien, dit Aminte, doit former son éloquence sur le modelle de celle de saint Chrysostome ; & aprendre de lui comme il faut descendre dans le détail, ataquer le vice, faire tomber le discours sur les défauts qu'on remarque dans ses Auditeurs : faire des descriptions vives de la laideur du peché, de la beauté de la vertu, inspirer de l'amour

pour le bien, donner de l'horreur du mal ; & rendre si sensible la verité que les plus ignorans en soient capables. Il ajoûta que les Predicateurs doivent fuïr les maniéres de parler éclatantes, qui ébloüissent, ou qui détournent l'esprit de la consideration de ce qu'elles expriment. Cette sorte d'éloquence, dit-il, n'est bonne qu'à faire estimer le Predicateur, qui doit se faire oublier, afin que l'on ne pense qu'à Dieu. Il n'a point bien prêché, que lorsque le Peuple se retire pleurant ses pechez avec une componction & une amertume, qui ne sont pas compatibles avec cette vaine joïe qu'on a d'entendre un Homme qui dit de jolies choses en des termes agreables. Il faut donc fuïr ces tours rares & étudiez, les figures extraordinaires qui ne sont que des jeux de mots, parceque tout cela surprend & amuse les Auditeurs qui laissent les choses pour considerer les paroles, lorsqu'elles leur plaisent par un air de nouveauté. C'est ce qui oblige les Predicateurs Apostoliques de n'emploïer que des expressions netes & simples qui portent la verité dans l'esprit toute nuë, sans que rien la cache ; c'est-à-dire, sans que rien détourne de l'aplication qu'on lui doit donner pour la comprendre.

Ce qui fait tant de méchans Predicateurs, c'est qu'on y cherche trop de façon. Pour moi je suis content lorsque j'entends un bon Curé qui fait son Prône avec simplicité, qui explique l'Evangile du jour netement, d'une maniére proportionnée à la capacité du Peuple qu'il doit instruire, qui en fait des aplications sans violence pour combatre le vice qui regne dans la Paroisse. Mais je vous avoüe que d'abord je me chagrine, & que je

me sens disposé à critiquer un Predicateur qui commence sa Predication d'une maniére qui me fait voir qu'il veut plaire. J'en trouve peu qui vainquent mon chagrin ; car au lieu qu'il n'y a rien de plus aisé que de dire netement & simplement les choses, il n'y a rien aussi qui soit plus difficile que de parler d'une maniére noble, qui éfectivement merite de l'admiration. On l'a marqué dans l'Art de parler. C'est une chose surprenante que l'éloquence ne consistant que dans un certain arrangement de paroles que tout le Monde a à la bouche, il soit cependant si dificile d'y réüssir. Les grands Orateurs sont encore plus rares que le Phenix. Plusieurs ont de la reputation ; mais c'est qu'on ne peut pas examiner leurs pieces dans le tems qu'ils les recitent avec une rapidité qui surprend. Une preuve, c'est qu'aussi-tôt qu'ils sont imprimer leurs sentimens, ils n'ont plus l'estime qu'ils avoient.

Il n'y avoit pas un grand nombre de Sermonaires dans cette Bibliotheque ; & Theodose & Aminte en avoient peu lûs. Ainsi dirent-ils à Eugene, si vous prêchez jamais informez vous de ceux qui ont eu des talens particuliers. Aprenez des uns la maniére de rendre les choses populaires par des comparaisons familiéres & des exemples tirez de l'Histoire de l'Eglise : dans celui-ci, l'Art de dire les choses noblement : des autres l'Art ingenieux de rendre les Auditeurs atentifs par des figures, par des allegories, pour s'insinuer dans leurs esprits, & les disposer à comprendre les veritez qu'il entreprend de leur persuader. Il y en a qui sont heureux à trouver des divisions, par le moïen desquelles,

faisant, pour ainsi dire, l'anatomie d'une verité, ils en font voir toutes les parties, & donnent de l'ordre aux diferentes choses dont ils composent leur discours. Ceux-ci sont admirables pour le détail. Ils sçavent si bien representer ce qui se fait parmi les Hommes, & en peindre une image, que chacun se voit dans leurs Predications avec ses traits & ses couleurs.

Théodose & Aminte convenoient qu'en matiére d'éloquence les préceptes servent peu. Ce bel Art, dirent ils, ne s'aprend que par une frequente lecture des Orateurs & par l'éxercice. Comme ils sortirent de cette Bibliothéque étant sur le chapitre des Predicateurs la matiére de leur Entretien dans tout le chemin fut la Predication. Ils s'arrêtérent particuliérement au Pere le Jeune. Aminte le regardoit comme un des premiers Predicateurs de ce Siécle, ce qui surprit Théodose qui n'avoit jamais entendu parler de lui que comme d'un Missionnaire, dont les discours étoient simples & sans éloquence. Il témoigna à Aminte qu'il n'avoit lû aucun des Sermons de ce Pere, & qu'il se rendroit plus facilement à ce qu'il lui en diroit, qu'à ce qu'il en avoit apris de certains Predicateurs, qui, quoique du métier jugent fort mal de la Predication. Aminte dit qu'il y avoit bien de la diference entre un Comedien & un Homme apostolique, entre un Sophiste & un Orateur chrétien. Le Comedien veut faire rire, & l'Apôtre imprime la crainte de Dieu. Le Sophiste tâche de plaire, & l'Orateur chrétien instruit. Le Pere le Jeune ne s'aplique pas à divertir ses Auditeurs par une éloquence pompeuse; par des paroles riches & étudiées, par des mouvemens qui

n'ont point d'autre fin que de produire dans les Auditeurs, de l'admiration pour le Predicateur. Qui joüe la Comedie en Chaire; ou si cette expression est trop forte, qui fait comme ces Déclamateurs de l'Antiquité, qui amassoient une troupe de flateurs, devant qui ils recitoient les Ouvrages de leur vanité.

Je ne condamne pas, dit Aminte, la pureté & la netteté du Langage dans les expressions, la noblesse des pensées, la justesse des comparaisons, l'aplication ingenieuse des Passages de l'Ecriture & des Peres, dont on remplit & dont on soûtient un discours; pourveu que cela ne reléve point si haut le Sermon, que tous les coups, que porte le Predicateur, passent par dessus la tête des Auditeurs, & n'en blesse aucun: c'est-à-dire, que personne ne soit touché. Le Predicateur est un Homme envoïé de Dieu pour planter & pour arracher, détourner du vice & porter à la vertu: & c'est suivant cette idée que je dis que le Pere le Jeune est un excellent Predicateur. Sa vie, ses actions & ses paroles étoient tournées de ce côté-là. Il faisoit avant que de dire; & comme il sçavoit que la semence de la parole ne peut germer dans les Ames, si elles ne sont arrosées de la grace, il adressoit continuellement ses vœux à Dieu pour l'obtenir. Il prioit beaucoup plus, qu'il n'étudioit. Il convertissoit plus de pecheurs par les austeritez de sa vie penitente que par la force de ses Predications. Il se regardoit entre Dieu & les Peuples comme un Mediateur qui ne peut les reconcilier avec la divine Majesté que de la maniere que Jesus l'a fait, en soufrant lui-même ce que les pecheurs, pour qui il est mort, meritoient de soufrir.

Je suis charmé lorsque j'entens lire ses Ouvrages. Ce ne sont point les richesses du langage & la rareté de ses pensées qui me surprennent, j'y admire un zele admirable pour le salut des Ames, qui lui fait trouver les moïens d'insinuer les veritez qu'il prêche, de les faire comprendre, de les faire aimer. Il se proportionne à la capacité de son Auditeur. Il se sert des termes qu'il sçait être connus au Peuple. Il n'a pas égard si ces mots sont purs, pourveu qu'ils soient entendus par ceux à qui il parle, & qu'ils les prennent dans le sens dont il veut, qu'ils forment l'idée. Il propose des comparaisons familieres. Il ne dit rien qui ne soit à la portée de tout le Monde, si ce n'est que pour réveiller l'atention & s'aquerir l'estime du Peuple autant qu'il est necessaire, pour le tenir apliqué, il cite quelque passage Latin, & autorise ce qu'il avance. Le Peuple, dit-il, dans les avis qu'il donne aux jeunes Predicateurs, n'écouteroit pas avec plaisir, s'il ne croïoit que celui qui lui parle est sçavant, & il ne le croiroit pas sçavant s'il ne parloit quelquefois Latin. C'est ainsi que ce Predicateur Apostolique recherche l'estime par raport à l'utilité de son Auditoire.

Aminte dit des choses admirables de ce saint Predicateur, qu'il disoit avoir aprises d'un Ecclésiastique vertueux qui avoit demeuré long-tems avec lui. Il ajoûta qu'il s'étonnoit que l'on diferât tant de tems d'écrire sa vie. Qu'il souhaitoit que quelque Ecrivain pieux & judicieux entreprît ce travail ; & donnât dans sa vie l'idée d'un Predicateur chrétien, soit pour la maniére de vivre, soit pour la maniére de prêcher. Aujourd'hui que

tout le Monde prêche ce seroit un Ouvrage utile. Je ne pretends pas qu'on soit obligé de se servir, comme il fait, de termes qui ne sont plus de l'usage vivant; & que parlant devant des Personnes de qualité, on tire ses comparaisons de choses basses. Mais il faut imiter ses maniéres; & comme pour la campagne il faut des expressions vulgaires & des choses communes pour produire l'efet qu'un saint Predicateur atend de ses Predications; aussi en prêchant dans les grandes Villes on doit emploïer des paroles, & choisir des choses qui conviennent à ceux à qui l'on parle. J'ai connu un excellent Homme qui est mort depuis quelques années avec la reputation d'un des premiers Predicateurs de son tems, qui en prêchant dans les premiéres Chaires de France, ne faisoit qu'habiller le Pere le Jeune d'une maniére, qui pût être agreable au Monde.

Theodose sur la fin de cette conversation, dit que le Peuple ne comprenant point ce qui se lit & se chante en Latin dans les Ofices de l'Eglise, il n'avoit plus d'autre moïen pour s'instruire, que la Predication; & que par consequent les Predicateurs devoient lui expliquer en Chaire nos Misteres. Il est vrai ajoûta t'il, que le Peuple ne s'apliquant qu'avec peine aux choses speculatives; & que ne faisant point de reflexion sur ce qu'il a entendu, presque le seul bien que faisoient les Predications; c'est que pendant qu'elles durent, si le Predicateur étoit touchant, il ocuperoit le cœur de ses Auditeurs de bons mouvemens d'amour pour Dieu, & de crainte de sa justice. Cela leur laissent des impressions secretes, qui les portent au bien, & les

détournent du mal. Ainsi, les Predicateurs zelez, lors-même qu'ils ne traitent que de choses speculatives, cherchent des tours & des manières d'inspirer de bons mouvemens à ceux qui les écoutent. Il arrive rarement qu'on soit beaucoup touché dans les Predications, c'est souvent la dureté des Auditeurs qui en est la cause; mais disons aussi que c'est que les Predicateurs, ne sont pas assez touchez eux-mêmes; & que quelques efforts qu'ils fassent pour le paroître, comme cela n'est pas naturel, ils ne peuvent pas communiquer ce qu'ils n'ont point.

Aprés que les chaleurs furent passées, Theodose & Eugene acheverent leur voïage, & retournérent à Paris. Eugene quelque tems aprés executa le dessein que Dieu lui avoit inspiré. Il avoit recueilli ce qu'il avoit apris de Theodose & d'Aminte. C'est sur ces memoires que j'ai composé cette Histoire. Pour la rendre plus utile, il seroit necessaire de donner des listes plus exactes de tous les bons Livres qu'Aminte & Theodose indiquérent à Eugene, & des mauvais Livres qu'il devoit éviter comme inutiles ou dangereux.

Theodose & Aminte étoient fort circonspects. Ils disoient qu'il y avoit d'excellens Livres, dont on ne pouvoit conseiller publiquement la lecture, parceque tout le monde n'en étoit pas capable; que les Livres qui étoient bons pour les uns, étoient dangereux pour les autres; qu'il y a dans les meilleurs Ouvrages des choses qui sont mauvaises, & qu'ainsi à moins que de donner de longs avertissemens de tout ce que l'on y condamne, on s'exposoit à passer pour aprobateurs de l'erreur; parcequ'il semble lorsqu'on conseil-

le un Livre ; qu'on loüe tout ce qu'il contient. Outre cela, disoient-ils, les sentimens sont aujourd'hui partagez aussi bien que les afections. Chacun se range dans quelque parti, & le défend avec tant de chaleur, que tout ce qui vient de ses adversaires, ou qu'il regarde comme tels, lui paroît mauvais ; & veut que tout le Monde entre dans ses aversions. C'est se déclarer contre lui que d'estimer ceux, pour qui il n'a pas tant de mépris, que d'aversion. Pour nous, disoient Theodose & Aminte, comme par la misericorde de Dieu nous ne haïssons personne, nous estimons ce qui est bon de quelque part qu'il vienne. Nous profitons du bien par tout où nous le trouvons. S'il est mélé avec le mal nous en faisons le discernement. Nous ne sçavons ce que c'est que d'entrer dans la passion des autres. Mais pour garder la paix & la charité nous avons coûtume de ne point loüer en presence d'une personne ceux dont l'éclat blesseroit ses yeux. Cependant il n'y auroit rien de plus utile à ceux qui commencent d'étudier que de connoître les bons Livres. On fait bien du chemin en vain quand on ne sçait pas les droits chemins. Un guide fidelle épargne de la peine ; & si entrant dans la vie il importe beaucoup de n'avoir commerce qu'avec d'honnêtes gens, puisque l'on prend les maniéres & les mœurs de ceux avec qui l'on converse ; aussi dans les Sciences tout dépend presque du bonheur que l'on a de tomber d'abord sur les Livres qui donnent le bon goût.

J'ai toûjours remarqué que ceux qui lisent beaucoup Ciceron, ont une maniére d'écrire raisonnable : Que les Theologiens qui aiment saint Augustin, ont plus d'élevation : Que

les Disciples de Des-Cartes, écrivent avec plus d'ordre & de clarté ; & que en matiére d'éloquence ceux-là on un meilleur goût qui prennent pour leur modéle les Anciens. Parmi les Auteurs nouveaux nous en avons qui sont Originaux ; & qu'il est important de lire de bonne heure. Je ne sçai si jamais on a mieux écrit que Monsieur Paschal, en moins de paroles, & en même-tems plus vivement & plus noblement. Jamais Philosophe n'a traité une Question métaphisique avec plus d'éxactitude & de neteté que le Pere de Malebranche. Scaliger, Casaubon, Saumaise, sont admirables en leur genie. Le Cardinal du Perron, le Pere Sirment, le Pere Morin, le Pere Pétau, Monsieur de Marca, le Pere Thomassin sont d'excellens Modéles. Grotius fait un bel usage de l'érudition. L'éloquence de Monsieur Arnaud est admirable. Monsieur Nicole est aussi un de ces Auteurs originaux qu'on doit lire pour prendre de bonne heure une belle maniére d'écrire.

DERNIERES PAROLES DE SYNESE A EUGENE.

LES afections des Saints sont bien diferentes de celles du Monde. Les mouvemens de leur cœur tendent à Dieu avec une rapidité si violente, qu'ils entraînent avec eux tout ce qu'ils ateignent, comme les grands fleuves lorsqu'ils se débordent, déracinent les arbres & les emportent avec eux dans la Mer. Dans le tendre amour que Synese avoit conçû pour Eugene, qui n'étoit, pour ainsi dire, qu'un débordement de ce grand amour qu'il avoit pour Dieu, dont il aimoit les dons dans ce jeune Homme, il lui tint ce discours lorsqu'ils se separérent, qui fut une éfusion de son cœur.

Mon Fils, lui dit-il, ouvrez les yeux à la verité, & apercevez l'éternité. Ceux de vôtre âge sont aveugles : ils ne voïent ni le Paradis ni l'Enfer. Ils ne sont point encore

convaincus que l'on n'eſt pas ici pour toûjours : que la vie eſt courte, & que ſi on la regarde par raport à l'éternité, ſa durée n'eſt que d'un moment, que nous devons ménager pour aquerir la felicité éternelle. Les jeunes Gens pouſſez par la ſoif du plaiſir, dont tous les Hommes ſont brûlez, courent çà & là. L'experience ne leur aïant point encore apris à juger du prix des choſes, ils embraſſent indiferemment celles qui leur promeţent de les rendre heureux, & ils s'y laiſſent tromper. Aprenez que cette felicité que nous deſirons, & qui ſeule peut nous contenter, n'eſt pas une felicité d'un jour, qu'elle eſt infinie, immuable & éternelle, qu'ainſi elle ne peut être que Dieu même. Tous les plaiſirs de la Terre ne ſont que d'un moment, ils finiſſent auſſi tôt qu'ils commencent, & leur fin eſt beaucoup plus amere que leur commencement n'a été doux. Je ne me ſouviens qu'avec regret de ce que j'ai aimé dans la vie, & que j'ai regardé comme capable de me rendre heureux. Tous ces flateurs dont j'ai recherché les loüanges ne ſont plus ; & cette eſtime que j'avois aquiſe dans leur eſprit avec tant de travail, s'eſt diſſipée par leur mort. Que m'en reſte-t'il, que le repentir d'avoir perdu le tems ?

Aquerez une veritable ſolidité d'eſprit. Ce n'eſt pas être raiſonnable que de s'apliquer ſerieuſement à des choſes dont la durée n'eſt que d'un moment ; comme un Enfant qui bâtit un Château de carte que lui ou ſon Maître doit renverſer avec un coup de pied La cauſe de nos égaremens eſt que nous jugeons des choſes par les impreſſions qu'elles font ſur nôtre imagination. La durée des années nous

paroît considerable, parceque nous voions dans leurs cours un nombre infini d'images de diferentes choses, & que l'éternité ne nous represente aucune diversité qui nous en fasse remarquer la grandeur. Ainsi le tems nous paroit une montagne & l'éternité un point, à moins que nous ne resistions à la force de nôtre imagination, & que par de continuelles reflexions nous ne nous convainquions de la breveté de la vie presente ; & par consequent que nous ne devons aimer que les biens, dont on joüit dans l'éternité ; & craindre seulement les maux qui ne finiront point. Cent choses chaque jour donneroient lieu à ces reflexions, si nous les voulions faire. Le matin on aperçoit ce que c'est que le tems de la nuit qui fait la moitié de la vie, & qui s'écoule pendant le sommeil si insensiblement qu'à peine on s'en aperçoit. Le soir quand on tourne la tête sur le chemin qu'on a fait pendant la journée, & qu'on considere ce qu'on a vû, il semble que ce soit comme un tableau qui dans un instant a passé pardevant nos yeux.

Qui peut mieux, mon cher Fils, nous faire comprendre ce que c'est que l'instabilité & la breveté de la vie, que vos voïages. Vous vous souvenez à present qu'en un tems vous étiez en Flandre, un tel jour en Alemagne, à telle heure en Italie, & tout cela s'est passé, pour ainsi dire, aussi-tôt que vous le pensez. Aujourd'hui nous sommes ensemble, apres cela nous ne nous verrons plus. Demain vous aurez une autre compagnie, que vous quiterez pour en prendre une autre. Les Créatures ne nous cachent point ce qu'elles sont. Elles nous avertissent de leur caducité, de leur peu de durée ; & qu'il n'y a que Dieu

qui ne change point. Toutes ces separations qui arrivent tous les jours sont des especes de mort. Nous sommes comme morts à l'égard de mille personnes, que nous avons vû en un tems, & que nous ne voïons plus, & dont nous n'entendons plus parler. Cette espece de mort nous avertit d'une mort encore plus réelle, dont la pensée nous devroit être toûjours presente.

Ce qui nous trompe, dit Synese, c'est que nous ne croïons pas avoir besoin de ces reflexions, parceque nous devons sçavoir par la foi & par la raison que l'Ame sera éternellement ou heureuse ou malheureuse. Helas que nôtre foi & nos connoissances sont imparfaites! Nous ne voïons l'éternité que comme un nuage obscur. Si nôtre foi n'étoit point languissante, si elle étoit vive, nous serions des Saints; c'est-à-dire, que nous mépriserions le Monde, & qu'il n'y a rien que nous ne fissions pour aquerir une éternité heureuse. Car enfin si la crainte d'une douleur de quelques heures & l'esperance d'un honneur de peu de durée, fait entreprendre des choses si extraordinaires, que ne feroit point la forte consideration d'une éternité bienheureuse, & d'une peine infinie dans ses douleurs & dans sa durée. O mon cher Eugene, qu'une consideration si utile ne s'éloigne pas un moment de devant vos yeux! que ce soit là vôtre étoile, que vous ne perdiez jamais de vûë dans le cours de vôtre vie. Faites toutes choses par rapport à cette consideration. Dans chaque action, dans chaque parole; quand vous entreprendrez un nouvel emploi, le matin, le soir considerez avec atention l'éternité, & quel fruit vous tirerez aprés cette vie, que

vous devez compter pour rien, de ce que vous penſez, de ce que vous dites, de ce que vous faites. C'eſt par ces conſiderations qu'on devient raiſonnable ; qu'on ceſſe d'être enfant, & que tout ce qui eſt periſſable & de peu de durée nous paroit mépriſable, comme ſont les loüanges des Hommes qui ne ſont que des paroles qui ſe perdent en l'air, & une opinion avantageuſe qu'ils ont de nous, dans laquelle ils ne demeurent pas long-tems.

Quand on eſt convaincu qu'il n'y a que Dieu qui nous puiſſe rendre éternellement heureux, qu'il eſt lui ſeul cette felicité qui n'a point de bornes, & qui ne finit point, on le ſert avec fidelité. Qu'il eſt facile, mon cher Fils, de ſervir ce Maitre qui ne veut qu'être aimé ! Mais cet amour qu'il demande, ne ſoufre point de partage, ni de froideur. Dieu eſt jaloux, ainſi celui qui l'aime & qui craint de l'ofenſer, aprés s'être donné tout entier à lui, comme il eſpere un jour le poſſeder entiérement, ne lui déroberoit pas la moindre de ſes actions. Il n'entreprend rien que par raport à lui ; & cherche dans chaque deſſein qui ſe preſente à ſa penſée, ſi l'éxecution en ſera agréable à Dieu, & en quoi elle ſervira à ſa gloire, ſoit pour le faire connoître, ſoit pour le faire aimer. Ne croïez pas, que cela ſoit pénible. Ce qui ſe fait par amour n'a rien de fâcheux. Vous trouverez dans l'experience qu'il n'y a point de vie plus douce que celle de ceux qui ſervent Dieu. L'éloignement & la privation du Monde, bien loin de cauſer de la peine, épargnent mille chagrins. Le Monde fait horreur à ceux que la verité éclaire. Un tableau mal fait choque la vûë d'un habile Peintre ; Un ſçavant Ar-

chitecte ne peut regarder un bâtiment où il n'y a aucun ordre, quoiqu'il puisse plaire aux ignorans. Le desordre & la confusion du Monde sont un martire à ceux qui ont quelque idée de la veritable justice. Ainsi la Solitude est un lieu de repos pour eux où ils sont éloignez de la vûë de mille objets fâcheux qui ne peuvent qu'afliger une Ame qui aime la verité & la justice. Depuis que Dieu a brisé les liens qui m'atachoient au Monde pour m'atirer à lui, je ne conçois pas comment on y peut vivre un moment. C'est une confusion de miserables qui tombent les uns sur les autres. Aucune nouvelle de ce qui s'y fait ne perce dans cette Solitude, que pour m'aprendre le malheur de ceux qui y sont engagez. On n'est point sans amour, & c'est pour cela que les Gens du Monde sont malheureux en s'atachant à des objets que le tems ou quelque violence leur enléve malgré eux. Le tems & la puissance du Siécle ne peuvent ravir Dieu à celui qui l'a pris pour l'objet de son amour; qui lui devient plus sensible & plus doux, lorsque le Monde lui est plus fâcheux. Les disgraces, les persecutions que l'on lui peut faire soufrir, ou qu'il ressent dans ses Amis qui les soufrent, l'unissent plus particuliérement à Dieu en le separant de la Terre, que la foi nous oblige de regarder comme un exil. Cela le fait soûpirer aprés la celeste Patrie, & penser à cette éternité bienheureuse, où Dieu éssuïera les larmes que ses Elûs répandent ici-bas, les comblant, pour quelques peines legeres qu'ils auront soufertes, de plaisirs, dont la seule pensée donne incomparablement plus de joïe que ne feroit la vûë des spectacles, les aplaudissemens d'une

d'une troupe de flateurs, & les faveurs des Grands du monde.

Eugene me racontoit que Syneſe lui dit encore plus de choſes par ſes ſoûpirs & par l'afection vehémente avec laquelle il lui parloit, que par ſes paroles. Ce ſaint Vieillard en le quitant l'arroſa de ſes larmes, & Eugene ne pût retenir les ſiennes lorſqu'en m'achevant l'Hiſtoire des Entretiens precedans, il ſe ſouvint de cette ſeparation.

PREMIERE LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE S'ETOIT RETIRE' dans une Communauté écléſiaſtique. Théodoſe lui écrit ſur l'avantage qu'il y a de mener une vie réglée. Il lui fait voir la beauté & l'utilité de l'Ordre.

J'AY reçû avec joïe, mon cher Eugene, la nouvelle que vous me donnez de vôtre retraite. Ce fut, dites-vous, les Entretiens que nous eûmes dans la Solitude d'Aminte qui vous en ont fait naître les premiéres penſées & qu'ainſi c'eſt à moi d'achever ce que j'ai commencé. Vous étes avec des Perſonnes de merite, dont vous n'avez qu'à ſuivre les ex-

& imiter les exemples. Leur vie vous servira de modéle pour régler la vôtre. Vous prendrez l'habitude de faire toutes choses avec ordre à leur exemple ; & c'eſt à quoi vous devez travailler ; puiſque ce n'eſt que la confuſion où l'on vit dans le Monde, qui vous a obligé de le fuïr. Perſuadé que vous êtes, qu'il n'y a rien de plus beau que l'Ordre, vous ne doutez point que ce ne ſoit un peché que de le troubler. Dans la confuſion rien n'eſt beau ni utile. Dans les Vergers les Arbres qui y ſont plantez confuſément, ne peuvent porter de fruit, ni être agréables à la vûë. C'eſt afin que la Terre leur partage ſon ſuc également, & qu'ils ne s'étoufent point, qu'on les plante avec ordre. Pourquoi une Armée eſt-elle agreable à ceux qui la voïent ſans danger en ordre de bataille ? L'amour naturel que nous avons pour l'ordre eſt la cauſe de ce plaiſir, & ſans cet ordre cette Armée pourroit être défaite, d'autant plus facilement qu'il y auroit plus de gens qui en cauſeroient le déſordre. L'ordre fait la beauté de l'Univers, & en Dieu la Juſtice, qui eſt un de ſes principaux attributs, n'eſt autre choſe que la force avec laquelle il conſerve l'ordre, & empêche qu'il ne ſoit impunément violé. Ce qui eſt ſi eſſentiel à Dieu, qu'il ne ſeroit pas ce qu'il eſt, ſi par ſa Puiſſance & par ſa Sageſſe il ne régloit même les déréglemens des Hommes, s'en ſervant pour compoſer l'harmonie des Siécles : ainſi que les Peintres ſe ſervent de l'ombre pour donner de l'éclat à leurs couleurs. Les pechez des Hommes qu'il ſoufre, font partie de cette harmonie, que nous n'apercevons pas, parcequ'il faudroit voir dans un même tems & d'une ſeule vûë

la suite de tous les Siécles ; ainsi que pour juger de la beauté d'un Vers, & comme les parties dont il est composé, expriment sa cadence, il faut entendre ces parties toutes ensemble.

Je fais, mon cher Eugéne, ces reflexions sur la beauté de l'Ordre pour vous le faire aimer. Faites atention à ce qui vous charme dans la Compagnie où vous êtes, vous trouverez que c'est l'Ordre qui ravit les Esprits les plus déréglez. Il n'y a personne qui ne lise avec plaisir la description que Virgile fait du travail des Abeilles. Ce n'est pas tant la beauté des Vers de ce Poëte qui plaît, que ce qu'il dit de l'ordre avec lequel ces insectes travaillent à faire leur miel.

Omnibus una quies operum, labor omnibus unus.
Mane ruunt portis, nusquam mora : rursus eosdem
Vesper ubi è pastu tandem decedere campis
Admonuit, tum tecta petunt, tum corpora curant.
Fit sonitus, mussantque oras, & limina circum.
Post ubi jam thalamis se composuere, siletur
In noctem, &c.

Nôtre vie & nos ocupations seroient plus réglées que celles de ces Insectes, si nous n'étions point corrompus. La vûe de nos actions & de nôtre conduite auroit été un spectacle agréable aux Anges, comme celle du travail des Abeilles l'est à nôtre égard : mais à present elle leur est un sujet d'horreur. Les brutes sont toûjours réglées, elles ne font rien

contre leur nature, & nous en toutes choſes nous renverſons l'ordre établi de Dieu, faiſans de la Terre un enfer, c'eſt-à-dire, un lieu de confuſion & d'horreur. *Ubi nullus ordo, ſed ſempiternus horror inhabitat.*

C'eſt l'idée, mon cher Eugene, qu'il faut avoir du deſordre, & vous en devez concevoir tant d'averſion, qu'il ne vous ſoit pas moins douloureux que l'harmonie de vôtre vie ſoit troublée par l'interruption de vos réglemens, que ſi quelque violence troubloit celle de vos membres & changeoit leur bonne diſpoſition. Dieu avoit attaché aux déréglemens des mœurs des ſentimens de douleur auſſi vifs qu'aux déréglemens de la ſanté: mais le peché nous a endurcis & nous a rendu inſenſibles aux douleurs ſpirituelles. On voit ſans peine le deſordre, on y vit avec plaiſir, & il eſt même difficile à preſent de faire comprendre aux hommes que c'eſt un mal de vivre ſans aſſujetiſſement à des Loix qui ordonnent les tems de toutes leurs actions, ce qui eſt un éfet & une marque d'un renverſement entier. Autrement pourroit on croire que ce n'eſt point un mal de faire toutes choſes ſelon ſa fantaiſie, & les diferens mouvemens de ſa paſſion? Ne ſommes-nous pas obligez d'agir raiſonnablement & de faire toutes choſes pour Dieu? Un Homme qui ſe couche, qui ſe leve ſans aucune régle, qui n'a aucun ordre dans ſes exercices, & ſuit dans tout ce qu'il fait ſon humeur, peut-il dire, que c'eſt la raiſon qui le fait agir; que toutes ſes actions ſoient entrepriſes pour Dieu, comme ſont celles d'une Perſonne qui vit dans une ſainte Communauté, & qui en ſuit les Régles? Car enfin en ſuivant toute ſa vie

l'ordre du réglement auquel il s'eſt aſſujeti pour Dieu, l'on peut dire qu'il ne fait rien que pour Dieu. C'eſt ce qui doit vous faire aimer la Communauté où vous êtes, & vous rendre fidelle à la pratique des réglemens qui en maintiennent l'ordre. Prenez garde d'en negliger aucun. Dans un concert de Muſique pour peu qu'on détonne, on le trouble. Peut-être même que Dieu a ataché les graces de vôtre ſalut à cette exactitude en des choſes qui ne paroiſſent d'aucune importance aux yeux des Hommes. C'eſt-là ſa conduite: il donne beaucoup à ceux qui lui ſont fidelles dans les petites choſes. Auſſi le caractere d'une vertu ſolide eſt de ne s'éloigner en rien de la Régle. Le Fils de Dieu nous en a donné l'exemple: l'ordre & le tems de ſes actions étoient réglez par ſon Pere, & il étoit ſi ſoûmis à cette régle, qu'aux nôces de Cana, il ne voulut pas changer l'eau en vin au moment que ſa Mere l'en pria, parceque, dit-il, l'heure n'étoit pas venuë de faire ce miracle, qu'il fit un moment aprés, ſans doute, à l'heure qui lui avoit été marquée par ſon Pere, laquelle il n'avoit pas voulu prevenir.

C'eſt, dis je, cette exactitude à faire toutes choſes par régle & dans leur tems, qui fait l'uniformité de la vie des Saints, & qui la rend ſi belle. Dans un bâtiment ce n'eſt point tant la beauté de chacune de ſes parties que leur ſimmetrie ou diſpoſition, qui le rend conſiderable. Ce qui fait pareillement le merite des Saints, ce ne ſont point quelques actions: c'eſt toute leur vie; qui eſt comme un tiſſu ou aſſemblage d'action raiſonnables, c'eſt-à-dire, qui ſe font par régle, & qui n'ont point pour principe le caprice & le hazard.

Ceux qui violent sans scrupule les réglemens des Compagnies où ils vivent, parce-qu'ils n'y sont point, disent-ils, obligez, ne considérent pas qu'en negligeant ces réglemens ils mépriſent la Loi de Dieu. L'Ecriture ne dit-elle pas que chaque choſe a son tems, qu'il y a un tems de travail, un tems de repos, un tems pour pleurer & pour rire, un tems de parler & de se taire ? Ceux donc qui n'observent aucun tems, qui se lévent & se couchent tantôt à une heure, tantôt à une autre, qui ne gardent aucun ordre dans leur étude, qui étudient quand il faut se promener, & qui se divertiſſent lorſque l'heure du travail eſt venuë, peuvent ils penſer que leur vie ſoit réglée ſelon la ſageſſe, c'eſt-à-dire, ſelon que Dieu l'ordonne, & qu'ils peuvent vivre dans ces déréglemens ſans craindre ſa juſtice ? Cette malheureuſe liberté qu'on prend de faire tout ce qu'on veut, eſt une preuve & une ſuite de la corruption de l'Homme. Car qu'eſt ce qu'être corrompu ? C'eſt n'être pas ce qu'on devoit être. Quand un Horloge ſonne à contre-tems, ou qu'elle ne ſonne point du tout, ne dit-on pas, ou qu'elle a été mal faite, ou qu'elle a été gâtée ? On ne peut pas dire que l'Homme a été mal fait. Quand on voit donc des Perſonnes qui veillent dans le tems qu'il faut dormir, qui parlent quand il faudroit ſe taire, & lorſqu'ils parlent dans le tems, s'entretiennent des choſes qu'il faudroit taire, qui négligent de ſçavoir ce qu'ils ſont obligez d'aprendre, & qui étudient ce qu'ils devroient ignorer, peut-on dire qu'elles ſont ce qu'elles devroient être, puiſque la nature de l'Homme eſt d'agir par raiſon, & de ſuivre en toutes choſes l'ordre de Dieu ?

Est il possible qu'on regarde ce desordre comme une chose indiferente, & qu'on s'imagine qu'on puisse quitter sans peché ce que la raison nous presente, pour suivre ce que nous inspire la concupiscence, dont le mal, selon l'Apôtre, est qu'elle est ennemie de la Loi, & qu'elle ne peut s'y assujetir. En verité si une vie déréglée ne nous fait pas horreur; c'est une marque que nous sommes déréglez nous mêmes. Si nous n'en sentons pas la pesanteur, c'est parceque nous sommes dans l'endurcissement. Nous avons promis dans le Baptême de combattre la concupiscence; nous sommes donc obligez, quand nous n'aurions point d'autre engagement de resister à toutes les tentations qui nous détournent de l'ordre, & nous portent à faire ce qui a plus de raport avec de certaines inclinations presentes, qui changent un moment aprés. Aussi ceux qui suivent leur humeur, n'ont aucune régle constante. Le déréglement de leur conduite peint les desirs déréglez de leur cœur.

Pour vaincre cette corruption ne perdez jamais de vûë les jugemens de Dieu, & en pesant chaque action, considerez ce qu'il en jugera. Tout ce qu'on fait par humeur sera puni. Ce qui n'est point dans l'ordre ne peut plaire à celui qui comme Juge souverain & la Justice même, est obligé de punir le désordre. Pendant que cette consideration vous sera presente, vous vous assujetirez sans peine à vos réglemens. Si vous vous en dispensez, ce ne sera que pour faire quelque chose de meilleur, avec l'aprobation de vos Superieurs Ils sont éclairez & ils ne regardent dans les réglemens de leur Compagnie que la volonté & la gloire de Dieu, qu'ils suivent par tout, en

quitant leurs réglemens quand elle leur paroît ailleurs. C'eſt pour cela qu'ils ne s'atachent à rien par vœu, afin de ſuivre Dieu plus librement Car ce n'eſt pas pour vivre dans une molle liberté : Ils vivent avec autant de regularité qu'aucune autre Compagnie. Les Superieurs, comme vous le remarquerez, gouvernent avec douceur ; mais ces ménagemens dont ils uſent, n'aboutiſſent pas à des complaiſances lâches. Ils ſçavent qu'ils ne ſont établis que pour empêcher le deſordre, & ils ne craignent point que la ſeverité moderée par la charité & la prudence, ſepare de leurs Corps ceux qui n'y ſont atachez par aucun lien indiſſoluble. Ils ſont perſuadez que c'eſt la diſcipline qui lie & entretient les Communautez ; que ſans la ſeverité des Capitaines les plus grandes Armées ſe diſſiperoient en un moment : que jamais les Compagnies ne ſont plus nombreuſes que lorſqu'elles ſont plus reguliéres, & que c'eſt la regularité, qui comme un parfum atire tout le Monde. Outre que l'ordre eſt ſi neceſſaire, que l'on ne peut s'en éloigner ſans ſe faire mal : Ces déréglez trouvent leur ſuplice dans leur déréglemens. De là vient que les Communautez ſont inſuportables à ceux-même qui les déréglent La paix & la joïe ſont les fruits de l'Ordre, comme les murmurez, les queréles, les chagrins, ſont un éfet de la confuſion qui écarte tout le Monde. Un eſprit raiſonnable prendroit il le deſſein d'entrer dans une maiſon de confuſion, ou d'y demeurer quand il s'y eſt engagé imprudemment ?

Ajoûtez à toutes ces choſes, mon cher Eugéne, que la regularité fait la principale partie de la Penitence, ſans laquelle il n'y a point

de salut. Cette Penitence consiste dans une resistance continuelle aux inclinations corrompuës de la chair. Celui qui ne fait donc jamais ce qu'il desire, qui n'agit que par un ordre qu'il sçait être aprouvé de Dieu, est vraiement Penitent. Sa penitence est certainement plus parfaite que celle de ceux qui font de rudes mortifications un jour de la semaine, & qui aprés cela acordent à leurs inclinations tout ce qui ne leur paroit pas un vice grossier, ne s'apliquant point à combatre & à surmonter la concupiscence, qui est, comme nous avons vû, la source du libertinage & du desordre. J'ai toûjours remarqué, que nous ne quitons l'Ordre que parceque nous ne sommes pas Penitens, que nous aimons nos aizes, & les plaisirs sensibles. Aussi selon que l'on est dans un état où les plaisirs sont interdis, & ou les ocasions ne s'en presentent pas, on est moins sujet au desordre. Le luxe a mis le desordre & la confusion dans les Republiques, & les a ensuite renversées. Les Pauvres sont mieux réglez que les Personnes riches, *stultitiam patiuntur opes.* Ce fut la Pauvreté, comme dit un Historien, qui conserva si long-tems le bon ordre dans Lacedemone; & qui en fut comme la maitresse ainsi que parle cet Historien. *Et hac disciplina magistrâ paupertate hactenus stetit.* Un Poëte Latin s'est plaint qu'il n'y avoit point de crimes, ni de debauches dont les Romains ne se fussent rendus coupables depuis qu'ils étoient devenus riches.

Servabat castas humilis fortuna latinas
Quondam; nec vitiis contingi parva sinebat

Tecta labor, somnique breves, & vellere thusce.
Vexata, duraque manus ac proximus urbi
Annibal, & stantes collina in turre mariti.
Nunc patimur longæ pacis mala : sævior armis
Luxuria incubuit ; victumque ulciscitur orbem.
Nullum crimen abest, facinusque libidinis, ex quo
Paupertas Romana perit.

Aimez donc la pauvreté, mon cher Eugene, si vous voulez vivre regulièrement. Combatez avec la necessité. Ne vous servez des Creatures que lorsque vous ne pouvez pas vous en passer. Vous ôterez à la concupiscence qui l'entretient & l'augmente ; & vous n'aurez aucune peine à vous assujetir à la Régle. Vû que l'harmonie, pour ainsi dire, d'une vie réglée à ses plaisirs, aussi bien que les operations du corps, qui sont douces, lorsque leurs mouvemens sont réglez. Il est vrai que les plaisirs que l'on trouve dans les divertissemens du Monde sont plus sensibles : mais aussi comme ils sont plus violens, ils passent bientôt. Ceux des personnes réglées sont durables, & ne sont point sujets à ces vicissitudes de plaisir & de chagrin que les Gens du monde éprouvent. Un veritable Chrétien ne peut avoir d'estime pour des joïes passageres qui sont suivies des tourmens éternels Il ne trouve de consolation que dans l'éternité bienheureuse qu'il espere.

Cette esperance ne peut être fondée que sur la regularité ; puisque la seule perseverance est couronnée, & que la perseverance n'est

qu'une pratique reguliére & conſtante de la vertu. Continuez donc, mon cher Eugene, de courir dans cette carriére où vous êtes entré. Je voudrois être le Compagnon de cette courſe, comme je l'ai été de vos voïages, ſi je n'étois ataché ailleurs, uni néanmoins d'afection avec vous autant que le peut être celui qui eſt vôtre tres-humble ſerviteur.

THEODOSE.

SECONDE LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE CHARME de la douceur de son état, en avoit fait une peinture à Théodose comme d'une felicité parfaite. Il lui avoit marqué qu'il ne trouvoit plus de dificulté.

J'AY apris à mon Corps, *ce sont ces paroles,* à vivre d'intelligence avec la raison. J'oblige le sommeil de venir dans le tems réglé, parceque je ne lui en donne point d'autre. L'abstinence me fait trouver toutes les viandes saines & agreables. Je sens tous les jours de nouvelles ardeurs pour la verité; & quand je considere qu'elle

se découvre à moi qu'elle se laisse voir, & que je lis dans le Cantique des Cantiques les empressemens de l'Epoux & de l'Epouse, il me semble voir mon état.

Théodose qui avoit beaucoup d'experience crut devoir avertir Eugene que la vie des Communautez étoit quelquefois trop douce ; qu'il falloit travailler. Quoique Théodose ne fut pas d'avis qu'Eugene sortit si-tôt de sa retraite, il prit néanmoins occasion de ce qu'il lui avoit écrit, de lui parler de la vie laborieuse d'un Ecclesiastique vertüeux, & de le persuader qu'elle devoit être toute emploïée à aider ceux qui ont besoin de secours, & à sanctifier les Ames. C'est le sujet de cette seconde Letre.

QUE vous êtes obligé à Dieu mon cher Eugéne, d'acompagner de tant de douceurs vos exercices. C'est pour vous les faire aimer, & vous atirer à lui. Cette felicité dont il vous fait joüir, ne doit pas être la fin, mais un atrait seulement. Ce seroit en abuser que de s'y opposer. Les plaisirs que vous trouvez dans vôtre devoir sont justes, parceque vous vous en servez pour aller plus loin. On est criminel quand on établit sa felicité par tout ailleurs qu'en Dieu seul. Ceux qui la cherchent dans les plaisirs des yeux, des oreilles, & sur tous les autres sens, qui sont

comme les passages du corps où la volupté se rencontre, pechent manifestement. Il y en a dont l'erreur n'est pas si grossiére. Ils se font une espece de beatitude, qui paroît établie sur la vertu, quoi, qu'en éfet, elle n'ait pour fondement, qu'un amour de soi-même qui fait qu'ils se remüent jusques à ce qu'ils aïent trouvé une situation aisée dans leur état. Tout y est étudié pour la commodité. Leurs exercices de devotion sont tellement compassez, qu'ils sont commodes : Ils corrigent l'amertume de la Penitence avec tant d'art, qu'ils en font une espece de déliçes. En un mot, la vie qu'ils ménent n'est diferente de celle des Gens du Siécle, que par les objets : c'est un même principe qui les fait agir, c'est-à-dire, l'amour propre.

On peut même dire, que dans le Monde on est plus endurci au froid & au chaud ; qu'on mange avec plus d'indiference les viandes qui se rencontrent. Les maladies capables de détacher de la Terre & de faire comprendre qu'on n'y est pas pour toûjours, font au contraire, que les personnes dont nous parlons, perdent leur dévotion. Aussi tôt que le mal les ataque, ils se laissent vaincre, & se rendent si esclaves de leur corps, qu'il n'étudient plus que ce qui le peut conserver. On peut ménager sa santé, mais il faut que ce soit dans la vûë de servir Dieu & le Prochain. La santé du corps n'est pas nôtre fin. La vie ne doit pas être emploïée à se bien porter. Il faut travailler ; & comme ce Soldat Grec, plûtôt que de lâcher le bord du Vaisseau ennemi où il vouloit donner le tems d'entrer à ses compagnons ; aprés s'être laissé couper les mains l'une aprés l'autre, l'arrêta avec les

dents : quand on a mal à la tête, il faut agir ; quand on ne peut pas marcher, il faut que la tête travaille. Si on a perdu sa vûë, il faut donner ses oreilles & sa langue au service du prochain. L'aplication qu'on peut donner à sa santé, c'est de se faire robuste, de s'endurcir contre le froid & le chaud, de se passer de ce qui est necessaire à ceux qui sont foibles. Si on previent la maladie que ce soit par la sobrieté & par l'exercice. La diéte doit être nôtre grand remede, lorsque nous sommes malades.

Ceux qui ne voudroient pas troubler leur tranquilité, par un acte de charité tant soit peu penible & chagrinant, ne peuvent atendre d'autre recompense que la douceur de la vie qu'ils ménent. Les Epicuriens faisoient consister la felicité dans une vie semblable, exemte d'inquietude & de peine. Epicure ne beuvoit que de l'eau, il ne mangeoit que du pain avec un peu de fromage, vivant dans la retraite, dégagé de toutes les afaires du monde. Si on ne condamne pas de crime ceux qui alient la dévotion avec une vie infructueuse pour le Prochain, au moins on a droit de dire qu'ils sont des arbres agreables à la vûë par leurs feüillages, qu'on coupe & qu'on met au feu, parcequ'ils ne portent point de fruit ; ou que ce sont des serviteurs inutiles qui ne dissipent pas le bien de leur maître, mais aussi qui ne le faisant point profiter, seront, comme le dit l'Evangile : *jetez hors de la maison pieds & mains liées.* On ne peut pas aleguer, que les Anachorêtes, à qui l'Histoire écléſiastique donne tant de loüanges, n'ont point servi les Hommes avec qui ils n'avoient aucun commerce. L'amour propre ne

trouvoit point où se reposer dans une vie si dure : Et ils étoient d'un puissant secours aux Peuples pour qui ils prioient sans cesse.

Nous devons aimer tous les Hommes, mon cher Eugene, de cet amour tendre dont nous aimons les membres de nôtre corps. Nous faisons tous ensemble un seul corps que Dieu aime. Il fait du bien non seulement à ceux qui en sont les membres honorables, mais à ceux mêmes qui sont gâtez. Nous devons imiter une si grande charité ; & c'est cette vertu qui combat & qui surmonte l'amour propre, qui fait qu'on ne pense qu'à soi. Quand on a de la charité, on pense plus à secourir les miserables, qu'à prendre ses aises. Une bonne Mere s'aplique continuellement a faire que ses Enfans ne soufrent point. Celui aussi qui a la charité dans le cœur, est toûjours en mouvement. Il va chercher le pauvre. Il aide le foible. Il console l'afligé. Il a les yeux ouverts sur les besoins de l'indigent. Il ménage toutes les ocasions de servir les uns & les autres. Et si le Soleil se couchoit sans qu'il eût fait aucun bien, il se plaindroit d'avoir perdu sa journée ; comme un grand Empereur se plaignoit de lui même à ses amis quand il avoit laissé passer un jour sans faire quelque liberalité. *Amici diem perdidimus.* Il défend l'Innocent qu'on ataque mal à propos. Il débroüille, & termine les quereles. Il visite les Malades. Il solicite la cause de l'opressé. Il va de l'Hôpital aux Prisons. Le saint Concile de Trente nous dit que le soin des Personnes miserables, *Cura miserabilium personarum*, doit être une des principales ocupations des Eclésiastiques.

Les Gens du monde se délassent dans les

exercices pénibles de la chasse, dans l'aplication du jeu des échecs. Le divertissement quand on travaille, n'est necessaire qu'afin que le corps & l'ame ne s'épuisent pas en faisant une même chose trop long tems ; ainsi le seul changement de travail est un divertissement. *Occupatis mutatio negotiorum relaxatio est* La tête, aprés la meditation se delasse, quand les pieds agissent. Aprés le travail de l'étude, mon cher Eugene, que vôtre divertissement soit quelque bonne œuvre. Prenez tant d'habitude à faire le bien, que ce vous soit un plaisir de procurer du soulagement à ceux que la misere accable. En vous promenant, en voïageant faites du bien comme le faisoit Jesus-Christ, selon que le dit l'Ecriture : *Pertransiit benefaciendo & sanando omnes.* Nous ne pouvons pas, comme lui, redonner la vûë aux aveugles, faire marcher droit les boiteux, mais nous pouvons servir de guide aux aveugles, & d'apui aux boiteux.

Jesus-Christ dans tout ce qu'il a fait, est nôtre modele. Il est cette lumiére interieure qui *éclaire tous les hommes.* Le Verbe est nôtre raison qui nous parle interieurement, & nous avertit de nôtre devoir. Quand les Hommes sont sortis hors d'eux mêmes sans y vouloir voir, ni entendre le Verbe divin, il s'est fait chair, & se presentant à leurs yeux, il s'est fait voir sensiblement, & a parlé à leurs oreilles. Il n'est pas moins nôtre lumiére & nôtre raison, pour avoir pris un corps. Ainsi pu'squ'on n'est point raisonnable qu'en consultant la raison ; il faut toûjours avoir Jesus-Christ devant les yeux, & se conformer à ce qu'on aprend de lui dans son Evangile. Sa vie a été laborieuse, toûjours agis-

sante pour le service du prochain, par raport à la gloire de son Pere. Il est mort pour reconcilier les Hommes avec lui, & en faire ses adorateurs. Nôtre charité devroit être semblable, & si grande, que nous fussions prêts de répandre jusqu'à la derniére goute de nôtre sang, si cela contribuoit à faire adorer Dieu. Car c'est Dieu qui doit être la fin de la charité que nous devons au prochain, & ce n'est que pour faire trouver la verité agréable, qui est amere à la concupiscence, qu'il faut emploier la douceur des caresses. Nôtre amour doit être un torrent qui entraîne dans le sein de Dieu tout ce qui se trouve devant lui : un feu qui échauffe & qui embrase tout ce qui en aproche : un poids qui fasse violence, & qui emporte tout. Qu'on ne s'aproche point de nous, qu'en même tems on ne se sente arraché de la Terre, échaufé de l'amour divin, & porté vers Dieu.

Comme le Créateur a placé le Soleil dans le Ciel au milieu des Planetes, pour leur donner de la lumiére & du mouvement ; il met aussi dans son Eglise parmi les Fideles, des Ames éclairées & ardentes, qui communiquent à tout ce qui est autour d'elles, & leur lumiére & leur feu. Rien ne leur resiste. Il faut que tout cede & suive leur mouvement. Pour remuër toute une Province, il ne faut qu'une de ces grandes Ames, que Dieu remplit d'une plus grande charité, selon les desseins qu'il a sur ses Elûs. Car il ne signale pas seulement sa puissance, en sauvant par sa grace, ceux à qui il fait misericorde ; sa sagesse éclate dans l'ordre de la predestination. Il a réglé les choses de toute éternité, de sorte que la disposition generale & particuliére

des siécles est utile à ceux qu'il aime. Les rencontres de la vie, sont heureuses pour eux. La disposition du Monde fait que chaque Element prend sa place; que les Astres roulent, que les Riviéres coulent, que les Arbres croissent. L'ordre que la Sagesse de Dieu établit dans le Monde spirituel fait la même chose. Les Personnes zélées qu'il fait naître dans certaines Provinces détruisent le peché, & alument le feu de la charité par tout: Ce qui est l'une des principales causes du salut des Predestinez.

Quelle gloire, ô mon cher Eugene, d'être l'instrument de Dieu dans l'execution des desseins qu'il a sur ses Elûs, d'être son Coadjuteur dans l'œuvre de leur salut! Quelle marque plus évidente de predestination, que ce zele dont nous parlons; car tous les Predestinez composent le Corps de l'Eglise, & c'est le propre des membres de s'aider les uns les autres. On n'est pas du Corps de l'Eglise si on ne se sent point interessé dans le salut des Membres de l'Eglise. Ce zele, dis-je, est le caractere des bons Prêtres. Ce fût par le sang que les Levites répandirent de leurs plus proches parens, qui avoient adoré le veau d'or, qu'ils consacrérent leurs mains, comme Dieu l'a dit. *Consecrastis manus vestras hodie Domino, unusquisque in filio & in fratre suo, ut detur vobis benedictio.* Et ce fut pour avoir tué un Israëlite qui pechoit avec une Madianite, que Phinées merita que Dieu lui fit cette promesse. *Erit tam ipsi quam semini ejus pactum Sacerdotii sempiternum, quia zelatus est pro Deo suo.* Phinées n'a plus de Successeurs selon la chair, mais tous ceux qui ont son zele, sont ses veritables Enfans; par con-

sequent heritiers de son Sacerdoce, comme tous ceux qui croïent, sont Enfans d'Abraham & heritiers de la promesse qui lui a été faite.

Dans ce tems, mon cher Eugene, que vous vous disposez aux saints Ordres, demandez à Dieu un zele qui vous retire de cette mole oisiveté, où tant d'Ecléſiastiques languissent, & vous fasse combatre pour Dieu. Que par tout où vous ferez le vice s'en retire: que les lieux de débauche se ferment: que les blasphemateurs tremblent. Qu'on puisse dire de vous ce qu'Abigail disoit à David, *prælia Domini, Domine mi, præliaris.* Faites ensorte que les ignorans soient instruits; que les pauvres soient aidez; que les malades soient secourus; qu'on établisse des Ecôles, des Hôpitaux, des Maisons pour retirer des Orphelins, & pour renfermer les Personnes déréglées. Apaisez les quereles: reconciliez les ennemis: obligez ceux qui ont des procez de les terminer.

Ne craignez point qu'en faisant ces choses, vous vous ingeriez contre la volonté de Dieu. La vocation de tous les Hommes est d'empêcher le mal & de faire le bien. Quand on voit des Gens qui vont tomber dans l'impureté, qui s'enyvrent, qui blasphément, on est obligé de s'y oposer. Il y a pour cela un ordre du Ciel à tous les Hommes. Tout miserable qui nous represente sa misere, nous donne Mission de la part du souverain Maître pour l'aider.

Il faut que je vous ouvre mon cœur, mon cher Eugene, & que pour soulager ma douleur, je gemisse avec vous sur l'etat present du Christianisme. A peine voit-on quelque

trace de Religion. Car qu'eſt ce que la Religion qu'une fidelité à rendre à Dieu ce que nous lui devons : & qu'avons nous que nous ne lui devions ? Nos yeux, nos oreilles, nos mains, nos pieds, ne ſont-ils pas à lui ? N'eſt-ce pas de ſa bonté que nous avons reçû l'intelligence, & nôtre liberté ? Pourquoi nous a-t'il mis au Monde que pour l'éxecution de ſes deſſeins. Un Procureur ſe croit obligé de faire les afaires de ceux qui ſe repoſent ſur ſes ſoins, & qui lui donnent de l'argent. Un Artiſan de faire la beſongne dont il a reçû le prix Un Valet de ſervir ſon Maître qui lui païe ſes gages. Pas-un ne penſe à ſervir Dieu, ſi ce n'eſt de parole. Perſonne ne s'y croit obligé. Cependant c'eſt lui qui nous nourrit, qui nous conſerve. C'eſt de lui que dépend nôtre bonheur & nôtre malheur. Qui eſt celui qui dans les lieux, dans les emplois, dans l'état où il ſe trouve, tâche de reconnoitre s'il y a quelqu'ouvrage de Dieu à faire, & qui ſe croïe par juſtice obligé d'y contribuer de toutes ſes forces. Chacun penſe à ſoi, & avance ou recule, ſelon que ſon interêt particulier le fait marcher, ſans conſiderer ſi en s'ingerant il ne trouble point l'ouvrage de ſon Seigneur, ou s'il empêche qu'il ne ſe faſſe en ſe retirant mal à propos. Les Laïques dans une afaire qui regarde ſa Gloire, & que tout le Monde peut faire, en renvoïant l'execution aux Prêtres : le Curé à ſon Vicaire ; & le Vicaire, & tous ceux qui ne ſont pas en charge, s'imaginent qu'il n'y a que celui, qui joüit de certains revenus, qui ſoit obligé de faire adorer Dieu, & de travailler à faire executer ſes deſſeins.

Soufrez, mon cher Eugene, que je ne paſſe

pas legérement sur cette matiére ; & qu'étant vivement touché de l'indiference pour Dieu où vivent les Hommes, je me souvienne de ce que Dieu ordonna à Moïse d'être lui même avec tout le Peuple l'éxecuteur des Loix qu'il avoit établies contre le Pecheur. *Sit primum manus tua super eum, & postea omnis Populus mittat manum.* Il vouloit que le plus considerable du Peuple Juif jetât la premiére pierre contre celui qui auroit violé sa Loi ; & on obeïssoit à Dieu si éxactement en ce point, que lorsqu'un Criminel avoit été condamné à la mort, chacun faisoit gloire de lui donner le coup de pierre qui l'écrasoit. Dieu ne commande point aux Chrétiens de verser le sang de leurs Fréres, pour criminels qu'ils puissent être, mais il demande d'eux un plus grand zele pour détruire le peché que n'avoient les Israëlites. Ce n'a été que pour marquer ce zele, qu'il vouloit que nous eussions, qu'il fit cette Ordonnance au Peuple Juif, que chacun trempât ses mains dans le sang du Violateur de la Loi ; comme pour nous faire comprendre avec quels déchiremens de cœur nous devons entendre les blasphêmes, qu'on vomit contre son saint Nom, il ordonna que les Juifs dans ces ocasions déchirassent leurs habits.

Le Seigneur sçait bien se faire servir ; mais malheur à ceux qu'il fait servir à ses desseins, comme le Diable & Judas ont servi à l'œuvre de la Redemption des Hommes. On croit que c'est assez faire que de ne point injurier Dieu, comme si un Valet s'aquitoit de son devoir envers son Maître en ne le soufletant pas. Qu'elle peut être la volonté de Dieu, sinon, comme il nous le fait connoître par ses Ecri-

tures, que tous les Hommes soient sauvez ; & qu'ainsi nous travaillions au salut des Ames avec zele, comme des Serviteurs fidéles doivent s'apliquer à executer les ordres de leur Maître.

Quelle marque plus évidente que nous n'avons point cette fidelité, & que nous sommes bien éloignez de nous donner au service de Dieu, & de prendre ses interêts, que cette froideur avec laquelle nous voïons tous les jours qu'on l'ofense ? On le blasphême en nôtre presence sans que nous en soïons touchez ; on viole ses Loix sans que nous nous y oposions. On n'est point indiferent pour ce que l'on aime ; on ne voit point sans douleur outrager son Pere ; & brûler sa propre maison sans se remuër pour en éteindre le feu. Un veritable Fidéle qui considere Dieu comme son Pere, & l'Eglise comme sa maison, est percé de douleur quand Dieu est ofensé, & que l'Eglise est en feu. Quand il voit que personne n'a Dieu devant les yeux ; que le Marchand ne pense qu'à tromper ; que l'Artisan n'a point de fidelité ; que les Magistrats sont peu apliquez à rendre la justice ; qu'il n'y a point d'union entre les Fréres ; point de paix entre les voisins ; & que chacun regardant son Prochain comme son ennemi, ne cherche qu'à lui nuire, & à s'élever sur ses ruines. Il n'y a plus de régles. C'est la passion qui fait tout. On renverse les plus saintes Loix de la Religion. On méprise les conseils de l'Evangile. On n'a point d'ardeur pour la verité. Qui sont ceux qui se font une afaire de la connoître ? Ceux qui la connoissent ne la pratiquent pas.

Pour l'Eglise, plusieurs y entrent en aparence

rence pour la servir ; mais en efet, ils se jettent sur elle comme sur un ennemi vaincu & terrassé. Ils tâchent de s'enrichir de ses dépoüilles, sans craindre la justice de son Epoux. Sa discipline est ignorée. Si on l'étudie, ce n'est pas pour prendre son esprit, mais pour ne pas perdre le benefice qu'on ambitionne, en s'écartant des régles qui sont encore en vigueur dans le Palais, car peu se mettent en peine du jugement de Dieu : on ne considere que ceux des Hommes à qui il plait de garder encore de certaines régles dans le tems qu'ils en mépriſent de plus essentielles. Qui est ce qui regarde les irregularitez comme des marques que Dieu n'apelle pas à l'Eglise? chacun les prend simplement comme une obligation de recourir à des dispenses. Personne ne consulte ses forces en prenant des charges : on les recherche pour soulager sa misere, ou pour aider son ambition. On ne se prepare pas pour en être digne. On ne pense qu'à les obtenir. Pour cela on s'insinuë dans l'esprit de ceux qui peuvent les procurer. On tâche de les gagner par de lâches complaisances, par des flateries criminelles. On se rend leur esclave & le ministre de toutes leurs passions. Quand on a envahi une Dignité écléſiastique, on en consume les revenus en bâtimens superbes, en équipages, en jeux, en festins ; & lorsqu'il les faut quiter, & que la mort s'aproche, au lieu de penser à reparer le mal qu'on a fait, on donne son Benefice à un Néveu qui fera encore plus de mal, & qui commencera de meilleure heure à faire un dégât déplorable dans l'Eglise.

Qui donnera à nos yeux une fontaine de larmes, mon cher Eugéne, pour pleurer tant

de miseres ? N'entrez-vous pas dans les sentimens de ces Juifs fidéles, qui sur le bord du fleuve de Babylone versoient des torrens de larmes, pensant à la captivité de Sion ? Comment peut-on rire & se divertir parmi les miseres de l'Eglise, qui est reduite à une condition plus fâcheuse que celle de Sion ? Ne devons-nous pas regarder les choses presentes comme un débordement d'eau, ou une incendie, ou comme le sacagement d'une Ville prise par force ; & excitez par les cris de ceux qui se perdent, ou touchez par la misere de ceux qui perissent, sans s'en apercevoir : qui dorment lorsque le torrent va entrainer leur maison, ou qu'elle est en feu, ou qu'ils vont être tuez par leur ennemi qui y entre l'épée à la main. Animez, dis-je, par tous les mouvemens que la vûë de tant de perils imprime dans une Ame qui n'est ni de pierre ni de bronze, ne devons-nous pas éveiller l'un, & l'avertir du danger, courir aprés l'autre, & lui donner la main pour le retirer de l'eau, ou du milieu des flâmes, charger sur ses épaules celui qui ne peut marcher, tâcher de conserver la vie à un miserable, & de sauver quelque riche meuble, c'est-à-dire, quelque Ame pretieuse aux yeux de Dieu ?

Vous ne pouvez pas vous égarer, mon cher Eugene, en suivant vôtre zele, si aïant Jesus-Christ devant les yeux, l'exemple de sa vie est vôtre régle. Il nous a apris, qu'aprés avoir été avec les Pecheurs dans le dessein de les convertir, il faut se retirer dans la solitude pour converser avec Dieu & se sanctifier soi-même. Aprés avoir agi le jour, il passoit la nuit en priére. *Erat pernoctans in oratione Dei.* C'est dans la priére qu'on entretient le

feu de la charité, qui s'éteint, si on le néglige; pendant que la concupiscence fait naître le feu d'un faux zele, qui n'est qu'une secrete ambition de se rendre considerable par des actions de charité éclatantes, ou l'éfet d'une humeur inquiete, qui ne peut soufrir le repos & le calme d'une solitude sainte telle que la vôtre. Je n'ai pas voulu la troubler. Je vous exhorte d'y vivre encore quelque tems pour preparer ces armes fortes avec lesquelles nous vous verrons combatre pour Jesus-Christ contre les pecheurs. Je demande à Dieu la grace d'être une de vos premiéres conquêtes. Je me rendrai avec plaisir. THEODOSE.

TROISIEME LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE ETOIT PREST de prendre un Emploi écleſiaſtique. Théodoſe, dont il avoit demandé les avis, lui fait prévoir les dangers qu'on trouve hors de la Solitude.

J'APRENS avec plaiſir, mon cher Eugene, que vos Superieurs penſent à vous donner de l'emploi, car c'eſt une marque qu'ils ſont contens de vous. Mais quand je conſidere que vous alez ſortir de la ſainte Maiſon où vous êtes, comme dans un port aſſûré, en prevoïant les tempêtes auſquelles vous ſerez expoſé, je ne puis vous diſſimuler que je crains pour vous.

O quid agis ? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides, ut
Nudum remigio latus,
Et malus celeri saucius Africo,
Antennaque gemant, ac sine funibus
Vix durare carinæ
Possint imperiosius
Æquor ?

Nous sommes trop foibles pour vivre dans le monde ; & le seul moïen de n'y pas perir, est de s'en éloigner. Il est vrai que nous ne sommes pas faits pour la solitude, & que cet éloignement naturel que nous en avons est une preuve que l'homme est né pour vivre avec les autres hommes. Mais il en est de l'inclination que nous avons pour la societé comme de celle que nous avons pour boire & pour manger. Nous sommes obligez de combatre par le jeûne le déreglement de la faim & de la soif. Cette pante que Dieu avoit donnée à chaque homme vers les autres hommes n'est plus dans l'ordre : si nous la suivions, nous tomberions dans le mal ; il faut donc y resister, & lui opofer la retraite, n'aprochant des hommes que par necessité. Dans un état de santé nous nous serions fortifiez & aidez les uns les autres, pour aler à Dieu, mais à-present nous sommes des malades qui nous infectons. Un fruit pourri gâte les autres qui le touchent ; les hommes de même se communiquent leur corruption.

C'est une verité, mon cher Eugene, dont il est important d'être instruit entrant dans le commerce du monde. Si on ne croit pas qu'il est infecté, & qu'on s'y doit precautionner

comme dans un lieu pestiferé, tôt ou tard on sera surpris. Aussi l'Apôtre saint Jaques dit, *que la Religion & la pieté pure & sans tache aux yeux de Dieu, consiste à se conserver pur de la corruption du siécle.* Nous sommes tellement disposez que nous pensons, que nous disons & faisons ce que nous apercevons que les autres pensent, disent ou font; ainsi comme presque tous les hommes sont corrompus dans leurs maximes, dans leurs paroles & dans leurs actions, on devient mauvais aussitôt qu'on vit avec eux. Il les faut donc fuir. C'est ce qu'ont fait les Saints. Ils ont tous aimé la solitude, qu'ils n'ont quité que lorsque Dieu a voulu se servir d'eux pour guerir les hommes, dont le mal étant contagieux, ce n'étoit qu'en tremblant & avec des preservatifs qu'ils les aprochoient; aussi aprés avoir apliqué les remedes, ils s'enfuïoient promtement pour ne pas être ataquez du mal, qu'ils avoient voulu guerir.

On ne fait pas assez de reflexion sur le precepte qui nous défend de tenter Dieu. On sçait bien qu'on ne doit pas se jeter du haut d'une maison dans l'esperance que l'on sera soûtenu par les Anges; mais on ne considere pas, que lorsque l'on se jete dans le monde, il est impossible sans un secours de Dieu extraordinaire & miraculeux, de ne se pas blesser. Et quelle esperance bien fondée avons-nous que Dieu fera un miracle en nôtre faveur: qu'il nous envoïera ses Anges pour nous défendre de la corruption du siécle: quand nous nous exposons temerairement, que nous sentons du dégoût pour la retraite où il nous avoit apelé, que nous avons une passion violente de reünir le monde que nous avons qui-

té ; & que nous voulons avoir part à tout ce qui s'y fait, & à tout ce qui s'y dit ? Avons-nous, dis-je, lieu de croire alant contre ſes ordres, qu'au milieu de la corruption generale du monde, il nous conſervera purs ; & que les flâmes de la concupiſcence qui y ſont alumées nous épargneront, comme le feu de la fournaiſe de Babilone les trois enfans que Dieu protegeoit ? Ceux qui ſortent de leur retraite, lorſque Dieu le leur ordonne, peuvent avoir cette confiance comme vous, mon cher Eugene, qui obéïſſez à vos Superieurs, par qui Dieu vous parle. Cependant vous devez encore craindre le monde comme un lieu plein de ſerpens & de lions. Et ne vous imaginez pas que cette crainte ne ſoit neceſſaire que lorſque l'on prend des emplois, qui engagent dans le grand monde. Faites atention à ces goufres ou tourbillons que vous avez vû dans les riviéres. D'abord qu'un bateau a touché les premiers cercles de ces goufres, il tourne avec eux, il s'engage de plus en plus, juſqu'à ce qu'enfin leur mouvement, qui eſt ſpiral, le porte au centre, où aprés avoir tourné quelque tems il ſe trouve englouti & diſparoît tout d'un coup. Il en eſt de même du monde, pour peu qu'on en aproche, il vous atire inſenſiblement ; en peu de tems on ſe voit au milieu des plus grands embarras, où aprés avoir tourné dans le cercle d'afaires qui n'ont point de fin, on eſt telement étourdi, que ſans apercevoir ſon malheur, on s'abîme & on ſe perd pour toute l'éternité.

Les hommes aprés avoir été reſſerrez quelque tems, ſe portent facilement au relâchement. Nous ſommes faits pour être heureux, ainſi nous ſoufrons avec impatience le retar-

dement de la felicité. On s'ennuïe bien-tôt d'une vie penitente, & l'on soûpire aprés un état plus doux, ne considerant pas que le peché nous a rendus indignes du bonheur pour lequel nous avions été creez; que nous meritons une éternelle misere, & que la misericorde de Dieu consiste à changer les suplices éternels en des douleurs passageres, qui finissent avec la vie, & qui nous purifient des pechez qui nous fermoient le Ciel. Aprés quelques annéees de retraite, qu'on a gemi, qu'on a pleuré étant touché de Dieu: Si la grace ne conserve donc les premiers sentimens qu'elle avoit inspiré, on oublie facilement qu'on a été pecheur, & que la penitence devroit être aussi longue que la vie. Aussi-tôt qu'on sort de la retraite, & qu'on respire l'air du monde, cette ardeur pour la felicité, c'est-à-dire, pour les plaisirs, se reveille. On ne considere point que le tems n'en est pas encore venu: on joüit de ceux que le monde presente, sans aucun scrupule, lorsque ces plaisirs sont du nombre de ceux qu'on apele innocens, parceque lorsque l'on considere l'homme sans crime, on ne voit pas de raison de les lui défendre. Vous voïez donc que ceux qui avoient autrefois declaré la guerre à leurs sens, ouvrent les yeux aux objets agréables, qu'ils rencontrent. Leurs oreilles ne sont plus fermées aux nouvelles. Ils passent les jours entiers à parler, à rire, à se promener. Ils s'abandonnent enfin à la joïe, & en peu de tems il se fait un renversement si entier en leur esprit, qu'ils ne pensent plus qu'à faire succeder les divertissemens les uns aux autres.

Que cet état, mon cher Eugene, est incompatible avec la veritable pieté! On y prend

un esprit libertin, évaporé, ennemi de la retraite, incapable de la priére, & de tous les éxercices spirituels d'une vie reglée. La cause en est évidente : les conversations, les jeux, les ris, & les folles joïes frapent vivement l'ame, & la tirent comme hors d'elle-même, lorsqu'elle s'en ocupe. Les joïes qu'on sent dans la priére, qui sont spirituelles & interieures ne font en comparaison que de foibles impressions. Ce langage doux & paisible de la verité qui parle au fond du cœur ne peut être entendu par ceux que le bruit du monde étourdit. Vous voïez donc ces personnes qui sont dans les plaisirs sensibles, toûjours hors d'elles-mêmes. Elles n'écoutent plus Dieu, elles l'oublient. La dissipation paroît dans leurs yeux. Vous ne les entendez parler que de desseins qu'ils forment de joüer, de se divertir. La solitude leur devient insuportable. Ils se répandent dans le monde, ils font des visites ou inutiles ou dangereuses. Ils n'aiment que les amusemens où le tems coule & se perd sans qu'on s'en aperçoive ; Car enfin, comme les créatures ne peuvent les satisfaire pleinement, ils ont des dégoûts & des chagrins ; ils sont contrains de chercher des moïens de se tromper, & par la multiplicité ou varieté des créatures empêcher leur ame d'apercevoir l'état mi serable où elle s'est reduite en quitant son Dieu, en qui seul elle peut trouver le bonheur souverain. Vous les voïes donc au milieu de leur joïe aparente, inquiets, changeans à tous momens, inconstans en toutes choses, en leur maniére d'agir, en leur posture, ce qui marque un esprit hors de son asiete. Ils sont legers comme des enfans, impetueux & turbulens comme des écoliers, immodestes &

emportez comme des Soldats, parce qu'ils ne tiennent plus à Dieu, dont toutes les operations sont reglées & toujours les mêmes. Ils n'ont plus de modestie ny de douceur. Ces vertus lors qu'elles ne sont ny feintes ny affectées, étant la marque d'une ame qui se laisse conduire à Dieu, & qui n'agit que par son Esprit.

Lors qu'on commence d'aimer les plaisirs sensibles, & qu'ainsi on cesse d'être pénitent; car la pénitence que Jesus Christ a préchée pour tout le monde, consiste dans le retranchement des plaisirs mêmes qui n'auroient pas été deffendus à l'homme innocent. Alors, dis-je, comme on étend les recreations qui sont necessaires pour delasser l'esprit, au delà du temps que le bon ordre prescrit, aussi on ne garde plus de regle dans les repas. On se sert du pretexte de la necessité pour étouffer les reproches de la conscience, & après qu'on s'est persuadé que pourveu qu'on ne tombe pas dans des excez, tout est permis, on accorde à sa sensualité tout ce qu'elle peut desirer. C'est la tentation de ceux qui s'étant consacrez à Dieu, ont conçû de l'horreur pour les pechez honteux. D'abord que l'amour du plaisir se reveille, comme celui qu'on trouve dans les viandes est un des plus sensibles, ils s'y abandonnent, parce qu'ils veulent bien se persuader qu'il n'est pas deffendu. La necessité de manger leur est agréable, ensuite ils la previennent. Ils mangent hors des repas. Ils ne se contentent plus des viandes bonnes pour la santé, mais peu agréables. Ils en ont du dégoût, aprés quoi ils se laissent aller aux murmures, aux plaintes, lors qu'on ne leur donne rien d'extraordinaire. L'argent qu'on don-

noit aux pauvres se convertit en des dépenses superfluës pour la bouche. On se fait des amis qui soient gens de plaisir & de bonne chere. On n'est plus assez riche, on désire du bien, on recherche des Benefices, on se dégoûte d'une vie réglée, & en peu de temps on est fait comme les Laïques *Commixti sunt inter gentes & didicerunt opera eorum.* Car enfin on ne se trouve point avec eux dans leurs plaisirs pour leur prêcher la pénitence. Ils vous invitent pour se divertir avec eux, & l'on tâche de ne leur être ni incommodes ni fâcheux. On estime comme eux la bonne chere. On chante, on se provoque les uns les autres à boire, à manger. Voilà, mon cher Eugene, la peinture d'une vie Payenne, semblable à celle de ces miserables que le déluge surprit, lors qu'ils mangeoient, comme le dit Jesus-Christ. C'est dans les festins qu'on acheve de perdre entiérement le goût de la verité, qui devient insipide. Apres avoir mangé des viandes de l'Egypte on ne peut plus trouver de goût dans la manne du desert; & ce qui est de plus terrible, c'est que lors qu'on a aimé la bonne chere dans sa jeunesse on l'aime jusques à la mort. Il ne faut se trouver qu'une fois dans les festins pour les aimer toute sa vie. Si Ulisse eût goûté du bout des levres la liqueur que Circe lui presentoit, il auroit perdu pour toûjours cette grande sagesse. Ce que le Poëte a ingenieusement representé, en feignant que ses compagnons qui en burent furent changez pour toute leur vie en chiens & en pourceaux.

Syrenum voces, & Circes pocula nosti,
Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset,

Sub domina meretrice fuisset, turpis & excors,
Vixisset canis immundus, vel amica luto sus.

C'est de ce même Ulisse que les Poëtes racontent qu'ayant été porté par la tempête sur les côtes d'Afrique, il y trouva un fruit agréable nommé *Lotos*, mais dangereux. Qu'il ne voulut pas y toucher, & que ses compagnons, qui en mangerent imprudemment, s'attacherent tellement à sa douceur, qu'ils le preferent au plaisir de retourner en leur patrie, qu'ils oublierent entierement. Que ce soit là une Histoire ou une Fable, c'est une image où nous voïons que la douceur trompeuse des fruits de la terre fait oublier le Ciel, & que ceux qui ont une veritable sagesse s'abstiennent autant qu'ils le peuvent de ce qui est agréable ici bas, pour ne pas perdre le désir des biens celestes. C'est de ce désir que dépend toute la pieté. On n'agit que par amour, & si le Ciel ne nous paroit plus aimable que la Terre, nous travaillerons avec empressement pour nous faire ici une félicité, & à peine penserons nous au Ciel, qui est nôtre patrie.

Les personnes de pieté dans la retraite pensent à la vanité des créatures. Elles refléchissent sans cesse sur l'étenduë de l'éternité, sur la briveté de la vie, & sur les accidens qui l'abregent, sur les maladies, sur les morts subites. Elles considerent l'instabilité des choses du monde, les renversemens de fortune, lors que l'on se croit le mieux établi; les disgraces, les grêles, les inondations, les incendies, les pestes, les guerres, les tremblemens de terre, & une infinité d'autres malheurs, contre lesquels personne ne

se peut deffendre. Les jugemens de Dieu sont presens à leur esprit, les suplices éfroyables des damnez, & la joye des Saints dans le Ciel. Il est facile, mon cher Eugene, de s'entretenir dans ces pensées pendant qu'on est dans la solitude, & d'y vivre dans un parfait détachement des créatures. Mais aussi-tôt qu'on la quitte, qu'on ouvre les yeux sur le monde, que les créatures paroissent belles & aimables, les differens objets qui se presentent portent l'esprit ailleurs. On se laisse comme ensorceler par les bagatelles du monde, ce qui obscurcit l'entendement, & fait que l'on ne voit plus ces excellentes veritez, qui étoient si claires dans la retraite. *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.*

Nous naissons tous avec une forte pante vers la grandeur. Dieu est cette grandeur. Comme il n'est pas sensible, ceux qui n'aiment que ce qui fait impression sur leurs sens, lors que parmi les créatures ils en rencontrent une qui leur semble grande, ils s'imaginent qu'elle est ce qu'ils cherchent; ils courent aprés; & ce vain phantôme les amuse & les détourne de Dieu. C'est ce qui arrive à un jeune homme sortant de la retraite avant que de s'y être fortifié contre la corruption du siecle. Il ne s'est point encore convaincu par des experiences certaines de la vanité & du néant de tout ce qui paroît grand dans le monde. Il se laisse facilement éblouïr en y entrant, par l'éclat des richesses & par la pompe des Nobles. Il s'imagine que les richesses & les dignitez sont ce que la nature désire. Il croît qu'on ne peut être heureux qu'en les possedant, ou étant agréable à ceux qui les possedent. Pour cela il recherche avec empressement l'amitié des Grands, & autant qu'il le peut il se conforme à eux; il af-

fecte leurs manieres dans ſes habits, il mépriſe ce qu'ils mépriſent, il eſtime ce qu'ils eſtiment. Il ne lui faut parler ni du village, ni des des pauvres, ni de vivre pauvrement, de prendre des emplois dont le monde ne fait point d'état, d'avoir des maximes ſeveres dont les hommes ne s'accommodent pas, des maniéres ſimples & modeſtes qui ne reſſentent pas aſſez l'homme de qualité. Même quoi qu'il ſoit pauvre & né de parens pauvres, il faut à quelque prix que ce ſoit qu'il paroiſſe de grande condition : il n'y a rien qu'il ne faſſe pour ſe diſtinguer. Ce n'eſt pas la une maladie imaginaire, mon cher Eugene, dont perſonne ne ſoit atteint ; & ce mal eſt d'autant plus grand qu'il eſt aujourd'hui en honneur ; car ceux qui en ſont attaquez s'appellent honnêtes gens. C'eſt un vice qu'on croit compatible avec les plus grandes auſtéritez, & quelque profeſſion de reforme qu'on faſſe, chacun aujourd'hui veut être aimé des Grands. Si cela ſe faiſoit ſans renoncer aux maximes de l'Evangile, cet empreſſement ſeroit ſupportable, quoique Jeſus-Chriſt n'ait recherché que les petits & les pauvres. Mais il eſt conſtant que c'eſt qu'on manque de foy, & qu'on n'eſt pas convaincu que la condition des riches eſt déplorable, autant qu'on le devroit être aprés que Jeſus-Chriſt l'a declaré en des termes ſi forts : *Va vobis divitibus.* Comme ſi nous étions Juifs ou Payens nous ne conſiderons que les biens de la Terre. Que cette tentation eſt terrible, mon cher Eugene : peu y reſiſtent, tous preſque y ſuccombent. Pour vous en defendre ayez toûjours l'Evangile & devant les yeux & dans le cœur. Il eſt impoſſible de le comprendre & de l'aimer ſans avoir du

mépris de ce que Jesus-Christ a mépriſe, & de l'eſtime de ce qu'il a eſtimé. Il a rendu mépriſables les biens de la terre en naiſſant pauvre, & en preferant leur état à la condition des grands, il nous a apris qu'il eſt plus avantageux d'être foible que puiſſant, d'être pauvre que d'être riche.

Outre ces dangers, mon cher Eugene, il y en a un encore plus à craindre, dont je n'oſe parler, parce que vous en êtes ſi éloigné par vôtre vertu qu'il ne peut pas vous attaquer. Vous avez dépoüillé l'homme charnel, ainſi n'étant plus vulnerable que par l'eſprit, on ne doit pas vous faire aprehender des ennemis qui ſont de chair & de ſang. Néanmoins à l'égard du vice dont vous apercevez que je parle, vous ſçavez que l'on ne doit point ſe fier à ſa vertu, & que les épreuves qu'on en a faites n'exemptent pas de crainte. *In præterita caſtitate non confidas*, diſoit S. Jerôme à Nepotien. Ni la force dont on ſe ſent animé, ni la ſainteté dont on eſt rempli, ni la ſageſſe avec laquelle on s'eſt toûjours conduit, n'aſſurent perſonne, *nec Sanſone fortior, nec Davide ſanctior, nec Salomone ſapientior.* Ces forts, ces ſaints, ces ſages ſont tombez. Auſſi c'eſt une choſe remarquable, que comme dans tous les ſiecles on a vû des chûtes funeſtes, il y a peu de Peres de l'Egliſe qui n'ayent traité exprés de la virginité: preſque point de Concile qui n'ait prévû par de ſages reglemens les malheurs où l'on peut tomber par imprudence. C'eſt par cet endroit que les hommes ſont vulnerables, c'eſt là leur foible, & la playe la plus conſiderable que le peché ait cauſée. C'eſt un vice honteux: tout le monde l'a en horreur; mais enfin c'eſt de lui, qu'on dit, qu'on fait ce qu'on deteſte. On eſt

vaincu par ce monſtre auſſi-tôt qu'on vient aux priſes avec lui. On n'en peut être victorieux qu'en fuïant. La vûë d'un ſeul objet fait entrer dans l'ame des phantômes dont elle ne ſe peut déprendre. Quand une fois elle a été prevenuë par des plaiſirs qui lui ont corrompu le jugement, elle a un bandeau devant les yeux ; aprés quoi elle ne voit plus les veritez qui la détromperoient, & lui donneroient de l'horreur du peché. Ce qui a fait dire à un miſerable qui avoit été ſurpris.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.

Comme une étincelle de feu allume en un inſtant un tas de matiere combuſtible propre à prendre feu, telle qu'eſt la poudre ; les hommes auſſi étans ſuſceptibles du feu de la concupiſcence, le moindre attouchement, la ſeule vûë d'une chair étrangere excite & cauſe en eux un entier embraſement.

Mon fils, veillez ſur vôtre cœur, *Fili mi, ſerva cor tuum* ; c'eſt la Sageſſe qui parle ainſi. Il n'y a que Dieu qui doive regner dans nôtre cœur. Il eſt jaloux : l'application d'un Chrétien doit être de garder ſi bien les avenuës de ſon ame, que ni par les yeux, ni par les oreilles, il n'y entre rien qui puiſſe prendre la place de ſon véritable Seigneur. Pour cela, mon cher Eugene, ne voïez rien, n'entendez rien que ce qui peut vous porter à Dieu. Il n'eſt pas beſoin ici de détail, vos Regles Eccleſiaſtiques vous en diſent aſſez. Il ſuffit de dire en general qu'il faut trembler & ſe tenir ſur ſes gardes. Lors qu'on doit paſſer par un lieu où il y a une charogne on détourne les yeux, on ferme tous ſes ſens. Paſſez par

le monde de cette maniére ; ne craignez point de paſſer pour ſauvage ; fuïez juſques aux moindres apparences du mal. *Tutus ſi cautus.*

En même temps que je vous écris ces choſes, il ſe preſente à moi cent images de chûtes funeſtes, dont j'ai été témoin. Tant de jeunes gens qui avoient commencé avec une admirable ferveur, ſe ſont perdus malheureuſement. La vûë d'un objet qui leur plut, fut la cauſe de leur chûte. Ils ne ſe ſouvinrent pas qu'il ne leur étoit pas permis de conſiderer ce qu'il ne leur étoit pas permis de déſirer. Ils n'éviterent pas avec ſoin la rencontre de ce qui leur avoit paru agréable : ils n'en fuïrent pas la converſation, & enſuite ils l'aimerent. La douceur de ces converſations les aprivoiſa, les liaiſons ſe formerent, leur cœur devint ſenſible, ils tâcherent de n'être point déſagréables à ce qui leur plaiſoit. Ils furent curieux dans leurs habits. On les vit quitter les étoffes groſſieres & en prendre de plus fines. Ils parurent tout d'un coup plus propres, toûjours bien peignez, bien chauſſez, avec des chapeaux à la mode. Ils s'apliquerent à éloigner de leur perſonne tout ce qui pouvoit choquer les ſens. Ils uſerent d'odeurs. En un mot, quoi qu'ils ne quitaſſent point l'habit Eccleſiaſtique, ils y faiſoient de ſi notables changemens, qu'on ne les pouvoit prendre pour des Clercs : *Sponſos dixiſſes non Clericos.* Ce que S. Jerôme diſoit de quelques Eccleſiaſtiques de ſon temps ; car ce mal n'eſt pas particulier à nôtre ſiécle.

Les paſſions ne s'arrêtent jamais aux bornes qu'on leur preſcrit contre la fin où elles tendent, non plus qu'une pierre qui eſt en l'air ne finit point ſon mouvement qu'elle ne

soit dans son centre. On sçait où portent les amitiés pour un sexe different. Vous souvenez vous point de ce que nous racontoit le S. vieillard Synese d'un jeune enfant qui prenoit plaisir à faire rouler une grosse pierre ronde sur le penchant d'une colline, au bas de laquelle il y avoit un grand chemin. Des broussailles l'empêchoient de voir ceux qui passoient. Elles avoient souvent arrêté cette pierre, dont le grand mouvement ayant une fois vaincu cette foible resistance, elle écrasa la mere de cet enfant qui passoit par là malheureusement. Les hommes, disoit Synese, prennent plaisir au mouvement de leurs passions. Ils s'imaginent que la crainte des hommes, le soin de leur reputation & de leur salut les arrêteront; ainsi ils les laissent aller, leur prescrivant des bornes, au delà desquelles elles vont fort loin, lors qu'on les a mis sur le penchant.

Cependant, mon cher Eugene, il se peut faire qu'un reste de Religion & d'honneur retint ces jeunes gens, que j'envisage en vous parlant, comme suspendus entre le crime & la vertu, sans tomber dans les ordures du vice. Je le veux croire, mais il est certain que si leur corps étoit exempt de souilleure, leur ame n'étoit pas innocente. Car n'est-ce pas une véritable idolatrie que de se donner si entiérement à une créature, qu'on tourne vers elle toutes ses pensées & tous les mouvemens de son cœur. Ce n'est plus Dieu qu'on adore, c'est ce vain phantôme qui occupe le cœur, & qui y répand de si épaisses tenebres, qu'on n'apperçoit pas même que cet état est criminel, & que l'ame qui est faite pour aimer, dégenere & se dés-honore elle-même, lors qu'elle

aime quelqu'autre chose que Dieu, & que ce n'est pas pour Dieu qu'elle l'aime. *Omnis pulchritudinis inferioris amor polluit animam.*

Vous êtes plein de ces principes, mon cher Eugene, mais vous sçavez que le mal de la concupiscence est si fort, que la connoissance de toutes ces veritez, ne peut faire, comme le dit S Paul, que des prevaricateurs. Il faut que la Grace de Jesus-Christ nous preserve & nous délivre de ce mal. Or la grace n'agit pas toûjours par des voyes extraordinaires. Elle nous fait surmonter le mal en nous faisant faire ce que la prudence juge necessaire, pour se deffendre de ce que l'experience fait voir être dangereux, c'est à dire, des occasions. Aussi comme la seule vûë des créatures est dangereuse, & que c'est une occasion de pecher que de les voir, l'Eglise nous fait demander à Dieu dans ses prieres, qu'il nous ouvre les yeux, de crainte qu'étans ouverts aux vanitez du monde, ils n'en laissent entrer les images dans l'ame. *Visum fovendo contegat, ne vanitates hauriat.* Elle nous fait crier vers Dieu qu'il détourne nos yeux de dessus les mêmes vanitez. *Averte oculos meos ne videant vanitatem.*

Je ne crois pas, mon cher Eugene, que vous ayez de la peine à vous priver de la vûë des créatures. Un esprit solide mépriſe les spectacles & les fêtes qui ne durent que quelques heures. Tout ce qui se fait sur la terre ne vous paroît que d'un moment, comme une Comedie dont la représentation est achevée en deux ou trois heures. Si je vous écris donc cette Lettre pleine d'avis, dont vous n'aviez pas besoin, ce n'est pas que je ne sois assuré de vôtre vertu, c'est un éfet de

l'amour que j'ai pour vous. Vous sçavez que l'amour est inquiet lors qu'il est fort, & qu'il se forme mille sujets de craintes imaginaires.

Les écueils qui se trouvent dans le cours de cette navigation que vous allez commencer, se sont presentez à moi si vivement, que je n'ay pû n'en être pas éfrayé. Cela ne s'est passé que dans l'imagination : ma raison me convainc, qu'ayant autant de prudence que vous en avez, vous éviterez avec le secours de la grace tous ces dangers, & que rien ne sera capable de vous détourner de Dieu.

QUATRIEME LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE N'AYANT POINT été chargé des emplois auſquels on le deſtinoit, & ſe trouvant libre, avoit pris le parti de ſe donner entiérement à l'étude. Il demanda à Theodoſe ſes avis, qui lui récrivit cette Lettre.

HEureux ceux que le monde mépriſe, mon cher Eugene. Ses faveurs ſont dangereuſes ou incommodes. Il eſt vrai que n'étant pas à nous il faut ſervir le prochain; mais s'il ne veut pas ſe ſervir de nous, pourquoi ne ſeroit-il pas permis de profiter de ſon indifference? Comme la priére & l'étude vont faire toute vôtre occupation, vous exigez de

moi qu'aprés vous avoir tracé un projet general d'étude je vous dise quelque chose de plus particulier. Je vous dirai encore ce que l'experience m'aprend tous les jours, que l'étude des langues, & de ce qui peut nous rendre l'esprit juste & penetrant, est le fondement des sciences : que c'est par cette étude qu'il faut commencer, & que c'est celle qu'il faut faire toute sa vie ; car quel est le caractere d'un homme sçavant, sinon de voir par lui-même les choses : & peut-il sans la connoissance des Langues consulter les Originaux. Ajoûtez que les Arts sont müets sans l'éloquence, & qu'un ouvrage mal écrit ne fait jamais d'honneur à son Auteur, & que rarement il est utile à celui qui le lit. Enfin cette science profonde, dont vous souhaitteriez qu'on vous donnât une idée, a-t'elle d'autre fondement qu'un discernement juste du vrai & du faux, une exactitude à peser, à discuter toutes choses ? Un vrai Sçavant ne reçoit rien, ne donne rien pour vrai que ce qui l'est veritablement. C'est un critique qui ne croit rien legerement ; qui ne dit rien sans bonnes preuves ; qui raisonne ; qui prouve ; qui refute solidement. C'est l'idée que j'ai de ce qu'on apelle un critique ; ce mot ne signifie que judicieux ; à moins qu'on ne vüeille dire que dans l'usage c'est un esprit hardi qui revoque tout en doute, & qui ne se signale que par la témerité avec laquelle il attaque tous les grands hommes, & parle en maître de toutes choses sans les avoir bien examinées.

C'est là, mon cher Eugene, tout ce que j'aurois à vous dire, mais comme vous ne seriez pas content d'une Lettre si courte, j'ajouterai que comme un excellent Peintre qui

fait le portrait du Roy ne marque pas seulement le contour de son visage, la place de ses yeux & de sa bouche ; Que dis-je, il ne se contente pas de faire le portrait d'un homme, mais qu'il exprime tous les traits du Roy. Un veritable sçavant ne se satisfait pas d'une notion generale de la chose qu'il examine, & qu'il veut faire connoître. Il la considere de prés, il la penétre, & la represente avec tous ses traits naturels. Ainsi ses connoissances sont autant distinguées de celles du commun des Docteurs que le portrait du Roy de la main de cet excellent Peintre l'est de celui d'un médiocre Ouvrier, qui ne peut faire connoître que c'étoit le portrait du Roy qu'il vouloit faire, que par la Couronne qu'il lui a mis sur la tête. Apliquez cela à toutes les sciences. Quelle difference y a t'il entre un sçavant Prédicateur, & celui qui n'a point de science ? Cette profession ne demande pas un profond sçavoir ; mais enfin s'il ne sçait parfaitement la matiére qu'il traite, que peut-il dire que des choses communes, & qui conviennent à toutes sortes de sujets ? Il aplique autant bien qu'il peut ce qu'il trouve dans ses lieux communs ; mais tout cela ne sont que des habits de Friperie, qui ne sont jamais justes. Il y a des choses, qu'il faut dire par rapore au sujet, au temps & au lieu. Il faut éclaircir les unes, supposer les autres, ou ne les toucher que legerement. Le Prédicateur habile le peut faire. Il dit ce qu'il faut dire ; mais le médiocre dit ce qu'il sçait. Dans les choses mêmes où il ne s'agit point d'instruire, comme lors qu'on veut toucher un Auditoire, la science est necessaire. Il y a des preventions qui nous rendent susceptibles

de certains mouvemens, ou qui nous en éloignent. Tout mouvement que l'on vüeille inſpirer demande donc une préparation. Ce ne ſont pas tant les geſtes, les gemiſſemens, les plaintes, les éclats de voix qui remuent, que les choſes. En un mot, comme il n'y a que la verité qui perſuade pour toûjours, auſſi les mouvemens qui ne ſont point fondés ſur la perſuaſion de la verité ne ſont que paſſagers. Or ce n'eſt pas une petite ſcience de ſçavoir ce qui convainc l'eſprit, & ce qui gagne le cœur. Il ne s'agit pas dans une Prédication d'entretenir agréablement un Auditoire, & de l'ocuper d'une ſuite d'images, qui paſſent & qui diſparoiſſent. Le Prédicateur doit premierement inſtruire. Le peut-il s'il ne ſçait pas la Theologie, s'il ignore l'Ecriture. Il en pourra coudre quelques paſſages, s'en ſervir: quoique ce ne ſoit pas dans le ſens de l'Ecriture. Mais qu'on penſe ce qu'on voudra de ces aplications, je ne puis me perſuader que le ſens naturel des paroles des Ecrivains ſacrés, c'eſt à dire, celui des paroles que le S. Eſprit leur a ſuggerées, bien ménagé par un Orateur éloquent, ne fit plus d'impreſſion. Je ſçai qu'on peut éviter les queſtions épineuſes; mais pour cela il les faut ſçavoir; & ſouvent on ſe jette dans le précipice ſans le connoître. Outre qu'il n'eſt pas auſſi aiſé qu'on le croit, de parler de nos myſteres. Nous n'en avons pas des idées aſſez claires pour les tourner comme il nous plairoit, & en parler ſelon nos maniéres. Il le faut faire avec les termes precis de l'Ecriture & des Conciles. C'eſt la Theologie qui aprend ce langage. Qui eſt-ce qui peut donc donner de la vogue à un Prédicateur qui a peu de ſcavoir? un brillant qui

trompe

trompe. Son mérite n'eſt fondé que ſur l'ignorance du peuple, & la facilité qu'il y a de le ſurprendre. Quelle ſolidité de jugement faut-il, quelle connoiſſance du cœur humain pour faire un bon Prédicateur ? Auſſi qu'eſt-ce que la pluſpart des Prédications, que des diſcours dont les coups portent en l'air, & par conſequent dont perſonne n'eſt frappé ?

Diſons auſſi un mot de l'Hiſtoire pour avoir une juſte idée d'un ſçavant Hiſtorien, ſervons nous encore d'une comparaiſon priſe de la peinture, & conſiderons que ce n'eſt pas aſſez en racontant une choſe de n'en repreſenter que le ſquelette. Comment faire autrement, me direz-vous, lors que c'eſt une choſe cachée dans l'oubli des ſiecles ? En premier lieu un habile Hiſtorien ne copie pas ce qu'un ou deux Auteurs ont dit, les couſant enſemble, quoiqu'ils ſe contrediſent. Il foüille dans toutes les Archives. Il n'y a point de Titres, de Cartulaires qu'il ne liſe, avec une critique exacte de ce qui peut être authentique, ou qui ne l'eſt pas. Il fait atention à tout. Aucune circonſtance qui lui puiſſe donner des lumieres ſur le fait qu'il examine, ne lui échape. Un vieux reſte de bâtiment, des Tombeaux à demi ruïnez, des Epitaphes, des inſcriptions, des médailles lui ſervent à déterrer la verité. Les mœurs, les maniéres, les habillemens, les armes, la langue du temps dont il s'agit, ſont des caracteres avec leſquels il ſçait diſtinguer le vrai d'avec le faux. Quelle étenduë d'eſprit ne faut-il point pour cela ? Combien de lecture faut-il faire ? Mais de quelle ſolidité d'eſprit n'a-t'on pas beſoin pour digerer toutes ces choſes, & en former une notion qui ſoit vraïe, & où un Lecteur

atentif distingue aisément le certain d'avec ce qui ne l'est pas. Une Doctrine commune sur elle donc pour un Historien ? La Chronologie qui sert de pierre de touche pour examiner la verité de la pluspart des anciens faits, est-ce une chose si aisée ?

Tout ce qu'on apelle science ne consiste presque que dans la connoissance de certains faits. La Theologie n'est proprement que l'Histoire de ce que Dieu a dit aux hommes, & de la maniére que les Saints dont il a composé son Eglise ont entendu ce qu'il a dit. La Philosophie s'aprend dans les idées que nous avons des choses naturelles ; mais pour nos mysteres nous n'en avons point d'autres idées que celles que la Religion nous donne ; ou plûtôt nous n'en avons aucune idée. Mais la Religion nous dit qu'ils sont. Nous sçavons par exemple que Dieu a prévû de toute éternité ce que chacun de nous fait & fera dans le tems. L'Ecriture nous le dit, & nous n'en pouvons douter, puisque Dieu le prédit, & que nous voïons ces prédictions acomplies. Mais nous n'avons point d'idée de cette science au regard des actions qui se doivent faire avec liberté. Nous sçavons qu'il la possede, sans que nous le comprenions ; & ceux qui le pretendent faire comprendre, disent des choses encore plus incomprehensibles. La sagesse ne permet point de parler des choses dont on n'a point d'idée, & qu'on ne connoît pas bien ; tout ce que peut donc faire un Theologien habile, c'est de donner une Histoire exacte & bien prouvée de ce que Dieu a dit, & de la maniere que ce qu'il a dit a toûjours été entendu.

Cela va bien loin, mon cher Eugene, & ce

n'eſt pas une petite entrepriſe que cette Hiſtoire. On ne juge pas la choſe difficile quand on ſe contente de ces traités de Theologie, apuïés ſur une forme aparente de methode & de raiſonnement, pour ne pas dire ſur une méchante Philoſophie, ſur des paſſages de l'Ecriture mal entendus, pris de verſions équivoques, & ſur l'autorité de deux ou trois Auteurs, dont même on n'allegue que des ouvrages ſupoſés ou douteux ; ou ſi on cite ce qu'ils ont dit veritablement, le faiſant ſans avoir jamais bien examiné à quelle ocaſion ils parloient. Rien eſt-il plus indigne d'un homme qui prend la qualité de Docteur. Ce nom marque qu'il a tout examiné, & qu'il ne croit qu'aprés qu'une autorité infaillible, ou l'évidence de la raiſon l'y oblige ; & qu'il a vû les choſes en original. Il me ſemble qu'en toute matiére Theologique, même dans les queſtions de diſcipline ou de morale, prenons pour exemple l'uſure, on devroit demontrer clairement ce que l'Ecriture en dit : ce qu'elle entend par l'uſure, ce que les Saints en ont penſé ; ce qui s'eſt fait dans tous les ſiecles à ſon ocaſion ; ce que les Conciles ont décidé ; ce que les Papes, les Evêques ont ordonné contre les Uſuriers, ſans oublier ce qu'en ont dit les Païens. Pour l'éclairciſſement d'une matiere ſi importante, il faudroit rapporter les Loix, les Ordonnances des Empereurs. En un mot pour faire un bon traité de l'uſure, il faut faire une hiſtoire de tout ce qui s'en eſt dit & s'en eſt fait ; mais une hiſtoire exacte & ſolidement prouvée, où l'on puiſſe voir une tradition claire de ce que l'Egliſe a voulu que l'on penſât de l'uſure.

Ceci ſupoſe une profonde érudition, une

connoissance de tous les siécles, une lecture prodigieuse ; mais plus encore, une longue méditation ; car pour ne pas faire seulement un livre, c'est à dire, un ramas de faits & de paroles, mais une histoire digerée, nette, courte, qui dise tout, & qui ne dise rien de trop ; il faut qu'elle ait été meditée long-temps : que l'Auteur ait une grande capacité d'esprit pour comprendre une infinité de choses, sans les confondre : qu'il sçache distinguer la verité d'avec la vraïe semblance : qu'il ait de la penétration pour découvrir ce qui a été caché, ou sur quoi on n'a point encore fait assez de reflexion : qu'il ait de l'ordre pour ranger les choses. L'idée que j'ai d'un Sçavant n'est pas seulement, mon cher Eugene, qu'il ait beaucoup lû, mais qu'il ait lû ce qu'il faloit lire, & qu'il en ait profité. Il y a des gens qui mangent peu, mais qui choisissent si bien ce qu'ils mangent, qu'ils ont plus d'embonpoint, que ceux qui mangent beaucoup.

L'Histoire de nos dogmes a bien une autre étenduë que celle qui ne regarde que la morale. Quelle science pensez vous, Eugene, qu'il faut avoir pour traiter la Trinité & l'Incarnation ? Il en faut commencer l'Histoire par ce qui en est marqué dans les Saintes Ecritures, c'est à dire, parce que Dieu nous en a revelé. Il semble que l'Ecriture en dit peu de choses, à en juger par ce qu'en raportent nos Theologiens. C'est pourtant d'elle que je voudrois tirer la principale matiére de l'Histoire de ces traités, & je ne doute point que si vous jettiez les yeux sur ce que nôtre ami y a puisé ; combien il en a tiré de choses belles, solides, convaincantes pour l'établissement

de ces dogmes, vous ne fussiez indigné de voir qu'on ait negligé un si riche fond pour ne penser qu'à faire naître des ronces & des épines. Je parle de ces questions qu'on agite dans les Ecoles en traitant ces grands mysteres, qui les avilissent, & seroient capables d'en faire douter si rien autre n'en deffendoit la verité. Quel travail est-ce que de recueillir de tous les écrits des Peres ce que l'on a toûjours crû dans l'Eglise, & raporter toutes les disputes qui se sont élevées entre les Chrêtiens, les heresies qui ont combatu les dogmes orthodoxes, les Conciles qui ont condamné ces heresies. L'histoire d'une seule heresie, de sa naissance, de son progrés, & de sa fin, demande un étude de plusieurs années; comment donc examiner tout ce qui s'est fait pour & contre nos dogmes, lire tous les Auteurs Ecclesiastiques, & les lire dans leur source?

Il est bien aisé, mon cher Eugene, de faire un cours de Theologie, lors qu'on supose tout, comme s'il n'y avoit point de contredisans, & qu'on ne propose que des questions en l'air que l'on resoût de genie, sans recourir ni à l'Ecriture, ni aux Peres. C'est ainsi que ce sont faits un nombre infini de gros volumes, sans connoissance du sens literal de l'Ecriture, sans connoissance des langues, sans critique, sans discernement si les ouvrages qu'on cite sont veritablement des Auteurs dont ils portent le nom. En un mot, les Auteurs de ces Theologies n'avoient pour tout fond que leur esprit, & pour apui leurs conjectures. C'est une belle chose de les entendre raisonner sur les Sacremens, sur leur essence, sur leur administration, ce qui ne dépend que

de la seule autorité de Jesus-Christ, qui a établi les Sacremens tels qu'il a voulu, & comme il a voulu, & qu'il faut administrer de la maniere que l'ordonne l'Eglise qui en a reçû l'autorité de Jesus-Christ. Ils fondent sur deux ou trois méchans principes d'une Philosophie tres-mauvaise tout ce qu'ils en decident; & il n'a pas tenu à eux que l'on n'ait acommodé à ces beaux principes ce que l'Eglise nous oblige d'en croire & d'en pratiquer. Ils ont tâché, quand ils en ont eu le pouvoir, de faire changer les pratiques les plus anciennes; d'y ajoûter ce qu'ils s'imaginoient necessaire, ou de retrancher ce qui ne s'acommodoit plus avec leurs raisonnemens. Ils n'ont rien oublié pour anéantir l'ancien langage, & en établir un nouveau selon l'usage de l'Ecole, quoique inconnu aux Auteurs Ecclesiastiques. De grands hommes s'en sont plaint, & on nous a donné dans ces derniers tems d'excellens échantillons de la maniere dont on doit traiter des matiéres si importantes.

Vous me demandiez, mon cher Eugene, à quoi vous pouviez emploïer vôtre loïsir: voilà de la besogne taillée, plus que ni vous ni moi, & tout ce qu'il y a de gens d'étude n'en peuvent faire. Ce n'est pas une étude de quelques années, que de lire les Peres dans leur propre langue, discuter qui sont leurs veritables ouvrages, quel est leur caractere, leur maniére de s'exprimer; le temps, l'occasion, le raport de ce qu'ils ont écrit, avec ce que l'on pensoit, & ce que l'on faisoit alors. Il faut faire atention à tout cela pour atraper leurs veritables sentimens. On est sçavant à juste prix, quand on fait consister la science

en certains titres & marques d'honneur qui s'acquierent dans un petit nombre d'années. Il est bon que nous voïons dans un exemple ce que c'est que de traiter un point de Doctrine.

L'Auteur du Traité Historique de la Pâque des Juifs est trop de vos amis pour que vous n'aïez pas lû cet Ouvrage, Il n'y traite que cette seule question, si Jesus-Christ nôtre Seigneur fit la Pâque legale la veille de sa mort. Cependant combien faloit-il lire pour ce seul fait? Combien cette question renferme-t'elle de differens points necessaires à l'éclaircissement du point principal? Les Mathematiques, la Grammaire, la Critique, l'Histoire, la Theologie y êtoient necessaires. Cet Auteur, tout laborieux qu'il soit, ne nous éclairciroit pas un grand nombre de faits s'il y aportoit le même soin. Relisez son Ouvrage si vous en avez le loisir, dans cette seule vûë de remarquer ce que c'est que de discuter un fait. Je ne vous le propose pas comme un modéle; mais comme il faut apliquer nos reflexions à quelque traité, je me suis determiné à celui là, parce qu'il est court, que vous l'avez à la main: outre qu'il est difficile que vous ne preniez quelque part dans cette dispute. Vôtre ami est ataqué de toutes parts, & tous les jours il est obligé de répondre à quelque nouveau adversaire. Voïez donc en examinant ce Traité, non tant ce qu'il est, que ce que doit être un bon Ouvrage.

Je n'étois pas content de la dissertation Latine que l'Auteur du Traité dont nous parlons avoit inserée dans son harmonie de l'Evangile; il n'y avoit pas assez expliqué les

passages de l'Ecriture, qui regardent la Pâque, & qui sont les sources naturelles des preuves qui peuvent decider la question. Il s'étoit bien aperçû que les coûtumes des Iuifs d'aujourd'hui, & celles qu'ils ont aprises de leurs traditions pouvoient nous instruire de ce que leurs peres pratiquoient, & de ce que Jesus-Christ avoit aparemment pratiqué avec eux ; mais il s'étoit arêté aux ruisseaux, au lieu de chercher dans les originaux mêmes, comme il a fait depuis. Peut-être qu'il n'avoit pas encore assez étudié la matiére, ou qu'il n'avoit pas les Livres. En comparant donc ces deux Ouvrages on peut voir ce que c'est de discuter un fait bien ou mal. Vous verrez qu'il a tâché de reparer une grosse negligence, ce qu'il est bon de considerer. On est obligé de convenir que nôtre Seigneur n'a pû faire la Pâque separément d'avec les Juifs ni les prevenir ; que ce furent ses Apôtres qui lui parlerent les premiers de faire la Pâque ; & qu'ainsi ils ne pouvoient avoir d'autre vûë que c'étoit pour la faire avec les Juifs. Par consequent le point decisif dans la question, c'est de bien établir quel jour tomboit la Pâque Juive cette année, où l'on place la mort de Nôtre Seigneur. Il y a deux moïens de le faire, dont on s'est enfin servi aprés les avoir negligé. De ce fait que la Pentecôte tomba cette année un Dimanche, on peut conclurre invinciblement que la Pâque Juive s'immola à l'heure même que Nôtre Seigneur étoit en croix, & que par consequent il ne la put pas faire. C'étoit donc cette conclusion que vôtre ami devoit établir & renverser toutes les chicanes que l'on opose, comme il l'a fait aprés. Pourquoi a-t'il

tant tardé d'emploïer l'Astronomie, avec laquelle il prouve démonstrativement la même chose; sçavoir que la celebration Paschale se dût faire à l'heure même où Nôtre Seigneur mourut. Mais outre l'Astronomie il faloit s'être assuré de la maniére que les Juifs règloient leur Calendrier; ce qu'il nous a enfin expliqué sans doute, aprés en avoir été mieux instruit qu'il ne l'étoit pas lors qu'il fit imprimer son Harmonie. Enfin il est difficile de l'excuser d'avoir differé à nous montrer par un calcul décisif, lui qui se mêle de Mathematique, que le Temple de Jerusalem étoit assez grand pour les Sacrifices & les Sacrificateurs à l'heure principale de l'immolation de la Pâque, quoique tous les Juifs dûssent se trouver à cette ceremonie. Il le vient de faire dans ses reflexions sur un Ouvrage du R. P. H. qui combatoit son sentiment. En reflechissant ainsi sur les deux Ouvrages de vôtre ami, & les comparant ensemble, vous remarquerez ce que c'est que de traiter un fait avec plus ou moins d'exactitude. Rien de plus important pour vous qui voulez vous donner tout entier à l'étude, que d'avoir une juste idée de l'érudition. Si vôtre ami ne vous contente pas: s'il ne dit pas assez, ou qu'il dise trop. S'il ne met pas en son jour le point de la difficulté qu'il veut éclaircir, & ce qui la decide, ses fautes mêmes vous serviront, pourvû que vous fassiez les reflexions que vous devez faire; car vous connoîtrez ce qu'il eût dû faire, & c'est ce que vous cherchez. Pour peu de severité qu'on ait, on ne trouve presque point de livres exacts. Il y a assez de volumes gros de passages & de raisonnemens, mais presque tout y est inutile à la décision

du fait. Il y auroit bien des choſes à vous dire contre les mauvais livres, & contre les faux Sçavans. L'ambition anime plus ſouvent nos Ecrivains, que l'amour de la verité. S'ils tâchoient de meriter la gloire qu'ils recherchent, ou que leurs livres n'euſſent point d'autre défaut que de n'être pas excellens, encore paſſe, il n'y auroit de mal que pour leur Libraire. On eſt néanmoins bien malheureux de paſſer toute ſa vie à faire un Livre, lors qu'on n'enviſage que la reputation, vaine recompenſe, que peut être même on ne recevra point, prevenu de la mort, aprés laquelle que ſerviront tous les aplaudiſſemens qu'on donnera à l'Ouvrage, pour lequel l'on a abregé ſes jours. Mais enfin, il ſe peut faire que l'amour de la gloire faſſe faire un bon Livre; ainſi il y a d'autres défauts plus grands que l'ambition.

L'auriez-vous crû, mon cher Eugene, que des gens avec une médiocre capacité & beaucoup d'éfronterie, puiſſent ſe faire admirer, & paſſer pour ſçavants. Ils ſe couvrent de tenebres en tout ce qu'ils diſent ou écrivent, à la faveur deſquelles ils s'échapent ſans executer ce qu'ils avoient promis, mettant ainſi à couvert leur hardieſſe & leur témerité; car ils ont toûjours deux faces, preparées à déſavouër celle qui ne plairra pas. Ce ne ſont pas les ſeuls Chimiſtes qui envelopent pour ainſi dire, dans des termes magnifiques des choſes mépriſables, & qui ne parlent obſcurément, que parce qu'on ſe moqueroit d'eux ſi on les concevoit. Les hommes aiment le merveilleux; ce qui eſt à la portée de leur eſprit, ne leur paroît pas aſſez relevé; c'eſt ce qui fait qu'il n'y a rien de plus facile que de

les surprendre par un langage mystérieux, par de grandes promesses ; & que les Astrologues, les Chiromanciens, les Cabalistes trouvent des admirateurs. Je ne l'aurois jamais crû, si je n'avois trouvé une infinité de gens qui se piquent d'esprit, se payer de grands mots, sans faire attention à ce principe incontestable, qu'on ne doit croire que ce que l'on conçoit, ce que des faits évidens, ou une autorité infaillible nous obligent de croire. Un homme prevenu de cette maxime donneroit-il jamais dans l'Astrologie judiciaire qui n'a aucun principe certain ? Les Astrologues attribuent de certains éfets aux Astres, aprés, disent-ils, que l'on a remarqué que certains éfets sont arrivez au lever ou au coucher d'un tel Astre. Où sont-ils ces Regîstres qu'on a tenu de ces experiences ? Et quand on auroit fait cent fois ces experiences, les consequences qu'on en tireroit seroient-elles justes ? Dira-t'on que Socrate étoit la cause du tonnerre, quand il seroit arrivé quelquefois que dans le tems qu'il entroit dans Athenes on avoit entendu tonner.

Celui qui ne se rend qu'à l'évidence pourroit-il jamais se laisser persuader des raisonnemens ridicules des Chiromanciens, des principes de la Cabale, & croire qu'en combinant quelques lettres, & transposant quelques mots de l'Ecriture, on puisse naturellement se familiariser les Anges, & avoir commerce avec eux, Comme le pretendent les admirateurs de la Cabale. Un homme de jugement ne se laisse pas tromper, & incapable de tromper lorsqu'il a de l'honneur. Le désir de passer pour Sçavant ne le porte jamais à relever le prix de ce qu'il sçait. Il

n'altere rien ; il ne surfait point ; il ne donne les choses comme il les trouve, & pour leur prix. S'il en est convaincu, il les donne pour certaines ; s'il en doute, il les propose comme douteuses. Il en parle naturellement, sans les parer. En un mot, il agit de bonne foi, n'aïant autre dessein que de mettre celui qui lit son Ouvrage en état d'en juger sans prevention, & selon la verité.

Il y a encore un mal beaucoup plus dangereux. Pour le comprendre considerez, Eugene, ce que font les Medecins avares, qui ne pensent qu'à se faire payer cherement. A les entendre, ce sont des Esculapes : rien ne leur est difficile. Ils ont des remedes pour toutes les maladies. Mais, quels sont ils, ces remedes ? Ce sont de veritables poisons d'autant plus dangereux, que leurs premiers éfets semblent être la guerison du malade. Ils agissent d'abord puissamment, ils lui donnent de la vigueur, de la force ; mais aprés l'avoir, pour ainsi dire relevé, ils l'atterrent. Tels sont ces Auteurs qui ne se mettent point en peine du mal que feront leurs Livres : qui ne pensent qu'à vivre de ce que leur payera un Libraire, ou qu'à occuper les hommes de la reputation de leur science. Ils ne proposent que des questions sublimes en aparence & dangereuses en éfet, dont la prudence a éloigné ceux qui avoient plus de science ; car la sagesse ne permet pas de toucher aux playes qu'on ne peut guerir. Il y a des choses, sur lesquelles l'esprit n'a aucune prise, & sur lesquelles par consequent on doit se taire. C'est ce qui est dificile, & je vois communément, qu'on laisse des questions où l'on pourroit réüssir en y donnant toute son aplication, pour s'a-

pliquer à des choſes où l'on perd ſa peine. Comme des hiboux l'on ferme les yeux à la lumiére, & on ne les ouvre que pour la nuit. Mais revenons à ceux dont nous parlons, qui pour ſe diſtinguer de la foule des Auteurs, ne veulent rien dire qui ne ſoit extraordinaire. Comme le Soleil ils élevent des broüillards, qu'ils ne ſauroient diſſiper, & qui deviennent matiere d'orages & de tempêtes. Ils donnent des titres faſtueux à leurs Ouvrages : ils ſe font les arbitres de la Religion. Tout eſt ſoûmis à leur cenſure, ſans en exemter les Ecritures Saintes. Tous les Peres, tous les Docteurs paſſent en revûë devant eux comme de ſimples Soldats. Cette hardieſſe leur fait un nom ; on s'imagine que c'eſt à la Religion qu'ils en veulent, qu'ils attaquent, qu'elle eſt déja terraſſée. Le monde eſt plein de libertins qu'elle chagrine. Ils voudroient tous ces libertins, que ce qu'elle dit d'une éternité heureuſe, recompenſe de la pieté, & des peines dont le crime eſt puni, ne fût qu'un conte. Ils croïent qu'ils en vont être convaincus. Ils recherchent donc ces ſortes de Livres avec empreſſement. La défenſe irrite leur curioſité. Ils ſe perſuadent qu'on ne les défend que parce qu'on ne peut y répondre. Ils n'épargnent rien pour les avoir ; mais quand enfin on a contenté ſa curioſité, que le tems de la faſcination eſt paſſé, & qu'on lit ces Livres avec un ſens plus raſſis ; comme on n'y trouve que de la hardieſſe & de grandes promeſſes, ces Livres qui s'étoient vendus au poids de l'or, ne ſervent plus que d'envelopes aux marchandiſes les plus viles.

A quoi eſt-ce que je penſe, mon cher Eugene, de vous parler de vices ſi groſſiers ! Mais

ce n'eſt pas aſſez d'avoir de l'averſion pour les méchans Livres ; il faut encore avoir du dégoût pour les mediocres Autrement peut on trouver le tems de lire les bons ? En matiere d'éloquence, ſoit proſe, ſoit vers, je ne lirois que ce qui eſt excellent. Cette reſolution bien priſe ménage le tems qu'on perdroit à lire une infinité de Livres qui n'aprennent rien, & qui n'ont point d'autres graces que la nouveauté. Autant que cela ſe peut je recevrois les choſes de la premiere main, c'eſt à dire, que je ne lirois jamais un Auteur que dans ſa Langue lors que j'en ſerois capable. Si j'avois le loiſir je ne lirois l'Hiſtoire que dans ſa premiere ſource : point d'abregez qui eſtropient, ni tous ces Compilateurs qu'on ne peut alleguer avec honneur.

C'eſt dans les ſeuls Originaux qu'on acquere une véritable érudition. Liſez-les donc, mon cher Eugene ; au moins les principaux ; & qu'il n'y en ait aucun que vous ne parcouriez, lors que vous ne pourrez pas faire mieux, afin de ſçavoir ce qu'ils traitent pour les relire plus exactement dans le beſoin. Je ſupoſe que vous êtes preſſé ; outre que vous ne devez pas differer long-tems de lire les Ouvrages des grands hommes qui ont écrit en ces derniers Siecles. Il faut de bonne heure vous former une idée de l'érudition, aprendre en quoi elle conſiſte, l'uſage qu'on en peut faire, ce que c'eſt que de traiter à fonds un point de Doctrine, de critiquer un Auteur, de juger de ſes Ouvrages, diſtinguer ceux qui ſont de lui par ſon ſtile, par les Manuſcrits, par ce qu'on en a allegué : comment on peut rétablir un paſſage gâté par les copiſtes, ou alteré par les méchans critiques ; comme il faut uſer de ſa li-

berté avec retenuë, sans s'assujetir servilement à ce que dit un Auteur ; & ne croïant rien que sur de bons titres. Il est rare qu'on profite de la lecture des Originaux, lors qu'on n'a point encore apris en lisant ceux qui les ont lû avec succez, la maniere dont ils les faut lire. On y découvre aujourd hui ce qu'on n'y avoit point vû. Comment cela, si ce n'est qu'on les avoit mal lû ? En lisant ceux qui ont fait un excellent usage de la science on aprend à étudier. Quand on vient de lire un Auteur plein de nouvelles decouvertes, qui avec une sagacité admirable trouve dans les recoins des Livres ce qui étoit demeuré inconnu, & qui s'en sert heureusement pour l'éclaircissement des difficultez qu'on n'avoit pû resoudre : qui pese tout ; qui refléchit sur les moindres choses ; à qui rien n'échape ; sans doute qu'on fait ensuite ses lectures avec plus d'attention & de penetration. Avec quel succez distingue-t'on les veritables Ouvrages des Peres d'avec ceux qui sont suposez, depuis qu'Erasme nous a ouvert les routes de la critique ? On y est devenu plus fin. Scaliger est le maître des Chronologistes, mais ses ennemis qui ont été ses Disciples l'ont surpassé, c'est à dire ceux qui ont écrit contre lui, aprés s'être formé en lisant ses Ouvrages. Un Docteur de Sorbonne fameux avoüoit que c'étoit le Pere Morin qui avoit apris aux Theologiens comme il faut étudier la Theologie.

Je crois donc, mon cher Eugene, qu'aprés vous être informé des chefs-d'œuvres des grands maîtres, il faut sans delai y aprendre ce que c'est que d'être sçavant, & la maniere de le devenir. Outre que pour n'être pas obligé de retourner sur vos pas, vous devez vous instrui-

re de ce qu'il faut chercher de ses Livres, qu'elles sont les difficultez dont on cherche l'éclaircissement, afin de profiter de tout ce que vous lirez ; car comme je vous l'ai dit autrefois on ne trouve guere que ce qu'on cherche. Il faudroit des exemples pour rendre tout ceci sensible ; mais cela nous meneroit trop loin.

La seule chose que je souhaiterois seroit d'accompagner cette Letre d'un Catalogue, d'une Biblioteque choisie, avec quelques reflexions sur les bonnes éditions des Livres, sur la diligence de ceux qui les ont procurées, sur les notes, les critiques qu'ils y ont joints. C'est la matiere d'un Livre, & d'un bon Livre. Pour le faire il faudroit avoir une riche Biblioteque, & le loisir de l'examiner ; car l'experience fait voir qu'on est bien trompé & qu'on trompe les autres quand on loüe ou qu'on blâme un Livre sans l'avoir lu. Je ne suis pas en état d'executer cet ouvrage : il faut que vous le fassiez vous-même, prenant quelque Bibliotequaire : auquel vous ajoûterez les Livres dont il ne parle point, avec le jugement que vous en ferez vous-même, ou que vous remarquerez qu'on en fait. Il y en a qui prennent le Catalogue de la Biblioteque d'Oxford qui est tres-complete. La Biblioteque de Mr. le Tellier Archevêque de Rheims qu'on vient d'imprimer, est plus riche pour les matieres Ecclesiastiques. Au reste, quoi que nos entretiens sur les Sciences n'ouvrent point de routes inconnuës, si on marche par le chemin que nous y avons tracé, on emploiera utilement le tems qu'on perd lors qu'on étudie sans regle.

FIN.

TABLE

DES PRINCIPALES Matieres contenuës dans les Entretiens sur les Sciences, & misés par ordre Alphabetique.

A

Abstraction.

Comment se font les abstractions ou êtres de raison, 72

Ame.

Descartes a fort bien parlé de l'Ame, 279

Architecture.

L'Architecture dépend des Mathematiques, 245

Ce que l'on entend par l'Architecture, *là-même.*

Habiles Auteurs qui en ont traité, 246

Ce que c'est que l'Architecture Militaire, & ce qu'elle aprend ; de qui on peut lire les écrits sur cette matiere, 246. 247

Aristote.

Ce qu'Aristote a eu d'excellent par dessus Platon, 265

Eſtime qu'on doit faire de ſa Dialectique ou Logique. 266
Idée qu'il a eu de la Morale, *là même.*
Qui ſont ceux qui en ſont contens, & ceux qui ne le ſont pas, *là-même*

Aſtronomie.

Etude qu'il faut faire pour aprendre l'Aſtronomie, 234
Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, 235
Dependances de l'Aſtronomie, 237
Aſtronomie. *Voyez* Chronologie.

Attention.

Ce que c'eſt que l'Attention qu'on doit faire aux choſes, & en quoi elle conſiſte, 61
Quel eſt l'empéchement à cette attention, 62
Le moïen de remedier à cet empêchement *là-même.*
L'attention diſtingue les veritables Sçavants du commun, *là-même.*
Il faut joindre à l'attention, la clarté avant que de conſentir à ce qu'une choſe ſoit, 64

Auteur.

Ce qui arrive lors qu'on lit des Auteurs qui n'écrivent pas poliment, 137
Auteurs Latins avec leſquels il faut familierement converſer, 139. & 140
Obſervation qu'il faut faire en liſant un Auteur qui demande aplication, 216
Et ſur tout les Peres, *là-même.*
Caractere de quelques Auteurs modernes, 330

B.

Baronius.

CRitique de Baronius par un Cordelier, 309

Bible.

Differentes Editions de la Bible, 306
Liste de quelques concordances pour la Bible en Hebreu, 314
Bible. *Voyez* Histoire.

Bibliothecaire.

Utilité d'un Auteur Bibliotecaire, 106
Catalogues de Biblioteques, ou Auteurs Bibliotecaires sont d'un tres-grand usage, 208. & 209.
Biblioteque de Gesner & de Possevain, & de quoi elles traitent, 209
Liste de quelques Bibliotecaires; & leur utilité, 210. 211

Bien.

Plainte que faisoit un Empereur qui avoit passé un jour sans faire quelque bien, 353

C.

Casuiste.

A Quoi s'arrêtent la plûpart des Casuistes, 99

Chasteté.

Avis de S. Jerôme à Nepotien au sujet de la Chasteté, 375
Comparaison que faisoit le saint vieillard Sinese, au sujet du peril où l'on exposoit la chasteté par des amitiez avec des personnes de different sexe, 378

Chronologie.

Il y a une espece de Chronologie qui est toute fondée sur l'Astronomie, 241
Ce qu'enseigne la Chronologie fondée sur l'Histoire, 242
Auteurs qui en ont écrit le plus solidement, *là même.*

Quand il faut étudier la Chronologie, 93
Methode pour cette étude, 94
Auteurs qui ont dressé des Tables Chronologiques, 95. 96

Cœur.

Avis du Sage au sujet du Cœur, 376

Cieux.

Il y a trois Systemes fameux touchant les mouvements des cieux, 236
Auteurs qui ont expliqué ces Systemes, 236. & 237.

Collection.

Maniere de faire des Collections, 213. 214

Communauté.

Sincere description d'une Communauté de tres-vertueux Ecclesiastiques, depuis la page 173. jusqu'à 208
Il faut remarquer que sur cet Entretien où est cette Description l'on y a fait peu d'observations particulieres, parce que tout y est considerable, & que c'est l'idée la plus juste qu'on puisse donner de la vie que doivent mener ceux qui par leur engagement dans le Sacerdoce, ou l'état Clerical, doivent être la lumiere du monde.
Negliger les Reglemens d'une Communauté où l'on est, c'est mépriser la Loy de Dieu, 343.

Compilateur.

Les Compilateurs ne sont pas plus à estimer que les Enciclopedistes, 212. & 213
Conception. *Voyez* Idée.

Concile de Trente.

L'étude du Concile de Trente est tres-necessaire, 304
Livre à lire touchant la discipline & les re-

gles Ecclesiastiques que donne le Concile, 305
Confesseurs. *Voyez* Predicateur.

Confusion.

La confusion & le desordre sont un Martire pour ceux qui ont quelque idée de la veritable Justice, 336

Connoissance.

Maniere d'aquerir naturellement une connoissance, 88
Ce qu'il faut faire pour bien connoître les choses, 278

Controverse.

Avis touchant l'étude qu'un Theologien doit faire de la Controverse, 300. 301
Liste de quelques habiles Controversistes, 302
L'Histoire de l'Heresie est necessaire pour l'étude de la Controverse, & où l'on la peut aprendre, 303

Critique.

Ce qui signifie le mot de Critique, & l'idée qu'on en doit avoir, 308

D.

Definition.

QU'est ce qu'on nomme definition, 82
Demonstration. *Voyez* raisonnement.

Descartes.

Eloge funebre de Descartes, 282

Desordre.

Idée qu'on doit avoir du desordre, 341

Dictionnaire.

Utilité de faire un Dictionaire, 135
Les Dictionnaires sont de tres-bons meubles,

& neceſſaires pour toutes les Langues, 217
Noms de quelques celebres Auteurs de Dictionnaire, & ce qu'ils contiennent en particulier, *là même.*
Dictionnaire qu'il faut avoir pour l'intelligence de l'Ecriture dans la Langue Hebraïque, 318

Dieu.

L'on connoît Dieu de deux manieres, 289
Dogme. *Voyez* Hiſtoire.

Droit-Canon.

Auteurs dont on peut ſe ſervir pour l'Hiſtoire du Droit-Canon, 307

E.

EAu. *Voyez* Rarefaction,

Eccleſiaſtique.

Plainte que faiſoit S. Jerôme contre des Eccleſiaſtiques, qui de ſon tems ſe piquoient d'un air de propreté peu ſortable à leur état, 277
Eccleſiaſtique. *Voyez* ocupation.

Ecritures Saintes.

Ce que l'on aprend dans les divines Ecritures, 33
Les Ecritures contiennent les veritez qui regardent Dieu ſous des nuages où elles ſont envelopées, 284
Comment eſt ce que la verité de ſes Ecritures eſt venuë juſqu'à nous, *là même.*
De quelle utilité eſt la preface de Vvalton, qui eſt au commencement de la Bible Poliglote, pour l'intelligence des Saintes Ecritures, 290.

Liste de quelques Auteurs qui ont travaillé à l'éclaircissement de l'Ecriture, 291
Avis que donnoit un bon Prêtre à ceux qui vouloient lire l'Ecriture, 309. & 310
Bonté du Livre du petit Vatable pour ceux qui lisent l'Ecriture, 313
Utilité de la Chronologie, & du traité des mesures & de la Geographie qui sont à la fin de la Bible de Vitré, pour ceux qui lisent l'Ecriture, 313
Commentateurs indiquez sur le Pentateuque, & sur Job, *là même.*
Moïen de penetrer dans le sens de l'Ecriture & de découvrir l'idée de chaque mot, 314
Il faut faire trois choses afin de profiter au prochain, en lui éclaircissant les endroits qui ne sont pas bien clairs dans l'Ecriture, 316.
Ecritures. *Voyez*

Eglise.

De quelles forces l'Eglise a besoin, 221
Les Ecrits des Saints Peres sont l'endroit où l'on puise la Doctrine de l'Eglise, & sa creance, 284
Desordre déplorable de la plûpart de ceux qui entrent dans l'Eglise, 361
Eglise. *Voyez* Predicateur, Heresie.

Enseignement.

En quoi consiste l'Art d'aprendre, 26
Methode dont se servoit Socrate dans les enseignemens qu'il donnoit à ses Ecoliers, 26
Maniere dont se servit S. Augustin dans ses enseignemens donnez à Adeodat, 37
Celle d'un habile homme à un jeune Gentilhomme, *là-même.*

Eloquence.

Necessité de l'Eloquence, 13

Necessité de l'Eloquence, & en quoi elle consiste, 122, 123 & 135
Efet de l'Eloquence, *là-même.*
Eloquence qui fait la beauté du stile oratoire, & où ce stile est ordinairement emploïé, 142. & 143.
Efet de l'Eloquence, 306
En quoi consiste l'Eloquence, 323

Eloquent.

Quel est celui qui peut passer pour éloquent, 14.

Enciclopediste.

Estime qu'on doit faire des Enciclopedistes, 211. & 212.
Enciclopediste. *Voyez* Compilateur.

Enfant.

Par où on peut commencer l'éducation des jeunes enfans. 51. & 52
Par où il faudroit commencer les premieres études des enfans, 128
Ce qu'on doit principalement enseigner aux enfans, 199

Epicure.

Quelle étoit la vie d'Epicure, 352

Esprit.

La perfection de l'esprit consiste en deux choses, 39
Il n'y a proprement que deux differentes operations de l'esprit, 58
Pour bien user du pouvoir que nôtre esprit a de faire les choses, il faut faire quatre choses, 59
Moïens pour bien tourner son esprit sur ce qu'on doit considerer, 60
De la seconde operation de l'esprit, 76
De la troisiéme operation de l'esprit, 78
Esprit. *Voyez* Livres, Etude.

Etude.

Plainte d'Aminte au sujet de la negligence de l'étude, 18
L'exemple des Peres condanne les fausses excuses qu'on donne pour ne pas s'apliquer à l'étude, 21
L'aplication à l'étude fait la distinction du reste des hommes, 23
Quel est le secret pour animer à l'étude, 26
Pourquoi plusieurs se perdent en étudiant, 29.
L'étude doit être reglée, 30. & 31
L'étude est une pénitence, 32
Fin qu'on doit se proposer dans l'étude, 38. & 39.
Etude propre pour l'exercice de l'esprit, 41
Efet de la sage conduite d'un bon maître dans le fait des études, 50. & 51
Necessité de l'étude journaliere, 52. & 53
Défaut de plusieurs études pour n'être pas bien reglées, 41. & 42
Etude principale pour un homme qui se destine à l'état Ecclesiastique, 152
Diverses manieres de faire des recueils pour rendre son étude profitable, *depuis la page* 164. *jusqu'à* 168.
Etude. *Voyez* Savant, Sience.

Evangile.

Ce que c'est que l'Evangile, 43
Necessité de lire l'Evangile pour avoir le cœur droit, 43. & 44
L'Evangile est la raison des hommes, 44
La simple & attentive lecture de l'Evangile est de toutes la plus utile, 45
Les Methodes sont particulierement pour les commençans, 46

F.

Felicité.

ON ne peut ſans crime établir ſa felicité hors de Dieu, 350
Sentiment des Epicuriens ſur la felicité, 352.

Fêtes mobiles.

Fêtes mobiles réglées par l'Aſtronomie, 242
Ceux qui ſur ce ſujet ont écrit le plus nettement, *là même.*

Foy.

La Foy eſt une excellente maîtreſſe en matiére de ſalut, 9
Auteurs qu'on doit choiſir pour lire en abregé les ſentimens des Peres ſur chacun des articles de nôtre Foy, 295
La langueur de nôtre Foy empêche que nous ne ſoïons ſaints, 334

Fragment.

Tous les Fragmens, Lettres & autres pieces, ſervent beaucoup à développer l'Hiſtoire, 224.

G.

Genealogie. *Voyez* Hiſtoire.

Géographie.

Facilité pour aprendre la Geographie, 92 & 93.
Livres dont on peut ſe ſervir pour cette étude, 93
De la ſcience de la Geographie, & à quoi elle ſe reduit, 238. & 239
Nom de ceux qui en ont écrit, 239. & 240
Geographie. *Voyez* Hiſtoire.

Geometrie.

De quoi traitent les premiers Elemens de Geometrie, 229
Liste des Auteurs les plus remarquables sur la Geometrie, & de leurs traités en particulier, 230. & 231.
Ce que l'on aprend par la Geometrie pratique, 232
Nom de ceux qui ont écrit de la Geometrie pratique. 233
Instrument dont on se sert dans la Geometrie pratique, 234
A quoi se reduit toute la Geometrie pratique, 234
Geometrie. *Voyez* Idée.

Glossaire.

Intelligence que donnent les Glossaires, 218
Noms des plus fameux, 218

Gnomonique.

En quoi consiste la science de la Gnomonique, 237.
Qui sont ceux qui ont écrit de ses differentes pratiques, 238

Grammaire.

Moïen de se former d'abord une notion de toutes les Grammaires en general, 128
En quelle langue doivent être les Grammaires pour les Enfans. 128. & 129
Excellens Auteurs de Grammaire Latine, 129.
Il faut joindre à la Grammaire l'usage, *là-même.*
Metode de cet usage, 130. *& suiv.*
Auteurs de Grammaire Grecque que l'on doit suivre, 149. & 150
Maniére d'étudier cette Grammaire, 150. & 151.

Il faut avoir des bonnes Grammaires, & la maniere de les lire, 218
Critiques sur cette matiere ne sont à negliger, *là-même.*

H.

Heresie.

D'Où a procedé dans le dernier Siecle le malheur de l'Eglise attaquée par l'Heresie, 19
Comment en userent les Peres du Concile de Trente en ce tems-là, 20
Ce que l'on doit craindre, l'Heresie étant aparemment ruïnée, *là-même.*
Heresie. *Voyez* Controverse.

Heretique.

Sujet de l'erreur de la plûpart des Heretiques, 63.

Herodote.

Sentiment qu'on doit avoir d'Herodote, 153

Heros.

Quelle étoit la grandeur des anciens Heros, 116.

Histoire.

Necessité de l'Histoire, & son usage, 14
Ce que c'est qu'un homme qui sait l'Histoire, 91.
Methode pour étudier l'Histoire, 92
Excellens abregez pour aprendre l'Histoire de la Bible, 98
Livres à lire pour l'Histoire universelle, & ce qu'il faut faire observer en les lisant, 98. & 99.
Facilité avec laquelle les Maîtres peuvent enseigner avantageusement l'Histoire à leurs Disciples, 99. & 100

Un Recueil d'antiquité dans l'Hiſtoire eſt un ouvrage penible & loüable, 101
Il y a dans l'Hiſtoire un certain dehors dont on peut s'aſſeurer, 103
Comment il en faut uſer à l'égard des faits de l'Hiſtoire, 104
Neceſſité de la connoiſſance de l'Hiſt. 107 & 108
L'Hiſtoire nous convainc de la connoiſſance que les hommes ont eu de l'Eternité, 110
Ce que l'Hiſtoire nous découvre à l'égard de l'Evangile, 112
Maniere dont un Maître qui eſt ſage doit ſe comporter en enſeignant l'Hiſtoire, ſur tout ſur les actions, 113
On acquiert la ſageſſe par l'étude de l'Hiſtoire, *là-même.*
Ce qu'il faut ſavoir pour pouvoir profiter de l'Hiſtoire, 156. 157. *& ſuiv.*
Neceſſité de la Geographie pour l'intelligence de l'Hiſtoire, 157. & 158
La Genealogie eſt neceſſaire à l'Hiſtoire, 158
Qui ſont ceux qui ont mieux écrit l'Hiſtoire, 304.
L'Hiſtoire eſt une choſe neceſſaire pour prouver ſolidement, 387
Les dogmes & les miſteres dépendent de l'Hiſtoire, 388. *& ſuiv.*
Hiſtoire. *Voyez* Chronologie.

Hiſtorien.

Noms de quelques celebres Auteurs qui ont écrit de l'Hiſtoire des premiers tems des Païens, ſoit du tems obſcur, ſoit fabuleux, 96.
Ce qu'il faut conſiderer dans un Auteur Hiſtorien, 103

Jugement sur les principaux Historiens Grecs & Latins, 105
Historiens qui previennent leurs Lecteurs, & leur font faire des reflexions necessaires. 114.
On doit lire les Historiens où les mœurs des peuples sont representez tels qu'ils ont été, 115.
Liste des plus excellens Historiens Latins, avec leur caractere particulier, *depuis la page* 154. *jusqu'à* 159.
Comparaison faite au sujet de l'idée qu'on peut se faire d'un savant Historien, 385
Peine que se donne un Historien pour deterrer la verité, *là-même.*
Homme. *Voyez* Verité.
Humanité.
Lettre touchant l'étude des Humanitez, 145 *& suiv.*

I.

Idée.

L'impression des corps exterieurs sur nos sens forme en nous des idées, 67
Ce que c'est qu'idée ou notion, 68
Il y a des idées qui dependent de nous, d'autres n'en dependent point, 69
Principe certain au sujet des idées, *là même.*
Moïens pour ne pas se tromper dans les choses connuës par les idées, 70. & 71
Utilité de la Geometrie pour les idées, 71
Il y a de deux sortes d'idées, qui font de deux sortes de conceptions, 72.
Jesus-Christ.
Jesus-Christ dans tout ce qu'il a fait est nôtre modele, 354. & 135

A quoi s'ocupoit Jesus-Christ pendant la nuit, 362.

Ignorance.

L'ignorance introduit les vices dans une Communauté, 25

Imagination.

Ce que c'est que l'imagination, 121

Jugement.

Ce que c'est que juger, 57
Comment se nomme l'expression d'un jugement, 77

Juifs.

Auteurs desquels on peut aprendre les coûtumes des Juifs, 313. & 317

L.

Langue.

Necessité de savoir les Langues, 11. & 12
Quelle est la Langue de la Religion, 12
Celle des Sciences, *là-même.*
Celle des Ecritures, *là-même.*
Obligation qu'ont les Theologiens de les sçavoir, *là-même.*
Necessité de savoir les Langues, 116
Maniere d'aprendre les Langues étrangeres, 125.
Difference qui se rencontre entre la maniere dont on aprend une Langue vivante, & une Langue morte, 126
Facilité pour aprendre la Langue Latine, 127.
Ce qu'il faut faire pour aprendre la propre signification des termes d'une Langue, 138
Maniere d'aprendre la Langue Grecque, 133
Concordances des Langues doivent être estimées, 135

Langues qu'il faut sçavoir, 145
Methode naturelle pour aprendre la connoissance des Langues, 146
Utilité de la Langue Hebraïque, 311. 314. & 315.
Efet de l'étude des Langues, 382
Langue Hebraïque. *Voyez* Dictionnaire.

Latinité.

Lecture qu'on doit faire de certains Auteurs pour aprendre la Latinité, & à quoi il faut s'atacher dans les commencemens, 146
Excellente métode pour aprendre à traduire de Latin en François, 147. & 148
Liste des bons Historiens Latins, & le caractere d'un chacun, 144

Lettre.

Les Lettres font qu'un Empire est florissant, 25.
Ce qu'il faut faire pour avancer dans les Lettres, 33
Reflexions sur la Lettre touchant l'étude des humanités, 169. 170. 171
Premiere Lettre de Theodose à Eugene, & le sujet de cette Lettre, 338
Seconde Lettre de Theodose à Eugene, & ce qui en a fait l'occasion, 350
Troisiéme Lettre de Theodose à Eugene, & quel en fut le sujet, 364
Quatriéme Lettre de Theodose à Eugene, sujet de cette Lettre, 381

Lecture.

De quelle utilité sont les lectures qu'on fait dans la jeunesse, 47

Levite.

Maniere dont les Levites de l'Ancien Testament consacrerent leurs mains, 38

Livre.

Si on ne doit s'atacher qu'à un Livre, 31
Livres qui instruisent à regler l'esprit, 40

Quels ſont les Livres qui plaiſent, & pourquoi les Libraires en impriment tant de méchans, 49
Livres que doivent prendre ceux qui veulent ſe faire quelque juſteſſe dans l'eſprit, & qui peuvent ſe paſſer de Maîtres, 52
Ce qui eſt à remarquer quand on veut lire un Livre, 209
Quels ſont les Livres écrits en nôtre Langue qui méritent la preference pour la lecture, 219.
Quels ſont les Livres connus ſous le nom de *Philologie*, 220. 221
Livres critiques ſervent beaucoup, 222. 223
Livres où l'on trouve les matieres de la Grace diſputées dans ce Siecle, 195
Touchant les Sacremens en particulier on pourra lire les Auteurs marquez és pages, 296. 297. *& ſuiv.*

Logique.

Ce que c'eſt que la Logique, & ce qu'elle nous aprend, 55. *& ſuiv.*

Loy,

Commandement que Dieu fit à Moïſe contre ceux qui violeroient ſa Loy, 359

Lumiere.

Des differentes manieres dont on voit les raïons de la lumiere paſſer au travers d'un corps diaphane, 244

Lunette.

Des differentes ſortes de lunettes, & de leurs effets, 244
Auteurs qu'il faut conſulter touchant l'Optique & les lunettes, *là même.*

M.

Maître.

Qualitez que doit avoir un Maître, 199. *& suiv.*

Marine.

Ce que comprend la science de la Marine, & ce qu'elle supose, & sur quoi fondée, 240

Quels sont les Auteurs qui ont écrit de la Marine, qui sont les plus estimez, par lequel il faut commencer, & suivre ensuite, 241

Mathematique

Eloge des Mathematiques, 14. 15. & 225

Objet des Mathematiques, 226

L'aplication à l'étude des Mathematiques consiste à quatre operations, *là-méme*, & 227

Excellens Auteurs qui ont beaucoup éclaircis les Mathematiques, 228. & 229

Auteurs qui ont fait des cours de Mathematiques, 232

Mathematicien.

De la necessité d'être Mathematicien pour être Philosophe, 247

Medailliste.

Medailliſtes donnent beaucoup d'intelligence à l'Histoire, & particulierement à la Chronologie, 224

Metamorphose.

Conjecture touchant l'origine des metamorphoses, 97

Methode.

Qu'est-ce qu'on apelle agir avec methode, 58.

De la quatriéme operation de l'esprit ou de la Methode, 86

En quoi consiste la methode, 86
Methode. *Voyez* Science.

Mine.

Observations de l'Auteur sur les mines, 277.
Mistere. *Voyez* Histoire.

Morale.

Ce que c'est que la Morale, 108
Attention qu'il faut faire à l'Histoire pour apprendre la Morale, *là-même, & suiv.*
Ce qu'il faut faire pour traiter la Morale raisonnablement, 267

Mouvement.

Science du mouvement inconnuë aux Anciens 247.
Auteurs qui en ont écrit, *là-même.*

Monde.

D'où vient le malheur des gens du monde, 336.
Comparaison des dangers du siecle aux gouffres ou tourbillons des Rivieres, 367
Crainte que doivent avoir ceux qui quitent leur Retraite, & entrent dans le monde, 368 369. *& suiv.*
Moyen de resister aux tentations que nous suggere le monde, 374

Morts.

Maniere dont les Egyptiens ensevelissoient leurs morts, 97

Musique.

La Musique est une des parties des Mathematiques, 245
Ce qu'il faut rechercher quand on veut traiter de la Musique à fond, *là même.*
Auteurs qui en ont écrit, *là-même.*

N.

Nature.

Ce que c'eſt que chercher les faits de la nature, 277.

Pour s'inſtruire à fond de la nature il faut lire le Diſciple de Deſcartes, 280

Ce que contiennent les Ouvrages du Pere Malebranche, & de quelle beauté ils ſont, 180

O.

Occupation.

Une des principales occupations des Eccleſiaſtiques, ſelon le Concile de Trente, 353

Operation de l'eſprit, *Voyez* Eſprit, Methode.

Optique.

L'Optique eſt une des plus belles parties des Mathematiques, 243

Ce qu'il faut étudier pour y réüſſir, *là m.*

Ses parties, *là même.*

Optique. *Voyez* Lunette.

Orateur.

Sur quelle éloquence doit ſe former un Orateur Chrétien, 321

Ordre.

Il n'eſt rien de plus beau que l'Ordre, 339. & 340.

Jeſus-Chriſt étoit ſoumis au tems & à l'ordre que ſon Pere lui avoit preſcrit, 342

Motif qui nous doit porter à combatre les tentations qui nous détournent de l'ordre, 344.

Exhortation de Theodoſe à Eugene pour le diſposer à recevoir ſaintement les Ordres, 357.

Orgueilleux. *Voyez* Science.

P.

Parole.

CE que c'eſt que la parole, 13
De quoi eſt compoſée la parole, 72

Pauvreté.

Efet de la Pauvreté dans Lacedemone, 348

Penitence.

Qui l'on doit conſulter touchant la maniere d'adminiſtrer le Sacrement de Penitence, 300.
La regularité fait une des principales parties de la penitence, 345. & 346

Peres.

Ce qu'il eſt neceſſaire de ſavoir pour entendre les Peres, 291
Ce qui ſeroit à ſouhaiter à la tête des Volumes de chaque Pere, 292
Peres. *Voyez* Science.

Perſpective.

Auteurs qui ont traité de la Perſpective, 243.

Philoſophie.

Dans qui la Philoſophie paroît admirable, 16
Ce que c'eſt que la Philoſophie, 248
Comment on doit conſiderer ceux qui en traitent, 249
Critique des Profeſſeurs en Philoſophie, 249. 250. *& ſuiv.*
Livre neceſſaire & à ſouhaiter pour l'avancement de ceux qui étudient en Philoſophie, 251.
La Philoſophie eſt compoſée de trois parties, 252.

Ce que c'eſt que cette premiere partie, *là même, & ſuiv.*
Ancienne maniere d'enſeigner la Philoſophie dans l'Academie de Paris, 253
Maniere tres-utile qu'il ſeroit à ſoûhaiter que l'on tint en enſeignant la Philoſophie, & dont la jeuneſſe profiteroit beaucoup, 254.
Vûë de la plûpart de ceux qui étudient en Philoſophie, 254
Traitez de matieres Philoſophiques les plus curieuſes, & que l'on trouve imprimés, que l'on devroit lire, au lieu d'amuſer les jeunes gens à des écrits, 255
Quelle partie de la Philoſophie eſt negligée, *là-même.*
Auteurs auſquels il faut avoir recours pour ſçavoir à fond l'Hiſtoire de la Philoſophie, 256. & 257.
La Philoſophie s'acquiert ſouvent en ſe divertiſſant, 258
Ce qu'enſeigne la Philoſophie, 259
Diſcours ſur la Philoſophie, 259. *& ſuiv.*
La veritable Philoſophie qui regle les mœurs ſe trouve dans les écrits de Moïſe, 261
Etat où s'eſt trouvé le mõde pendant pluſieurs Siecles, au ſujet des Sciences, & particulierement de la Philoſophie, 262. *& ſuivant.*
La Philoſophie d'Ariſtote n'eſt pas celle qu'on enſeigne dans les Ecoles d'aujourd'hui, c'eſt celle des Arabes, 269. & 270
Moïens d'entendre la Philoſophie des Arabes, 270.
Philoſophe. *Voyez* Mathematicien.
Phiſique.
La Phiſique s'aprend par les obſervations de

plusieurs particuliers, 268
Jugement sur quelques Ecrits particuliers de la Phisique d'Aristote, 268 & 269
Noms des premiers Phisiciens aprés Aristote, & quel étoit leur savoir, 272
Descartes est le premier qui a ouvert le chemin d'une veritable Phisique; & sa maniere de Philosopher. 273
Moïen de s'assurer de la verité des hypotheses qu'on fait en Phisique, 274
Plainte qu'à souvent fait Mr. Descartes au sujet des faits de Phisique, 276

Plaisir.

Aveuglement des jeunes gens pour les plaisirs, 332.

Plante.

Les corps des plantes sont organiques, 277

Platon.

A quoi s'est particulierement apliqué Platon. Quelques particularitez sur ces Ecrits, 164. & 265.

Poësie.

La Poësie gâte & corrompt quelquefois l'esprit, 120. *& suiv.*

Poëte.

A quoi contribuë la lecture des Poëtes, 139
Liste des Poëtes Latins, & leur caractere particulier, *depuis la page* 159. *jusqu'à* 163

Predicateur.

A quoi sont comparez les Predicateurs & les Confesseurs peu instruits de la discipline de l'Eglise, 10
Talens necessaires à un Predicateur, 319.
Methode qu'un Predicateur peut suivre en lisant l'Ecriture, 319. & 320
Livres qu'il peut lire, & l'ordre avec lequel il les lira, 320. & 321.

Quand eſt-ce qu'un Predicateur a bien prêché, 322.
Eloge du Pere le Jeune, propoſé comme un modele de Predicateurs, 324. & 325
Difference qu'il y a entre un habile Predicateur, & un mediocre, 383
Ce que doit faire en premier lieu un Predicateur, 384

Predication.

Ce que c'eſt que la Predication, 319

Propoſition.

Ce que c'eſt que le ſujet d'une propoſition, 77.
Ce que l'on en nomme l'atribut, *là-même.*
Divers noms donnez aux propoſitions, 78
Moïen de connoître une propoſition douteuſe, 81.
Propoſition. *Voyez* Raiſonnement.

R.

Raiſonnement.

CE que c'eſt que raiſonner, 57. 79 & 80
Les maximes inconteſtables ſont neceſſaires pour le raiſonnement, 79
Un raiſonnement contient trois propoſitions, 81.
Explication des quatre Figures ſous leſquelles peuvent être renfermez tous raiſonnemens contenus ſous trois propoſitions, 82.
Ce qu'on doit emploïer dans la demonſtration ou raiſonnement, 88

Rarefaction.

Opinion de Deſcartes touchant la rarefaction de l'eau dans le tems qu'elle ſe gêle, 278

Ce que l'experience a fait découvrir à l'Auteur à ce sujet, 279

Religion.

En quoi consiste la Religion, 358
Avis de S. Jacques au sujet de la Religion, & de la corruption du Siecle, 366
Religion. *Voyez* Langue.

Retorique.

Auteurs qu'on doit lire pour aprendre la Retorique, quand, & comment, 141
Ce que l'on doit montrer aux jeunes gens au sujet de la Retorique, & à quoi il faut les exercer, 142

Richesses.

Les Romains n'ont été vitieux que depuis qu'ils ont été riches, 346. & 347

S.

Sacerdoce.

Par quoi Phinées merita le Sacerdoce pour sa Famille? 356

Sacrement.

Excellence de quelques Auteurs particuliers sur la pratique des Sacremens, sur la discipline de l'Eglise, & sur les mœurs, 299 300.

Savant.

De quelle maniere on doit lire pour devenir savant, 31
Les Egyptiens ne meritent pas seul l'honneur d'avoir été les premiers savans, 264.
Comment se comporte un vray savant, 282 & 283.
Salut. *Voyez* Foy.

Science.

Le progrez des Sciences depend d'une bonne methode, 2
Occasion de ces entretiens sur les Sciences, 3
Efet d'une fausse Science, 5
Reflexion de Sinese sur le desir de ceux qui veulent trop savoir, 6 & 7
Science necessaire à ceux qui sont engagez dans l'instruction du public, 8
Les Peres ont loüé les Sciences humaines, 11
Sentiment de S Paul sur la Science, 15
Caracteres particuliers de quelques Peres au sujet des Sciences & leur Eloges. 16. & 17
Comparaison faite au sujet de ceux qui veulent paroître beaucoup savoir, 29
Un orgueilleux n'aquiert jamais une veritable science, 30
La connoissance de la verité est la fin des Sciences, 49
Qui furent ceux qui commencerent à faire des reflexions sur les Sciences, 263
Science. *Voyez* Langue.
Siecle. *Voyez* Monde.

Sillogisme.

Ce que c'est qu'un sillogisme, 81
Ce que c'est que le mode d'un sillogisme, 82
Les quatre Voïelles qui servent à le marquer, *là-même.*
Table des soixante & quatre modes, 84
Consequence qu'on peut tirer de ces modes, 85. & 86.

Son.

Comment se fait le son, 245

Sphere.

Qu'est-ce qu'explique la Sphere, 235

Superieur.

Livres que les Superieurs devroient avoir entre les mains, 24

Quel eſt celui qu'on peut dire un bon Superieur, 2

Sineſe.

Eloge d'un ſaint vieillard nommé Sineſe, 117 *& ſuiv.*
Dernieres paroles de Sineſe à Eugene, 321

T.

Tacite.

Beautez renfermées dans Tacite, & ce qu'il en faut imiter, 140

Terme.

Neceſſité de ſe ſervir de certains termes, 73. Et de convenir de leur ſignification, 74
Explication de pluſieurs termes, comme *abſolu, connotatif, abſtrait*, &c. 75. & 76
On ne doit pas permettre aux jeunes gens de ſe ſervir de termes figurez dans leurs premiers eſſais, 138

Teſtament:

Caractere de Severe Sulpice dans ſon abregé de l'ancien Teſtament, 153
Relation qu'il y a entre l'Ancien & le Nouveau Teſtament, 310

Theologie.

Objet de la Theologie, 283
Ce que c'eſt que la Theologie, 285
Comment eſt-ce que la Theologie ſe ſert de la Philoſophie, 286. & 288
Toute la ſcience d'un veritable Theologien ne peut conſiſter qu'en deux choſes, 293
Methode pour étudier la Theologie, 293. *& ſuiv.*
Auteur qui a entrepris de mettre toute la Theologie en ſomme, 294

Auteurs à preferer pour la Theologie Scolaſtique, 295
Avis important au ſujet des matieres de Theologie traitées par des Heretiques, 297 & 298.

Theologien.

Caractere d'un veritable Theologien, 9
Ce qu'un Theologien doit étudier au ſujet des Ecritures ſaintes, 290
Quel doit être le ſtile d'un Theologien, 305 & 306.
Theologien. *Voyez* Controverſe, Langue.

Tonnerre.

Deſcartes s'eſt trompé ſur le fait du bruit du tonnerre, 276

Tradition.

Comment on ſe comporte lorſque l'on trouve quelque difficulté, où il ſemble que la tradition n'eſt pas aſſes claire, 285

Traduction.

Sentiment de Theodoſe au ſujet des Traductions, 12. & 13

Travail.

Le changement de travail eſt un divertiſſement, 354

Tromperie.

Ce qu'il faut faire pour ne point ſe tromper, 56.

V.

Vaiſſeau.

Beau trait d'un Soldat qui arrêta un Vaiſſeau ennemi, 351

Verité.

L'homme eſt fait pour connoître la verité, & d'où vient qu'il travaille ſi peu pour l'acquerir, *p.* 1. & 2.

On ne recherche souvent la verité que par curiosité, 49
Qu'apelle-t'on verité connuë, 88
Prieres que l'Eglise fait au sujet des vanitez du monde, 369
Verité. *Voyez* Science.

Vie.

Reflexions que l'on peut faire diverses fois du jour sur la breveté de la vie. 333

Volupté.

Description que fait un Poëte de la volupté & du brevage de Circé, dont Ulisse ne voulut point boire. 371

Z.

Zele.

Le zele de la gloire de Dieu est le caractere des bons Prêtres, 356

Fin de la Table.

Additions.

Pag. 226. lig. 16. on y nomme aussi quelques Auteurs qui viennent de paroître.

P. 231. lig. 32. C'étoit le premier dessein de l'Auteur ; mais ses amis ont crû que le Traité des Elemens Spheriques devoit avoir une autre place. Il a donc seulement augmenté son Ouvrage, sans neanmoins le grossir beaucoup, en y expliquant Euclide, ce qu'on souhaitoit parce que ce sont les Elemens de ce Geometre qu'on cite. Mr. l'Abbé de Catellan a commencé de nous donner ce qu'il a composé pour éclaircir & pour défendre la Geometrie de Descartes. J'entends parler avec beaucoup d'éloges des Nouvelles Découvertes de Mr. de Leibnitz sur l'Analise.

Pag. 232. lig. 30. Mr. Ozanan vient de donner un nouveau Cours de Mathematique.

P. 236. l. 25. Mr. le Febvre a achevé ses Tables Astronomiques. On ne peut douter de leur excellence aprés les preuves qu'il en a dõnées.

Pag. 241. l. 17. On estime un Traité de la Manœuvre des Vaisseaux de Mr. Renaud.

P. 313. l. 27. l'Auteur y avoit été gêné. Il ne pouvoit pas renfermer ce qu'il avoit à dire dãs une seule feüille. C'est ce qui l'a obligé de donner une autre forme à son Ouvrage, où il traite les choses dans une juste étenduë.

Fautes survenuës à l'impression qui s'est faite à l'absence de l'Auteur.

PAge 6. lig. 22. ôtez *ne* aprés *on*.
P. 38. lig. 21. Pamphile, lisez Aminte.
P. 46. lig. 36. Pamphile, lisez Aminte.
P. 47. l. 27. avant *lumiere*, ajoûtez *assez de*
P. 57. l. 19. Ce, lis. Le.
P. 64. l. 22. ponctuellement, lis. veritablement.
P. 65. l. 38. voir, lis. avoir.
P. 82. l. 3. c'est, lis. *C'est.*
P. 88. l. 29. matiere, lis. maniere.
P. 95. l. 24. Pelam, lis. Petau.
P. 99. l. 17. aprés le mot de Royaume *ajoûtez* qu'aprés avoir étudié l'Histoire Romaine.

Là-même, lig. 24. les, lisez ces.
P. 115. l. 5. le, lisez la.
Là-même l. 6. persane, lisez profane.
P. 124. l. 20. qu'il, lisez qui.
P. 125. l. 2. s'apliquent, lisez s'apliquant.
P. 136. l. 1. devant éloquence, ajoutez où.
P. 158. l. 34. sotin, lisez solin.
P. 159. l. 7. πολυμαθρία, lis. πολυμάθεια.
P. 160. l. 2. à cela, lisez en cela.
P. 166. l 36 σφωμφπις, lisez σφιαματεῖς.
P. 174. l. 26. espris, lisez esprits.
P. 194. l. 26. son ordre de celui, lisez l'ordre de Dieu.
P. 209. l. 33. *après* particulier, *ôtez* sur
P. 210. l. 36. trois, lisez sept.
P. 212. l. 9. Astelius, lisez Astéldius.
P. 221. l. 21. Gravius, lisez Grævius.
P. 223. l. 21. Phisologie, lisez Philologie.
P. 227. l. 26. sens, lisez sons.
P. 228. l. 20. Oughfred, lisez Oughtred.
P. 229. l. 29. Plaine, lisez planes.
P. 230. l. 1. ces, lisez ses.
Là-même lig. 23. *devant* il, *ajoutez* depuis
Là-même lig. 33. *après* Clavius, *ôtez* le.
Là-même l. 36. Barrod. lisez Barou.
P. 231. l. 5. Sterin, lisez Stevin.
Là-même lig. 6. Robernal, lisez Roberval.
Là-même lig. 8. Sluseius, lisez Sluſius.
P. 235. l. 26. Blacu, lisez Blaeu.
P. 236. l. 28. Kleper, lisez Kepler.
P. 237 l. 2. peu, lisez peut.
Là-même. l. 12. les, lisez ces.
Là-même l. 16. Eclipses, lisez Elipses.
Là-même l. 22. Kopler, lisez Kepler.
P. 239. l. 11. se, lisez la.
Là-même lig. 39. Blacvv. lisez Blaeu.
P. 240. l. 1. Samson a fait une introduction à la Geographie, lisez en a fait aussi une.
Là-même l. 11. Vereni, lisez Vareni.
P. 241. l. 11. Vvillebrad, lisez Villebrod.
Là-même l. 16. Scholæ hydromicæ, lisez Histiodromicè.
Là-même l. 33. *après* voila, *ajoutez* encore.
P. 243. l. 12. Captoptique, lisez Catoptrique.
P. 245. l. 4. septante, l. soixante & dix.

P. 247. l. 4. de Vauban, *mettez* que Monsieur de Vauban a mis dans sa perfection.
Là-même l. 23. Barron, l. Barrou.
Là-même l. 24. Borolti, l. Borrelli.
Là-m l. 25. Mathematiques, l. Mechaniques.
Là-même l. 27. *après* en *ajoûtez* a.
Là-même l. 30: *après* ami, *ajoûtez* en.
P. 269. l. 34. *après* & *ajoûtez* en.
P. 274. l: 26. c'est, l. a
P. 280. l. 13. a lis. été.
P. 282. l. 9. magnos, lis. magnes.
Là-même l. 23. ante, lis. arte.
Là-même l. 28. vas, lis. vos.
P. 286. l. 8. Orthodoxes, lis. Eterodoxe.
Là-même l. 15. *devant* comme *ôtez* &.
P. 289. l. 19. le lis. ce.
P. 291. l. 17. Sima, lis. Simon.
P. 294. l. 3. Chartrem, lis. Dom Bonaventure d'Argonne Chartreux.
Là-même lig. 8. Bible, lis. Liste.
P. 298. l. 5. *après* qui, *ôtez* en.
P. 300. l. 9. *devant* qui, *ajoûtez* en ce.
P. 303. l. 13. est, lis. &.
P. 310. l. 28. entreprendre, lis. entendre.
P. 313. l. 14. Bertramus, lis. Bertram.
Là-même l. 16. Lensden, lis. Leusden.
P. 314. l. 18. *après* n'est, *ajoûtez* pas.
P. 316. lig 25. septante deux, lis. soixante & douze.
Là-même l. 34. proprictez, lis. Prophetes.
P. 317. l. 18. Seacchus, l. Sacchus.
Là-m. l. 22. Iad Hachuzacha, l. Hachasacha.
Là-m. l. 33. Karplorius. lis. Karpsorius.
P. 318. l. 11. Acosuthus, lis. Acoluthus.
Là-m. l. 19. Munstans, lis. Munster.
Là-m. l. 10. Brarnius, lis. Braunius. Bartholocei, lis. Bartholoci.
P. 319. l. 15. *après* de, *ajoûtez* la.
P. 330. l. 14. genie, lis. genre. Là-m. l. 15. Sirment, lis. Sirmond.
P. 345. l. 24. ces, lis. les.
P. 347. l. 2. Thusce, lis. Thusco.
P. 350. l. 25. oposer, lis. reposer.
P. 358. l. 30. renvoïant, lis. renvoïent.
Là-m. l. 33. s'imaginant, lis. s'imaginent.

in-12

CCV

Colin

a 71

Barbier, I, 5210 : La lettre qui se trouve entre la IV et la V entretien, Touchant l'étude des humanités, est de Duguet... Peut-être imprimera toujours d'avoir des lecteurs

52
4

67
24